

Carte Semiotiche
Annali 6

Carte Semiotiche

Rivista Internazionale di Semiotica e Teoria dell'Immagine
Annali 6 - Dicembre 2018

Forme semiotiche dell'espressione politica

A cura di
Juan Alonso Aldama e Denis Bertrand

SCRITTI DI
ALONSO, BACHIMONT, BIANCHI, BERTRAND, DEMURU, DUSI,
ESTAY STANGE, FABBRI, FOURNEL, GALLO, HACHETTE,
HAMERS, MODENA, PROVENZANO, SEDDA.

la casa
USHER

Carte Semiotiche
Rivista Internazionale di Semiotica e Teoria dell'Immagine
Fondata da Omar Calabrese
Serie Annali 6 - Dicembre 2018

Direttore responsabile
Tarcisio Lancioni

Redazione
Maria Cristina Addis (Segretaria di redazione)
Manuel Broullon Lozano
Massimiliano Coviello
Céline Krauss
Stefano Jacoviello
Valentina Manchia
Angela Mengoni
Francesca Polacci
Giacomo Tagliani
Francesco Zucconi

CROSS - Centro inter-universitario di Ricerca "Omar Calabrese"
in Semiotica e Teoria dell'Immagine.
Università degli Studi di Siena
Via Roma, 56
53100 Siena

Copertina
Pablo Iglesias Turrión, leader di Podemos.

Autorizzazione del Tribunale di Firenze 3575 dell'8/4/1987

ISSN: 2281-0757

© 2020 by VoLo publisher srl
via Ricasoli 32
50122 Firenze
Tel. +39/055/2302873
info@volopublisher.com

ISBN: 978-889-881-146-5

Carte Semiotiche
Rivista Internazionale di Semiotica e Teoria dell'Immagine
Fondata da Omar Calabrese

Comitato scientifico

Maria Cristina Addis	Università di Siena
Luca Acquarelli	Université de Lyon
Emmanuel Alloa	Universität St. Gallen
Michele Bacci	Université de Fribourg
Denis Bertrand	Université Paris 8
Maurizio Bettini	Università di Siena
Giovanni Careri	EHESS-CEHTA Paris
Francesco Casetti	Yale University
Lucia Corrain	Università di Bologna
Ruggero Eugeni	Università Cattolica di Milano
Paolo Fabbri	Università LUISS di Roma
Peter Louis Galison	Harvard University
Elisabetta Gigante	Università di Modena e Reggio Emilia
Stefano Jacoviello	Università di Siena
Tarcisio Lancioni	Università di Siena
Eric Landowski	CNRS - Sciences Po Paris
Massimo Leone	Università di Torino
Jorge Lozano	Universidad Complutense de Madrid
Giovanni Manetti	Università di Siena
Gianfranco Marrone	Università di Palermo
Francesco Marsciani	Università di Bologna
Angela Mengoni	Università Iuav di Venezia
W.J.T. Mitchell	University of Chicago
Pietro Montani	Università Roma Sapienza
Ana Claudia Mei Alves de Oliveira	PUC - Universidade de São Paulo
Isabella Pezzini	Università Roma Sapienza
Andrea Pinotti	Università Statale di Milano
Francesca Polacci	Università di Siena
Wolfram Pichler	Universität Wien
Bertrand Pré vost	Université Michel de Montaigne Bordeaux 3
François Rastier	CNRS Paris
Carlo Severi	EHESS Paris
Antonio Somaini	Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3
Victor Stoichita	Université de Fribourg
Felix Thürlemann	Universität Konstanz
Luca Venzi	Università di Siena
Patrizia Violi	Università di Bologna
Ugo Volli	Università di Torino
Santos Zunzunegui	Universidad del País Vasco - Bilbao

Sommario

Forme semiotiche dell'espressione politica

a cura di

Juan Alonso Aldama e Denis Bertrand

Introduction <i>di Juan Alonso Aldama e Denis Bertrand</i>	11
I. Esthétique et politique du matériau	19
La folla e i simboli. Intervista con Juan Alonso <i>di Paolo Fabbri</i>	21
« El metal tranquilo de mi voz » : le matériau sonore du politique <i>di Verónica Estay Stange</i>	26
Nero anarchico. Appunti sull'uso del colore nero presso il movimento anarchico <i>di Matteo Modena</i>	42
Du kitsch comme politique de l'expression. Benjamin, Kracauer et la RAF <i>di Jeremy Hamers e François Provenzano</i>	59
II. Temps, tempo et subjectivité	
Le tempo de la politique : écrire vite, écrire juste dans la Florence de Machiavel <i>di Jean-Louis Fournel</i>	75
La strategia della partecipazione. Il caso italiano del Movimento 5 Stelle <i>di Edoardo Maria Bianchi</i>	88
Tempo et politique <i>di Denis Bertrand</i>	101

III. Le sensible, entre nouveauté et usure

Usure du polémique dans l'expression de l'opposition politique <i>di Pauline Hachette</i>	115
Social-ismo. Forme dell'espressione politica nell'era del populismo digitale <i>di Franciscu Sedda e Paolo Demuru</i>	130
Enunciazioni "politiche" e social web: il caso italiano tra contratto di governo e patto fiduciario <i>di Giusy Gallo</i>	146

IV. Plan de l'expression, technique, stratégie

La politesse du numérique : entre normes et désajustements <i>di Bruno Bachimont</i>	163
Aspetti della manipolazione strategica in <i>House of Cards</i> <i>di Nicola Dusi</i>	178
Praxis politique, efficacité, efficence <i>di Juan Alonso Aldama</i>	190
Bibliografia	197
Abstracts	208
Biografie degli autori	212

*Forme semiotiche
dell'espressione politica*

Introduction

Juan Alonso Aldama (Université Paris Descartes-Université de Paris)

Denis Bertrand (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis)

L'actio est le parent pauvre de la rhétorique classique

Roland Barthes souligne, dans « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire » (1970), le statut mouvant de cette discipline au cours de l'histoire occidentale de la réflexion sur le discours. Il montre comment, au sein du trivium pédagogique *Grammatica, Rhetorica, Dialectica*, chacun de ces trois domaines a alternativement occupé la première place selon les époques, laissant les deux autres dans l'ombre. A l'intérieur même de l'espace rhétorique, d'importantes modulations, donnant lieu à autant de débats et de polémiques, en ont affecté les parties constitutives : depuis son resserrement sur l'*elocutio* et sur le jeu des figures dans le champ littéraire, que Gérard Genette a appelé « la rhétorique restreinte », jusqu'au déplacement de l'*inventio* et de la *dispositio* vers la théorie de l'argumentation et l'analyse du discours, occultant la part du pathos et de l'émotion (chez Perelman, par exemple). Mais, restée à l'écart de toutes ces tribulations, l'*actio* n'a jamais fait l'objet, à notre connaissance, d'une exploitation théorique privilégiée.

Cette partie de la rhétorique concerne, comme on sait, la mise en œuvre matérielle et sensible du discours, la voix, le débit, le rythme, la gestuelle, le corps tout entier et l'espace de son exhibition. Le jeu des mains et les mouvements du corps de l'orateur ont même donné naissance à une discipline particulière, à la croisée de la scène politique et de la scène théâtrale, la « chironomie ». Cicéron parle, de son côté, de « l'élocution du corps », et il raconte dans *Brutus, ou Dialogues des orateurs illustres*, que Démosthène, en réponse à un homme qui lui demandait quelle était la première condition de l'éloquence, répondit : « L'action. – Et la deuxième ? – L'action. – Et la troisième ? – Encore l'action. » Cicéron commente alors : « Il n'y a rien, en effet, qui pénètre mieux les cœurs, qui soit plus capable de les remuer, de les façonner, de les plier à son gré, rien qui fasse davantage paraître les orateurs tels qu'ils voudraient qu'on les jugeât. » (Cicéron 1973, XXXVIII)

La présente livraison de « Carte Semiotiche » entend prolonger cette reconnaissance et rendre à l'*actio* toute sa dignité dans les stratégies persuasives et l'efficacité du discours politique. Bien au-delà de la traditionnelle tribune, l'explosion médiatique au XX^e siècle avec la variété de ses langages, de ses genres et de ses mises en scène, et plus encore la révolution numérique qui la prolonge au XXI^e avec l'exploitation politique des réseaux sociaux et de leur viralité propre (Twitter, Instagram, etc.), ouvrent à l'*actio* un espace naguère insoupçonné. Pour autant, il ne s'agit pas seulement de reprendre la tradition rhétorique, de sortir de l'oubli un monument perdu de notre patrimoine et d'en restaurer les ruines. Il

s'agit plutôt d'interroger cet espace phénoménal de l'*actio* à la lumière de la théorie du langage, et d'en dégager un questionnement nouveau.

L'appui essentiel, sur lequel s'adosse la majorité des auteurs de ce volume (mais pas tous), est celui de la linguistique d'origine saussurienne, développée ensuite par la glossématique hjelmsléviennne et la sémiotique greimassienne. Qu'apporte cette démarche ? Elle pose comme catégorisation première conditionnant l'avènement du langage la relation entre les deux plans du signifiant et du signifié qui définit la structure du signe. L'apport essentiel de Hjelmslev, on le sait, est d'avoir opéré, dans le signifié comme dans le signifiant, la distinction homologue – et essentielle – de la substance et de la forme : substance et forme de l'expression d'un côté, substance et forme du contenu de l'autre. Nous ne reviendrons pas sur cette double catégorisation qui constitue le b-a ba des premières leçons de sémiotique, et qui souvent laisse perplexes les étudiants tant le geste intellectuel de détachement de leur expérience spontanée du sens se présente à leurs yeux comme une complexification inutile. L'idée centrale, sur le plan de l'expression, est que la matière se transforme en matériau, compris comme matière informée de langage, autre nom de la substance d'expression

Chaque articulation de la masse sonore générée par la voix, chaque manière de parler, chaque inflexion, chaque timbre a une influence considérable, et plus exactement décisive, sur la manière de former telle ou telle idée, sur son contenu, sur ses modalités de transmission et de réception. Dans *Se distraire à en mourir*, ouvrage que Michel Rocard tenait pour un « livre majeur », le théoricien de la communication américain Neil Postman souligne le caractère fondamental de la substance de l'expression, qu'il rejoint par d'autres voies que celles du structuralisme linguistique :

Tout nouveau moyen de transmission de l'information modifie la structure du discours [...] en encourageant certaines utilisations de l'intellect, en favorisant certaines définitions de l'intelligence et de la sagesse, et en exigeant une certaine forme de contenu – bref, en créant de nouveaux modes d'expression de la vérité. » (Postman 2010 / 1985: 50-51)

Or, la sémiotique greimassienne, au cours de son histoire, a surtout développé le plan du contenu : l'hypothèse du parcours génératif, au cœur du texte de référence de ce qu'on a parfois appelé la « théorie standard », le *Dictionnaire* (Greimas, Courtés 1979), est un parcours « de la signification », exclusivement centré sur les strates qui organisent ce contenu. Parmi les développements ultérieurs, post-greimassiens, de la sémiotique, l'un des plus marquants a sans doute été la prise en charge frontale de ce fameux plan de l'expression.

Plusieurs tentatives pour construire les relations entre ce plan et celui du contenu, de même que pour l'articuler et le modéliser, ont été réalisées au cours de la dernière décennie. Nous retiendrons ici, parmi d'autres, mais pour ce qu'elles apportent respectivement au projet d'une réflexion sur les formes sémiotiques de l'expression politique, trois modèles de structuration : celui de Jacques Fontanille sur la sémiotique des pratiques, celui de Jean-François Bordron sur la genèse de la sémiologie dans la perception, et celui de Verónica Estay Stange sur les strates accentuelles qui interagissent à différents niveaux du parcours signifiant.

La proposition de Fontanille est celle de l'intégration progressive de plusieurs papiers de pertinence au sein des pratiques concrètes, depuis le « signe » jusqu'aux « formes de vie ». Il définit cette intégration comme un *parcours génératif du*

plan de l'expression. Cette proposition est particulièrement suggestive dans la mesure où elle se fonde sur l'autonomie formelle de chacune des strates considérées (le principe d'immanence étant ainsi respecté) qui permettent, de conversion en conversion, de saisir la globalité de l'événement signifiant en sortant des fameux dictons greimassiens : « hors du texte, pas de salut », car le texte est un « tout de signification ». Ainsi, on passe des signes et figures aux textes-énoncés, des textes aux objets-supports, de ceux-ci aux scènes et aux pratiques, puis aux situations et stratégies et enfin de celles-ci aux formes de vie qui combinent l'ensemble des valeurs semées au fil des strates précédentes. Cette modélisation permet de penser les phénomènes politiques contemporains, généralement traités de manière isolée (corps, discours, supports médiatiques nouveaux, etc.), comme des éléments qui ne sauraient être envisagés séparément mais doivent au contraire, pour une large part, leur signification (narrative, passionnelle, téléologique, etc.) aux modes d'intégration dans le milieu où ils sont immergés.

De son côté, Jean-François Bordron conçoit un *schéma esthésique* compris comme un parcours de la perception corrélatif à celui du signifiant, puisqu'il décrit la sémiologie perceptive en distinguant trois moments, du plus élémentaire au plus articulé, qui se présentent comme le déroulement d'un processus d'élaboration de la signification. A la base, un moment *indiciel*, où une potentialité de sens surgit de la sensation brute ; puis un moment *iconique*, où l'objet (l'icône) est reconnu grâce à des comparaisons avec le déjà connu ; et enfin un moment *symbolique*, où cette reconnaissance est réglée et stabilisée par un cadre culturel (on pourrait l'appeler le moment figuratif, susceptible à son tour d'entrer dans des chaînes symboliques à d'autres degrés : métaphoriques, narratives, etc.). Cette hypothèse fournit, en amont des interactions décrites par Fontanille, des outils conceptuels précieux pour expliquer la dimension politique de l'expression. C'est ce qu'on observe, par exemple, avec les signaux faibles. On peut reconnaître, à partir d'un ton de voix, d'une modulation sonore ou gestuelle, l'émergence indicielle d'un discours ou d'une pratique qui, reprise au sein du collectif, se transforme et se fige, et finit par devenir emblématique, par stéréotypie, d'un corps, d'une position et d'une idéologie politique. Un geste sec du bras contient déjà en germe la rigidité axiologique proclamée du fascisme.

Quant à la recherche de Verónica Estay Stange, elle se fonde sur l'hypothèse que le plan de l'expression est organisé en *strates accentuelles*. A partir d'une réflexion sur la musicalité et sur sa transversalité aux différents langages artistiques (peinture, poésie, musique), elle montre que les régimes accentuels interagissent à différents niveaux selon des rapports de concordance et de discordance. De strate en strate, un parcours comparable à celui du plan du contenu se dessine. Au niveau profond, des éléments d'ordre sensible se trouvent en rapport d'opposition (de « contraste ») et permettent la constitution des unités minimales (ce sont les accords en musique, les couples de complémentaires en peinture, les « pieds » en poésie) qui interviendront dans chaque strate ultérieure. À un niveau moins profond, ces oppositions sont *mises en syntagme*, suivant un programme aspectuel (homologable au programme narratif) et constitué par la séquence « attaque-tension-détente » (cf. le parcours tonique-dominante-tonique en musique). Au niveau le plus superficiel, le programme aspectuel est particularisé par un habillage sonore, phonique ou chromatique qui intègre les « accidents » de la matière. La proposition de V. Estay Stange, transposée dans le champ politique, permet d'avancer une hypothèse de traduction interexpressive du syncrétisme des lan-

gages (corps, voix, espaces, etc.) articulé par les phénomènes accentuels. Un cas exemplaire peut l'illustrer : le phénomène Greta Thunberg. L'événement politico-médiatique dont cette adolescente est la protagoniste repose sur un ensemble de discordances immédiatement perçues (douceur/dureté, enfance/vieillesse, traits angéliques/voix de sorcière, etc.). Analysées aux différents niveaux du parcours, ces discordances forment un événement semi-symbolique où les éléments incompatibles désormais liés présentent les ingrédients d'un mythe, justifiant l'irruption d'une nouveauté dans l'espace politique.

Toutes ces recherches sur le plan de l'expression, avec leurs richesses, ne doivent cependant pas faire oublier l'ambiguïté, ou plutôt la bi-valence, du mot « expression ». Il désigne d'un côté, la *substance et la forme de l'expression*, rapportée comme on vient de le voir à la matière à travers la saisie perceptive, dès lors que le monde matériel est appréhendé comme une sémiose – le langage du monde naturel –, et de l'autre, l'*acte d'expression*, le mouvement de ce qui s'exprime par une énonciation, de ce qui extériorise et exhibe une intériorité, manifestant par là une signification en acte. (cf. Bertrand 2006: 61)

Ce cadre général explique la distribution des problématiques dans le volume. Nous partons du matériau dont on explore les dimensions à la fois politique et esthétique ; nous envisageons ensuite son articulation temporelle « vécue », autour du tempo et de ses relations avec l'énonciation et la subjectivité ; cette temporalité, saisie sous l'angle de l'expérience sensible tant individuelle et somatique que collective et médiatique, se prolonge en tensions entre la nouveauté et l'usure, entre l'innovation sémantique et la désémantisation de la stéréotypie ; enfin, élargissant la problématique de l'expression politique, on arrive au stade où cette expression prend la forme de stratégies traçant leurs chemins à travers des pratiques, des techniques et des technologies, avec les principes de normativité qu'elles génèrent.

Esthétique et politique du matériau

Les quatre textes regroupés sous cette rubrique ont en commun de s'attacher à une substance d'expression – gestuelle, sonore, chromatique ou pluri-sensorielle, intensifiée pour les premiers et « désensibilisée » pour le quatrième – en vue de dégager, de leur seul mode de présence, les effets politiques. Pour Paolo Fabri, de même que les méthodologies et les instruments technologiques changent l'épistémologie et donc notre manière de donner du sens au monde, de même les « moyens » employés pour exprimer la politique ont le pouvoir, dans leur matérialité indépendante des contenus, de transformer la perception que nous en avons. La gestualité des manifestations politiques de rue révèle cette puissance signifiante. Le cas des « black blocs » aujourd'hui en est une forme extrême et emblématique dans la mesure où, sans mot d'ordre, ne revendiquant rien, les manifestants opèrent une réduction du contenu politique à la pure et simple conflictualité. Ainsi, ce sont les distorsions entre expression et contenu, avec les configurations qu'elles génèrent en dilatant la première, qui déterminent pour une large part la nouveauté en politique. Empire du signifiant ! Les nouveaux contenus passent par des excroissances particulières des formes de l'expression.

Veronica Estay Stange, de son côté, analyse la troublante formule du président Salvador Allende, « le métal tranquille de ma voix ne vous atteindra peut-être

pas », lors de son ultime discours au palais de la Moneda bombardé et assailli par les milices du dictateur Pinochet. Elle montre la puissance du plan de l'expression et la fonction « poétique » que cette voix dégage, la seule empreinte mnémotechnique du discours s'étant gravée, bien au-delà de la portée politique de son contenu, dans la longue durée de la mémoire collective. Ainsi marqué par l'immédiateté et l'urgence de l'instant, ce discours a laissé sa trace dans l'Histoire. Veronica Estay Stange suggère alors qu'à l'instar du « rôle thématique » sur le plan du contenu, il existe des « rôles vocaliques » sur le plan de l'expression, responsables d'interactions corporelles et sensibles retentissantes.

Matteo Modena, lui, choisit le noir, le noir politique de l'anarchie, et son analyse rejoint, par un autre chemin, les propositions de Paolo Fabbri. Il suggère de ce noir une lecture semi-symbolique, entre un terme « non-marqué » d'un côté, et les « termes marqués » des couleurs qui, de l'autre, s'associent aux divers éléments constitutifs de la bourgeoisie et du capitalisme. Le noir devient alors une pure expression et se trouve réduit à un contenu sémantique, thématique et narratif minimal dans le champ politique : la radicalité d'un contraste élémentaire, une négativité sans gradualité ni modulation, une conflictualité sans autre visée que son acte d'opposition, et une couleur ramenée à sa seule irruption perceptive. Jeremy Hamers et François Provenzano ne s'attachent pas à un matériau sensoriel particulier, mais au « kitsch », par essence syncrétique, comme modalité matérielle de traitement de contenus politiques. Ce terme ne désigne pas une connotation « stylistique » de discours ou d'attitudes politiques, mais une capacité à re-sensibiliser des contenus antérieurement dévalués et à (re-)politiser des formes de l'expression en misant précisément sur la dévaluation *a priori* de leurs contenus. Les auteurs, prenant appui sur W. Benjamin et S. Kracauer, appréhendent le kitsch comme une véritable modalité de l'agir politique. Ils considèrent que « toute forme sémiotique serait toujours porteuse de la dévaluation dont elle a fait l'objet » et que « c'est par le geste kitsch de sa citation que cette dévaluation en viendrait à produire un sens politique dans un nouveau contexte ». Les représentations politiques de la Fraction Armée Rouge illustrent l'analyse.

Temps, tempo et subjectivité

Si le temps est une dimension essentielle de l'engagement et de l'action politique – temps prospectif et temps rétrospectif –, il est le plus souvent compris en tant que contenu. Ici, on se détache de ce régime temporel de l'existence (celui de la promesse, du programme, du calendrier électoral, de la mémoire historique, etc.) pour mettre l'accent sur celui de l'expérience vive, celui du matériau temporel qui façonne le déroulement du faire politique : le tempo et ses effets sur les sujets politiques.

Jean-Louis Fournel, en spécialiste de Machiavel, s'intéresse à un aspect rarement envisagé pour lui-même, celui des formes d'expression innovantes de son écriture dans le contexte particulier – celui de Florence en guerre – qui en a déterminé la pratique. La guerre avec ses nouvelles « formes d'expression » issues des technologies militaires (une temporalité accélérée et une intensité jusqu'alors inconnue) qui bouleversent les formes du contenu : « des guerres qui ne ressemblent pas à ce qu'on savait raconter ». Ce contexte, pour un penseur-acteur, oblige à créer une parole politique qui sera marquée par ce « nouveau tempo ». Celui-ci se ma-

nifestera dans l'œuvre de Machiavel par une « vitesse de l'écriture » liée à une sémantique de la concision. Le tempo et le rythme de l'écriture sont ceux des temps historiques et donnent alors naissance à une « rhétorique de l'état d'urgence ». L'étude d'Edoardo Maria Bianchi, portant sur le mouvement politique actuel « 5 Stelle », isole aussi le tempo comme caractéristique centrale, mais par d'autres voies. Se fondant sur une analyse narrative, il montre qu'un tel mouvement politique donne davantage la priorité aux phases de la compétence et de la performance qu'à celle du contrat entre acteurs politiques et citoyens, là où sont définis les contenus et les valeurs politiques. Cela entraîne une « désémantisation » du politique que cherche à compenser une exaltation de « l'expression », de la « manière de faire », de la geste plus que du contenu. Sur un tempo accéléré, voici « un engagement [...] appelé à recommencer chaque jour ». L'aspect inchoatif-itératif de cette pratique politique s'oppose à la démocratie représentative, définie par des phases de « détente » et donc d'évaluation des contenus en jeu. Prolongeant ces réflexions sur les rapports entre politique et tempo, Denis Bertrand interroge la portée de ce concept. Il croise alors la définition structurale (substance et forme d'expression) et la définition énonciative (l'expressivité) pour tenter de saisir les sujets en interaction. A l'appui de cette hypothèse, il présente le concept central de tempo en sémiotique tensive (Cl. Zilberberg) et met l'accent sur ses enjeux analytiques. Il illustre sa réflexion par une étude concrète : celle des deux « actes » du gouvernement français contemporain (Macron 2017), avec l'alternance stratégique d'un tempo vif et d'un tempo lent. Il esquisse un modèle de la politique comportementale induite par le tempo en y intégrant les effets subjectifs, intersubjectifs et conflictuels. Pour conclure, il illustre les problèmes de figement et de désémantisation liés à une politique du tempo en évoquant l'existence d'un « tempo de bois ».

Le sensible, entre nouveauté et usure

Les trois articles qui suivent prolongent cette approche syntagmatique de l'expression, et en déplacent l'accent. Ils font état d'une saturation de l'expression sensible de la communication politique qui finit par produire une usure sémantique de la parole publique. Ils mettent en évidence ce fait que la sollicitation permanente – à travers les nouveaux média et les réseaux sociaux – ainsi que l'intensification accrue du discours politique, par une multiplication et une surenchère émotionnelle de l'interaction avec le collectif social, finissent par provoquer un phénomène qu'on pourrait qualifier de « fatigue phatique ».

Comme le montre Pauline Hachette, la conflictualité de plus en plus vive du débat politique, en sensibilisant l'intensité de l'engagement qui vise la mobilisation des collectifs, a des effets contreproductifs qui mènent vers une démobilisation et une dissolution de ces mêmes collectifs. La répétition et la surchauffe du conflictuel entraînent la décrédibilisation et le rejet de la représentation politique. L'opposition, dont le discours est supposé faire événement, se perd dans la monotonie de l'intensité itérative. Finalement, les conséquences sémiotiques de cette forme du discours politique agonistique à l'extrême vont produire un effet d'assourdissement sur la face sensible de la *semiosis* et d'abasourdissement sur sa face signifiante. « Le problème de cette forme de discours polémique d'opposition est moins le dialogue de sourds délibéré qu'elle donne à voir que le fait qu'elle *rend* sourds. »

Pour leur part, Franciscu Sedda et Paolo Demuru constatent ce même effet de montée de l'insignifiance par une aspectualité du discours caractérisée par l'urgence, ce qui empêche l'apparition du sens à cause d'une précipitation appelant à la réaction immédiate. Ce phénomène réduit le discours à sa simple dimension expressive de contact et de présence, avec le « passage d'une démocratie représentative à une démocratie de la représentation ». Ce contact « sans médiation » à travers les réseaux sociaux passe par une simple opération de mimétisme « somatique » faisant disparaître la différence entre « représentants » et « représentés » du corps politique.

L'interpellation sans relâche et le rythme soutenu de la communication politique dans le « web social » implique, comme Giusy Gallo le met en évidence dans son texte, une sorte de négation du contenu de celle-là avec la stratégie de la multiplication de sujets pour lesquels les « suiveurs » des acteurs sur les réseaux sociaux sont sollicités. Cette communication fondée exclusivement sur la « connectivité » comme « communication phatique permanente » finit par produire un effet « d'urgence » avec une modulation de la communication qui oscille entre « l'extase et la crise » et qui donne très peu de prise sur le contenu du discours.

Plan de l'expression, technique, stratégie

A partir de l'étude d'univers discursifs variés – la technologie, la praxis politique, et la fiction – les contributions regroupées sous ce titre explorent le politique comme interaction stratégique, soit dans ses manifestations matérielles sous forme technologique soit sous la forme des techniques de gestion du pouvoir. Les auteurs analysent le politique comme une praxis plus que comme un contenu particulier, construite autour d'une série de « programmations » sémiotiques du faire social.

Bruno Bachimont traite de la question de la politesse dans l'univers des systèmes technologiques du numérique. Elle est définie comme stratégie d'ajustements entre des normes hétérogènes. Il montre comment les formats et les protocoles du numérique – ses formes de l'expression – structurent « le pouvoir être » et les pratiques, donc le sens, de ces systèmes. La « politesse numérique », comme négociation entre les normes disjointes, serait le moment « herméneutique », l'introduction du sens, en faisant la médiation entre une « efficacité » du côté de la technique et une « efficience » du côté des pratiques et des usages.

Juan Alonso Aldama analyse pour sa part cette même question du « décalage » entre les manières de faire du politique. Décalage qui se manifeste par une opposition entre, d'un côté, une « sémio-technique » composée d'une série de règles et d'une technologie rationnelle du pouvoir qui fondent l'« efficacité » politique et, de l'autre, une pratique de « mise en relation » de systèmes de valeur différents, entre lesquels s'opèrent aussi des processus d'ajustement, qui caractérisent l'« efficience » du faire politique. J. Alonso Aldama montre que ces modèles de la praxis produisent des contenus et des régimes de gestion de la chose publique différents oscillant entre l'objectivation pure de la politique et l'intersubjectivité stratégique. Entre les deux se dessinent des idéologies du faire politique.

L'étude de la politique comme stratégie est également l'objet de l'article de Nicola Dusi. Il procède à une lecture « machiavélienne » de la célèbre série télévisuelle *House of Cards*. La politique s'y affiche cyniquement comme une pure pratique

dont le seul et unique contenu serait celui de la conservation du pouvoir, sans que ses acteurs cherchent à enrober cette pratique d'une quelconque finalité politique transcendante. N. Dusi montre ainsi que la série expose sans ambiguïté la nature de pur jeu stratégique du pouvoir, ce qui serait accentué par les passages entre fiction et réalité auxquels cette série a donné lieu.

La cohérence des quatre grandes configurations qui structurent le volume, cohérence transversale à leur ensemble et interne à chacun d'eux, montre l'importance des formes de l'expression dans l'exercice du politique, leur relative autonomie signifiante et leur rôle stratégique. Les pratiques contemporaines du politique, telles qu'elles apparaissent ici à travers plusieurs analyses de cette puissance d'expression, laissent cependant transparaître une lecture inquiète de l'*actio* ainsi revivifié. Celle, sur la scène politique, du sens menacé.

I. Esthétique et politique du matériau

La folla e i simboli.
Intervista con Juan Alonso Aldama.
Paolo Fabbri

JUAN ALONSO : Quale sono secondo te le relazioni tra i “mezzi” per conoscere e trasformare il mondo e la significazione che questo ha per noi?

PAOLO FABBRI : I mezzi sono i metodi. E le metodologie cambiano la percezione del mondo e quindi lo trasformano e ci trasformano. I mezzi tecnologici hanno cambiato la nostra testa perché cambiano l'epistemologia. Se non lo diciamo c'è il rischio di non riconoscere un'idea di cui abbiamo le prove provate: è difficile cambiare la testa della gente ed è più semplice e diretto cambiare i mezzi.

J. A. : E in questo senso, in quale modo i “mezzi politici” influiscono nello svolgimento della politica?

P. F. : Diamo un esempio di “pratica teorica”, un ossimoro che congiunge gli opposti termini greci: /acuto/ e /ottuso/. Prendiamo l'evento-corteo un oggetto complesso (Greimas), reale e simbolico, assiologico e teleologico su cui si è già interrogato semioticamente Louis Marin nella sua *«mise en signification d'un espace social»*. Il corteo, *«riunione di persone che camminano cerimonialmente»* – è creatore di comunità e ha rilevanza spaziale e temporale con forme diverse di percorso – lineare con inizio e fine, o circolare. Con la distribuzione più o meno gerarchica del suo formato attoriale può mettere in scena un racconto e servire come strumento di una memoria più o meno festosa, ma anche come raggruppamento simbolicamente efficace di comunità agonistiche. Ora, nel Settantasette ho partecipato a Bologna all'ultima grande manifestazione unitaria della sinistra italiana, dopo il Sessantotto. La parola “manifestazione” per me ha il senso semiotico di “manifestante”, dispositivo espressivo di un significato. C'era una folla organizzata in corteo, un grande attante collettivo nel suo essere ma eterogeneo nel fare, cioè nel processo del suo procedere. C'erano gli anarchici che camminavano separatamente – individualisti, non volevano “marciare”; c'erano i marxist-leninisti che avanzavano compatti come una milizia; c'erano i democratici che procedevano come i cortei tradizionali, secondo il modello inveterato delle processioni cattoliche; c'erano i militanti di Lotta Continua, che si muovevano col “passo della pantera” oppure saltellavano sul posto – per differenziarsi dal modo processionale. Il corteo era articolato in attori separati nella loro manifestazione somatica collettiva e in altre forme di comunicazione: manifesti scritti e immagini fotografiche, cori, slogan, canzoni, musiche, acconciature, ecc. Insomma un enunciatore collettivo che si esprimeva semioticamente di formati diversi contro un antisoggetto comune: il governo, il potere, ecc.

Il corteo esibiva tra l'altro i programmi d'un virtuale confronto con le forze dell'ordine, esercito e polizia; per esempio i gruppi di estrema sinistra che esibivano segni particolari come bastoni (grossi) con affisse banderuole (piccole). Uno scenario foggato sugli scontri che hanno luogo all'occasione delle partite di calcio: anche i tifosi d'altronde hanno ripreso le sembianze delle loro azioni a partire dagli urti politici di piazza. N. Balestrini, nel libro *I Furiosi*, l'ha narrato in modo epico.

J. A. : Quale ti sembra che sia oggi la forma di "espressione politica" più significativa?

P. F. : E quello che oggi si è concretizzato in una maniera originale: i Black Block. All'interno di cortei manifestanti, come quelli dei *gilets jaunes* – ma ci sono precedenti a livello internazionale – si situa ed agisce un gruppo autonomo con una propria strategia conflittuale e distruttiva. I cortei hanno una loro collocazione topologica e sintagmatica. Dapprima i BB erano alla coda dei cortei che erano inquadrato da un proprio servizio d'ordine, il quale oggi non difende l'integrità spaziale e la coesione degli intenti collettivi della manifestazione da agenti esterni, ma dai BB stessi che del corteo fanno parte. È una problematica significativa della comunicazione politica trascurata o ridotta a problemi d'ordine pubblico. La maggior parte dei BB non ha niente a che fare con l'intento rivendicativo delle manifestazioni (miglior condizione di lavoro, salari più alti, qualità della vita, ecc.). I gesti di radicalità distruttiva o di appropriazione indebita sono rivolti ad antisoggetti codificati: denaro-banche, consumi-negozi, autorità-arredi urbani, ecc. Ma la prova principale è il conflitto con le (contro) forze dell'ordine. Questa dimensione semiotica è ormai parte integrale dello scontro sociale. I BB sono un vero attore politico contemporaneo, transnazionale e globalizzato.

J. A. : In questo caso, questo significa che più che i contenuti politici, quello che è pertinente sono le forme espressive del politico?

P. F. : I BB oggi si collocano davanti al corteo manifestante, anche per segnalare l'impotenza delle forze dell'ordine a controllarli. E sembrano alla lunga bene accetti da parte degli altri manifestanti. I BB operano quindi in spazi urbani salienti; per i luoghi scelti, presentano una relazione molto interessante con la città e fanno pensare, nei termini di P. Virilio, alla guerriglia urbana: blitz puntuali che mirano degradazione di beni pubblici, interruzione di servizi, porto d'armi improprie, ecc. I BB sono vestiti di nero, mascherati e talora stranieri: una mise diventata esemplare e produttiva – alcuni *gilets jaunes* sono diventati infatti dei *gilets noirs*! È la manifestazione cromatica della dimensione manichea che articola le valenze politiche. I BB hanno una loro dialettica abbreviata: dalla tesi all'antitesi, senza passare alla sintesi. Vogliono incarnare l'antitesi e dare spazio ad una conflittualità intensificata ed estremista, ad una rabbia che era prima depositata e conservata nelle banche passionali dei sindacati. Questo spiega gli interventi della polizia, la quale interviene contro i BB come metonimia dell'intero corteo i cui componenti vengono trattati come fossero tutti BB. Di qui le denunce di "violenze poliziesche", mentre i pretesi terroristi urbani arrestati si rivelano comuni cittadini. Con il risultato inatteso che gli operatori dell'informazione, prima osteggiati dai manifestanti, diventato degli alleati perché coinvolti nello stesso meccanismo repressivo.

J. A. : Secondo te, la manifestazione è un fenomeno politico di massima pertinenza semiotica?

P. F. : Infatti. I lessicografi hanno notato che i cortei sono trifunzionali nell'accezione dumézilana. La Processione è religiosa, la Sfilata, militare e la Manifestazione, popolare. Qui però non trattiamo un approccio sociologico – composizioni di

classe o urbanistico – rotonde autostradali o centri urbani, ma di rilevare il senso di queste nuove forme dell'azione comunicative. La loro generazione, trasmissione, ricezione, interpretazione. I formanti attoriali, le loro rappresentazioni e il loro vigore “performativo”. Le manifestazioni sindacali erano valutate estensivamente sul numero dei partecipanti su cui governo e sindacati davano versioni contrastanti per diversi criteri di calcolo. Una sorta di presenza elettorale in cui può accadere che partecipino gli stessi attori politici contro i quali la manifestazione è rivolta. (In politica nessuno è mai morto di contraddizione).

La strategia dei BB per contro è intensiva, non ha a che fare con l'apprezzamento numerico *ex post* della volontà dei partecipanti, ma con un'iconoclastia anti-istituzionale

Studiare questo fenomeno ci permette di sfuggire all'affermazione banale e i luoghi comuni sul ruolo politico determinante dei social-media. Non abbiamo a che fare con presenze virtuali e *fake news*: si “decostruiscono” banche e negozi e si incendiano auto!

Insomma, I BB rimettono conflittualità al centro la questione politica e ci fanno ripensare a un attore politico tradizionale, ben studiato dalle scienze sociali: la folla con i suoi moti e le sue imprevedibili manifestazioni espressive. Ricordo la distinzione di Sartre nella *Critica della ragion dialettica*, tra il “sensoforza” della parola improvvisata della folla: «*A' la Bastille*» e quella codificata dal giuramento della Pallacorda. Nonostante le comunicazioni disincarnate dei social media, le folle persistono nei loro modi acentrici di esistenza: il maggio 68, la marcia a Londra contro i Brexit, le primavere arabe, Hong Kong, ecc.

J. A. : Prima parlavi di quelli che portavano nelle manifestazioni dei bastoni. Volevo chiederti, quale il ruolo della “cultura materiale della politica”. Questi oggetti, come funzionano in tanto oggetto politico?

P. F. : Come abbiamo detto, la manifestazione è una bandiera, un semioforo portatore di segno nel politico. Ho appena finito l'introduzione all'ottimo articolo di Umberto Eco sul simbolo, per cui la bandiera è un simbolo fisso che significa un messaggio dato. Per Hjelmlev e Greimas invece in questo segno i piani del significante e del significato sono entrambi interpretabili e quindi si può far dire molto, se non di tutto, a una bandiera. Ecco, prendiamo la bandiera spagnola: in Catalogna, è chiaro che connota tutt'altro che a Madrid; forse significa la barbarie imperiale della Castiglia! O quella turca: il rosso dello sfondo significherebbe il sangue versato dai turchi nelle loro guerre nazionali! O il tricolore francese dove la Convenzione rivoluzionaria assegnò al rosso il compito di sventolare liberamente nell'aria, mentre il verde era fissato all'asta. (Che questo abbia resistito al nero anarchico e al bianco legittimista?)

Ancora. La bandiera, simbolo privilegiato di identità collettive, è sottoposta a forme canoniche d'iconoclastie: calpestata, stracciata, insozzata e bruciata. Nelle proteste nel mondo musulmano contro le caricature di Maometto si bruciava frequentemente la bandiera danese; strano per noi che non vedevamo altro che il simbolo nazionale; invece i musulmani ne “pertinentizzavano”, per dirla con L. Prieto, la croce. La costruzione e la scelta del testo “bandiera”, l'inserimento nelle sue molteplici famiglie, sono l'esito di strategie politiche complicate. Alcune pagine del *Mein Kampf* di Hitler raccontano l'invenzione della bandiera nazista. Ci si ricorda della croce a svastica ma si dimentica il colore rosso. Hitler decide di adottarlo per togliere questo colore ai socialisti. Quindi il rosso non è solo esposizione ideologica ma anche sottrazione polemica.

Infine, per esemplificare quanto di competitivo c'è nella costruzione collettiva di un simbolo, vanno ricordati gli anni di dibattito che sono stati necessari, per scegliere – il 25 ottobre 1955 – il formato, il colore e le icone della bandiera della Unione europea. Molti sono stati i criteri semiotici per “cambiare bandiera” e ci fu più di una volta il rischio di issare “bandiera bianca”. Alla fine la scelta ricadde sul fondo blu con dodici stelle cge secondo la descrizione ufficiale sono «*disposte verticalmente, cioè con una punta rivolta verso l'alto e due punte appoggiate direttamente su una linea retta immaginaria perpendicolare all'asta. Le stelle sono disposte come le ore sul quadrante di un orologio e il loro numero è invariabile*». Un “Emblema” che è ufficialmente «*simbolo di perfezione e unità*».

Quanto alle pseudo bandiere del Settantasette bolognese erano mazze camuffate, così come gli slogan sono etimologicamente parole di guerra. Quando la polizia chiedeva di consegnarle si sentiva rispondere che non erano armi contundenti ma bandiere sventolanti. Ricordo un film USA degli anni Cinquanta, *Rock around the clock*: in un'aula scolastica dove c'è sempre una bandiera americana, nel corso di uno scontro tra buoni e cattivi alunni, al momento topico il maestro afferra la bandiera e pertinentizza l'asta come una lancia contro il malvagio.

Quello che è interessante, si è detto, sui simboli politici è che la coalescenza tra significante e significato non impedisce che sia interpretabile. Ma tornando alla nostra isotopia, ripeto che la politica non è solo un fatto di rappresentazione e comunicazione. È una branca della trasformazione sociale che esige forze che operano su controforze. Implica quindi tattiche e strategie e non un “dialogismo” molliccio. Sul piano della ripresentazione, genera segni, e sul piano della trasformazione, opera con forze in contrasto, programmi narrativi di scontro per rendere i simboli reinterpretabili.

Un esempio di rappresentazione: quando la sinistra italiana, dopo l'89, ha creato il proprio logo post-comunista, ha dapprima collocato alla base d'una solida quercia la falce e il martello, poi li ha abbandonati per il pacifico Ulivo. Qui tutto era verde nell'immagine e il colore rosso della sinistra era assente. Ha trovato allora rifugio nella scritta: P.D., Partito Democratico: la “P” è verde e la “D”, rossa. È stato un semiologo a suggerire la soluzione!

Gli esempi sono a iosa, ma raffigurare la politica come sola produzione di segni presentativi o rappresentativi è distoglierne i meccanismi e l'efficacia.

J. A. : Pensi che ci possa parla di “stile” nella politica?

P. F. : Greimas era riservato sulla questione di stile e di approssimazioni come “stilema”, termine liquido quanto lo è oggi il cd. “meme”. Se lo si ricomprende e ridefinisce nel concetto di “forma di vita”, intermedio tra la semiosfera e le configurazioni discorsive, si può dire ad esempio che c'è stata una forma politica “democristiana” di vita negli anni del dopoguerra e fino alla elezione di Berlusconi. Era il modo cattolico di esistenza che mascherava il conflitto e avvalorava il simulacro di una mite temperanza. Un regime enunciativo del Noi inclusivo che camuffava i conflitti in atto senza risolverli. Le cerimonie di massa del totalitarismo durante il periodo fascista (le adunate), nazista, staliniano con il loro andamento sacralizzante – cerimonie, divise, stendardi, ecc. – imponevano invece una forma di vita e un'estetica rituale per valorizzare il Noi esclusivo dell'Altro.

Quanto ai BB, possiamo ripetere che loro hanno una maniera manichea di esclusione d'ogni sintesi conciliante.

J. A. : Che pensi della distinzione che fa Michel de Certeau, riprendendo le idee di Michel Foucault, fra ideologie e procedura?

P. F. : Io utilizzerei criteri semiotici. Cioè l'assiologia, che è la paradigmatica dei valori, e poi c'è l'ideologia, che ne è la sintagmatica regolata. Allora la trasformazione dei codici assiologici, per es. /sovranismo/ vs. /mondializzazione/, corrisponde al concetto di "assiologia" mentre "procedura" descrive la messa in sequenza discorsiva, la conversione dei valori in processi ideologici.

Ritengo infine che una delle caratteristiche incessanti della politica sia di ricominciare sempre da capo, riprendendo le stesse forme e proponendo nuove interpretazioni. Il fare politico non è mai concludente perché tutte le forme e le azioni sono riprese: nuovi problemi sono trattati con vecchie forme d'espressione e di contenuto. C'è un fare politico che utilizza i simboli classici i quali hanno una influenza durevole sullo svolgimento e l'interpretazione riflessiva degli avvenimenti. Bruno Latour ha ben studiato come la politica ritorni sempre sulla stessa problematica, creando però nuove relazioni tra espressione e contenuto (la semi-osi) e nuovi iter di trasformazione. La politica, che si presenta come una branca della trasformazione sociale, si serve di miti ricorrenti e assiologie codificate. Un esempio: quando è arrivato Berlusconi al governo le caricature politiche lo rappresentavano come un fascista stereotipo, con stivali, camicia nera, orbace, ecc. Era un "rassicurante" ritorno del fascismo?! Gradualmente ci si è accorti che il nuovo leader non credeva alla terra, al sangue, alla patria. Credeva invece al denaro, agli interessi privati e al consenso mediatizzato. Eppure hanno continuato a cantare, contro di lui il ritornello rituale della Resistenza: «*Bella, ciao!*». Un *sur-place* durato vent'anni, almeno quanto il fascismo.

« El metal tranquilo de mi voz » : le matériau sonore du politique¹

Verónica ESTAY STANGE (Institut d'Etudes Politiques/Sciences Po-Paris)

À Herman Parret, dont la voix porte

Santiago du Chili, 11 septembre 1973. Au moment même où les militaires putschistes s'apprêtent à bombarder le palais de la Moneda, Guillermo Ravest, directeur de Radio Magallanes, la seule chaîne radiophonique qui n'a pas encore été détruite, entend sonner le téléphone à manivelle qui communique directement avec le bureau de la présidence². Au bout du fil, Salvador Allende lui demande de le faire passer à l'antenne. « Patientez une minute pour que je puisse préparer l'enregistrement », lui répond-il. « Non, camarade, rétorque le Président. Faites-moi passer tout de suite. On n'a pas de temps à perdre. »³ (témoignage de Ravest, *in* Varas 2008) En moins d'une minute, l'enregistrement est mis en place pendant qu'un locuteur annonce l'intervention sur fond d'hymne national. Dans la précipitation, le technicien du son laisse allumé le microphone de la cabine. Derrière les premiers mots du Président on entend alors Ravest s'adresser à ses collègues : « Fermez la porte, connards ! » Ce n'est pas le seul accompagnement de cette allocution. « Les assaillants de la Moneda ont également apporté leur musique de fond : coups de feu, tirs d'artillerie et même bruits d'avions » (Ravest, *in* Varas, *ibid.*).

C'est ainsi que Salvador Allende prononce ses dernières paroles, juste avant de se donner la mort. Repris dans un grand nombre de films documentaires qui reviennent sur cette période historique, ce discours est devenu célèbre au point que quarante-six ans après la disparition de son auteur il suffit à n'importe quel Chilien moyennement politisé d'entendre les trois premières secondes de l'enregistrement pour reconnaître le document dont il s'agit. Comme s'il l'avait su ou en avait eu l'intuition, Allende se projette vers l'avenir : « Seguramente Radio Magallanes será acallada y *el metal tranquilo de mi voz* no llegará a ustedes. No importa. La seguirán oyendo » – « il est certain que Radio Magallanes sera réduite au silence et que *le métal tranquille de ma voix* ne parviendra pas jusqu'à vous. Peu importe ; vous continuerez à l'entendre. »

Le Président s'est trompé sur un point : les militaires ont débarqué trop tard dans les installations de Radio Magallanes pour empêcher la diffusion de son discours, de sorte que celui-ci non seulement est bien parvenu à ses destinataires immédiats, mais encore les bandes magnétiques de l'enregistrement, que Ravest a réussi à prendre avec lui au risque de sa vie, ont été rapidement reproduites en de nombreuses copies pour les envoyer à la presse internationale à travers les groupes de résistance qui opéraient dans la clandestinité.

Pour le reste, Allende avait raison. D'une part, contre toute attente, ses paroles sont restées si ancrées dans la mémoire collective que certains peuvent encore les « entendre » sans le secours d'un appareil de reproduction sonore, que ce soit comme le résultat d'un travail de remémoration ou comme une réminiscence qui fait irruption à des moments inattendus. La longue controverse autour du « sauvetage » de l'enregistrement⁴ est probablement due à la surprise de voir ce discours persister alors que, prononcé dans des circonstances particulièrement extrêmes et hasardeuses, il semblait destiné à disparaître. D'autre part, lorsque ces paroles sont réactualisées par le souvenir, ce qui revient, c'est difficilement le texte tout entier (à moins de l'avoir appris par cœur) ; ce sont quelques phrases peut-être, quelques mots sans doute... mais c'est certainement le « métal tranquille de la voix » – ce matériau sonore fait d'un timbre, d'un ton, d'une hauteur et d'une scansion particulières – qui réémerge malgré les bruits de fond qui lui font obstacle. Plus encore, cette allocution a la propriété d'intégrer à sa *signifiance* globale les « accidents » de la matière, depuis le grain de l'appareil chargé de la diffuser jusqu'aux hurlements des avions et aux tintamarres des armes, en passant par les cris des assaillants. Ainsi, il nous est impossible d'évoquer ces mots en les dissociant de cette incarnation vocalique, de même que nous ne pouvons « entendre » la *voix pure* de l'énonciateur en l'abstrayant de son médium et des bruits avec lesquels elle fait désormais corps.

Qu'est-ce qui fait que ce discours, marqué par l'immédiateté et placé sous le signe de l'instant, s'est au contraire inscrit dans la durée, en résistant à l'oubli et à l'usure du temps ? Qu'est-ce qui détermine sa puissance « intégrative », cette force qui lui permet d'entraîner dans un même flux de son et de sens aussi bien son signifiant que son support et son contexte ? Pour répondre à ces questions, suivant la petite théorie que le discours d'Allende à la fois contient en germe et met en œuvre, je me propose d'explorer ici le versant sensible de la parole politique dans son rapport à la mémoire collective. Plus précisément, je tenterai d'approfondir la dimension politique et « mémorielle » de la *voix*, définie par Raúl Dorra (Dorra 1997: 67) comme « ce premier amalgame de son et de sens préalable à la parole, un amalgame que nous devons imaginer comme un continuum, c'est-à-dire comme préalable au système d'articulations qui donne forme à la parole. »

1. « Corps qui s'écoule »

Strictement parlant, au moment où il a été prononcé, le dernier discours d'Allende n'apportait à ses destinataires aucune donnée nouvelle : il se limitait à reprendre les informations que son émetteur avait lui-même rendues publiques dans les diverses allocutions qui ont précédé le même jour celle de Radio Magallanes. Au cours de ces interventions, le Président avait confirmé l'hypothèse du coup d'État, annoncé les attaques à la Moneda, évoqué sa volonté de résistance au risque de sa propre mort et, face à cette éventualité, encouragé le peuple à poursuivre son chemin. L'essentiel du message avait donc déjà été transmis. Ainsi, ce n'est pas par la surprise sur ce plan que le discours est resté dans la mémoire collective : son contenu ne fait pas événement.

On pourrait aussi évoquer son caractère « terminatif » comme gage de sa pérennité : il s'agit bien du *dernier* discours d'Allende. Mais il suffit à ce propos de penser

à la dernière intervention de Pinochet en 1990 : malgré la grandiloquence de la mise en scène et l'emploi de termes qui cherchaient explicitement à enfoncer les portes de l'Histoire – « nous sommes arrivés à un moment vraiment historique pour le destin de notre Patrie », « on commence ainsi une période cruciale dans le devenir de notre Nation », « je voudrais enfin, dans cette dernière salutation en tant que Président de tous les Chiliens, recommander chacun d'entre vous à la bonté de Dieu Tout-puissant »... –, peu de gens, même parmi les partisans du dictateur, ont retenu ces paroles pompeuses, à en juger par leur absence dans les documents écrits et audio-visuels produits par la suite. Certes, l'« adieu » de Pinochet n'est pas aussi dramatique ni radical que celui d'Allende : après l'un, il y a la démocratie ; après l'autre, il y a la dictature et, pour ce qui est de son énonciateur, la mort. Mais cela ne semble pas suffisant.

On en arrive donc à s'interroger non plus (seulement) sur le *quid* du discours, mais sur le *comment* en tant que facteur d'historicité. C'est ici que les propriétés *mnémotechniques* de la parole rejoignent ses propriétés *mémorielles*, et que la voix révèle son statut à mi-chemin entre l'individuel et le collectif. Mais avant d'approfondir les rapports entre la voix, le politique (au sens large) et la mémoire historique, attardons-nous un moment sur les paradoxes qui la définissent et qui rendent son appréhension particulièrement fuyante à l'analyse.

« Système d'inflexions qui définit une manière particulière de moduler les sons des mots » (Dorra 2005: 54), la voix est ce qu'il y a de plus personnel et intime. Avant même de reconnaître quelqu'un par le contenu de son discours, nous pouvons savoir avec certitude de qui il s'agit à partir des propriétés de sa voix : volume, hauteur, timbre, intonation, tempo... Et il arrive souvent qu'au téléphone ou à la radio nous identifions le locuteur sans devoir attendre qu'il se présente en s'auto-désignant. Plus encore, les qualités de l'émission vocale peuvent également nous renseigner sur l'état passionnel, voire physique, du sujet au moment même où il parle. « La voix est ce morceau de corps qui s'écoule, ce morceau du corps en train de se détacher »⁵, affirme Herman Parret (Parret 1999: 28), constatant la profondeur somatique de ce qui dépasse de loin le seul rapport entre bouche et oreille. Ainsi, la voix incarne non pas le *sujet abstrait* de l'énonciation (ce « je » que tout un chacun peut s'approprier), mais la *personne* dans ce qu'elle a de charnellement irréductible. Déployée dans le temps qui est son support même, la voix pourrait être considérée comme une déhiscence corporelle au même titre que les larmes, le sang ou la transpiration si, à la différence de ces derniers, elle ne possédait pas une intentionnalité, une directionnalité et une *adresse* : un sens (entendu d'abord comme un *aller vers*).

En même temps, les propriétés de telle ou telle voix – ses modulations, ses infléchissements, son accent – sont déterminées par une praxis qui transcende l'acte individuel et l'échange interpersonnel, en ouvrant sur une dimension collective. C'est ce qu'on appelle, depuis la *Poétique* d'Aristote, le *registre*, à la croisée de l'expression individuelle et des codifications de l'usage⁶. Ainsi, lorsque quelqu'un s'exprime oralement, à sa manière de parler nous pouvons déduire sa provenance géographique, son appartenance sociale voire son statut au sein du groupe – par exemple, leader, subordonné... –, toute élocution étant le résultat d'un long processus de sédimentation dans la parole des traits vocaux d'une communauté donnée. D'une façon semblable au « rôle thématique » sur le plan du contenu, la voix renvoie au mode d'inscription (dans ce cas, sensible) du sujet dans la collectivité, définissant ainsi un « rôle vocalique » sur le plan de l'expression ; c'est d'emblée dans ce sens qu'elle a

une portée *politique*, et potentiellement mémorielle.

Par ailleurs, l'ambivalence de la voix concerne non seulement son statut « actoriel » (entre l'acteur individuel et l'acteur collectif), mais aussi son statut sémiotique et épistémologique. Du point de vue sémiotique, en tant que *phonè semantiqué* elle se situe, comme le remarquait Aristote dans *De anima* (Aristote 350 av. J.C.: 1008), à la frontière entre le son (*phonè*) et le sens (*logos*) : « Tout son produit par un animal n'est pas, en effet, vocal [...]. Il faut, au contraire, un organe percuteur animé et qui s'accompagne d'une certaine représentation. Car la voix constitue un son significatif, et non le bruit de l'air inspiré, comme la toux. » (420b) Même inintelligible ou non modulée, la voix ne cesse donc de signifier la présence, en mettant en place un dispositif modal élémentaire : un *vouloir-dire* qui est également un *vouloir-être*. Du point de vue épistémologique, l'appartenance de la voix à la matérialité sensible et corporelle l'instaure dans le domaine de la *nature* – où les émissions vocales des animaux rejoignent celles de l'homme⁷ –, tandis que son rattachement à l'intelligible la fait entrer de plein pied dans la culture.

C'est cette situation charnière qui, selon Mladen Dolar (Dolar 2006: 32-36), a fait obstacle au développement d'une « linguistique de la voix ». Car, en cherchant à la faire entrer dans le carcan du signifiant à travers la systématisation de traits comme le timbre, l'accent et l'intonation, la phonologie ne peut que la dessécher en excluant de son analyse tout ce qui, portant la marque de l'individu, apparaît comme une pure déviation de la « norme » et n'a pas d'incidence directe sur le signifié (Dolar 2006: 35). En reprenant la terminologie de Hjelmslev, on constate donc que la voix ne saurait se réduire à la « forme de l'expression » dans la mesure où, si épurée soit elle (comme c'est le cas des voix produites artificiellement), elle contient toujours des restes de « matière » ; des restes dont la fonction est de nous ramener sans cesse vers celui qui parle. Par ailleurs, en approchant la voix à partir de l'énonciation (en tant que son support matériel), le linguiste ne peut que s'arrêter au seuil de la subjectivité pour ainsi dire « extra-pronominal », là où le sujet devient une personne. Encore une fois, quel que soit le moyen de l'appréhender, ce « morceau de corps qui s'écoule » déborde de partout.

Le caractère fuyant de la voix en tant qu'objet d'analyse, ainsi que sa nature éminemment temporelle en tant que projection somatique, font que, dans le discours d'Allende, la métaphore évoquant son « métal tranquille » peut sembler contradictoire, voire oxymorique. Rien de moins apte à la *durée* et à la *dureté* que la voix, pourrait-on croire. Cependant, en considérant les dichotomies qu'elle condense et fait tenir ensemble, j'essaierai d'approcher justement ce qui en elle, malgré tout, *per-dure*, ou du moins tend à persister, ne serait-ce que quelque temps, dans le souvenir.

2. *Éthique de la voix*⁸

Ayant défini la voix comme une « manière particulière, unique, de moduler les sons », on remarquera, toujours avec R. Dorra (Dorra 2005: 53), que cette manière est à son tour « une définition de l'identité ». Si, telle une empreinte digitale, elle permet de distinguer un locuteur de tous les autres, elle permet aussi, dans une certaine marge, de le reconnaître malgré les variations que le temps et les circonstances peuvent introduire dans son élocution (entre la *mue*, qui dépasse souvent le seuil de la reconnaissance, et les altérations dues aux changements ponctuels, qu'ils soient

physiques ou affectifs). En reprenant la célèbre réflexion de Paul Ricoeur développée dans *Soi-même comme un autre* (1990), on observe que la voix est une marque d'identité aussi bien au sens de *mêmeté* – qui fait qu'aujourd'hui on est *le même* qu'hier – qu'au sens de *ipséité*, dans la mesure où elle introduit ce que l'on reconnaît comme *propre* – qui fait que l'on est *soi-même*. Rattachée aux deux versants de l'identité, la voix manifeste également la gamme de leurs rapports possibles, selon l'analyse proposée par le philosophe : depuis leur recouvrement dans le « caractère » jusqu'à leur écart extrême dans la « promesse tenue ».

De façon plus immédiate que tout discours ou récit de soi, la voix donne en effet accès au « caractère », conçu comme « l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même » (Dorra 2005: 144). Or, selon l'acception première du terme « caractère », ces marques distinctives sont pour la plupart d'ordre affectif ou passionnel. Ainsi, sachant combien la voix est sensible aux *motions de l'âme* – colère, tristesse, joie, désarroi : tout s'exprime à travers elle avec de subtiles nuances –, elle apparaît comme une voie d'accès privilégiée à cette première forme de la persistance de soi dans la mémoire d'autrui qu'est le caractère. On comprend que les « rôles pathémiques » trouvent une incarnation vocale clairement distincte de leurs manifestations sémantiques : il y a un *parler irascible* comme il y a un *parler joyeux* ou un *parler mélancolique*.

Mais la voix me semble encore se rattacher à cet autre « modèle de permanence dans le temps » (Dorra 2005: 148) identifié par Ricoeur, qui est celui du « *maintien de soi* » à travers « la parole tenue », au sens contractuel de l'expression. J'insisterai sur ce deuxième mode de permanence, en essayant de montrer comment la voix peut à elle-même construire ou véhiculer un *ethos*, et acquérir par là une portée politique. « La tenue de la promesse [...] paraît bien constituer un défi au temps, un déni du changement : quand même mon désir changerait, quand même je changerais d'opinion, d'inclination, 'je me maintiendrai' » (Dorra 2005: 149). L'identité *ipse* se dissocie alors de l'identité *idem*, en prenant le pas sur elle. Dans les termes de la sémiotique tensive, tandis que le caractère s'inscrit dans le régime de l'implication – *puisque* telle est ma « nature » (mon caractère), c'est ainsi que je parle –, la parole tenue relève du régime de la concession – *bien que* le changement s'impose, c'est ainsi que je continue de parler. Évidemment, le terme même de *parole tenue* renvoie à la promesse en tant qu'acte de langage qui ne peut s'accomplir que dans l'oralité, et dont la puissance performative tient à son incarnation dans la voix. Par conséquent, on peut considérer que la parole tenue suppose le *maintien de soi* aussi bien sur le plan cognitif que sur le plan sensible : tenir sa parole, c'est également maintenir sa voix, et surtout son *ethos* dans la voix.

Les conséquences proprement éthiques de la parole tenue ont à voir avec la confiance en la capacité de l'individu à rester *lui-même* en dépit de tous les changements : « le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut *compter* sur elle » (Dorra 2005: 195). Mais, considérant le caractère éminemment vocal de la promesse, cette confiance est avant tout de l'ordre de la *fiducie perceptive* : le maintien de soi serait d'emblée une manière de parler telle que celui qui écoute est amené à croire à cette parole en tant que manifestation sensible. Qu'est-ce qui distingue une voix *authentique* (ou du moins perçue comme telle) d'une voix *mensongère, fausse, feinte, hypocrite* ou *peu fiable* ? Il y a sans doute une *vérité de la voix* qui est le gage de sa persistance dans le temps, et partant dans la mémoire. Une vérité que l'énonciataire perçoit par la correspondance entre la voix qu'il entend à un moment donné et les attentes générées

aussi bien par ses manifestations préalables que par le statut (le rôle thématique) de l'émetteur. Celui qui *trahit sa parole* trahit d'abord sa voix et la croyance de l'autre dans son maintien.

Ainsi, dans le discours d'Allende la promesse exprimée sur le plan du contenu et tenue jusqu'à la mort – « face à ces faits, il ne me reste qu'à dire aux travailleurs : je ne renoncerai pas [...] je paierai de ma vie ma loyauté au peuple » – s'accompagne sur le plan sensible d'une *promesse esthétique* tenue, elle aussi, envers et contre tout. Car, d'une part, les circonstances exceptionnelles semblaient imposer un changement radical de ton, en appelant un *parler colérique, haineux, agressif* ou tout simplement empreint d'angoisse – auquel cas le sujet aurait été amené à trahir son rôle thématique : un Président hors de lui-même n'est plus en mesure d'incarner cette fonction. Et, d'autre part, l'énonciateur avait inévitablement subi des transformations internes : sa disposition passionnelle – « mes paroles, dit-il, ne contiennent pas de l'amertume mais de la déception » –, son programme d'action et ses représentations actantielles – qui permettaient d'identifier les « alliés » et les « ennemis » – avaient été complètement bouleversés. Calme, posée, la voix d'Allende reste pourtant la même ; ou plutôt, *il reste lui-même à travers sa voix*. Lui-même, l'homme ; lui-même, le Président : dans cette allocution, la voix non seulement incarne le rôle thématique, mais elle l'individualise et l'humanise, en le faisant coïncider avec la personne.

Par ailleurs, la marque du concessif (qui permet l'émergence de la « parole tenue », dont la condition est de se maintenir *en dépit de...*) est inscrite dans la matérialité sensible même de l'enregistrement : la voix apaisée contraste fortement avec la stridence ambiante. Manifestant en quelque sorte *le calme au cœur de la tempête*, la voix d'Allende scelle, par ses qualités sonores, la promesse.

Cette réponse sur tous les plans, et dans un cadre hautement paradoxal, à l'attente de ceux qui écoutent est en fin de compte une assomption de la *responsabilité* – une responsabilité qui concerne non seulement le comportement mais aussi la *prise de parole* elle-même : « parce quelqu'un compte sur moi, je suis *comptable* de mes actions [et, j'ajouterai, de mon *élocution*] devant un autre » (Dorra 2005: 195). Lorsque cet autre demande « où es-tu ? », c'est d'abord la voix qui répond « me voici ! ».

3. Politique de la voix

Le problème du rôle thématique et de son rapport avec la subjectivité intime exprimée par la voix me semble particulièrement important pour appréhender la dimension non seulement éthique mais aussi politique de cette dernière. J'ai suggéré que toute émission vocale était inévitablement modelée et sous-tendue par des traits que l'usage a figés comme caractéristiques de telle ou telle communauté, en permettant ainsi l'identification, par le sensible, du rôle thématique du sujet. Si cette propriété de la voix donne accès à la dimension collective grâce au regroupement des locuteurs dans des ensembles relativement homogènes, elle ouvre également sur une dimension politique, au sens large du terme, dans la mesure où elle rend la parole partageable en introduisant un premier principe d'ordre et d'équilibre dans les échanges langagiers. On ne parle pas de la même manière dans une soirée entre amis que lors d'une réunion de travail ou devant un juge.

Nous parlons *à* et nous parlons *pour*, et c'est en fonction de ces paramètres que nous modulons le ton, la hauteur ou le volume de notre voix, l'ajustant ainsi, à travers ses différents *registres*, aux contextes pratiques de communication. Dans des situations d'échange particulièrement codifiées, cette adaptation opère suivant des normes communément admises et cristallisées dans un répertoire de modèles ou de *moules vocaliques* que chacun actualise et s'approprie à la manière du « je » dans l'énonciation. La manifestation du rôle thématique par ce moyen fait penser à la construction des *rôles passionnels* à travers la voix, dont j'ai parlé plus haut ; mais, à la différence de la *vocalisation pathémique*, la *vocalisation thématique* dépend en grande partie de l'intentionnalité du sujet : on ne décide pas de *parler en colérique* (à moins d'avoir à feindre la colère) ; en revanche, on peut apprendre et s'entraîner à parler comme un leader.

Dans le champ politique au sens restreint, il y a donc un *parler président* comme il y a un *parler dictateur*, l'un se distinguant clairement de l'autre. Pour illustrer ce dernier, il suffit d'évoquer la scène du film *Le Dictateur* (*The Great Dictator*, 1940), de Charlie Chaplin, où celui-ci, dans le rôle du dictateur Adenöid Hynkel, prononce son premier discours. Le personnage fait alors semblant de parler l'allemand (dont il reproduit les phonèmes, l'accent et quelques mots épars sans rapport avec le contexte), en imitant aussi bien les gestes que les traits vocaliques d'Adolf Hitler. Il met alors en scène une forme de l'expression qui, considérée dans son immanence, ne possède pas de contenu structuré, mais qui, envisagée en tant que pratique, devient pleinement signifiante au regard des stéréotypes dont nous disposons dans notre culture. Certes, les gestes qui accompagnent cette élocution, ainsi que la « traduction » fournie par la *voix off* – qui participe à l'effet comique par son caractère ouvertement euphémistique –, contribuent à l'interprétation globale de la parodie. Mais il est incontestable que la seule émission vocale de Chaplin suffit à mettre en scène le *parler dictateur* dont la vocalisation d'Hitler est devenue emblématique.

Dans cette perspective, le discours d'Allende a la propriété d'actualiser le *parler président* avec toutes les caractéristiques qui le définissent, à commencer évidemment par le calme, la retenue et le recul. Mais cette actualisation est loin de suffire à la constitution d'un *ethos* assez solide pour s'inscrire dans la mémoire historique : d'une manière ou d'une autre, toutes les allocutions présidentielles se doivent de reproduire ce stéréotype comme condition de l'assomption du rôle thématique par le sujet. Le dernier discours de Pinochet n'en est pas l'exception. Évidemment, en accord avec l'euphémisme de « gouvernement militaire » que lui-même et ses partisans ont essayé de faire prévaloir, il met en scène moins le *parler dictateur* que le *parler président* (bien que dans certains passages l'exaltation laisse transparaître le premier). Tout y est, à peu près : la *solemnité* et la *gravité* se manifestent par exemple à travers des montées et des descentes progressives mais radicales (très haut *vs* très bas) marquant les débuts et les fins de phrase, ainsi que par l'insistance accentuelle sur certains mots (« le gouvernement que j'ai l'honneur de présider transmettra le pouvoir politique aux nouvelles autorités élues *démocratiquement* par le peuple chilien »). De même, la puissance, la fermeté et la conviction sont véhiculées aussi bien par un volume fort et stable que par des chutes et des coupures nettes, qui marquent la séparation entre les phrases. Cependant, comme je l'ai observé, cette intervention est loin d'être mémorable. Car, selon mon hypothèse, il existe dans ce cas une discordance entre, d'une part, le stéréotype convoqué sous la forme d'un moule vocalique et, de l'autre, les qualités intrinsèques de la voix et de l'élocution qui l'incarnent ; des qualités qui, touchant à la physiologie même, deviennent du même coup définitoires de

l'individu. Ainsi, le timbre nasillard, le ton aigret, toujours « perché », les défauts d'articulation (manifestés par quelques trébuchements et par une tendance à *manger les mots*), la précipitation et la légère agitation du souffle révèlent un caractère colérique, et même geignard, contredisant le modèle du *parler président* à un niveau où la volonté du sujet a peu de marge d'intervention. Car, au-delà de la maîtrise des codes de l'élocution selon la situation communicative, il s'agit d'une manière d'habiter le discours et de s'y engager intimement. À ces propriétés presque *charnelles* qui tendent à trahir la personne derrière le rôle qu'elle s'efforce d'assumer, s'ajoutent dans cet exemple les traits propres au *discours lu* – lissage, systématité des variations de l'intonation jusqu'à la rengaine –, qui gagne en fermeté ce qu'il perd en spontanéité et en authenticité. Cet effet est encore plus évident dans les passages contenant des tours figés – « ... faire du Chili une nation toujours plus prospère et juste », « ... rendre jusqu'à mon âme par amour pour la patrie qui m'a vu naître et grandir... », « je veux le meilleur pour ma patrie, et par l'amour que je ressens pour elle, je serai toujours prêt à la servir », « les œuvres humaines sont souvent fragiles et s'écroulent facilement »... Tels qu'ils sont prononcés, ces clichés donnent l'impression que la prise de parole n'est rien de plus qu'une démarche nécessaire. L'ensemble de traits vocaliques que ce discours – comme toute prise de parole – manifeste nous font entrevoir une instance qu'il est en fin de compte impossible d'approprier et de soumettre au moule de tel ou tel *parler* culturellement codifié : une instance que, par la profondeur de son ancrage somatique, on ne peut qu'identifier à la personne. Ainsi, la portée véridictoire, et par là éthique, de la parole politique, relèverait en grande partie de l'adéquation entre le stéréotype vocal associé à un certain rôle thématique et l'élocution définitoire de l'individu. Tout comme le *chanter faux*, le *parler faux* manifeste un désajustement qui est avant tout d'ordre sensible. Et, de même qu'il ne suffit pas de dire que l'on chante juste pour chanter juste, de même l'insistance sur la fonction de président ne suffit pas à légitimer le *parler président* en lui donnant l'épaisseur d'un *ethos* : Pinochet a beau expliciter à plusieurs reprises son statut et sa volonté de parler *au nom de* – « le gouvernement que j'ai l'honneur de présider... », « ... cette nuit j'ai voulu adresser à mes compatriotes une salutation émue pour leur exprimer au nom des Forces armées et des carabiniers notre satisfaction... » – et mettre l'accent sur les instances supérieures qui le portent – « les intérêts sacrés de la patrie », « le soutien significatif de la part de beaucoup de compatriotes »... –, il ne parvient pas à s'ajuster pleinement à ce qui apparaît comme une veste à la fois trop large et trop petite pour ce corps qu'est sa voix. Trop large, car le timbre et l'articulation tendent à situer le sujet en-dessous de son rôle, en donnant l'impression qu'il *n'est pas à la hauteur*. Trop petite, car l'intensité forcée de l'élocution, allant parfois vers le cri, laisse transparaître une volonté de domination absolue qui, débordant le carcan du *parler président*, s'oriente vers le *parler dictateur*. En étudiant ce dernier dans son rapport aux usages sacré et rituel de la voix, Dolar (Dolar 2006) remarque que, ne parvenant pas à les incarner, l'« usage totalitaire se doit de les imiter, d'accomplir leur pantomime aussi fidèlement et spectaculairement que possible »⁹ (116). Plus particulièrement, cette voix de « fausset », désajustée de la « vérité » de la personne et de son rôle, fait transparaître dans la matérialité sonore le récit sous-jacent de la mauvaise foi : les alliances inavouables – avec l'anti-Destinateur états-unien –, l'hypocrisie (sur quel timbre s'exprime la revendication des valeurs spirituelles ?) et, en définitive, le mépris de son auditoire. Du manque à la démesure, la « pantomime » de Pinochet nous introduit

dans le registre du grotesque – ce qui explique probablement qu'il ait été érigé, en matière de dictateur, à la hauteur d'un « type », voire d'un « prototype ». Pour revenir au problème de la mémoire collective, il me semble donc que l'une des conditions de la persistance discursive serait la convergence *dans et par la voix* du politique et de l'éthique. Cette convergence suppose l'adéquation entre le rôle thématique véhiculé par un registre codifié et les propriétés vocaliques individuelles qui construisent l'*ethos* de la personne : c'est la différence entre *jouer un rôle* et *l'incarner*. Le « métal » d'une voix qui persiste est fait de cet alliage.

4. Parler à l'autre, pour l'autre, en l'autre

Les considérations qui précèdent, centrées sur l'image de l'élocuteur que l'élocution construit et véhicule, mettent en évidence quelques-unes des conditions qui font qu'une prise de parole peut être considérée comme *mémorable*. Mais, outre la puissance politique et l'*ethos* dont la voix investit celui qui parle, cette permanence est encore déterminée par des facteurs tels que la place accordée à l'énonciataire et la manière dont le discours met en scène, réflexivement, sa propre dimension énonciative voire sa matérialité sensible.

J'ai observé, à propos de l'élocution d'Allende, que ce n'est pas la nature des informations apportées qui a garanti sa persistance dans la mémoire collective. Or, il me semble que cette intervention est entrée dans l'histoire non pas *malgré* son caractère non-événementiel, mais plutôt *grâce* à lui. Car, le caractère référentiel étant atténué, le discours s'ouvre, à une triple dimension : sur le plan du contenu, une dimension passionnelle, éthique et poétique ; sur le plan énonciatif, une dimension interactive ; et, sur le plan sensible, une dimension vocale. « C'est une hypothèse, dit Herman Parret (Parret 1999) : plus il y a engagement passionnel – l'intersubjectivité et la relation communicationnelle nous intéressent plus que le monde extérieur –, plus la matérialité du signifiant vocal exercera sa séduction. » (147) Considérant cette hypothèse, j'analyserai d'abord le plan du contenu dans son rapport à l'énonciation à travers la *tonalité*, pour montrer ensuite la prégnance de la manifestation proprement sonore de cette élocution.

Étant donné que, lors de la dernière intervention du Président depuis le palais de la Moneda il ne restait presque rien à ajouter en termes de données objectives, le discours s'oriente progressivement vers des contenus affectifs ou passionnels qui, pour échapper au piège du stéréotype (dans lequel tombent, comme on l'a vu, les propos de Pinochet), doivent être formulés *autrement*. C'est alors que des procédés poétiques (figurativisation, métaphorisation...) deviennent indispensables à la réinvention des lieux communs associés par exemple, dans le conflit politique, à « l'espoir malgré la défaite ». L'une des phrases les plus célèbres prononcées par Allende illustre le procédé de figurativisation : « Sachez que plus tôt que tard s'ouvriront à nouveau les grandes allées par où passera l'homme libre pour construire une société meilleure » – par ailleurs, le mot espagnol *al-lée* (« alameda ») est également le nom de la principale avenue de Santiago (« la Alameda »), de sorte que dans ce cas la désignation métaphorique possède une portée métonymique. Dans ce discours on trouve également d'autres images plus ou moins convenues – « j'ai la certitude que la semence que nous avons déposée dans la conscience de milliers et de milliers de Chiliens ne pourra être définitive-

ment extirpée » – ou encore la construction de figures synesthésiques – « d'autres hommes surmonteront ce moment *gris* et *amer* ».

À ces contenus passionnels – car relevant de l'« espoir » – qui appellent une formulation poétique s'ajoutent encore des réflexions d'ordre éthique exprimées à travers des expressions proches de la maxime : « l'histoire est à nous, ce sont les peuples qui la font » ; « ils [les traîtres] étaient compromis ; l'histoire les jugera » ; « le peuple doit se défendre, mais non se sacrifier. Le peuple ne doit pas se laisser mitrailler ni exterminer, mais il ne peut pas non plus se laisser humilier »... Ces affirmations possèdent un si haut degré de généralité qu'elles deviennent incontestables.

Par ce biais rhétorique, le discours rejoint, en fin de compte, le *topos* mythique de « la voix de la conscience », « voix » dont le matériau sonore se transcende en figure de Destinateur : pour un grand nombre de Chiliens, telle est effectivement sa portée. Or, depuis le *daimon* de Socrate, le propre de « la voix de la conscience » est de ne pas être « une voix prescriptive » mais une voix qui « [le] dissuade de certaines actions, en [lui] évitant de faire le mal mais sans [lui] conseiller comment faire le bien » (Dolar 2006: 84) ; « c'est une voix qui élude tout argument discursif et qui offre une base ferme pour le jugement moral au-delà de la discursivité, au-delà de déductions complexes, de justifications et de délibérations » (Dolar 2006: 85) ; une voix donc qui, par son absence d'impératifs explicites, « n'ordonne pas et n'interdit pas, mais nécessite une continuation : elle contraint à la prolonger. » (Dolar 2006: 99) Ainsi, c'est la généralité des énoncés déontiques qui, associée aux composantes passionnelle et poétique, rend les paroles d'Allende aptes à persister dans la mémoire collective comme une manifestation de « la voix de la conscience ».

Mais cette portée mythique me paraît encore relever, sur le plan énonciatif, de l'espace que le discours ouvre pour l'auditeur. En effet, dans cette intervention l'atténuation de la « fonction référentielle » est corrélée non seulement à la généralisation et à la *poétisation* des contenus exprimés, mais aussi à l'intensification de la « fonction conative » (Jakobson). Centrée sur le destinataire et exprimée grammaticalement par le vocatif et l'impératif, cette fonction se manifeste ici par *l'adresse à l'autre* et par *l'appel de l'autre*, qui supposent un retour constant sur le *dire* lui-même : « c'est peut-être la dernière opportunité que j'aurai de *m'adresser à vous* » ; « je ne peux que *dire aux* travailleurs [...] » ; « je *vous dis* que j'ai la certitude [...] ». Cette insistance sur l'énonciataire conduit à sa figurativisation et par là à son individualisation maximales : Allende ne s'adresse pas seulement à la communauté abstraite des « Chiliens » ou des « travailleurs », mais à tel ou tel groupe de personnes et, plus encore, à tel ou tel sujet – qui par métonymie, incarne la collectivité. Le va-et-vient de l'actant collectif à l'acteur désigné par son rôle thématique et à l'individu dans son unicité construit l'image d'une totalité *omnis* (« tous et chacun »), et non pas *totus* (l'ensemble, la masse) : « je m'adresse surtout à la modeste femme de notre pays, à la paysanne qui a cru en nous, à la mère qui comprit notre préoccupation pour les enfants. Je m'adresse aux professionnels de la patrie, aux professionnels patriotes [...] » ; « je parle à la jeunesse, à ceux qui ont chanté, qui ont donné leur joie et leur esprit de lutte. Je m'adresse à l'homme du Chili, à l'ouvrier, au paysan, à l'intellectuel [...] ».

Pour revenir au *topos* de « la voix de la conscience », c'est sans doute cette présence de l'*autre* sur le plan énonciatif qui rend possible son *intériorisation* : « la voix vient de l'Autre, mais il s'agit de l'Autre intérieur », affirme Dolar (Dolar 2006: 102), sans pour autant expliciter les mécanismes discursifs de construction de l'altérité. S'adressant à tout un chacun, mais aussi à *chacun* dans son individualité, l'élocution

d'Allende tend à devenir une parole *de soi à soi*. Car un discours qui *me parle* est aussi en discours qui *parle en moi* : vocation pleinement atteinte lorsque, résonant dans la mémoire, l'élocution provient en effet *de l'intérieur*. Dans ce sens, l'ouverture à l'altérité est en même temps une ouverture vers l'avenir : « je m'adresse à ceux qui *seront* persécutés » ; ceux-là mêmes qui, selon les termes du contrat posé par cet échange communicatif, se doivent de retenir et prolonger ces paroles.

On pourrait développer longuement les contre-exemples que fournissent les différentes interventions de Pinochet concernant aussi bien la place accordée au destinataire que la tonalité des injonctions. Pour n'apporter que quelques éléments d'analyse, je remarquerai que le discours prononcé par le dictateur lors de l'intervention de la Junte militaire juste après le coup d'État (septembre 1973), commençant par un débrayage radical, ne contient aucun vocatif permettant la construction d'une image, même faible, de l'auditeur : « les Forces armées et de l'ordre ont agi aujourd'hui sous l'inspiration patriotique de sortir le pays du chaos [...] ». De son côté, si le premier discours de Pinochet au pouvoir (octobre 1973) commence par une adresse explicite (« concitoyens, autorités militaires, amis des pays étrangers, Mesdames et Messieurs »), par la suite il se limite à faire référence aux uns ou aux autres au sein de constructions non pas à la deuxième personne, mais à la troisième : « à un mois du soulèvement des forces armées et des carabiniers, nous avons voulu intervenir sur cette tribune pour présenter *au peuple du Chili* l'état dans lequel nous avons trouvé la Nation [...] » ; « il est impératif que *chaque citoyen* comprenne la difficulté de la tâche qui revient aux Forces armées [...] ». Sur cette voie, l'ensemble de l'élocution est placée sous le signe de l'impersonnel : l'énonciateur parle à *l'autre* (puisque le cadre de la tribune le suppose ainsi), mais non *pour l'autre*, étant donné qu'aucune marque énonciative ni vocale ne permet de reconnaître que le discours lui est adressé. Quant à la dernière intervention du dictateur (mars 1990), elle commence par le vocatif « Chiliennes et Chiliens », auquel s'ajoute par la suite celui de « compatriotes ». En accord avec le contenu – qui consiste en un appel à l'« unité » en distinguant le bloc constitué par le « nous » de celui formé par « les ennemis de la patrie » –, l'énonciation ainsi mise en place construit l'image d'un destinataire collectif unitaire et insécable, associé à une totalité *totus*. En réduisant au strict minimum la représentation de l'autre, ces différents discours mettent l'accent soit sur le contenu référentiel – sous la forme d'un « état des lieux », d'un « faire-savoir informatif » ou d'un « bilan » –, soit sur l'injonction impérative précise, de l'ordre à la demande – « les Chambres seront suspendues jusqu'à nouvel *ordre* » ; « je *vous demande* de maintenir l'unité entre nous, le respect aux institutions qui nous régissent ». Aux antipodes de « la voix de la conscience », les discours de Pinochet mettent donc en scène une voix que l'on peut considérer comme *totalitaire* dans la mesure où elle se donne, sur le plan énonciatif, comme un absolu. En remplissant le discours d'*ego*, cette voix laisse à *alter* à peine la place nécessaire à l'écoute soumise et obéissante.

5. *Ce qui résonne dans la mémoire*

Comme je l'ai suggéré, aucune élocution politique ne s'épuise dans le message qu'elle véhicule ; au contraire, étant pluri-isotope, elle déploie des significations et des récits sous-jacents, disjoints de ceux qui s'affichent en s'énonçant. Les discours de Pinochet renvoient à ces trames narratives implicites sur le mode de la *fausseté*, en manifestant, comme on l'a vu, une contradiction ou un désajustement entre l'in-

carnation vocale du discours et son contenu. En même temps, le lien intersubjectif que cette voix construit par son intensité et par son débit est placé sous le signe de la domination totalitaire. À l’opposé, le discours d’Allende, en faisant correspondre la personne à son rôle thématique, déploie une signifiante perçue comme de l’ordre de l’*authenticité* ; et, en revenant de manière réflexive aussi bien sur l’énonciation (« je dis ») que sur l’énonciataire (« je vous dis »), il s’ouvre à l’altérité.

Or, cette signifiante supplémentaire propre à tout discours relève également de la manière dont il est construit sur le plan prosodique et, plus généralement, rythmique. Selon mon hypothèse, c’est à ce niveau que se joue en grande partie la possibilité d’une rétention mémorielle.

En explorant le substrat sensible du discours, Raúl Dorra (Dorra 1997) a montré que, dans les différentes langues, les liens qu’entretiennent « le souffle et le sens » font du « schéma de la respiration » – déployé dans une phase d’inspiration et une autre d’expiration – le support des configurations prosodiques et sémantiques. Ainsi, la phrase apparaît comme « une unité d’intonation – une structure rythmique qui sert de base à un schéma mélodique – dont les articulations correspondent à la fois aux articulations du sens et aux inflexions de la période respiratoire » (67). Par conséquent, comme le confirme le même auteur à travers l’étude de la poésie de tradition orale, le « mètre ‘naturel’ » est une unité binaire comportant, à l’instar de la respiration, un segment tensif et un segment distensif. Modulé par la praxis, ce schéma qui se manifeste de manières diverses selon chaque culture et région géographique trouve en espagnol sa réalisation par excellence dans des phrases « de cinq à dix syllabes avec une ‘prédominance des sept et huit’ » (Dorra 1997: 68) ; un étendue allant jusqu’à l’endécasyllabe après l’introduction au XVI^e siècle des formes poétiques italiennes.

Suivant ces observations, il est intéressant de constater la présence dans le discours d’Allende d’un grand nombre de segments de huit à onze syllabes (environ) disposés par paires ou par groupes de quatre. Si dans leur incarnation vocale ces unités binaires (ou multiples de deux) se traduisent clairement dans des inflexions ascendantes suivies d’inflexions descendantes, sur le plan du contenu elles permettent d’opposer « une phase propositionnelle à une autre, déclarative » (Dorra 1997: 70). Prononcées avec gravité et sur un tempo lent, quelques-unes des réflexions contenues dans ce discours possèdent la rigoureuse construction prosodique qui caractérise les énoncés empreints de solennité ; des énoncés qui demandent « un ton de voix en accord avec la gravité du jugement qu’il[s] exprime[nt], et une durée qui associe la lenteur réflexive au laconisme expressif » (*id.*). Voici quelques exemples, où chaque passage à la ligne correspond à une respiration de l’énonciateur :

Me dirijo a la juventud, (9)
a aquellos que cantaron, (7)
que entregaron su alegría (8)
y su espíritu de lucha¹⁰. (8)

Estaban comprometidos: (8)
La historia los juzgará¹¹. (8)

Trabajadores de mi Patria, (9)
tengo fe en Chile y su destino¹². (9)

Comme le rappelle encore R. Dorra, José Hernández, l'un des plus grands poètes de la tradition orale argentine, suggérait que « le sens de la métrique » était intimement lié au « sens moral », raison pour laquelle les gauchos, habitants de la pampa argentine, avaient tendance à chanter spontanément en octosyllabes. Avec le recul qu'une telle affirmation demande, on peut néanmoins supposer que la « justice » trouve son équivalent, sur le plan de l'expression dans la « justesse », l'équilibre fragile de la bonne distance (Bertrand 1993). Le discours d'Allende, cet homme qui, au dire de lui-même, « n'a été que l'interprète de grandes demandes de justice », est d'autant plus « juste » qu'il manifeste cette qualité à tous les niveaux de sa composition et qu'il est incarné par une voix, elle aussi, parfaitement *ajustée*. Elle renvoie au primat de la « justesse », au sujet de laquelle Denis Bertrand observe, en commentant un texte de Ricœur sur « Le juste, entre le légal et le bon », que « le juste juridique serait ainsi placé sous la dépendance topologique : la *justice*, l'éthos juridique, relèverait en somme d'une *justesse* des positions et des distances » (Bertrand 1993: 40).

Évidemment, d'autres énoncés dans ce discours se trouvent en amont ou en aval de l'octosyllabe ; il n'empêche que le schéma organisant aussi bien le contenu que l'intonation et le souffle reste présent, notamment grâce à la longueur limitée des phrases et à la clarté de leur syntaxe.

Tienen la fuerza, (5)
 podrán avasallarnos; (7)
 pero no se detienen (7)
 los procesos sociales (7)
 ni con el crimen (5)
 ni con la fuerza¹³. (5)

La historia es nuestra (5)
 y la-hacen los pueblos¹⁴. (6 > 7)

Pour revenir au problème de la mémoire, chacun des groupements ici cités, tels les vers d'un poème, semble avoir été composé pour être retenu. Considérant les circonstances de l'élocution, il est très peu probable que leur auteur ait eu conscience de la dimension prosodique de son discours ; en revanche, il est vraisemblable que, en faisant appel au recours de la langue et de la tradition, dans ce moment de fragilité et de fugacité extrêmes il ait trouvé « spontanément » une forme qui, elle, serait susceptible de perdurer. Cela d'autant plus que l'intervention était improvisée et qu'elle laissait donc libre cours aux ressources de l'oralité. La forme qui convient le plus à l'intelligence de la poésie de tradition orale, dit Dorra (Dorra 1997), « est celle qui résulte de la double duplication d'une unité binaire en progression géométrique. On dirait que l'énergie discursive tend continuellement vers cette forme parce qu'en elle les tensions de l'âme collective [...] trouvent leur degré maximal d'expansion et leur équilibre le plus convenable » (72-73). Mais surtout, cette forme est celle qui convient le mieux à la *mémorisation* :

L'art de la versification est aussi, et surtout, art de la mémoire. Les constructions binaires, les formes en parallélisme ou en opposition, l'intuition du son comme un écho du sens constituent un canal, ou un système d'appuis, pour qu'un processus verbal se développe et recommence une fois et encore une autre. (Dorra 1997: 73)

Dans cette perspective, en transitant du collectif à l'individuel et du politique au poétique, un discours *mémorable* est aussi, ou même avant tout, un discours mémorisable, comme un poème ou une ritournelle : d'où la correspondance que j'ai suggérée au début entre les propriétés *mémorielles* de la parole et ses propriétés *mnémotechniques*. Car la mémoire, individuelle et collective, est « un certain mouvement à la fois conceptuel et rythmique » (Dorra 1997: 73) ; « la mémoire est une forme, ou, en tout cas, elle ne peut s'accomplir qu'en tant que forme » (Dorra 1997: 74). Pour trouver un contre-exemple, il suffit d'observer que le discours de Pinochet d'octobre 1973, entièrement rédigé, contient de longues phrases à la syntaxe laborieuse qui atteignent jusqu'à 32 syllabes prononcées sans interruption. Même pour un discours préalablement écrit, un tel cumul non seulement rend ces paroles difficiles à retenir, mais il apparaît comme excessif par rapport à la capacité respiratoire de l'émetteur (qui, de ce fait, se voit obligé d'accélérer le débit) :

Los últimos años del gobierno de la Nación (14) han arrastrado al país a variados trastornos destinados a producir entre los chilenos la miseria (32) // el odio (3) y la violencia¹⁵ (5).

« Fait pour être retenu », le discours d'Allende est aussi *prononcé pour être incorporé*. Car le tempo lent et les longues pauses qui séparent les segments prosodiques montants et descendants font que l'auditeur est amené, d'une manière ou d'une autre, à anticiper les suites et les chutes, et par là à compléter lui-même les phrases, sinon dans leur sens du moins dans leur rythme. À la manière des cadences en musique, les suspensions qui ponctuent les phases de tension demandent un investissement corporel de la part de l'énonciataire, qui attend et accompagne la détente. Tout se passe donc comme si l'ouverture à l'altérité que cette intervention manifeste sur le plan énonciatif trouvait son corrélat, sur le plan sensible, dans une intonation qui interpelle l'*autre* dans sa chair même. Tandis que l'élocution de Pinochet le conduit (et nous conduit) vers l'apnée, le discours d'Allende est un discours qui respire et, qui de ce fait, *fait respirer*. Dans les interventions du dictateur, la voix perchée, associée à la scansion répétitive et à l'accentuation forcée et précipitée remarquées plus haut, ne laisse ni silence de respiration, ni silence de réflexion, ni silence d'altérité : elle impose l'asphyxie, littéralement, dans sa matière sonore. À l'opposé, le discours d'Allende non seulement manifeste le calme et la « tranquillité » qu'il énonce, mais il tend à les provoquer, par contagion, chez celui qui écoute. « La voix de la conscience » s'incarne alors dans le corps et parle, véritablement, *de l'intérieur*. Cet effet somatique de la parole n'est probablement pas sans lien avec l'« efficacité symbolique » que Cl. Lévi-Strauss (Lévi-Strauss 1949) a mise en évidence à partir de l'étude de certains rituels chamaniques. Et c'est sans doute en raison de leur « puissance performative » que ces paroles ont acquis dans la mémoire collective une fonction rituelle (au sens social, et non pas religieux) : réécoutées ou remémorées, elles sont un facteur de rassemblement ; elles renouvellent le lien au sein de la communauté. Et la mémorisation s'est instituée : elles sont devenues historiques.

6. Métal de la voix, métal des armes

Un dernier point avant de conclure : on ne peut s'empêcher d'observer que le *matériau sonore* qui est le substrat de ce discours en devient l'objet même lorsqu'il

s'agit de s'interroger sur sa permanence. Le méta-discours, portant jusqu'ici sur l'énonciation (« je vous dis », « je m'adresse à vous... »), se tourne maintenant vers la substance de l'expression. « Il est certain (...) que le métal tranquille de ma voix ne parviendra pas jusqu'à vous. Peu importe, vous continuerez à l'entendre » : cette métaphore que j'ai citée plus haut et qui se situe au cœur de mon propos prend maintenant tout son sens. Attestant un sens profond de la tradition orale et de la mémoire historique, ainsi qu'un sens aigu de l'altérité qui se manifeste à tous les niveaux d'analyse, la voix persiste, non pas comme la pierre, mais plutôt comme un métal en fusion qui, sans cesser de fluer, se densifie. Un peu à la manière de l'« écriture d'acier de Flaubert » évoquée par Greimas (Bertrand 2014: 36), l'élocution d'Allende fait fondre le sens dans le son, en les rendant indissociables.

Ainsi, les oppositions que la voix rend manifestes sur le plan sensible permettent de donner sens aux crachotements de l'enregistrement de mauvaise qualité, aux cris de colère des assaillants, aux détonations, au roulement des chars et au rugissement des avions, en les intégrant dans une dramaturgie du son indissociable de la dramaturgie que le discours exprime par son contenu. Opposition, évidemment, entre *calme* de la voix et *agitation* ambiante ; mais opposition aussi entre *continuité* de l'élocution et *discontinuité* disruptive des bruits stridents, renvoyant à deux temporalités concurrentes : celle de la durée et celle de l'instant, celle de la permanence et celle de la fugacité. Opposition enfin, aux niveaux iconique et symbolique, entre la voix en tant que *corps en écoulement*, corps toujours en vie, et les détonations en tant que représentation sonore de la mort. Impossible en effet de ne pas considérer que l'homme qui est en train de parler et qui annonce sa propre mort est enveloppé et, dans une certaine mesure, déjà traversé par elle. Ainsi, la dimension auditive des récits qui s'entrecroisent et se condensent dans ce moment proprement historique – car chargé d'histoires et d'Histoire – l'authentifie, en intensifie l'impact émotionnel et en impose la force mémorielle.

Enfin, en évoquant de manière réflexive « le métal tranquille de ma voix », l'énonciateur, ou plutôt, la personne, parvient à se représenter non seulement ses destinataires individuels mais encore leur situation d'écoute pour prendre acte du fait que, au filtre de l'appareil radiophonique, les auditeurs percevront effectivement une *voix métallique*. Cette métaphore, qui apparaît en réalité comme une description au plus près de la « réalité » phénoménale, acquiert dès lors une puissance structurante ; car, en explicitant ce que chaque destinataire perçoit intuitivement, elle soude le contenu du discours aussi bien à sa forme qu'à sa substance de l'expression ; et la soudure intègre aussi la substance sonore de l'environnement.

La confrontation de deux voix, associées ici aux deux rôles thématiques distincts du président et du dictateur, fait donc apparaître sous un jour fortement contrasté la *signification du signifiant*. D'une manière plus générale, si dans le champ politique le plan de l'expression possède son propre plan du contenu, indépendamment du message qu'il délivre, il est alors nécessaire de l'isoler comme objet d'analyse autonome, avec ses déterminations formelles et ses effets pragmatiques. On ne peut traiter ce domaine en termes seulement connotatifs (chez Pinochet, par exemple, les connotations de vulgarité ou de veulerie), car ce plan du contenu inhérent à l'expression elle-même révèle ses propres trames signifiantes : trames narratives, cognitives et passionnelles qui se déploient à travers des éléments comme le timbre, la hauteur ou l'intonation, déterminant la nature du lien politique au sein de la collectivité.

C'est ainsi que, en écoutant ou en nous remémorant un événement d'élocution

où tous les accidents acquièrent un caractère « nécessaire », nous sommes amenés à opposer, par semi-symbolisme, *le métal de la voix*, qui persiste dans la durée, à celui des armes, qui perce dans l'instant. Le matériau sonore du politique trouve peut-être là sa fonction ultime, et le plan de l'expression dans toutes ses dimensions – matière, substance, forme – devient en lui-même un fait politique.

¹ Je remercie de tout cœur Denis Bertrand pour sa lecture attentive et généreuse, ainsi que pour ses suggestions, qui ont enrichi cet article.

² Cette version des faits, qui reprend les témoignages de Guillermo Ravest et de Leonardo Cáceres (alors responsable des informations à Radio Magallanes), a été publiée en 2008 par le journaliste José Miguel Varas dans le site web du Centre d'Information Journalistique du Chili (CIPER-Chile). Mais elle ne fait pas l'unanimité : avant la parution de ce reportage intitulé « La véritable histoire du sauvetage du dernier discours de Salvador Allende », on pensait (comme ce reportage le rappelle) que le protagoniste de cette histoire était le journaliste Hernán Barahona. Par la suite, un autre journaliste, Rubén Adrián Valenzuela, a fait circuler une troisième version, selon laquelle le héros du « sauvetage » aurait été lui-même, après avoir pris l'initiative de téléphoner au Président afin de l'inviter à s'exprimer pour la dernière fois.

³ La traduction de ces extraits, ainsi que de tous les textes cités de l'espagnol, est mienne.

⁴ Cf. *supra*, note 1.

⁵ R. Dorra (Dorra 2005: 41) cite également ce passage.

⁶ Aristote, dans la *Poétique* (335 av. J.-C. : 2765), met ainsi le registre au fondement des modes de la *mimesis* : « Étant donné que nous sommes par nature enclins à imiter ainsi qu'à exercer mélodie et rythme [...], ceux qui, à l'origine, étaient naturellement les plus doués pour tout cela finirent par donner naissance, après de lents progrès, à la composition poétique à partir de leurs improvisations. La poésie se divisa selon le caractère propre des poètes : les plus nobles représentaient de belles actions, c'est-à-dire celles de gens comme eux ; les plus vulgaires représentaient celles de gens de peu de valeur. Tout comme les premiers composaient des hymnes et des éloges, ceux-ci composèrent tout d'abord des satires. » (1448b) « À peine tragédie et comédie eurent-elles été entrevues que chacun selon sa nature propre se lança dans la composition de ces deux genres poétiques : les uns devinrent des auteurs de comédies, et non plus de satires, tandis que les autres devinrent des auteurs de tragédies, et non plus d'épopées [...] » (1449a).

⁷ Dans *Les Politiques* (IV siècle av. J.-C. : 2326) Aristote observe à ce propos : « [...] la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature, en effet, est parvenue jusqu'au point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de les signifier mutuellement. » (1253a)

⁸ « Éthique de la voix » et « Politique et la voix » sont les titres de deux chapitres du livre de M. Dolar (Dolar 2006). Je reprends ici ces formulations, en les développant dans un sens non plus philosophique mais sémiotique et discursif.

⁹ Dans cette citation et les suivantes du même auteur, c'est moi qui traduis de l'anglais.

¹⁰ « Je parle à la jeunesse, / à ceux qui ont chanté, / qui ont donné leur joie / et leur esprit de lutte. » (Je traduis en hexamètres).

¹¹ « Ils étaient compromis : l'histoire les jugera. »

¹² « Travailleurs de ma Patrie, je crois au Chili et à son destin. »

¹³ « Ils ont la force, ils pourront nous écraser ; mais on n'arrête pas les processus sociaux, ni avec le crime ni avec la force. »

¹⁴ « L'histoire est à nous et ce sont les peuples qui la font. »

¹⁵ « Les dernières années du gouvernement de la Nation ont entraîné le pays vers des troubles divers destinés à provoquer parmi les Chiliens la misère, la haine et la violence. »

Nero Anarchico.

Appunti sull'uso del colore nero presso il movimento anarchico

Matteo Modena (*Università di Bologna*)

Le drapeau de noir crêpé du sang de ceux qui veulent vivre en travaillant, ou mourir en combattant, effraie ceux qui veulent vivre du travail des autres. (Michel 1886: 278)

1. Premessa

Il recente fiorire dei *cultural studies* dedicati all'anarchismo lascia uno spazio vuoto. Abbiamo i materiali antropologici sul movimento contemporaneo (Graeber, Ibáñez, Portwood-Stacer, Boni ecc.) e sulle nuove teorie (post-anarchismo ed ecologia sociale in particolare), mentre gli studi storici concentrano la loro attenzione sulla vita dei rivoluzionari e la ricostruzione di determinate vicende. L'indagine sulla comunicazione politica è in ogni caso laterale, onnipresente nelle ricerche come negli articoli e nei comunicati di movimento ma non soggetta a uno studio formale ed esteso. In questo articolo la bibliografia riguardante la comunicazione simbolica del movimento anarchico è stata quindi ricostruita attraverso testi accessori, di storia e teoria politica non direttamente collegati all'analisi della comunicazione visiva¹.

Dal punto di vista analitico abbiamo invece privilegiato un approccio semiotico strutturale su vari testi distribuiti diacronicamente sull'arco di due secoli. In particolare abbiamo individuato nel sistema semi-simbolico un utile strumento di comprensione per l'indagine dell'aspetto cromatico.

Il testo procede quindi dalla nascita del movimento anarchico fino ai giorni nostri, senza pretesa di completezza e con l'unico intento di aprire un campo d'indagine dedicato alla semiotica del colore in politica e un contributo di riflessione all'interno dell'indagine post-anarchica. Nel paragrafo conclusivo introdurremo invece dei confronti fra gli elementi finora studiati, inseriti all'interno della più generica storia del colore nero.

2. La pretesa natura del significato del nero anarchico

Tra il 1850 e il 1920 il pensiero-movimento anarchico raggiunge il suo massimo apice, seguito da un periodo di forte repressione, e quasi scomparsa, durante l'epoca dei totalitarismi, una sua rinascita negli anni '60 coi movimenti della sinistra extra-parlamentare fino al giungere dell'ancora discusso termine *neo-anarchismo* con cui si intende indicare un fenomeno socio-politico che va dall'«accentuazione della componente libertaria del marxismo» (Gallino 2004: 26) all'*anarchismo extra moenia*, definizione del teorico Tomás Ibáñez, dove si centra l'attenzione sull'aspetto «“diffuso”, non identitario, plasmato direttamente nelle lotte contemporanee ed esterno al movimento anarchico» (Ibáñez 2014: 29).

L'anarchismo va inteso come filosofia prima che ideologia, movimento prima che organizzazione,

ovvero un desiderio libertario che ovviamente trascende l'anarchismo, ma di cui la tradizione anarchica è diventata l'espressione più schietta e coerente. Quella che ha trasformato l'istinto di rivolta in una teoria, in una filosofia, in un'etica, in una scienza sociale e soprattutto in una politica. Qualsiasi tipo di rinnovamento dell'anarchismo deve prendere come punto di partenza fondamentale il suo principio etico: la resistenza al potere (Newman 2013: 9).

E così come il contenuto "originario" può essere considerato la *resistenza al potere*, il colore nero è invece la componente espressiva in grado di tenere unite tutte quelle trasformazioni storiche, politiche e teoriche proprie dell'anarchismo, neo-anarchismo o post-anarchismo che sia.

A causa della dubbia origine, c'è stata una sorta di naturalizzazione/universalizzazione, da parte degli esponenti del pensiero anarchico, del senso attribuito al colore nero. L'elenco dei significati di volta in volta rimarcati, o potremmo dire del co-testo associato, al cupo colore è lungo e riferito a termini assai diversi, per quanto talvolta vicini. Il nero anarchico è di volta in volta significato di libertà, rabbia, dolore, sangue rappreso, lutto e tristezza, negazione e nihilismo, rivolta, rivoluzione, anarchia, insurrezione, distruzione, azione diretta, sciopero, indignazione, meraviglia, determinazione, risolutezza, fertilità, bellezza, speranza e molto altro ancora.

Il problema non è certo nuovo alla semiotica del colore nel suo continuo sforzo a indagare e «ricostruire le reti di significati che si instaurano nella relazione fra i diversi colori, nonché nei rapporti che tali reti stabiliscono con i contesti linguistici e semiotici dove sono inserite» (Agnello 2018: 15). Nel senso cangiante di questo colore sarà quindi complice la struttura culturale del momento (in seno all'anarchismo e non) e le conseguenti incongruenze e ambiguità del caso.

Il colore nero, o almeno *questo* colore nero, pone dunque delle problematiche non indifferenti sul suo senso, seppur limitato all'interno del discorso politico dell'anarchismo. Non vi è infatti *un solo anarchismo*, e quindi non un solo *uso* del colore nero presso questo. Vi sono stati diversi anarchismi per tempo e per ideologia, l'anarchismo è un fenomeno da sempre polifonico e unico al tempo stesso, e su questo punto cercheremo dunque di far luce: come il nero tiene assieme ognuna di queste dottrine? L'intento è quello di ricostruire questa semiotica del "nero anarchico", il suo funzionamento nella *cultura anarchica* dalla seconda metà del XIX secolo ai giorni nostri.

3. Origine e sviluppo del nero anarchico

3.1 Di origine oscura: storia di una bandiera e suoi sviluppi

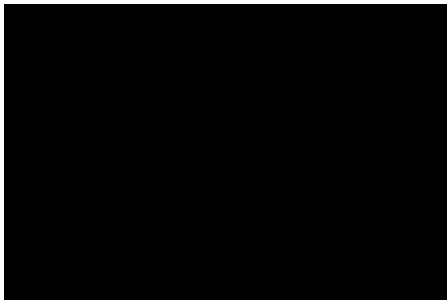


Fig. 1 - Bandiera nera.

La storia del colore nero presso il movimento anarchico è intrecciata con la simbolica nascita della sua bandiera (Fig. 1).

Il 9 marzo 1883 una riunione all'aperto di disoccupati vicino agli Invalides fu dispersa dalla polizia, e circa 500 dimostranti, guidati da Louise Michel e da Pouget che reggeva una bandiera nera, si allontanarono in direzione del Boulevard Saint-Germain. In rue des Canettes, al grido "Pàne, lavoro, ó piombo!" i dimostranti saccheggiarono una panetteria; furono poi saccheggiate altri due negozi, e il pane che vi si trovava distribuito fra i partecipanti al corteo. (Woodcock 1973: 362-363)

Quale significato possiamo attribuire al nero sulle bandiere dei lavoratori? Le risposte sulle motivazioni originali sono, come abbiamo anticipato, molte e assai differenti. Louise Michel stessa, durante l'interrogatorio col giudice istruttore, mette in luce il carattere apparentemente privo di significato e accidentale di questa bandiera:

D. Qui est-ce qui vous l'a donné ? — R. Un inconnu.

D. On ne trouve pourtant pas si facilement et par hasard un drapeau sur l'esplanade des Invalides ? — R. Il suffit d'un haillon noir et d'un manche à balai. (Michel 1886: 330)

È certo che il socialismo storico ha stretto un legame essenziale con l'uso del colore nero, oltre che il rosso.

In Italia, dove il debito delle rivendicazioni dei lavoratori nei confronti del movimento anarchico è stato importante fino alla fine del Biennio Rosso (1918-1919), il legame col nero è talmente vincolante che perfino su alcune bandiere del primo Partito Comunista d'Italia (Centro Studi Pietro Gobetti 1980: 125) possiamo trovarne traccia (Fig. 2).

Le prime bandiere anarchiche hanno radici comuni con le altre bandiere dei movimenti dei lavoratori, tant'è che fino alla Prima Internazionale antiautoritaria (Enckell 1981: 90) i colori rosso e nero saranno del tutto intercambiabili per gli anarchici: rosse o nere che siano, sono le bandiere dei lavoratori e il nero in particolare «c'est le drapeau des grèves, le drapeau des famines que je tenais» spiegherà in seguito Louise Michel (Michel 1886: 330). Entrambe servono da simbolo di *riscossa*, certo, ma soprattutto mantengono la loro principale funzione di *raccolta*, non più *militare* bensì *popolare*. L'iniziale uso della bandiera rossa, del sangue ver-



Fig. 2 - Partito Comunista d'Italia. Gruppo A.ti e G.nle. Morciano

sato dai rivoluzionari e dai lavoratori, trova nelle parole di Louise Michel, la sua naturale successione:

Nous avons pris le drapeau noir parce que la manifestation devait être essentiellement pacifique, parce que c'est le drapeau noir des grèves, le drapeau de ceux qui ont faim. Pouvions-nous en prendre un autre? Le drapeau rouge est cloué dans les cimetières et on ne doit le reprendre que quand on peut le défendre. Or, nous ne le pouvions pas ; je vous l'ai dit et je le répète, c'était une manifestation essentiellement pacifique. (Michel 1886: 337-338)

Il nero scavalcherà in breve tempo la bandiera rossa e verrà sempre più rivendicato e integrato alla narrazione anarchica, presentato durante le manifestazioni, declamato con comunicati, poesie, canzoni, storie, saggi e grafiche fino ai giorni nostri. «Insorgiamo, fratelli, accorriamo! Sventolando la bandiera nera con il popolo insorgiamo.» (Shubin 2012: 23) declama in una sua poesia il comandante rivoluzionario Nestor Ivanovič Machno.

Pare che la bandiera nera si sia in breve diffusa ovunque, dalla Rivoluzione Messicana con Emiliano Zapata e Pancho Villa fra il 1910 e il 1917, con la Machnovščina, o Armata Nera, in Ucraina fra il 1918 e 1921 o, notevolmente modificata, con quella rosso-e-nera divenuta celebre in Spagna dal 1931 grazie alla sigla anarco-sindacalista CNT-AIT.

La bandiera del sindacato anarchico CNT (Fig. 3) pone infatti uno scarto deciso e una continuità. È indubbio il valore combinatorio posto dalla presenza dei due colori, di volta in volta significati con diversi attributi: il “rosso” come sangue (Agnello 2018: 28), movimento dei lavoratori ecc., il “nero” come sciopero, azione diretta ecc. Su questa scia lo storico dell'anarchismo Woodcock ne restituisce una ricostruzione basata su scelte simboliche:

In Spagna la bandiera degli anarcosindacalisti era rossa e nera, divisa diagonalmente. Al tempo dell'Internazionale gli anarchici, come altre sette socialiste, adottarono la bandiera rossa, ma più tardi inclinarono a sostituirla con la bandiera nera. La bandiera bicolore simboleggiava il tentativo di fondere lo spirito dell'anarchismo più tardo con il richiamo di massa dell'Internazionale. (Woodcock 1973: 463)

Per quanto le origini di questa bandiera siano precedenti al caso spagnolo, ci sembra però altrettanto importante ricordare come il movimento anarchico spagnolo



Fig. 3 - Bandiera del sindacato anarchico CNT-AIT

di quegli anni si sia dovuto confrontare col prepotente furto di mano fascista del colore nero e come il successo mondiale di questa bandiera sia dovuto anche a questo storico scontro fra franchisti e antifranchisti. La prossimità fra gli stilemi anarchici di alcune brigate internazionali venute in solidarietà con la causa della Rivoluzione sociale (Agiù 2006: 14) e il fascismo di quegli anni poteva perciò lasciar spazio a qualche inquietudine per gli astanti. Il movimento anarchico si trovò perciò costretto a prendere distanza da un oppositore politico mimetico e per farlo, a differenza della prima creazione nera, si trovò a modificare una sua opera “originale”.

Come vedremo questo passaggio cromatico non elimina la pertinenza simbolica della filosofia anarchica, ne distingue anzi le capacità resilienti di fronte ai mutevoli contesti che dovette affrontare e alle numerose idee che tutt'ora intende esprimere.

Durante la seconda metà del XIX secolo e la prima del XX, il movimento anarchico arricchisce il proprio repertorio simbolico di altri elementi, tutti uniti dal comune colore. Il nero, come espressione letteraria, affianca nomi di armate, gruppi, riviste, edizioni, bande criminali dell'emisfero anarchico. A partire da una semplice bandiera nera si svilupparono inoltre altri accessori neri: il *fiocco alla lavallière*² degli artisti, *the black cat* (o *sab-kitty*) e lo zoccolo nero (*sabot*) del sindacato IWW, la croce nera (*ABC - Anarchist Black Cross*) dei gruppi di solidarietà anticarceraria ecc. Ognuno di questi simboli gioca sulla trasgressione sistematica di alcuni valori sociali come la croce e il fiocco o, come nel caso del *wildcat*, simbolo legato al sabotaggio sindacale, sulla trasgressività propria di elementi socialmente considerati tabù. Ci ricorda Pastoreau (Pastoreau 2016: 146) come

la sfortuna, per esempio, può essere provocata dall'incontro con un animale nero (gatto, cane, gallina, pecora e soprattutto cornacchia o corvo), ma anche con un semplice individuo vestito con questo colore.

Il nero che pertiene al regno animale riveste infine ogni possibile disvalore politico-sociale, rivendicato ora dagli anarchici pur sempre descritti dalla stampa di ogni epoca come pericolosi terroristi o casi antisociali, stereotipo di certo rafforzato da quei pochi «angeli neri dell'anarchia», come li chiama Woodcock (Woodcock 1973: 16), che nel decennio tra il 1890 e il 1900 compirono assassini terroristici dando «alle loro gesta una notorietà assolutamente sproporzionata al numero».

Il nero anarchico si carica quindi di un'ulteriore opposizione, dalla bandiera contro le *istituzioni dominanti* i simboli neri, all'interno delle industrie fino ai salotti di artisti e intellettuali, indicano l'intera Società come nemico giurato dei lavoratori e degli oppressi.

3.2 Il nero internazionalista

Le ricostruzioni storiche e i testi celebrativi risultano incompleti o contraddittori rispetto ai significati simbolici attribuibili al drappo nero.

Analizzando invece il supporto /bandiera/ possiamo giungere all'identificazione del sistema di tipo semi-simbolico che vi soggiace.

La salle était pavoisée de drapeaux tricolores. Il se dressa, le vieux brave, pour maudire les couleurs de Sedan et de Versailles qu'on faisait flotter devant lui, symboles de redditions et d'évergements. (Michel 1886: 278)

Se la *bandiera nazionale* è spesso uno sfoggio araldico e cromatico, composto di linee verticali/orizzontali, frasi, composizioni e figure, la *bandiera degli scioperi* è quindi rilevante anzitutto per il suo *monocromatismo*. L'uso del colore nero potrebbe infatti essere commutato.

/nero/ : /colore/ :: «monocromo» : «policromo»

L'anarchismo classico introduce quindi l'uso del colore nero attraverso una bandiera. L'elemento figurativo, il /drappo/, è perciò inseparabile dalla questione cromatica. Laddove il primo segnala un'*adunata*, una richiesta di *raccolta/presenza*, il senso cromatico pone un'opposizione all'istituzione dominante. È la richiesta per uno *sciopero* che ribalti le convenzionali bandiere nazionali e la Società che le sostiene. Il nero è quindi, relativamente a questo nemico, un segno di completa sovversione, /negazione/ dell'ordine costituito, dell'istituzione, del /drappo nazionale/.

Why is our flag black? Black is a shade of negation. The black flag is the negation of all flags. It is a negation of nationhood which puts the human race against itself and denies the unity of all humankind. Black is a mood of anger and outrage at all the hideous crimes against humanity perpetrated in the name of allegiance to one state or another. It is anger and outrage at the insult to human intelligence implied in the pretences, hypocrisies, and cheap chicaneries of governments . . . Black is also a colour of mourning; the black flag which cancels out the nation also mourns its victims the countless millions murdered in wars, external and internal, to the greater glory and stability of some bloody state. It mourns for those whose labour is robbed (taxed) to pay for the slaughter and oppression of other human beings. It mourns not only the death of the body but the crippling of the spirit under authoritarian and hierarchic systems; it mourns the millions of brain cells blacked out with never a chance to light up the world. It is a colour of inconsolable grief. (Ehrlich 1996: 31-32)

A tutti gli effetti armamentario simbolico del socialismo, il nero si naturalizza all'interno del discorso internazionalista accentuando, con l'aggiungersi di nuovi elementi nella propaganda politica, l'aspetto simbolico libertario e focalizzando il valore semi-simbolico sull'opposizione alla società dominante *tout court*.

4. Dal '68 al Black Bloc

4.1 Il ritorno del nero: grafica nera e nuove bandiere

Dopo la tragica sconfitta della Rivoluzione spagnola del 1939, eccezion fatta per la presenza libertaria nella lotta antifranchista, per la partecipazione degli anarchici alla resistenza antifascista in alcune regioni italiane durante la seconda guerra mondiale, e più tardi per la partecipazione attiva degli anarchici britannici alle campagne per il disarmo nucleare tra la fine degli anni Cinquanta e l'inizio degli anni Sessanta, o ancora per un certo radicamento in Svezia e in Argentina, l'anarchismo restò palesemente assente dalle lotte sociali che segnarono i trent'anni successivi nei diversi paesi del mondo, limitandosi, nel migliore dei casi, a una presenza residuale e di testimonianza. (Ibáñez 2014: 19-21)

In Occidente il movimento è infatti distrutto o disperso dai totalitarismi e in seguito schiacciato, nelle sue rivendicazioni storiche, dalla propaganda sovietica.

Bisognerà quindi attendere il Maggio del '68, con le sue istanze comuni con il movimento studentesco (antiautoritarismo in primis), per una piena rinascita del movimento anarchico.

Da questo momento si può riconoscere il fiorire di una nuova stagione che trova nel simbolo della *A cerchiata*, complice la spinta libertaria in seno al movimento anarco-punk negli anni '70 e '80 (cfr. Donaghey 2010), il *trait d'union* per un crogiuolo di nuove sotto-ideologie anarchiche. La *fiaccola* e molti altri simboli classici del pensiero sono ora quasi sostituiti da un elemento più semplice, icona grafica composta da poche linee dentro un cerchio e spesso accompagnata dalla bandiera nera. La studiosa di comunicazione Clelia Pallotta ricorda così la nuova presenza grafica all'interno della comunicazione di movimento.

Quella *A* sui muri, negli anni della militanza politica, mi sfidava a visioni più energiche e lievi e dalle bandiere nere, imprevedute nei cortei tra tanto rosso, ammiccava. E anche gli anarchici, soli sotto alle bandiere, mostravano la serenità compatta di chi sta dentro a un ideale e si alimenta di un'utopia che non ha bisogno di conferme. La *A* chiusa nella perfezione del cerchio, decisa come un timbro, chiara come un grido. Simbolo magico, figura geometrica, segno evocativo di mondi fantastici. Marchio eloquente, potente, che trasporta valori e produce racconti. Regala un'aura di trasgressione a chi lo adotta cercando identità. Eppure ha una forza melanconica, contiene nostalgia per cose lasciate o non ancora trovate. (Chinnici 2008: 27)

Anche la *A* è spesso nera, o bianca su sfondo nero delle bandiere (il ritorno "pirata" della politica). Anche la *A*, come il drappo nero, si presenta come un elemento di propaganda semplice, facilmente riproducibile, non sottoposto ad alcuna sigla e autorizzazione d'uso.

La *A cerchiata* e il '68, con la sua carica libertaria, chiedono così un cambio di programma, meno strutturato e più spontaneo, all'anarchismo storico ancora organizzato formalmente in sindacati e federazioni. Nel giro di vent'anni, mentre alcuni simboli svaniscono, vengono manipolati o restano retaggio per le organizzazioni più formali, con il formarsi del movimento anti-globalizzazione e la fine degli anni '90 si rafforza quella pratica informale dove

la dipendenza dalla tradizione anarchica si fa più flessibile e, soprattutto, tale tradizione viene concepita come qualcosa che deve essere fecondato, arricchito e quindi trasformato e riformulato mediante inclusioni, ibridazioni e meticciamenti con i contributi provenienti da lotte portate avanti nel contesto di altre tradizioni (Ibáñez 2014: 29-30)

Qui si manifesta l'estetica del nero come punto di continuità negli ambienti sottratti alla società dei consumi e dello spettacolo e con essa si creano le nuove grafiche mentre vecchi e nuovi simboli vengono edulcorati e integrati.

Spesso auto-finanziato e dalle finanze comunque riscaldate, il movimento basa la propria comunicazione su qualche giornale, rivista ed edizione ma per lo più volantini, fanzine, opuscoli stampati con ciclostilati (cfr. Carpinello 2014), qualche anno più tardi su fotocopiatrici, economicamente ancor più competitive, che saldano l'alleanza anti-colore del bianco-e-nero (Agnello 2018: 39). Per le tasche dei militanti, sempre più eredi della tradizione punk e meno di quella classica, diventa una vera e propria abitudine grafica fino ai nostri giorni, dove il secondo incontro internazionale di Saint-Imier è occasione per rimarcare la continuità cromatica e ideale (Fig. 4).



Fig. 4 - Rencontre Internationale de l'Anarchisme.

È certamente un nero tradizionale quello del nuovo anarchismo e si accorda bene con quelle tendenze minimaliste e cromofobiche proprie del contemporaneo (Agnello 2018: 12). Fanno da sponda le mode, il lento declino del rosso /comunista/ e le sottoculture giovanili dal dopoguerra: dai giovani esistenzialisti francesi del '68, al punk anni '70 fino alla cultura goth, emo, metal, hardcore, hacker ecc. dove il nero è elemento preponderante.

La grafica nera è materia prima di ogni cultura che si vuole *al di fuori, alternativa o contro* alla società "benpensante".

E così come il nero più classico ritorna in complicità con la nuova de-estetizzazione del mondo (Agnello 2018: 14), la propaganda anarchica mantiene ed esalta ancor di più quella tendenza multi-ideologica centro della sua filosofia.

L'espressione più interessante torna con la ripresa della bandiera della CNT, sempre divisa diagonalmente ma con sostituzioni della parte in rosso per indicare altri pensieri anarchici.

Le nuove bandiere anarchiche (in continua creazione), pur ponendo uno scarto teorico con colori diversi, confermano continuità e identificazione, grazie al triangolo rettangolo scaleno nero baricentro espressivo dell'ideale, con l'anarchismo classico e i suoi principi: resistenza al potere, azione diretta, antiautoritarismo, cultura libertaria ecc.

Le nuove bandiere riflettono nuove istanze libertarie: rosa-e-nera per la tematica queer, viola-e-nera per il femminismo, verde-e-nera per la questione ambientale, fino a fenomeni ancora marginali come quello legato alla problematica transumanista (blu-e-nera).

Questo nero rimane segno distintivo dell'anarchismo. Un tratto identitario per il dibattito interno al movimento (utile a unire il ventaglio delle sfumature anarchiche) ma soprattutto ancora una volta opzione di comunicazione politica verso l'esterno: l'opposto monocromatico per eccellenza.

Al tempo stesso, l'ibridazione con una miriade di colori rappresentanti le varie sotto-tematiche, manifesta in qualche modo la nuova «configurazione “a rete” della società» opponendo alle nuove forme del dominio forme apparentemente dispersive ma in realtà più attuali, con modalità inedite figlie del «passaggio da un mondo piramidale a uno reticolare» e del «dispiegamento delle Nuove Tecnologie dell'Informazione e della Comunicazione» (Ibáñez 2014: 32).

Nella precisa definizione del suo significato simbolico svaniscono le incongruenze e le ambiguità, mostrandoci un nero che è 1) elemento contiguo alla società de-estetizzata o ancora proposta di una *contro-società* (subculture) e 2) all'interno del discorso politico occidentale contemporaneo, segno distintivo del carattere *anarchico*. Il nero politico nell'anarchismo si associa perciò a una variante antisociale più integrata di prima al sistema culturale contemporaneo, anche se pur sempre sul limite, marginale e alternativa³.

4.2 In nera veste: il fenomeno Black Bloc

Il fenomeno si estende anche al campo vestimentario.

Black is indeed a prominently worn color at anarchist events across the country, with many individuals dressing solely in black items. [...] The first reason is symbolic: the plain black flag has been a symbol of the anarchist movement in Europe since the nineteenth century (Wehling 1995), hence adorning oneself in black is a way of wrapping oneself in the flag of anarchism, so to speak (Sawer 2007). The second reason is a combination of symbolism and material practicality that is tied to protest techniques employed by some anarchists. (Portwood-Stacer 2013: 53-54)

Il ritorno del nero pare a tutti gli effetti indice del recupero identitario, necessario all'anarchismo per poter ricomporre la tradizione spezzata dalla brutale ascesa dei totalitarismi novecenteschi, e vestito come bandiera sembra significare «the conscious or unconscious message being something like, “together, we'll be ready for the revolution when it comes”». (Portwood-Stacer 2013: 54)

Nel quadro della frammentarietà politica tipica dei movimenti contemporanei, considerabili come quella «multiforme aggregazione politica e sociale che dal 1999 - l'anno del cosiddetto “popolo di Seattle” - si pone come antagonista della globalizzazione neoliberista» (Cosenza 2012: 37), l'emblema della conflittualità di molte piazze è stato espresso dalla tattica del Black Bloc. «Si possono ritenere i Black Bloc come raggruppamenti solo temporanei di anarchici che rappresentano un singolo spezzone delle marce di protesta. Il Black Bloc è una tattica, simile alla disobbedienza civile» (Giovannini 2001: 137).

Dall'inglese *Black Bloc*, in italiano Blocco, nel senso di raggruppamento umano, Nero. Il fenomeno Black Bloc è divenuto celebre anzitutto per la copertura mediatica sui danneggiamenti e gli scontri durante le manifestazioni, immagini esaltate dal generale riflusso politico avvenuto fra la fine degli anni '70 e la fine degli anni '90. La generale tendenza dei mass media all'equiparazione Black Bloc = *devastazione*, non rende però giustizia sulla sua origine (quella degli *Schwarzer Block*) e funzione difensiva delle parti pacifiche di un corteo dalle possibili cariche della polizia⁴.



Fig. 5 - Black Bloc, Hamburg 2007.

Il passaggio dalle prime immagini dei movimenti Autonomi e antifascisti (Fig. 5) al raggruppamento di persone equipaggiate di vesti nere (dagli occhiali alle scarpe) compatte, difese e intervallate qua e là da striscioni sulla zona perimetrale e bandiere (nere o rosso-e-nere) è breve.

Dalla prospettiva mass mediatica (fotografie/video con campi lunghi/medi e angolazione con inquadratura frontale o dall'alto), ovvero ciò che il Blocco Nero comunica verso lo *spettatore* (Polidoro 2010: 66), è una presenza intimidatoria, evoca disordini, distruzione e violenza nell'immaginario comune. «Il nero vestimentario non ha più niente di trasgressivo o di tabù» (Pastoreau 2016: 144) solo se consideriamo la singola unità integrale del Blocco (o la relativa normalizzazione delle molte culture underground di cui abbiamo accennato: dall'anarchico al goth, dark, nichilista ecc.) mentre il discorso cambia per l'unità partitiva, ovvero per la capacità di manifestarsi del singolo individuo come elemento/emanazione interna a questi raggruppamenti numerosi.

Il nero fin qui problematizzato evidenzia una strategia contrastiva in opposizione alla dimensione urbana che lo circonda. E il "disordine" non è propriamente accidentale. Basti pensare alle frustrate invocazioni giornalistiche sul *possibile* arrivo di un Black Bloc, invocazioni che rendono il fenomeno più simile a un *black out* o un terremoto che a un fenomeno sociale dalle istanze apparentemente insondabili. Un'area oscurata e mobile che assorbe dentro di sé ogni cosa. La sua performance è una *minaccia* per l'*ordine pubblico*, ancora come unico soggetto e non insieme di gruppi (D'Angelo 2014: 15), e gli inviti e i consigli distribuiti da mass media e autorità rimangono simili a quelli elargiti dai meteo-giornali: «state a casa», «chiudete le serrande», «protegete i vostri mezzi».

«Contrapposto al *passato* dei fatti compiuti» (Cosenza 2012: 56), il suo tempo è solo quello *presente* dell'esserci, ruota attorno ad esso uno stato di allerta vigile che indica e pretende di conoscerne le intenzioni, non le mosse.

L'orda nera riattualizza il colore dei ribelli come corpo unico e impreveduto.

La crisi delle grandi narrazioni sul futuro e l'eterno presente si sviluppano di pari passo con l'attività nomade e deterritorializzante del Blocco Nero. Figlia della post-modernità, questa immagine richiama una dicotomia (colore/non-colore)

che ben si accorda con la generale riduzione della polifonia (Cosenza 2012: 23). In questo senso ci pare illuminante la crisi del pensiero strategico, così come descritta da May riguardo al pensiero marxista, e l'avanzare di *una filosofia politica di tipo tattico* (May 1998: 62) per comprendere l'imperversare delle nuove pratiche di protesta, di piazza e non.

Il monocromatico si installa quindi in una chiamata che è "presenza" e "adunata" della "negazione". È in qualche modo negato *l'oltre* il Blocco, la dimensione polemica ovviamente focalizzata sui fattori più formali dello scontro di piazza anche se in termini narrativi, la sua sanzione (*l'essere dell'essere*) è già data. Ecco la differenza fra le manifestazioni ottocento/novecentesche e l'odierno Blocco Nero. Mentre il Programma Narrativo (da ora in poi PN) del primo socialismo mirava alla realizzazione di determinati obiettivi di base, il Blocco Nero come minaccia, con cui si prospettano conseguenze negative (Polidoro 2010: 42), congiunge il Soggetto con il suo Oggetto di Valore (da ora in poi OV) rendendo qualsiasi atto parte di differenti PN secondari. Il nero è qui protagonista indiscusso, non può essere più sostituito con un altro elemento cromatico.

Non dobbiamo però dimenticare la comunicazione dal punto di vista dell'*osservatore* inserito all'interno di un più ampio discorso politico. «Because Black Bloc activities are generally illegal, the participants attempt to dress similarly so as to frustrate the identification of individuals by media and police» (Portwood-Sacer 2013: 54). In questi termini è evidente l'importanza dell'anonimato vestimentario. Il nero funge da occultamento non più da esplicito richiamo, non intende concentrare l'attenzione su di sé quanto sviarla, confondersi, sparire. Non più riunire quanto compattare il blocco e rendere i suoi singoli componenti inidentificabili (fondando inoltre la sua agibilità cromatica nel caso di manifestazioni notturne).

Questa pratica è interessante perché insegue metaforicamente in qualche modo un'idea, quella dell'anonimato, legata all'ideologia collettivista del socialismo (pensiamo al passamontagna nero del subcomandante Marcos dell'EZLN) e alla più recente presenza online delle pratiche di movimento (dal *free* all'*hacking*) ma, ancor più importante, si muove parallelamente a una comunicazione politica contemporanea dove è sempre più evidente l'importanza di quel *paradigma visuale* descritto da W.J.T. Mitchell nel suo *The Pictorial Turn*. La realizzazione del programma narrativo, dall'OV apparentemente incerto, certifica l'immediatezza del programma anarchico (non domani ma seguendo lo slogan «se non ora quando?») e trasforma l'*azione diretta* in quella multitudinaria, indipendente dalle azioni che essa produrrà. Una presenza espressiva/estetica che è atto perenne, vissuto durante la manifestazione come durante la quotidianità individuale⁵.

Gli "invisibili" si riuniscono per le strade e generano quello spettro tanto invocato dalle nuove ondate insurrezionaliste (Vaccaro 2014: 173). Il Black Bloc è quindi un elemento difensivo/aggressivo e di riconoscimento reciproco (nonostante le possibili infiltrazioni). Garantisce, per i suoi aderenti, una certa sicurezza e capacità polemica nella pratica di piazza: collettivizzazione dell'invisibilità (anonimizzazione), immediata esclusività e riconoscibilità fra gli aderenti e i loro avversari (polizia, edifici, altri manifestanti ecc.). Una politica in cui la presenza del testo scritto (volantino) o verbale (slogan) ha meno importanza e in cui la macchia nera predilige proteggere altri manifestanti, resistere alle cariche della polizia o ancora imbrattare, attacchinare, infrangere, disabilitare telecamere, bloccare, creare bar-

ricate, liberare attivisti fermati dalla polizia, distruggere (materiali) o sabotare un “ingranaggio” ritenuto completamente *altro* rispetto al Blocco. L’omogeneità cromatica degli aderenti, come abbiamo detto, manifesta un *fare* politico del Black Bloc intero, non dei singoli componenti o gruppi.

Questo atto, necessario o meno che sia in termini di efficacia politica, rimarca il sistema filosofico della *rivolta*⁶ come sospensione del tempo storico «in cui tutto ciò che si compie vale di per se stesso, indipendentemente dalle sue conseguenze e dai suoi rapporti con il complesso di transitorietà o di perennità di cui consiste la storia» (Jesi 2000: 19) ed evidenzia come il nero sia, ancora una volta, premuto su quell’idea di /negazione/ totale, quasi tendente all’espressione nichilista del movimento.

5. Neri di rabbia: il nero come anti-colore

5.1 Breve premessa sul nero, un approccio semi-simbolico

L’uso sociale del nero in società è quindi parte di un sistema soggetto al contesto. Ad esempio, assiologizzato positivamente come nero *fecondo* quando ricorda le nuvole gonfie di acqua per gli abitanti di alcune zone desertiche (Pastoreau 2016: 18), negativamente nella cultura occidentale, quando simboleggia il polo *mortifero* di una determinata comunità.

Come ogni simbolo si trasforma e cambia i confini di senso nonostante la conformità fra la singole unità dell’espressione e quella del contenuto (Magli 2004: 24), proprio perché intervengono fattori extra-testuali quali lo spazio e il tempo di presenza del simbolo. Queste coordinate impongono alla ricerca sul sistema semi-simbolico un occhio di riguardo verso l’approccio diacronico sul tema. Trattando di colori la semiotica mette in luce come

la relazione simbolica non sia mai fra un termine espressivo e un altro di contenuto, ossia fra un singolo colore e un suo preciso significato (verde “speranza”, rosso “passione”, nero “lutto” e simili, ma sempre e comunque, come minimo, fra due elementi di un piano e altri due dell’altro piano (Agnello 2018: 67)

Si tratterà quindi di approcciare il tema seguendo le tracce della storia finora accennate evitando al contempo conclusioni universalizzanti. Non vi è nulla di naturale e scontato in un simbolo e l’analisi più efficace resta dunque rivolta all’aspetto semi-simbolico fin qui individuato.

5.2 L’uso di un colore in società

Secondo lo storico del colore Michel Pastoreau, che sul limite geografico dell’Occidente basa la sua ricerca, il nero in società ha attraversato varie fasi, ad esempio «in opposizione al bianco, colore onesto e igienico, il nero ha avuto a lungo la reputazione di essere indecente o immorale, riservato alle donne libertine, se non alle professioniste del sesso. Oggi non è più così.» (Pastoreau 2016: 144).

Giudizi apparentemente più volte ribaltati, a seconda della forma della moda del momento. La generale disforizzazione di questo colore pare comunque più volte ribadita nella storia antica e moderna ma, ad oggi,

il nero sembra essere rimasto un colore pericoloso o trasgressivo solo nell'ambito dei fatti linguistici e delle superstizioni. [...] In tutte le lingue europee esistono così numerose locuzioni di uso corrente che sottolineano la dimensione segreta, vietata, minacciosa o funesta del colore nero: "mercato nero", "lavoro nero", "pecora nera", "bestia nera", "lista nera", "libro nero", "buco nero", "serie nera", "messa nera", "essere di umor nero", "vedere tutto nero", "giornata nera" ecc. (Pastoreau 2016: 145)

In Italia (complice anche certa storiografia) si è inoltre sviluppata una coincidenza politica, difficile da cancellare, fra il nero e il fascismo (Agnello 2018: 69), da cui anche le espressioni «trame nere», «eversione nera», l'opposizione fra «rossi e neri» e altro ancora. Un elenco che misura i limiti euforici del nostro oscuro soggetto all'interno della parabola storica occidentale.

Solo con l'arrivo della Rivoluzione industriale il nero guadagna un posto di tutto rispetto all'interno delle nuove metropoli in crescita, esattamente sotto forma vestimentaria, per poi ancora perdere di nuovo quella fiducia guadagnata nel contemporaneo.

E ciò che vale per il nero negativo vale anche per il nero valorizzante. Lo "chic" che un tempo potevano rappresentare la redingote, lo smoking, l'abito o il tailleur nero ha perso terreno a causa dell'onnipresenza di questo colore negli abiti quotidiani sia maschili che femminili. L'autorità stessa non si esprime più in nero, né nei palazzi di giustizia, né sul terreno sportivo. I poliziotti e i gendarmi si vestono di blu, i giudici portano di solito abiti civili e gli arbitri hanno abbandonato il nero per ostentare colori vivaci. Così facendo, del resto, hanno perso una parte del loro potere. (Pastoreau 2016: 146)

Nel suo aspetto sincronico il nero odierno pare versatile, incline ad assecondare la forma dell'oggetto che ricopre: può essere ancora abito di lutto nella dinamica rituale di un funerale occidentale, da serata elegante o più pertinente coi lavori ristorativi, ancora un packaging di lusso, segno di beni costosi ed elaborati (per trasformazione o estrazione) come il caviale, indice di una sessualità atipica (gli oggetti in lattice e cuoio all'interno delle pratiche S/M) o più banalmente di un intimo considerato *sexy*.

La storia del colore nero mostra un passaggio, dal senso di *pericolo* e *proibito* la modernità lascia al nero solo una flebile impronta *trasgressiva* e *rituale*.

5.3 L'uso del colore nero nel discorso politico

Il carattere tetro e deciso del nero, così come costruito dalla società, sembra infine portarlo naturalmente verso il suo sviluppo e uso all'interno del discorso politico occidentale. Pastoreau ne ricostruisce così una breve storia.

Il nero può anche mostrarsi ribelle o trasgressivo. I "blousons noirs", i "rockers", le Black Panthers e tutti i movimenti e gruppuscoli che, nella seconda metà del XX secolo, hanno ostentato la loro rivolta adottando un abito nero, hanno avuto parecchi antenati, senza dubbio molto lontani. I pirati del Mediterraneo, per esempio, fin dal XIV secolo hanno a volte scelto come *vexillum* un pezzo di stoffa bianca ornata da una testa di morto nera cinta da una fascia bianca. All'inizio dell'epoca moderna, sui portolani e le carte geografiche que-

sta bandiera è sempre associata ai pirati, ma la testa di morto tende a diventare un teschio e i colori sono invertiti: nero per lo sfondo, bianco per la figura. Verso la fine del XVIII secolo il teschio si fa più raro o scompare del tutto e resta solo il drappo nero ormai divenuto l'emblema di tutti i pirati, non solo nel Mediterraneo, ma sulla maggior parte dei mari del globo. In seguito questa bandiera nera fa la sua comparsa sulla terraferma dove vari movimenti di tendenza anarchica o nichilista la adottano come loro emblema. Poco diffusa nel XIX secolo - è per esempio assente dalle grandi rivoluzioni del 1848-1849, dove si agita solo la bandiera rossa delle forze rivoluzionarie - la bandiera nera appare più spesso nel secolo successivo, quando diventa un emblema della sinistra che si vuole più radicale di quella che sventola la bandiera rossa, come fu il caso in Francia al momento delle grandi manifestazioni studentesche del 1968. (Pastoreau 2016: 142-143)

Il nero è quindi apparso come il colore dei *ribelli*, dei marginali, l'emblema dei rivoltosi, infine pietra d'angolo della comunicazione del movimento anarchico.

Ed è importante sottolineare come l'anarchismo, il cui cuore pulsante è da ricercare nell'Europa e nella Russia di fine XIX secolo, sia un *movimento* nel senso più puro del termine. Assente di organismi organizzativi centralizzanti, formale in maniera intermittente, in grado di creare continuità anche attraverso una fitta rete di micro-fenomeni politici in continua comunicazione fra loro.

George Woodcock, storico del movimento anarchico, evidenzia l'acefalia organizzativa espressa anche in termini ideologici e comunicativi degli anarchici:

essi hanno cercato di riconciliare gli ideali internazionalistici — l'idea di un mondo senza frontiere né barriere di razza — con un'ostinata insistenza sull'autonomia locale e la spontaneità personale; ma spesso non ci sono riusciti. Per quasi un secolo hanno cercato di creare un'efficiente organizzazione mondiale anarchica, ma i loro sforzi sono sempre stati frustrati dall'intolleranza per qualsiasi forma di centralismo e dalla tendenza a chiudersi nel gruppo locale, entrambe incoraggiate dalla natura stessa dell'attività anarchica. (Woodcock 1973: 283)

Dalla Francia repubblicana al Giappone imperiale (cfr. García 2013), ciò che resiste in ogni luogo dove l'anarchismo si è diffuso è però il *nero*. Quando parliamo di anarchismo dobbiamo infatti considerare il carattere tipico di un movimento internazionalista, per quanto sviluppatosi in Europa, i cui simboli e le cui pratiche vengono codificate, come punti di continuità, isotopie, forme diffuse oltre i confini politici e nonostante la natura locale e talvolta inter-competitiva in cui la stessa propaganda internazionalista anarchica si sviluppa.

Questa società anarchica ha sempre comunicato attraverso linguaggi comuni (come l'*esperanto*), «una rete invisibile di contatti personali e di influenze intellettuali» (Woodcock 1973: 325) attraversate da teorie assai differenti e una pubblicistica internazionale⁷ in grado di serializzare alcuni concetti, simboli e pratiche diffuse con il carattere “giramondo” di molti suoi noti militanti.

L'anarchismo, al contrario del marxismo, non è un insieme di testi analitici e programmatici che devono guidare l'azione, ma un insieme di pratiche al cui interno si manifestano certi principi: principi che quindi si costituiscono attraverso l'azione, che nascono da questa e a loro volta la orientano. (Ibáñez 2014: 50-51)

Fra tutte queste “istituzioni”, abbiamo dunque individuato un elemento capace di riunire meglio di ogni altro l’incredibile varietà anarchica: l’ostinata presenza della *bandiera nera*.

5.4 Confronti

Sul piano politico, quello del “nero” è stato un percorso parallelo e in concorrenza col “rosso” inglobato nella prima metà del secolo scorso dal discorso marxista, riappacificato in seguito dalle scelte anarco-sindacaliste e dal crescere dei movimenti antifascisti, a partire dal caso italiano dell’arditismo (Staid 2010: 46-47). Il nero è diventato il minimo comune denominatore nella politica anarchica differenziando la sua offerta politica anche con l’affiancamento di molti altri colori, come il bianco (dell’anarchismo pacifista che affonda le sue radici in quello cristiano di Lev Tolstoj per arrivare fino alle grafiche punk dei Crass), il verde (dell’ecologia sociale e del primitivismo), il viola (dei movimenti anarco-femministi) ecc.

Per quanto l’anarchismo non sia categorizzabile all’interno di quelle politiche definite esclusivamente dal piano dell’espressione⁸ risente comunque della generale tendenza nel discorso politico contemporaneo: crisi della narritività e uso di strutture narrative elementari, mancanza di profondità (Cosenza 2012: 22-23) che unita alla generale massimizzazione degli aspetti visuali sulla produzione scritta, aumenta il valore degli aspetti visivi, plastici e figurativi, nella forma di sistemi simbolici e semi-simbolici.

«I modi di vita precari si installano nell’effimero, e l’idea di “No Future” conosce un travolgente successo» (Ibáñez 2014: 103). Così prevalgono in politica le subculture, l’underground e la bandiera nera diventa elemento in disuso, rarefatto durante le manifestazioni, sacrificato a favore delle vesti nere, forme identitarie più consone a quella società liquida privata dei movimenti di massa.

La funzione iniziale di contrasto, all’interno di un sistema semi-simbolico (/nero/ : /colore/ :: «monocromo» : «policromo») che presenta il nero come uno strumento accidentale, si trova quindi inglobata all’interno di un discorso storicizzato sull’anarchismo, una tradizione, se così la si può definire, che ha pienamente digerito i suoi simboli e intende ora naturalizzare questo aspetto aggiungendolo sotto-traccia alla propria comunicazione.

Questo uso del nero coinvolge però un’intera narrazione sociale, non più respinto più spesso accettato. La rottura cromatica è ora parziale, politicamente insufficiente delle subculture, ora potente e difficile da misconoscere quando la sua presenza è serializzata attraverso immagini passate e presenti di violenza simbolica⁹, quella del Black Bloc. Qui il nero si trasforma in un “anti-colore” e vive di un’eco mediatica sensazionalista/allarmista che rafforza il legame fra nero e pratiche attualmente considerate antisociali proprio perché affiancate all’assunto il-legalista¹⁰.

Ripensando all’uso del nero nel Black Bloc, ritroviamo infatti semioticamente un’*ostentazione* (Pozzato 2004: 223), una ricerca di visibilità mediatica (*voler esser visto*) e il contemporaneo riconoscimento egualitario interno al gruppo (D’Angelo 2014: 27) che si fa sfrontatezza coordinata con la necessità di anonimato (*voler non essere visto*). Questo emblematico fenomeno, che raccoglie in sé *riconoscimento*, *confronto* e *occultamento* (per quanto non condiviso dall’intera galassia

anarchica), dal punto di vista della semiotica visiva, rimarca come il nero anarchico sia pur sempre *elemento complesso*, fra continuità e discontinuità percettiva e cognitiva. Il nero accettato e affiancato ad altri colori, storicizzato e naturalizzato in tutte le sue contraddizioni (ribelle/rigido, inquietante/elegante, duro/adattivo ecc.) e il nero come tratto di *negazione*, «cancellazione del variopinto» (Agnello 2018: 40) su cui una buona parte della comunicazione anarchica contemporanea focalizza la sua funzione.

Oggi i caratteri più antisociali, di negazione totale, non evidenziano una semi-simbolica di tipo paradigmatico (in cui l'anti-soggetto è la Società, lo Stato, la Nazione, il Capitale, il Patriarcato, la Chiesa ecc.), basata sull'opposizione cromatica a precisi caratteri avversari (*bandiera nera vs bandiera nazionale*) ma sembrano di volta in volta generalizzati all'interno e all'esterno dei vari contesti e opposti ad elementi testuali *in presentia*, ovvero appartenenti a una semi-simbolica sintagmatica (Agnello 2018: 68-70): la grigia metropoli (come metafora del disastro ambientale), la polizia (a rappresentare lo Stato), le altre parti di una manifestazione ("i moderati"), i centri commerciali e le banche (come simboli del consumismo e del Capitale), ecc. Questo nero anarchico vive oggi sul piano dell'immanenza, in continua dipendenza dalle sue intempestive apparizioni di piazza ma sempre carico del suo senso politico di *minaccia e pericolo*. Questo senso del nero anarchico vale per le formazioni numerose, in particolare se rivestito da un immaginario delinquenziale.

L'altro uso del nero, nelle sue apparizioni isolate e composte (bandiere, simboli e singoli elementi ed individui), resta invece limitato all'aspetto storicizzato, *rituale e trasgressivo*.

6. Alcune conclusioni

Lo scarto fra il nero del primo movimento anarchico e la successiva ondata del dopoguerra esiste. Nel primo caso il nero è associabile a un PN in cui l'OV è il raggiungimento di un determinato scopo da parte del movimento di massa dei lavoratori; il sistema semi-simbolico è di tipo paradigmatico e l'espressione cromatica risulta meno identitaria: un nero accidentale, legato all'occasione e, forse per questo, commutabile.

In seguito, confrontandosi con l'ascesa dei fascismi in Europa, il nero dei lavoratori si fa resiliente e l'aspetto visivo cede a compromessi che certificano una continuità ideale con i movimenti precedenti.

Il ritorno dei movimenti di piazza nel dopoguerra si esprime attraverso rivendicazioni più articolate, meno compatte e apparentemente più fragili. Si manifesta così un PN in cui l'OV è proprio l'armamentario simbolico del nero, una questione identitaria che oggi parte dall'individuo, inserito all'interno di una subcultura, fino alla formazione dei blocchi neri di piazza. Il sistema semi-simbolico è quindi parte dell'insieme estremamente polifonico delle rivendicazioni (Programmi Narrativi secondari) e si manifesta *in presentia*. L'espressione cromatica del nero tiene insieme tutto: non è più commutabile ma baricentro identitario che chiede identificazione, attenzione e al contempo non-riconoscibilità (che si tratti della ricerca di anonimato in piazza o di esclusività nella vita delle subculture).

Su questo si gioca oggi il senso del nero anarchico, una presenza espressiva che

tiene insieme un crogiolo politicamente polifonico, intermittente e dalle rivendicazioni contestuali. Un nero che può manifestare *pericolo* o *trasgressione* (a seconda del numero di individui che lo compone e del contesto), *negazione* opposta agli elementi che lo circondano.

¹ Abbiamo preferito concentrarci sulla bibliografia conosciuta, accademica e non, piuttosto che su materiali e riflessioni della pubblicistica informale (fanzine, comunicati, tazebao ecc.). Attraversare quest'insieme di documenti internazionali a pubblicazione per lo più locale richiede infatti un'attenta analisi e, ancor prima, un lavoro archivistico che certo non avremmo potuto permetterci.

² La nota «larga cravatta morbida, generalmente nera, annodata a fiocco, usata spec. nel secolo XIX da anarchici e poi da artisti» (Archivio G. Pinelli 2002: 6).

³ Nulla a che vedere con altri utilizzi del nero in ambito politico, per cui viene sfruttato il carattere rigido, come nel caso dei totalitarismi di destra, o presunto valore escatologico come nel caso di alcuni gruppi islamisti legati alla bandiera nera (cfr. Bahari, Haniff Hassan 2014).

⁴ Il fenomeno, di per sé complesso, non sembra immune a casi di agenti provocatori (Juris 2005: 423)-
⁵ «Yet, the symbolic cachet of the Black Bloc look transcends the time, place, and bodies of actual Black Bloc protests. Dressing on an everyday basis as if one is ready for such an event is a way of indicating a kind of militant preparedness to fight—if only metaphorically or ideologically—when the need arises. The symbolism is all the more powerful when one's subcultural peers are all dressed similarly on a daily basis, with the conscious or unconscious message being something like, "together, we'll be ready for the revolution when it comes."» (Portwood-Stacer 2013: 54).

⁶ Estendibile anche all'interno di una *strategia rivoluzionaria* dove però «il concetto di rivoluzione è stato ridefinito profondamente in un'ottica pienamente legata al presente: si conserva l'idea di una rottura radicale, ma privata di qualunque prospettiva escatologica» (Ibáñez 2014: 34).

⁷ Sul come questo aspetto abbia segnato la diffusione delle idee anarchiche nel mondo, Woodcock spiega che «il tipo più duraturo di organizzazione anarchica è stato sempre il piccolo gruppo funzionale dedito a uno specifico compito di propaganda, spesso attraverso una pubblicazione a stampa» (Woodcock 1973: 147).

⁸ Tende quindi a trasformarsi nei periodi di confronto con oppositori politici che del recupero mimetico e dell'estetica (le famose *idee senza parole* descritte da Furio Jesi in *Cultura di Destra*) hanno fatto il perno della loro comunicazione. Scompare proprio perché il nero anarchico nasce all'interno del discorso politico come elemento accidentale.

⁹ Con il concetto di *violenza* intendiamo il suo senso comune più esteso, indistintamente rivolto dai mass media ai passati totalitarismi, alle tragiche esecuzioni terroristiche così come alle meccaniche di piazza, dove alla distruzione di oggetti e gli scontri con la polizia, si accompagna l'unilaterale equiparazione al terrorismo post 9/11 rivolto ai manifestanti in nero (Juris 2005: 423).

¹⁰ «Il concetto di illegalismo è interessante e si ricollega spesso con la tradizione individualista, egoistica in senso stirneriano» nota Saul Newman in un'intervista a Not (neroeditions.com) del 10 Gennaio 2018, a proposito di gioventù occidentale, impoverimento, sfiducia e nuove forme di protesta.

Du kitsch comme politique de l'expression.

Benjamin, Kracauer et la RAF

Jeremy Hamers e François Provenzano (Université de Liège)

1. Introduction

Cet article vise à interroger la portée politique d'une catégorie conceptuelle considérée d'ordinaire comme une catégorie du jugement esthétique. Le « kitsch » renvoie en effet à différentes propriétés formelles du plan de l'expression d'une production sémiotique (œuvre, objet, forme de vie) qui en signent le déclassement (plus ou moins assumé) par rapport aux canons légitimes. Or, ces propriétés peuvent concerner le niveau de la « praxis énonciative », comme l'a montré Denis Bertrand dans son analyse du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert¹, et le kitsch constitue dès lors ce que Walter Benjamin a défini énigmatiquement comme « le dernier masque du banal, que nous revêtons dans le rêve et la conversation, pour nous incorporer la force du monde disparu des objets² ».

Selon ces prémisses, nous proposerons de considérer le kitsch comme une modalité de l'agir politique, visant tout particulièrement les manières de se rapporter à la banalité (des pratiques, des objets, des formes textualisées). La fonction politique du kitsch ne consisterait pas (ou pas uniquement, ou pas prioritairement) en une aliénation des masses par la diffusion technicisée d'une culture en *simili*, mais pourrait au contraire apparaître comme une résistance et une critique vis-à-vis du monde tel qu'il va et du régime de réalité qu'il impose.

Le kitsch en viendrait alors à constituer la composante possible d'une politique de l'expression, et non plus seulement une forme de l'expression politique : il ne s'agira pas ici de considérer l'allure kitsch d'un discours ou d'un style politique en tant que version esthétiquement dévaluée et idéologiquement désauthentifante d'un contenu politique préexistant, mais plutôt au contraire la potentialité du kitsch à (re-)politiser des formes de l'expression en misant précisément sur la dévaluation *a priori* de leurs contenus.

Cette hypothèse se déploiera selon deux lignes d'enquête parallèles, qui devraient progressivement converger et s'éclairer réciproquement. Ces deux lignes d'enquête portent en effet sur deux corpus *a priori* disjoints, tant du point de vue historique que du point de vue théorique, mais dont nous voudrions justifier ici le montage conjoint d'un point de vue heuristique.

D'un côté, nous prendrons pour objets à la fois les actions concrètes, la pensée politique³ et les représentations médiatiques qui les accompagnent, de la première génération de la Fraction Armée Rouge (*Rote Armee Fraktion* – RAF) dans l'Allemagne des « années de plomb ». Comme on le sait, l'un des postulats de la RAF

consiste à faire de l'action directe le meilleur instrument de sa propagande – le substrat idéologique s'assimilant ici tout entier à une forme de vie que synthétise le fameux « concept guérilla urbaine » (*Das Konzept Stadtguerilla* 1971).

D'un autre côté, nous proposerons une (re)lecture de quelques fragments d'auteurs, Walter Benjamin et Siegfried Kracauer en particulier, chez qui nous chercherons les fondements d'une théorie sémio-politique du kitsch à même d'éclairer certains aspects de la séquence de la RAF. Il ne s'agira pas pour autant d'articuler, en les dissociant par principe, un temps de « théorie » à un temps de « cas concret », celui-ci venant simplement illustrer celui-là ; en réalité, nous concevons chacune de ces lignes d'enquête comme inséparablement théorique et pratique : les penseurs de la théorie critique *performent* en quelque sorte leur conception du kitsch, de même que les principaux acteurs de la RAF *réfléchissent* leur propagande par les faits.

Chacun de ces deux pôles de notre corpus se caractérise encore par un commun rapport privilégié à l'espace urbain comme terrain de la lutte idéologique, et ainsi comme réservoir de formes sémiotiques à investir politiquement. Dans le compte rendu qu'il donne en 1930 du livre de Kracauer *Les Employés*, Benjamin note ceci :

Le livre tout entier est [...] une confrontation avec un morceau de vie quotidienne, avec un ici aménagé et un maintenant vécu. La réalité est travaillée au corps, jusqu'à ce qu'elle annonce la couleur et lâche un nom.

Ce nom est Berlin, qui représente pour l'auteur la ville d'employés par excellence : au point qu'il a parfaitement conscience d'avoir apporté une importante contribution à la physiologie de la capitale⁴.

Nous reviendrons sur ce texte important, ainsi que sur la centralité de la ville de Berlin pour la réflexion de Benjamin lui-même ; l'essentiel à ce stade est de souligner que les penseurs francfortois partagent avec leurs descendants de la RAF l'idée que le décor de la ville moderne – plus que Berlin en particulier – est un lieu qui concentre toutes les dimensions formelles et idéologiques sur lesquelles ils entendent agir et assume ainsi un statut de révélateur pour la pensée comme pour l'action politiques.

Ces quelques brefs éléments de cadrage nous permettent à présent d'entrer dans ce qui prendra donc la forme d'un montage alterné, où chacune de nos lignes d'enquête se répondront en trois temps successifs, que nous proposons de nommer : disqualification, action, citation. Ces trois temps scandent la transition proposée pour la catégorie de kitsch, du plan des contenus des jugements esthétiques ou des noyaux idéologiques, au plan de l'expression des formes politiques.

2. *Disqualification*

2.1 *Kitsch, inauthenticité et apolitisme*

Le reproche du kitsch surgit régulièrement sous la plume de critiques littéraires ou cinématographiques lorsque la parution d'un ouvrage ou la sortie d'un film sur la bande à Baader remet la Fraction Armée Rouge à l'avant-plan du débat médiatique allemand⁵. En règle générale, la critique use de cette sentence pour dénoncer un romantisme inadéquat ou, à tout le moins, un enjolivement du passé tragique des années de plomb. Associé au non moins dévaluant « Retro-Chic », le reproche

du kitsch vise ainsi des œuvres qui mêlent néoromantisme révolutionnaire, violence politique, et intrigue amoureuse. Selon ces critiques, représenter le terroriste comme un personnage amoureux ou simplement enthousiaste et utopiste, reviendrait nécessairement à minimiser les actes criminels dont il s'est rendu coupable et, aussi, à en faire un héros de fiction. À cet égard, le reproche du kitsch marque le retour d'une critique à laquelle les terroristes prêtent le flanc depuis le début des années 1970. Dès leur passage à la clandestinité, le groupe de Baader, Meinhof et Ensslin se dote de noms de guerre que les combattants armés trouvent dans le roman *Moby Dick*. Sans précipiter ici le débat concernant le rapport que la RAF entretient avec la fiction et le romanesque, on peut constater d'entrée de jeu que ces pseudonymes ne peuvent être réduits à leur seule fonction de couverture dans la clandestinité étant donné que la RAF les emprunte à un seul roman, ce qui raccourcit considérablement leur durée de vie efficace. Retenons-en provisoirement que dès ses origines, la Fraction Armée Rouge entretient donc un rapport particulier à la construction romancée de la lutte, ce qui provoquerait, selon ses détracteurs, une forme de cécité des terroristes à l'égard de la gravité de leurs actes (« romantiques » ou « kitschiges Selbstbild als Revolutionär »).

Ces critiques adressées aux terroristes du début des années 1970 comme aux productions littéraires et audiovisuelles contemporaines, superposent toujours kitsch, inauthenticité/romanesque (ou romantisme inapproprié) et historiographie tendancieuse. Elles se fondent sur un présupposé qui proclame l'incompatibilité fondamentale entre kitsch et action politique réelle : le kitsch (et le « kitschiges Selbstbild », « l'image de soi kitsch » des terroristes) affecterait nécessairement l'authenticité de la lutte. On voit donc bien ici en quoi le kitsch est immédiatement rapporté au plan des contenus politiques, pour en disqualifier précisément la nature politique.

2.2. La doxa théorique sur le kitsch : d'une disqualification à l'autre

Le même reproche d'inauthenticité constitue le noyau dur de toute une doxa imprégnant le discours savant sur le kitsch, objet dont on n'a cessé de répéter qu'il était fuyant et périlleux. Ce péril tient essentiellement au fait que l'objet kitsch implique inévitablement, plus que tout autre, une mise en question de la position du sujet de savoir lui-même.

Face à cet enjeu, un premier paradigme se caractérise par une rhétorique de la déploration, qui porte essentiellement sur le volet *esthétique* du kitsch et sur son ancrage dans le XIX^e siècle romantique. Hannah Arendt, dans *Crise de la culture*, et Hermann Broch, dans *Quelques remarques à propos de l'art tape-à-l'œil*, en sont les principales références, qui voient donc dans le kitsch une version dégradée de l'idéal artistique, un « ennemi intérieur » du domaine de l'art, solidaire à la fois de l'émergence d'une classe bourgeoise aux aspirations aristocratiques, et du nouveau rapport à l'Absolu prôné par l'idéologie romantique au milieu du XIX^e siècle :

Nous connaissons tous la production artistique assez déplorable qu'inspira cette façon de voir [le philistinisme cultivé] et dont elle se nourrit, en bref le kitsch du XIX^e siècle ; son manque, historiquement si significatif, du sens de la forme et du style est étroitement lié à la séparation des arts et de la réalité⁶.

Le système du kitsch est [...] un pseudo-système. Il peut ressembler trait pour trait à celui de l'art [...], mais l'élément imitatif transparait. Le système du "kitsch" exige de ses partisans : "Fais du beau travail !" alors que le système de l'art a pris

pour maxime le commandement éthique : “Fais du bon travail”. Le kitsch, c’est le mal dans le système des valeurs de l’art⁷.

Comme on le voit, le kitsch tient ici à une surenchère formelle, mais qui affecte le contenu même de l’acte artistique, c’est-à-dire sa prétention à dire quelque chose du monde.

Ce premier paradigme s’articule à un second, centré davantage sur la dimension socioculturelle du kitsch et sur son lien avec la culture de masse, les industries culturelles et l’américanisation du milieu du xx^e siècle. C’est ici sans aucun doute Theodor Adorno la figure matricielle de ce paradigme, dont on notera au passage qu’elle s’appuie sur une lecture déjà très classique de la théorie benjaminienne de l’aura, sensée opposer « l’œuvre d’art traditionnelle » à sa version dégradée par l’industrie culturelle :

Si on adopte la définition de Walter Benjamin, la définition de l’œuvre d’art traditionnelle par l’aura, par la présence d’un non-présent, alors l’industrie culturelle se définit par le fait qu’elle n’oppose pas autre chose de façon nette à cette aura, mais qu’elle se sert de cette aura en état de décomposition comme d’un halo fumeux. Ainsi elle se convainc immédiatement elle-même de sa monstruosité idéologique⁸.

L’industrialisation de la culture transfère le kitsch du domaine de l’art au domaine des objets, et donc de la vie quotidienne des masses sous l’emprise d’une camelote qui devient l’emblème de leur condition de classe dominée.

Cette « monstruosité idéologique », les intellectuels commencent pourtant à s’y intéresser. Sous l’influence d’Adorno, toute une sociologie française de la culture de masse, inaugurée notamment par Edgar Morin, va travailler les effets de ce rapport de domination symbolique dont le kitsch est en quelque sorte la signature :

[...] si différentes que soient les origines des mépris humanistes, de droite et de gauche, la culture de masse est considérée comme camelote culturelle, toc, ou, comme on dit aux États-Unis : “Kitsch”. Tout jugement de valeur mis entre parenthèses, nous pouvons diagnostiquer une résistance globale de la “classe intellectuelle” ou “cultivée”⁹.

Dans *La Distinction*, Pierre Bourdieu reprend et approfondit cette lecture en termes de rapports de domination socioculturelle, mais amorce une variante intéressante, en notant les manœuvres de récupération dont le kitsch peut faire l’objet : l’art des producteurs d’avant-garde procède en effet à la « récupération parodique ou sublimante des objets mêmes que refuse l’esthétisme de degré inférieur [...] les “horreurs” du kitsch populaire sont plus faciles à “récupérer” que celles du simili petit-bourgeois [...]»¹⁰. L’enjeu reste certes celui de la distinction avant-gardiste, et la catégorie fonctionne pour Bourdieu d’abord en lien avec la classe « populaire », mais on notera tout de même ici que la logique sociale du kitsch peut être pervertie par un jeu de reprise au carré en quelque sorte : le kitsch est une reprise dévaluée, qui précisément pour cette raison peut être elle-même reprise et réinvestie dans des luttes symboliques. S’amorce ici ce qu’on pourrait appeler une *formalisation* du kitsch, dont la lecture en termes de contenus socio-idéologiques est dépassée par la mise en évidence d’un niveau praxéologique, celui du kitsch comme geste de reprise.

Enfin, un troisième paradigme peut être qualifié d'anthropologique, dans la mesure où il considère le kitsch, non plus comme une dégradation esthétique ni comme un marqueur sociologique, mais comme une forme de vie assumée, comme un mode d'existence pouvant carrément relever, selon la célèbre formule d'Abraham Moles, d'un « art du bonheur ». En prenant littéralement le kitsch au sérieux (dans un livre dont on ne peut s'empêcher de penser qu'il mime lui-même matériellement, et avec une forme d'autocomplaisance, la surenchère ornementale et le faux-esprit-de-sérieux attribué au kitsch), Moles détaille toutes les variations formelles par lesquelles « l'homme moyen » s'épargne les excès de la transcendance comme la froideur du fonctionnalisme, pour simplement vivre heureux :

Le Kitsch est donc lié à un art de vivre et c'est peut-être en ce domaine qu'il a trouvé son *authenticité*, car il est difficile de vivre en intimité avec les chefs-d'œuvre de l'art tout court, ceux de l'habillement féminin comme ceux des plafonds de Michel-Ange. Au contraire, le Kitsch est à la mesure de l'homme, du petit homme (Eick) puisqu'il est créé par et pour l'homme moyen, le citoyen de la prospérité, qu'un mode de vie émerge plus spontanément du rituel de la fourchette à poisson et du couvert bien plus que ceux-ci ne sont émergés d'une fonctionnalité profonde. On vit mieux avec l'art de Saint-Sulpice qu'avec l'art roman [...]¹¹.

C'est dans cette veine plus anthropologique qu'on peut situer la récente synthèse offerte par Christophe Genin, *Kitsch dans l'âme*¹², qui conjugue en réalité l'approche existentielle de Moles aux deux paradigmes évoqués précédemment, pour livrer une critique assez dure des usages cyniques que l'art contemporain – Jeff Koons en particulier – fait de l'esthétique kitsch et du renversement des valeurs dont elle est le lieu : le kitsch reste pour Genin un art de « parvenus », qui se fantasme un monde sans aspérités à travers une culture en simili, dont la valeur tient essentiellement à la recherche du meilleur rapport coût/bénéfice : le kitsch est un « objet surclassé, surévalué¹³ », qui permet d'obtenir à moindres frais une gratification sociale. Autrement dit, s'il y a une politique du kitsch pour Genin, c'est précisément dans l'effet de dépolitisation radicale qu'il produit, dans sa capacité à créer une doublure enchantée et narcotisante du monde, une « forme d'optimisme qui veut voir la vie en rose¹⁴ », qui tout en servant des intérêts purement commerciaux, parvient aujourd'hui à se faire passer pour de l'art authentique. En cela, la lecture de Genin, si elle peut être considérée comme politique, apparaît globalement défaitiste, voire paralysante, dans la mesure où elle considère le kitsch *du point de vue des vainqueurs* (Jeff Koons, « l'euphorie de la bourgeoisie triomphante¹⁵ »), dont il serait un instrument réactionnaire : « Ce bonheur kitsch est ainsi profondément *réactionnaire* : il veut nous faire croire que le monde est beau, et donc que toute entreprise de changement est vaine¹⁶ » ; ou encore : le kitsch est « un processus de refoulement de la souffrance, celle des autres ou la sienne¹⁷. »

On est donc passés d'une disqualification esthétique, à une qualification sociologique et anthropologique, puis enfin à une disqualification politique : dans tous les cas, il est frappant de constater que le kitsch est globalement ramené, sans réelle contrepartie, à un effet d'appauvrissement sémantique. Qu'il soit dans l'inauthentique et le non-éthique de l'art, dans l'ornement *cheap* des dominés, ou dans la rêverie collective du *statu quo* bourgeois, il y a bien une chose dans laquelle le kitsch semble ne jamais pouvoir être : dans l'action.

3. Action

3.1 La propagande par les faits

Pour nourrir l'hypothèse du kitsch comme « moteur d'action » politique, nous voudrions prendre le contre-pied d'un usage disqualifiant de la notion afin d'interroger, aux origines de la RAF, le rôle que le kitsch a pu jouer dans la première dynamique politique du groupe entre 1969 et 1972. Pour ce faire, nous explorerons un des fondements de la pensée politique de la Fraction Armée Rouge qui semble, *a priori*, s'opposer à tout enjolivement romantique de la lutte : la propagande par les faits (« Propaganda der Tat »). Pour bien comprendre la centralité de cette notion dans les premiers textes de la RAF, il faut la resituer dans un contexte historique précis marqué par la propagande et l'agit-prop d'extrême gauche. Sans entrer ici dans des détails historiques qui dépasseraient largement le cadre de ce texte, il faut d'abord rappeler qu'à partir de 1966, le mouvement étudiant (qui prendra de l'ampleur jusqu'en 1969) produit d'innombrables tracts, magazines, journaux et films portés par les idéaux et les réflexions de la lutte socialiste ou marxiste. Dans le contexte de l'époque, leur fonction est double. Premièrement, ces productions doivent conférer à la lutte une nouvelle forme de publicité qui lui reste interdite par les monopoles médiatiques du groupe Springer et les médias audiovisuels étatiques. Deuxièmement, plus classiquement, ces productions visent à recruter de nouveaux militants¹⁸.

Les membres fondateurs de la RAF (Gudrun Ensslin, Andreas Baader et Holger Meins) sont tous trois actifs dans la production de cette propagande. Et lorsque la rue berlinoise devient un nouveau support d'expression de la lutte du mouvement étudiant, ils se trouvent encore aux premières lignes de l'action (manifestations, sit-ins, performances urbaines, farces d'attentats)¹⁹. Bientôt toutefois, l'expression médiatisée de la lutte ne suffit plus à Baader, Meinhof ou Ensslin. Mécontents de l'autosuffisance et du ludisme de ces actions, irrités par des activistes qui se parent des attributs ou des symboles du Che²⁰ ou du Black Panther Party sans en adopter la détermination, ils décident de passer à l'action. Leur premier attentat ne vise encore que des objets. Des bombes incendiaires sont placées en avril 1968 dans deux supermarchés francfortois²¹. L'objectif de ces actions, comme le rappellera Gudrun Ensslin dans le cadre de son procès, est la concrétisation de la lutte : il s'agit de déplacer les feux qui brûlent au Vietnam dans les métropoles allemandes. De cette façon, les fondateurs de la RAF espèrent révéler que l'appareil étatique est prompt à condamner et à réprimer toute action dirigée contre des objets (« des matelas qui brûlent ») alors qu'il héberge par ailleurs la centrale de commandement logistique des bombardements américains au Vietnam (« des enfants qui brûlent »)²². Ici encore, action et communication sont étroitement liées : c'est le noyau de la *propagande par les faits*, qui constitue donc bien une sémio-politique, dans la mesure où elle ouvre un nouveau niveau de pertinence, praxéologique, à la production du sens politique dans l'espace social. Dans ses premiers textes, le groupe insiste à de nombreuses reprises sur l'importance de la propagande par les faits. Agir et expliquer, intervenir et recruter de nouveaux combattants, participent, selon les terroristes, d'une même entreprise de lutte contre la propagande mensongère des médias officiels²³. Les faits, en tant qu'ils s'opposent au discours, sont primordiaux, au point que les terroristes décident rapidement de faire l'économie de la justification même de leurs actes. Les

premiers textes de la RAF ne cessent en effet de juxtaposer, selon une équation simple, la faisabilité et la justification d'une action :

Nous affirmons que l'organisation de groupes de résistance armés en République Fédérale et à Berlin-Ouest est, à ce moment, juste, possible et justifiée. Qu'il est juste, possible et justifié de mener ici et maintenant la guérilla urbaine. Que la lutte armée, en tant qu'elle est 'la forme la plus élevée du marxisme-léninisme' (Mao), peut et doit débiter, que sans elle, il n'y a pas de lutte antiimpérialiste dans les métropoles²⁴.

A priori, ce passage à la propagande par les faits, fondé sur le « primat de la praxis » pour fournir « des réponses concrètes à des questions concrètes²⁵ », semble consommer le divorce avec le régime de la pure représentation. « Nous n'allons pas parler de la 'propagande armée' mais nous allons la faire²⁶ » écrit Meinhof dans une formule qui synthétise la rupture avec le mouvement étudiant. Mais si la publicité, la contrinformation, et le remploi de symboles déradicalisés et donc « désauthentifiés » (Che, guérilla bolivienne, Viêt-Cong, etc.) sont à présent dépassés, le groupe n'en investit pas moins lui-même, à travers ses actions et son mode de vie, certains signes et certaines narrations, historiques ou fictionnelles, qui pérennisent un rapport à l'espace urbain – et plus largement à la lutte – fondé sur le remploi. Par exemple, l'escapade parisienne du groupe en 1969, à l'aube de la fondation de la RAF, va nourrir la guérilla urbaine d'une certaine imagerie parisienne, mêlant souvenir de la Commune, de la Résistance, des films de la Nouvelle Vague et des barricades de 1968²⁷. Se rendant aux « puces de l'Histoire », les futurs terroristes vont humer le parfum résiduel de luttes et de subversions passées dans des lieux surchargés d'histoire : le Café de Flore, la Sorbonne, l'appartement de Régis Debray (alors emprisonné en Bolivie), les puces de Saint-Ouen, etc²⁸. On voit ainsi que la RAF sémiotise l'espace urbain en le considérant comme un réservoir de formes historiques pour l'action politique.

3.2. *Le kitsch benjaminien (ou Kracauer comme militant de la RAF)*

En agissant ainsi dans l'espace urbain, la RAF s'inscrit dans une pratique qui, loin de tourner le dos au reproche de kitsch, l'investit au contraire d'une positivité et d'une agentivité politiques. Envisager la séquence de la RAF sous l'angle du kitsch comme *praxis* politique, c'est ainsi activer un autre paradigme intellectuel que ceux que nous avons présentés ci-dessus (1.2), ou en tout cas faire dériver quelque peu la figure de Walter Benjamin hors des cadres interprétatifs dans lesquels il est pris d'ordinaire quand on évoque son travail sur le kitsch.

Nous avons vu déjà comment le célèbre article d'Adorno sur l'industrie culturelle situe Benjamin et son concept d'aura à l'opposé des dévaluations que feraient subir aux productions culturelles la mécanisation et la diffusion de masse. C'est dans ce cadre que reste enfermé Benjamin au moins jusqu'à Christophe Genin, qui l'associe aux « critiques d'art [qui] regrettent cette dévaluation de l'art et confèrent au kitsch une connotation péjorative, le rangeant dans la catégorie de la décadence, du mal, tels Adorno, Benjamin ou Broch²⁹ ».

Une telle lecture nous semble réduire la pensée de Benjamin à sa dimension la moins productive. Trois motifs nous poussent à réviser cette doxa benjaminienne sur le kitsch, pour la faire converger vers la sémio-politique de la RAF.

Premièrement, outre « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité tech-

nique », le texte, parfois cité, mais jamais vraiment lu, dans lequel Benjamin parle du kitsch est un court article intitulé « Kitsch onirique » publié en 1927 dans la *Neue Rundschau* sous le titre « Glosse zum Surrealismus », dont le sens est pour le moins peu transparent. Loin d'un exposé clairement argumenté ou même d'un billet critique procédant par jugements ou par commentaire, « Kitsch onirique » se présente comme un mille-feuilles énonciatif, qui superpose et fait littéralement se court-circuiter, en quelques pages à peine, une méditation sur le rêve, une suite d'aphorismes, une allégorie de l'enfance et des références plus ou moins explicites autant au surréalisme et à la psychanalyse qu'à la culture bourgeoise allemande du XIX^e siècle. Sans pouvoir entrer ici dans les détails de la lecture de ce texte, nous considérons que, bien plutôt qu'une condamnation du kitsch, il constitue un manifeste de la poétique kitsch que Benjamin entend mettre en œuvre dans son propre travail d'intellectuel engagé, et donne ainsi du kitsch non seulement une définition praxéologique, mais aussi pleinement politique³⁰.

Deuxièmement, si Benjamin était simplement un adversaire du kitsch, nostalgique de l'aura des œuvres d'art véritables, pourquoi alors aurait-il consacré autant de ses textes à des manifestations du kitsch, non pour les dénigrer, mais pour en saisir de l'intérieur la portée politique ? En effet, aux côtés des textes théoriques abstraits souvent cités (« Œuvre d'art... », « Sur le concept d'histoire », « Expérience et pauvreté »), toute une production *a priori* moins systématisée, plus anecdotique, fragmentaire, éparpillée voire inachevée, vient apporter un éclairage tout différent aux positions benjaminienne sur la culture de masse et sur la société des objets qui lui est solidaire : les fragments autobiographiques sur son enfance berlinoise, les conférences radiophoniques à destination des enfants, ses considérations sur l'art de la collection (où intervient encore le monde des jouets d'enfants), enfin bien sûr l'ensemble inachevé des « Passages parisiens », qui compile dans un fouillis de citations une cartographie imaginaire de l'univers marchand dans une grande ville moderne. Tout cela, et bien d'autres choses encore sans doute, ne peut être ignoré lorsqu'on cherche à comprendre comment Benjamin fait littéralement du kitsch un principe d'action de son propre travail. Enfin, une troisième raison, sans doute la plus décisive, concerne cette fois le regard que Benjamin a porté sur le travail d'un autre, Siegfried Kracauer. Dans *Les Employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle* (1929), le sociologue délaisse autant le style de l'essai académique que celui du documentaire (pseudo-)objectif, pour aller, lui aussi, aux puces, en chiffonnier – c'est en tout cas comme ça que Benjamin le présente dans le compte-rendu qu'il en donne :

Un mécontent, pas un chef. Pas un fondateur : un trouble-fête. Et si nous voulions nous le représenter tel qu'en lui-même, dans la solitude de son métier et de ses visées, nous verrions ceci : un chiffonnier au petit matin, rageur et légèrement pris de vin, qui soulève au bout de son bâton les débris de discours et les haillons de langage pour les charger en maugréant dans sa carriole, non sans de temps en temps faire sarcastiquement flotter au vent du matin l'un ou l'autre de ces oripeaux baptisés « humanité », « intériorité », « approfondissement ». Un chiffonnier, au petit matin – dans l'aube du jour de la révolution.³¹

« Chiffonnier », en allemand *Lumpensammler* : le mot renvoie bien à une pratique, celle de la collection – que Benjamin revendique pour lui-même –, solidaire d'une culture de la production sérielle d'objets. *Lumpensammler* pourrait aussi bien être

traduit par « l'homme qui kitschifie », si l'on active pour le terme *kitsch* l'étymologie (discutée) du verbe *kitschen*, qui signifie « ramasser ce qui traîne, ce qui est au rebus, ce qui n'a plus de valeur », c'est-à-dire exactement ce que Benjamin voit chez Kracauer et exactement ce qu'il fait lui-même dans les textes évoqués ci-dessus.

Cette pratique du kitsch, Benjamin et Kracauer³² l'exercent sur les intérieurs et les extérieurs de la ville bourgeoise moderne et l'appliquent à une série de motifs concrets et récurrents – loggias, parcs publics, salles de jeu, cirques, livres et jouets pour enfants, marionnettes, objets de la vie quotidienne – qu'ils saisissent dans une logique d'écriture elle-même sérielle, puisque les textes qui leur sont consacrés font pour la plupart l'objet d'une publication en feuillets, puis d'une mise en collection.

Ces motifs kitsch incrustés dans l'œuvre benjaminienne ne font pas l'objet d'une simple nostalgie rétrospective, mais sont plutôt l'occasion de réactiver une puissance d'imaginaire, qui consisterait en somme à se saisir de ce qui est désormais déchargé sémiotiquement par la culture dominante, pour en faire un support sur lequel *on a la main*, à partir duquel on peut se raconter ses propres histoires, et éventuellement choisir d'y croire. C'est le type d'expérience que permet notamment le « Panorama impérial », cette sorte de diaporama de paysages plus ou moins exotiques, typique du XIX^e siècle, mais passé de mode à l'âge de Benjamin enfant.

Les arts qui survivaient ici sont morts avec le XIX^e siècle. Au début du suivant, ils eurent les enfants pour dernier public. À ceux-ci, les mondes lointains n'étaient pas toujours étrangers. Il arrivait que la nostalgie qu'ils éveillaient ne répondît pas à l'appel de l'inconnu, mais au désir de rentrer chez soi. Ainsi je voulus un certain après-midi me persuader, devant le transparent de la petite ville d'Aix, que j'avais jadis joué sur les pavés protégés par les vieux platanes du cours Mirabeau³³.

L'enfant apparaît ici comme celui qui peut échapper aux modes, qui se fiche en somme d'être kitsch en allant au panorama, et qui précisément pour cette raison peut en faire un usage détourné, c'est-à-dire un usage qui échappe à la nécessité culturelle à laquelle répondait originellement leur technique : non pas l'appel de l'inconnu, mais la possibilité de s'imaginer et de se raconter littéralement autre que ce qu'on est.

Cette puissance de projection que recèlent certaines strates de l'environnement urbain, Kracauer la synthétise en une formule, qui ne renieraient sans doute pas les membres de la RAF : « La valeur des villes se mesure au nombre des lieux qu'elles réservent à l'improvisation³⁴. »

Voilà une maxime qui articule toute une sémiotique urbanistique à une politique du sujet : plutôt que de condamner des lieux ou des objets obsolètes, dévalués ou mystificateurs dans leur prétentieuse artificialité, les auteurs ici considérés s'efforcent de s'en imprégner eux-mêmes, de les investir au-delà de leur apparente banalité, pour comprendre de l'intérieur le type d'altération du rapport au réel qu'ils peuvent provoquer : l'objet ou le lieu kitsch repose, en tant que forme de l'expression, sur un changement d'échelle qui peut devenir le support d'une altération de soi ; pris au sérieux, le malentendu sensible qu'il entretient ouvre à des formes de vie qui échappent à la programmation par la technique, par la mode, ou par l'Histoire – des formes de vie qui en cela deviennent le lieu possible d'une critique, et d'abord une critique du sens de l'Histoire.

4. Citation

Un retour aux premiers textes de la RAF révèle que l'élaboration de la propagande par les faits est indissociable d'une réflexion historique qui permet à la première génération de se positionner par rapport aux luttes antérieures. Ce positionnement se fonde sur une contradiction. D'une part les membres du groupe ne cessent de vouloir se distinguer d'autres luttes récentes en tant qu'élite qui a appris des erreurs et échecs passés (du mouvement étudiant, du parti communiste ouest-allemand, du Black Panther Party, de la Gauche prolétarienne française). D'autre part ils assument une forme de filiation entre le mouvement étudiant et la lutte armée : « Le mouvement étudiant a déjà montré partiellement ce que peut la guérilla urbaine. Elle peut rendre l'agitation et la propagande, auxquelles le travail de gauche est déjà réduit, concrètes³⁵. » Même si la RAF se pense comme l'avant-garde de communautés que le mouvement étudiant semble avoir manquées (ouvriers, mineurs incarcérés, jeunes apprentis en décrochage scolaire, femmes opprimées), elle encourage les intéressés par la lutte à passer d'abord par une de ses versions légales pour s'assurer que l'intérêt de candidats révolutionnaires ne relève pas d'un simple effet de mode :

Il est important d'avoir acquis des expériences politiques légales avant de se décider pour la lutte armée. Si le ralliement à la gauche révolutionnaire relève encore d'un besoin de mode, il vaut mieux rallier une lutte dont on peut revenir. Fraction Armée Rouge et guérilla urbaine sont la fraction et la praxis qui, en tant qu'elles tracent une ligne de démarcation bien nette entre soi et l'ennemi, sont combattues le plus durement³⁶.

Cette sympathie pour le mouvement étudiant malgré la volonté de la RAF de le dépasser, se joue également à travers les références historiques et politiques mobilisées par le groupe pour élaborer son concept de « guérilla urbaine ». Ces références sont, en effet, exactement celles dont se sont déjà emparés les étudiants contestataires : la guérilla bolivienne, Mao (cité abondamment, y compris dans l'extrait reproduit ci-dessus), les tupamaros, Marighella, etc. Autrement dit, le positionnement ambigu de la RAF par rapport au mouvement étudiant repose sur la reprise d'une série de modèles qui ont été, selon la RAF, dévalués par le mouvement étudiant et auxquels les terroristes voudraient à présent rendre leur authenticité.

Cette contradiction se trouve en réalité inscrite au fondement même de la propagande par les faits. D'une part, la RAF opte pour la propagande-action en raison de son insatisfaction à l'égard du ludisme et de l'ineffectivité de l'agit-prop étudiante. Cette insatisfaction repose selon la RAF sur une récupération abusive d'autres luttes déjà inscrites dans l'histoire :

Sans aucun doute, le pathos avec lequel les étudiants [...] se sont identifiés aux peuples exploités d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie était exagéré, que la comparaison entre le grand tirage du Bild-Zeitung ici et les bombardements de masse au Vietnam représentait une simplification approximative, que la comparaison entre la critique idéologique du système ici et la lutte armée là-bas était arrogante [...]³⁷.

D'autre part, la comparaison avec d'autres luttes et la création d'une filiation au nom d'une même guérilla, constituent précisément les fondements de la propa-

gande par les faits de la RAF. En somme, la distinction que la RAF veut établir entre le mouvement étudiant allemand et la lutte armée trouve dans la récupération de luttes plus anciennes (qui serait abusive dans un cas, légitime dans l'autre) à la fois sa raison d'être et son identité.

Une lecture simple de ce positionnement historique problématique peut nous amener à conclure qu'après une dévaluation politique d'un ensemble de symboles, d'unités sémiotiques usées, qui les a fait basculer dans le registre du discours creux et du kitsch, la Fraction Armée Rouge entend à présent les extraire de ce registre pour leur rendre toute leur force réelle et pratique. Le positionnement ambigu du groupe vis-à-vis du mouvement étudiant, que l'auteur du « Concept guérilla urbaine » recommande pourtant comme une antichambre d'essais pour les futurs guérilleros urbains, nous invite cependant à complexifier cette hypothèse d'un simple retour aux sources. Se pourrait-il en effet que les signes récupérés et cités par la RAF tirent précisément leur force réelle d'un temps de dévaluation qui les a rendus mobiles, récupérables, transposables dans les métropoles allemandes ? Ne peut-on suggérer en effet que ce dont la RAF hérite, ce ne sont pas des symboles originels mais bien des motifs dévalués, et que c'est précisément cette dévaluation qui leur confère toute leur plasticité et qui les rend dès lors transposables aux métropoles allemandes ? Plus concrètement encore : la RAF aurait-elle pu revendiquer une filiation avec ces luttes plus anciennes si elle n'avait pu, d'abord, en condamner la récupération abusive et pathétique par ses prédécesseurs étudiants dont elle assume pourtant l'héritage ?

Ces questions ouvrent une nouvelle perspective pour notre réflexion sur l'articulation entre kitsch et politique étant donné qu'elles nous obligent à penser le positionnement de la RAF selon une histoire qui ne serait plus strictement linéaire (pas uniquement comme un retour authentique à des luttes dévaluées, donc comme un mouvement de réhabilitation) mais davantage multicouches : toute forme sémiotique serait toujours porteuse de la dévaluation dont elle a fait l'objet, et c'est par le geste kitsch de sa citation que cette dévaluation en viendrait à produire un sens politique dans un nouveau contexte, c'est-à-dire à échapper finalement à son obsolescence programmée.

Notre hypothèse finale s'oppose ainsi en creux à une historiographie très convenue de la lutte armée allemande. Comme semble le soutenir le film récent de Jean-Gabriel Périot, *Une jeunesse allemande* (2016), l'histoire de la RAF serait celle d'un passage, répréhensible moralement, de la lutte par les images à la lutte bien réelle. En essayant de démontrer que la propagande par les faits et la guérilla urbaine du groupe sont indissociables d'une articulation complexe à l'imagerie et à l'histoire des luttes, nous avons indiqué la voie d'une autre historiographie du groupe, dans laquelle la logique de la rupture et du retour aux sources authentiques a été remplacée par une dynamique de la filiation ambiguë faite de multiples dévaluations en cascade très rapides. Au terme provisoire de cette réflexion, nous voudrions ouvrir encore notre propos en suggérant à l'aide d'un bref montage de trois images que cette historiographie n'a pas été interrompue par l'autodissolution du groupe en 1998 mais qu'elle trouve au contraire à s'actualiser perpétuellement dans les représentations suscitées par les années de plomb allemandes, témoignant par là du fait que le kitsch constitue moins un motif de disqualification des contenus idéologiques qu'une occasion de résistance toujours réactivable par les saillances formelles de l'histoire politique.

Image 1 (Fig. 1). Lors de son transfert de la prison de Köln-Ossendorf à Stammheim, Ulrike Meinhof est prise en photo par un des policiers de l'escorte. Plus tard, le photographe amateur racontera que la prisonnière a positionné ses mains derrière la tête de sa propre initiative. Butz Peters identifie dans ce geste la volonté de Meinhof de s'inscrire visuellement dans l'histoire de l'iconographie concentrationnaire³⁸. La pose produit toutefois aussi, et peut-être de façon plus évidente, un écho visuel avec une série de clichés rendant compte de la lutte du Viêt-Cong. En plaçant ses mains de la sorte, Meinhof reproduit en effet le triangle formé par le chapeau et le fusil du combattant vietnamien.



Fig.1 - Ulrike Meinhof lors de son transfert de la prison de Köln-Ossendorf à Stammheim, photo prise par un des policiers de l'escorte, 1998.



Fig. 2 - Meinhof, Johannes Kahrs, 2001.

Image 2 (Fig. 2). En 2001, l'artiste allemand Johannes Kahrs réalise un portrait au fusain et pastel. En redessinant la photo, Kahrs a accentué certaines composantes de l'image, notamment l'effilement des yeux qui deviennent bridés. Sa technique de retouche de l'image (jusqu'à la recouvrir totalement) n'est pas sans rappeler la technique des portraitistes de la première moitié du XX^e siècle (retouche au pastel), qui visaient à lisser les visages et à en dégager certains traits que les artisans trouvaient primordiaux ou particulièrement avantageux.

Image 3. Dans un texte paru en 2002, le réalisateur et artiste multimédia Harun Farocki nous livre une anecdote qui remonte à ses premières années d'étudiant et de militant à la DFFB, l'école de cinéma de Berlin, où il connut Holger Meins, également étudiant en cinéma avant qu'il ne rejoigne la Fraction Armée Rouge :

J'apportais une photo imprimée, grande comme une feuille de journal, montée sur carton. Elle montrait une femme vietnamienne portant dans ses bras un enfant blessé, peut-être mort. [...] Holger Meins prit un morceau de fusain et accentua le contraste entre les personnages et l'arrière-plan. Puis il commença à crayonner le

visage de la femme, disant quelque chose comme : « Tant qu'à faire, autant en rajouter un peu, il faut bien qu'on voie combien elle souffre³⁹. »

Sans chercher à donner un sens unique ou définitif à ce montage d'images, nous voudrions simplement conclure en y voyant l'illustration des principales caractéristiques du kitsch comme politique de l'expression, schématisées en trois points : 1/ Il s'agit bien dans tous les cas de schèmes pratiques, de manières de faire, de gestes qui à la fois configurent des formes, et s'identifient ainsi eux-mêmes d'abord comme formes expressives.

2/ Ces formes, agies au présent, sont chargées d'une historicité qui, tout en en signant l'obsolescence, en autorise la citation, voire le montage décontextualisant.

3/ Cette praxis, affranchie de toute bienséance esthétique comme de tout respect d'une éventuelle authenticité idéologique, est politique en ceci qu'elle reconfigure l'expérience historique des sujets, en suspendant l'évidence d'une lisibilité du sens de cette Histoire, par un travail sur les formes qui la traversent. La vertu politique d'un tel travail tient encore à ceci que, portant sur le plan de l'expression, il peut être réinvesti en permanence par de nouveaux contenus.

¹ Denis Bertrand, « Kitsch et dérision », *Actes sémiotiques* [en ligne], 28 avril 2009, *Kitsch et avant-garde*, URL : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/3252>.

² Walter Benjamin, « Kitsch onirique », repris dans *Ceuvres*, t. II, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2000.

³ L'ensemble des écrits de la RAF ont été publiés dans : *Rote Armee Fraktion. Texte und Materialien zur Geschichte der RAF*, Berlin, ID-Verlag, 1997.

⁴ Walter Benjamin, « Un marginal sort de l'ombre. À propos des *Employés* de S. Kracauer », dans *Ceuvres*, t. II, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, « Folio », 2000: 179-188 ; 182.

⁵ Voir par exemple : Christoph Schröder, « Revolution des Kitsches. Romantisches Spritzinstrument. Erin Cosgroves „Baader-Meinhof-Affäre“ », *Frankfurter Rundschau*, 16/03/2005: 23; Tilman Krause, « Wo leben wir eigentlich? Terror und Trauer oder Kitsch und Klippschule: Ein Streit über Christoph Heins neuen Roman – Contra », *Die Welt*, 29/01/2005: 4; Renée Zucker, « Wiedersehen mit dem Stadtguerillakitsch. Als der Terrorismus der RAF noch für Jugend und Kritik stand: Astrid Proll hat eine erweiterte Neuausgabe ihres Fotobandes „Hans und Grete“ herausgebracht », *Die Tageszeitung*, 29/01/2005: VII. À noter aussi que le risque du kitsch semble à ce point hanter les productions littéraires contemporaines sur la RAF que la critique tient pour remarquable lorsqu'une nouvelle œuvre parvient à éviter le piège du kitsch. Voir par exemple: Nils Minkmar, « Couscous für die Terroristen. Bettina Röhl hat ein kluges und kitschfreies Buch über ihre Eltern Ulrike Meinhof und Klaus Rainer Röhl geschrieben », *Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung*, 19/03/2006: 28.

⁶ Hannah Arendt, *La Crise de la culture* [1968], Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais »: 261.

⁷ Hermann Broch, *Quelques remarques à propos du kitsch* [1950], Paris, Allia, 2016: 32.

⁸ Theodor W. Adorno, « L'industrie culturelle », *Communications*, 3, 1964: 12-18; 15.

⁹ Edgar Morin, *L'Esprit du temps* [1962], Paris, Armand Colin, 2008: 29. On notera que le rapport socio-culturel entre les masses et les intellectuels apparaît comme l'homologue structurel d'un rapport géo-culturel entre les États-Unis et la France.

¹⁰ Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979: 66-67.

¹¹ Abraham Moles, *Le Kitsch. L'art du bonheur*, Paris, Mame, 1971: 21. La référence à Eick renvoie à l'ouvrage *Das Jahrhundert des kleinen Mannes. Eine zeikritische Studie* (Droste, Düsseldorf 1961) de Jürgen Eick.

¹² Paris, Vrin, 2010.

¹³ Ivi: 12.

¹⁴ Ivi: 112.

¹⁵ Ivi: 93.

¹⁶ Ivi: 101.

¹⁷ Ivi: 119.

¹⁸ Ces deux fonctions sont étroitement liées. Songeons seulement à ces films de contrinformation réalisés dans le giron de la DFFB (Deutsche Film- und Fernsehakademie), l'école de cinéma de Berlin fondée en 1966, et qui entendent instaurer une nouvelle sphère publique d'opposition.

¹⁹ Dans ce contexte, et à l'exception de l'un ou l'autre film « mode-d'emploi » pour la lutte concrète ou encore la mise à sac de la rédaction du groupe Springer, la violence réelle reste le privilège des forces de l'ordre. Parmi les rares productions qui invitent le militant à faire usage de la violence, mentionnons le court-métrage *Fabrication d'un cocktail-molotov* (1968) que l'on doit vraisemblablement à Holger Meins, étudiant à la DFFB et bientôt membre de la première génération de la Fraction Armée Rouge.

²⁰ Dans son « Kit de construction pour une théorie des médias » de 1970, Hans Magnus Enzensberger constate déjà la dévaluation politique du célèbre portrait « Guerillero Heroico » d'Alberto Korda, récupéré dès la fin des années 1960 par l'industrie publicitaire. (Hans Magnus Enzensberger, « Kit de construction pour une théorie des médias », traduction française par Jeremy Hamers et Céline Letawe, en préparation ; Hans Magnus Enzensberger, « Baukasten zu einer Theorie der Medien », *Kursbuch*, n°20, 1970: 159-186).

²¹ Cette action est réalisée par Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Thorwald Proll et Horst Söhnlein.

²² Ce qui se joue ici, c'est le dépassement de la provocation (révéler le véritable visage de l'adversaire par une action parodique ou en tout cas inoffensive qui doit susciter de la part des forces de l'ordre une réaction démesurée) du mouvement étudiant pour passer à l'attaque directe de l'ennemi, pour le déstabiliser, et pour créer un rapport de force qui révélera la nature réelle de la violence étatique, policière ou des forces.

²³ « Il est clair que tout ce que les journaux écrivent sur nous – et comment ils l'écrivent – est un mensonge. » RAF, « Das Konzept Stadtguerilla », dans *Rote Armee Fraktion, Texte und Materialien zur Geschichte der RAF*, Berlin, ID-Verlag, 1997: 28.

²⁴ Ivi: 31.

²⁵ Il s'agit de deux sous-titres du « Concept guérilla urbaine ». Ivi: 27, 36.

²⁶ Ivi: 44.

²⁷ Voir Jeremy Hamers, « Paris et la guérilla urbaine de la RAF. Notes pour un montage entre cinéma, photographie et architecture », dans B. Denis & P. Popovic (dir.), *La ville dans les arts et la littérature en France de 1958 à 1981*, Montréal, Nota Bene, 2015: 167-187.

²⁸ D'autres ont également insisté sur l'importance de l'icône antinazie Sophie Scholl dans l'auto-construction de l'image de Meinhof. Les récits critiques du bref passage d'Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Horst Mahler par un camp du Fatah en Jordanie en 1970 insistent à leur tour sur la récupération assez superficielle et hybride par le groupe d'un ensemble d'attributs relevant de la guérilla latino-américaine, de la lutte palestinienne et de la pop-culture. Enfin, certains auteurs ont abondamment commenté l'inspiration que le couple Ensslin et Baader a trouvé dans le mythe de Bonnie and Clyde (revisité par Belmondo et Jean Seberg).

²⁹ Christophe Genin, *Kitsch dans l'âme*, op. cit.: 94.

³⁰ Voir la lecture proposée dans François Provenzano, « Du kitsch en théorie : une lecture de Walter Benjamin », dans M. Vallespir & Fr. Johansson, *Le Kitsch : définitions, poétiques, valeurs*, à paraître.

³¹ Walter Benjamin, « Un marginal sort de l'ombre... », art. cit: 188.

³² Pas seulement dans *Les Employés*, mais aussi dans une série d'autres textes brefs publiés initialement dans la *Frankfurter Zeitung* et rassemblés sous les titres *Rues de Berlin et d'ailleurs* et *Le Voyage et la Danse. Figures de ville et vues de films*.

³³ Walter Benjamin, « Panorama impérial », dans *Enfance berlinoise vers 1900*, traduction et préface de Pierre Rusch, Paris, Hermann, 2014: 27-29; 28.

³⁴ Siegfried Kracauer, « Bars dans le sud », dans *Rues de Berlin et d'ailleurs*, traduit de l'allemand par Jean-François Boutout, Paris, Les Belles Lettres, 2016: 87-89; 89.

³⁵ RAF, « Das Konzept Stadtguerilla », op. cit.: 41.

³⁶ Ivi: 42.

³⁷ Ivi: 34.

³⁸ Butz Peters, « Korrekturen », *Zeitgeschichte Online*, URL: <https://zeitgeschichte-online.de/geschichtskultur/korrekturen> [dernière consultation: 30/04/19]

³⁹ Harun Farocki, *Risquer sa vie. Images de Holger Meins*, dans *Reconnaître et Poursuivre*, Textes réunis et introduits par Christa Blümlinger, suivis d'une filmographie commentée, Théâtre Typographique, 2002: 20-30; 21-22.

II. Temps, tempo et subjectivité

Le tempo de la politique : écrire vite, écrire juste dans la Florence de Machiavel

Jean-Louis Fournel (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis)

1. Parler et écrire face à la guerre nouvelle

En juin 1498 Machiavel est élu secrétaire auprès de la chancellerie de la république florentine et très vite il est affecté au conseil des Dix, le conseil chargé de la paix et de la guerre c'est-à-dire de ce que l'on appellerait aujourd'hui les « affaires étrangères ». ¹ Conseil crucial s'il en est puisque Florence, comme toute l'Italie est plongée dans un état de guerre quasiment permanent depuis qu'au début du mois de septembre 1494 l'armée du roi de France Charles VIII a passé les Alpes pour se lancer à la conquête du Royaume de Naples. La première chose manifeste pour les Florentins est que cette guerre ne ressemble pas à celles qui ont précédé. L'importance de l'armée française, la présence du roi à sa tête, l'artillerie de campagne (dotée de canons en métal, plus légers, n'entravant donc plus la marche des troupes), la progression rapide, les massacres pour l'exemple dans des localités sans importance stratégique, l'écroulement de régimes assis comme celui des Médicis, tout semble signifier que ces guerres-ci ne ressemblent pas à ce que l'on connaissait... et à ce que l'on savait raconter ². Assez vite sont donc pointées la nouveauté des formes qui marquent ces conflits. A cet égard, pour les contemporains, sont patents trois éléments : la temporalité, l'intensité, et les effets des nouvelles guerres. La *temporalité* car les campagnes militaires sont plus rapides et se déroulent en toute saison, y compris en hiver et en été (ce qui était plus rare auparavant) ; l'*intensité* car elles sont plus violentes (les batailles font plus de morts, les massacres contre les civils sont plus fréquents et deviennent des armes de guerre, tout comme les mises à sac ; les *effets*, enfin, car ces heurts sont plus décisifs. Les campagnes des guerres d'Italie ne conduisent pas à des ajustements territoriaux marginaux mais bouleversent l'équilibre péninsulaire et même continental, voire menacent l'existence même de certains États (dans la péninsule, le royaume de Naples dès 1503 puis le duché de Milan, au terme du processus, en 1536, vont ainsi perdre leur indépendance) ³.

Les mots manquent pour dire cela et, en tout cas, de l'avis des contemporains, ceux qu'ils ont à leur disposition et les formes de narration des conflits qu'ils ont reçus en héritage ont cessé d'être opératoires. La langue de la politique entre dans une ère du soupçon parce qu'elle est d'abord désormais une langue de la guerre et qu'elle semble ne plus savoir rendre compte justement de cette guerre en cours. Du coup, dans cette situation, l'enjeu du discours ne saurait être seulement cognitif : c'est bien l'existence de la république qui est en jeu. Dès lors que la survie

même de la communauté politique comme entité souveraine est menacée dans son double périmètre politique et territorial (comme *régime* et comme *État*), on ne parle pas seulement pour comprendre ce qui se passe, on parle pour ne pas mourir. Les effets sur la hiérarchisation des données, sur la signification des mots que l'on peut mobiliser et sur les façons de penser l'organisation de la cité sont immédiats, dans la mesure où les vieilles formes (et les vieux mots) de la rationalisation du conflit (qu'elles soient communales ou humanistes) sont sapées par ces nouvelles façons de faire la guerre. Une telle situation ne peut que susciter des questionnements sur l'adéquation au conflit des récits que l'on peut en faire, au fil de la nécessaire construction d'un lien entre les écritures de l'histoire, de la guerre et de la politique. Savonarole, évoquait dans un de ses sermons quotidiens, cette guerre « *insolite* »⁴. Plus tard, Francesco Guicciardini, au moment de la catastrophique Ligue de Cognac, après le sac de Rome de 1527, parlera quant à lui de ces « *temps étranges* » (*tempi strani*)⁵ de la guerre dans lesquels « il n'a pas de mots qui soit à la hauteur des idées » qu'il conçoit (*non ho parole pari ai concetti miei*)⁶. En outre, cette situation induit une sorte de porosité des langages de la guerre qui sont ainsi loin de ne concerner que les champs de bataille et de se restreindre à la langue militaire (à savoir la langue *pour* la guerre comme déploiement d'une technologie particulière). À côté de cette langue *pour* la guerre se déploie une langue *de* la guerre car, en pensant la guerre, ce n'est pas seulement celle-ci que l'on est amené à raconter : avec (à côté de) la guerre guerroyée, ce sont ainsi tous les conflits qu'il convient de mettre en récit, y compris et surtout les conflits internes à la communauté politique.⁷

Une illustration majeure de cette situation se trouve dans les mots d'un homme d'église, Savonarole, qu'une légende noire a trop souvent confiné à l'image d'un illuminé théocratique et un peu manipulateur⁸. Le prieur du couvent de San Marco à Florence monte quotidiennement en chaire à partir du 1^{er} novembre 1494 pour expliquer ce qui est en train d'advenir aux Florentins. Il plonge ainsi dans un tempo laïque sans se contenter de parler au rythme du temps liturgique comme naguère (à savoir seulement les dimanches et les jours de fête religieuses). Et, qui plus est, il choisit de le faire dans le cœur symbolique de la communauté florentine à savoir le Dôme de Santa Maria dei Fiori : il est ainsi le premier à proposer à tous les citoyens une parole à la fois religieuse (apocalyptique et pénitentielle) et politique (puisque l'appel à la réforme de la cité suit immédiatement l'appel à la conversion des citoyens – et en devient même la condition). Il est le premier également à mettre des mots sur ce qui est en train d'advenir, commentant les événements en direct, de façon *immédiate* (dans le double sens de l'adjectif : temporel et qualitatif – à savoir sans attendre et sans autre médiation), en avançant d'ailleurs, à l'occasion, des conseils pour des actions très pratiques, nouant donc indissolublement la politique et la guerre, la réforme de la cité et la résistance aux barbares d'outre-monts. Les Florentins comprennent très vite le statut *historique* de ces propos venus du haut d'une chaire puisque c'est à partir de ce 1^{er} novembre – et *pas avant*, alors même qu'évidemment, Savonarole prêchait depuis des années très régulièrement à Florence – que tous ses sermons sont pris en note par des notaires et des tachygraphes qui vont ainsi transmettre aux générations futures ce discours inédit sur les bouleversements en cours. La constitution d'un corpus de textes tirés d'une oralité « enregistrée » en direct est ici la manifestation de l'importance reconnue immédiatement aux mots énoncés. Cette « génération de la guerre » à laquelle appartient Machiavel – toutes ces personnes qui comme

lui atteignent l'âge de raison politique entre 1490 et 1500 – ont été, quoi qu'ils en aient (on sait que Machiavel était loin d'être un partisan de Savonarole⁹...), marqué par ce verbe savonarolien qui envahit la cité, qui bouscule et trouble les citoyens : en 1504, s'adressant à ses compatriotes dans un poème historico-politique en *terza rima* dantesque consacré à la décennie qui vient de s'écouler, le *Decennale*, Machiavel remarque d'ailleurs qu'« il [Savonarole] vous enveloppa dans ses mots » - *vi tenne involti con la sua parola (Decennali, v. 159)*. La découverte que la parole est une arme efficace va d'ailleurs de pair avec les tentatives de faire taire le prédicateur – ses adversaires dans la Curie romaine ou dans l'oligarchie florentine s'y essaient régulièrement.

Cette langue doit parler à tous les citoyens avec des mots compris de tous, allant droit au but, sans cérémonies ni artifices. Dans la préface à son *Traité sur la façon de régir et de gouverner la cité de Florence*, Savonarole déclare explicitement qu'à la demande expresse de ses partisans, il choisit d'écrire en langue vulgaire ce texte politique fondamental - qui *a posteriori* fait figure de testament, en février 1498, trois mois avant son arrestation et sa condamnation au bûcher - pour deux raisons majeures : gagner du temps (on retrouve ce sentiment d'urgence lié à la guerre) et s'adresser à tous les citoyens. De même, en 1571, un des premiers traducteurs de Machiavel en France, Jacques Gohory, note dans le paratexte d'une réédition de sa traduction des *Discours* que le Florentin a été le premier à savoir mettre ensemble « les mots propres et naturels » et les « termes d'estat »¹⁰, bref à composer une langue quotidienne et une langue technique ou fonctionnelle.

Comment procède le dominicain de San Marco pour transformer la réflexion sur la république à Florence ? Il propose un raisonnement assez simple selon lequel l'état de guerre et la débâcle militaire montrent trois choses : d'abord, la vieille république guelfe a moralement failli (l'intervention étrangère est le prix qu'elle paye pour cet échec) ; ensuite, il faut changer les institutions tout en préservant le régime, la république (il s'agit donc de *réinventer* la république) ; enfin, il faut, face à la guerre extérieure, reconstruire un *bien commun* contre factions et clans, en instaurant une paix universelle au sein de la cité pour garantir sa cohésion, son unité et donc sa capacité de résistance aux aléas de l'histoire. Ces trois propositions deviennent très vite autant d'évidences pour une majorité de citoyens. Elles ont un point commun, de méthode : on ne peut pas plus se fier aux mots d'autrefois qu'aux exemples du passé. En quelques semaines, la signification des vieux mots de *liberté*, d'*égalité*, de *république*, entre autres, est interrogée : le lexique de la politique communale reçu en héritage n'est pas balayé mais chacune de ses composantes passe au tamis d'une réflexion dont la plus claire illustration se trouve dans le *Dialogue sur la façon de régir Florence* de Guicciardini¹¹. Les Florentins tentent de leur trouver une traduction sans précédent qui soit adaptée au bouleversement radical de l'ordre institutionnel.

Au-delà des divergences qui demeurent, une analyse politique est profondément partagée par les citoyens florentins : quelque chose a changé et une république différente a vu le jour durant l'hiver 1494. La traduction lyrico-mystique de Savonarole et de ses fidèles réside dans l'appel à « chanter au Seigneur un cantique nouveau ». C'est la conscience profonde du caractère irréductible de cette nouveauté qui est le socle de l'impressionnante accumulation, en une vingtaine d'années, de textes historico-politiques et institutionnels qui tentent de penser à Florence la république et sa sauvegarde, en limant et approfondissant le changement initial de la fin de l'année 1494. Et ce d'autant plus que la « jeunesse » de la nou-

velle république la rend fragile en des temps troublés. C'est aussi la conscience de cette nouveauté qui confère aux textes politiques fonctionnels un statut tout particulier (nous allons y revenir) et qui contraint à penser la politique en s'attachant plus que naguère et que jadis sur la signification des mots qu'elle emploie.

2. *Le cas machiavélien : l'écriture immédiate de chancellerie*

Machiavel n'écrit jamais parce qu'il a *le temps d'écrire*. La première expérience d'écriture de Machiavel s'inscrit en effet dans une pratique politico-administrative relevant d'un *métier* dans lequel il entre au début de l'été 1498. Ce métier c'est *l'arte dello stato*, au cœur de cette boutique de la chancellerie républicaine où le mot d'*arte* ne renvoie pas d'abord à une quelconque pensée d'un « art de l'Etat » proto-burckhardtien ou, pire, d'une « science » de ce même Etat, mais bien plutôt à des pratiques, comme dans ces corporations qu'on appelait des *arti* et qui étaient au centre de la vie politique florentine (*l'arte della lana*, *l'arte del cambio* etc)¹². A la chancellerie Machiavel ne cesse d'écrire tous les jours, des dizaines de lettres adressées aux fonctionnaires de la république en poste dans les différentes villes sujettes, aux capitaines de l'armée, aux diplomates en mission. L'écriture est à la fois le tissu conjonctif de la république et le lieu d'élaboration concrète et immédiate de sa politique. Avec les écrits de gouvernement de Machiavel, avec ces centaines de pages rédigées au sein de la chancellerie, nous sommes confrontés à un type d'écriture spécifique que nous appellerions aujourd'hui « écriture fonctionnelle ». Il s'agit en effet de textes qui n'ont pas et ne sauraient avoir le statut d'*œuvres* dans la mesure où y compte d'abord l'objectif prescriptif et/ou informatif : en l'occurrence l'écriture est de fait un moyen, dont la mesure n'est pas le degré d'achèvement ou la qualité de la rédaction¹³ mais son efficacité et ses effets immédiats dans l'histoire du temps présent.

Mais, puisqu'il serait possible de rétorquer – à fort juste titre – qu'un traité, une loi ou un décret peuvent avoir tout aussi bien un tel objectif, il convient d'aller plus loin pour construire une spécificité des écrits de gouvernement. De fait, la singularité de ces écrits tient d'abord à autre chose : ils n'existent que par rapport au temps de la prescription, un temps très limité, circonstanciel, conjoncturel¹⁴. En effet, un écrit de gouvernement demeure étroitement dépendant d'une situation donnée sans laquelle il n'a aucun sens et sans laquelle, tout simplement, il n'existerait pas. Voilà pourquoi l'écriture est ici étroitement partie prenante du *temps* court de l'action dans l'histoire en train de se faire. Voilà pourquoi aussi le temps de la réflexion doit se plier à ce temps heurté. Voilà enfin pourquoi, par voie de conséquence, une des caractéristiques premières de ce type d'écrit est bien évidemment son *rythme* particulier.

Par ailleurs, comme dans les correspondances ou les écrits privés, dont ils adoptent la forme puisque bonne part de ces « écrits de gouvernement » sont des lettres, on peut remarquer que ces textes de Machiavel, toujours courts, s'adressent, au nom du conseil des Dix et de la Seigneurie, à une ou quelques personnes en particulier pour transmettre des informations, des injonctions, des informations ou des conseils. Est-ce à dire par là même que l'auteur s'effacerait radicalement, se limitant à être en l'occurrence une simple plume au service d'autrui, sans identité décelable ni spécificité de son écriture ? Est-ce à dire que, dans le cas qui nous intéresse, il n'y aurait tout simplement pas d'*auteur*, pas de spécificité autre que tech-

nique dans les textes que nous abordons, comme si ces derniers étaient le produit indifférencié d'une sorte d'intellectuel collectif, la Chancellerie florentine, sans que n'apparaisse de véritable marge de manœuvre de l'individu, privé de toute capacité de décision et voué, en aval, à traduire simplement ou, en amont, à nourrir le geste politique que constitue cette décision¹⁵ ?

Pour étudier la spécificité de la réflexion et de l'écriture machiavéliennes entre 1498 et 1512, mais aussi pour comprendre la façon dont elle conditionne aussi la rédaction de ses chefs d'œuvre postérieurs (le *Prince* en 1513-1514, les *Discours* en 1516-1519 etc.), il convient d'abord de s'interroger sur les modèles de rédaction et d'action dont le secrétaire dispose et auxquels il est soumis durant ces années-là. Dans la carrière de la Chancellerie, la politique a donc été, aussi et peut-être d'abord, une affaire de *mots* à coucher sur le papier pour dire ce qui se passait et ce qui pouvait et devait être fait en fonction de ce qui se passait. Voilà pourquoi Machiavel peut sans doute avoir le sentiment, dans sa retraite forcée, après le mois de novembre 1512, de continuer à s'occuper du *stato* lorsqu'il rédige le *Prince*, les *Discours* ou *l'Art de la guerre*. Nous pourrions dire en résumé que les écrits de gouvernement, c'est leur gageure, sont à la fois des écrits spécifiques et autonomes, (notamment parce qu'ils sont des écrits fonctionnels où, théoriquement, l'auteur devrait s'effacer), mais aussi des écrits qui appartiennent de plein droit à l'une des strates de la production machiavélienne. Il faut donc tresser dans l'analyse ces deux fils et ne pas s'enfermer à cet égard dans une dichotomie stérile privilégiant l'opposition entre discontinuité et continuité de la production machiavélienne, entre écrits techniques et "professionnels", d'un côté, et écrits prétendument « théoriques », de l'autre (avec le cortège d'interrogations infinies qui s'ensuivent sur le statut *philosophique* postulé pour le texte machiavélien). Durant ces années où il s'est formé peu à peu dans *l'arte dello stato*, Machiavel s'est forgé non seulement une compétence théorique et une expérience pratique dans le champ politique, mais une véritable écriture, ou plutôt, et plus exactement, une relation spécifique entre les mots de la politique et les choses dont elle s'occupe.

Du coup, ce langage de chancellerie présente une série de caractéristiques particulières. Tout d'abord, l'écriture a en elle-même une *valeur* et constitue un *acte* productif au-delà même du contenu du message transmis. De fait, si les rédactions s'espacent trop, si les réponses et les questions des autres tardent ou manquent, le fil de l'information se rompt et les décisions du centre (la chancellerie), mais aussi les éventuelles initiatives ou décisions de la périphérie, en deviennent plus difficiles voire impossibles¹⁶. La chancellerie remercie ceux qui lui envoient très fréquemment des informations¹⁷, tance ceux qui ne le font pas¹⁸, appelle à écrire plus souvent¹⁹ ou encore affirme que l'on écrit non parce qu'on a quelque chose de nouveau à transmettre mais parce qu'il faut tout simplement écrire régulièrement²⁰. Ensuite, les lettres se doivent d'être précises et utiles du premier mot au dernier : l'écriture doit échapper à toute contingence et s'ancrer dans la nécessité (la *necessità des tempi avversi*, ces temps contraires de la guerre). D'où une série de pratiques récurrentes (mais on pourrait multiplier les exemples) : la stricte limitation des formules convenues d'ouverture et de fermeture du message puisqu'il convient de "ne pas multiplier les mots qui ne sont pas nécessaires - *non moltiplicare in parole non necessarie*"²¹ ; l'utilisation des latinismes de chancellerie le plus souvent comme mots outils scandant le texte (*etiam, tamen, ulterius*)²² ; l'usage de etc. ou encore les remarques selon lesquelles "il n'y a rien d'autre à dire" et "nous devons dire seulement que". Enfin, en troisième lieu, les lettres se

doivent de présenter tous les détails (*particolari*) utiles à l'élaboration d'une décision²³, ce qui ne va pas sans quelque contradiction potentielle, dans la mesure où les réquisits de l'économie maximale du discours impliquent une restriction drastique de l'énoncé alors que la recherche des moindres détails entraîne potentiellement une extension infinie du même énoncé. L'objectif est toujours de parler vite, de façon concise (sans se perdre dans des considérations inutiles) et précise, sans ambiguïté, car la lettre de gouvernement souffre difficilement le délai ou la polysémie.

L'écriture acquiert dans ce cadre un statut unique et irremplaçable mais elle est aussi marquée au sceau d'une insigne fragilité et d'une insuffisance endémique. Une aporie menace de ce fait le raisonnement des gouvernants et la rationalité même du gouvernement : l'articulation problématique entre l'accumulation infinie et lente des informations et leur réduction rapide et drastique à l'essentiel. On tient là une forme écrite de la contradiction entre les mots et les événements ou entre la réflexion et l'action, comme si les "écrits de gouvernement" avaient réussi à renfermer en eux les problèmes (et donc les solutions) de cette vieille opposition fondatrice de la pensée politique.

Pour échapper à cette aporie potentielle, il existe une solution qui se décline en deux volets, l'un rationnel et l'autre éthique : du côté de la raison, il faut privilégier la question de la hiérarchisation des données en fonction de la *conjoncture* ; du côté de l'éthique, il faut appeler chacun à faire son devoir²⁴ au nom de l'amour de la patrie en toutes circonstances. C'est au fil de cette composition de la raison des choses et de la morale des hommes que s'impose la notion de "qualité des temps - *qualità dei tempi*" comme clé de l'analyse et que s'affirme un contenu éthique au cœur même du supposé pragmatisme administratif. Plus tard, après que Machiavel a été chassé de son poste avec le retour des Médicis à Florence en 1512, l'écriture rapide, ramassée et nécessaire de la chancellerie se met au service de textes d'intervention conçus pour continuer à faire de la politique par d'autres moyens et qui ont vocation à contribuer à transformer la situation politique. Une fois encore dans ce cas-là la charge cognitive de ces écrits reste secondaire par rapport à la fonction immédiatement politique qu'ils doivent avoir. Machiavel n'écrit jamais pour faire son entrée dans le panthéon des penseurs atemporels de la politique, il prétend toujours et encore changer son monde, ou du moins le préserver et le réparer.

3. Du « dialogue » chez Machiavel

À côté de la tension vers la décision s'impose, dans cette perspective, la force de la *conviction*, qui conduit à développer le second grand pan de l'écriture machiavélique : celle qui prend le temps de comparer, de mettre en rapport et en relation, de suspendre jusqu'au terme de la comparaison les enseignements qu'on en tirera, et donc de laisser se développer si nécessaire les circonvolutions de l'énoncé afin de toucher « la vérité effective de la chose » (chapitre XV du *Prince*). Celle aussi qui peut à l'occasion se nourrir d'une charge ironique ou comique - et pas seulement dans les comédies comme la *Mandragore* - puisque, dans les lettres du Florentin, il n'est pas rare de rencontrer des sauts dans le registre utilisé, y compris parfois sous couvert de langage chiffré comme l'a bien montré Jean-Marchand²⁵.

Machiavel, qui n'est plus aux affaires à partir du mois de novembre 1512, doit convaincre ceux qui l'écoutent et le lisent qu'il serait utile au bien public de le faire revenir au palais ou, a minima, qu'il serait bon d'écouter ses conseils pour mieux gouverner. Dès lors, prend tout sens l'identification et la mise en place d'une façon de faire le tri entre les enseignements du temps présent et les données tirées de l'histoire des passés multiples. Dialoguer c'est ici mettre ensemble tous les savoirs d'expérience – que l'expérience soit livresque, gouvernementale ou administrative – comme le montre dans une narration sans égale, la lettre du 10 décembre 1513 de Machiavel à Francesco Vettori (qui marque, on le sait, l'acte de naissance du *Prince*) avec le récit de sa journée à la campagne et surtout de sa soirée :

Le soir venu, je retourne chez moi et j'entre dans mon cabinet ; sur le seuil, j'enlève mes vêtements quotidiens, couverts de boue et tout crottés, et je revêts des habits dignes de la cour d'un roi ou d'un pape ; et vêtu comme il se doit, j'entre dans les antiques cours des Anciens, où, reçu par eux avec amour, je me repais de ce mets qui *solum* est mien et pour lequel je naquis ; et là je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander les raisons de leurs actes ; et eux, par humanité, ils me répondent ; et pendant quatre heures de temps, je ne ressens aucun ennui, j'oublie tout tracas, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne m'effraie pas : je me transporte tout entier en eux. Et comme Dante dit qu'il n'est pas de science sans que l'on retienne ce que l'on a compris, j'ai pour ma part noté, dans leur conversation, ce dont j'ai fait mon miel et j'ai composé un opuscule *De principatibus*, où je me plonge autant que je le peux dans les cogitations à ce sujet, en disputant de ce qu'est un principat, de quelles espèces ils sont, comment ils s'acquièrent, comment ils se maintiennent, pourquoi ils se perdent. Et si jamais l'un de mes caprices vous plut, celui-ci ne devrait pas vous déplaire ; et un prince, surtout un prince nouveau, devrait l'apprécier.²⁶

Peser le pour et le contre, envisager tous les cas possibles, hiérarchiser les informations, voilà ce que signifie dialoguer pour Machiavel. La question n'est pas ici de trouver un accord grâce à une position « moyenne » entre des acteurs ou des sources politiques d'avis différents, ni même simplement d'avancer la supériorité de telle position sur telle autre en général : il s'agit d'évaluer l'efficacité d'une solution singulière. Pour ce faire, il convient de dévoiler le processus du raisonnement mené au nom de la distinction entre les situations potentielles : et seule cette distinction permet l'étude d'un cas qui est considéré à chaque fois comme particulier. Cela signifie rassembler les éléments, puis les trier, en écartant progressivement afin de choisir. Du coup, les mots de la politique sont aussi en même temps ceux de l'histoire, des histoires de tous les temps qui se mêlent et s'éclairent l'une l'autre dans un comparatisme spatio-temporel qui est la marque de Machiavel : bref il s'agit de comparer en même temps la Rome antique et la Venise contemporaine, Sparte et le royaume France, le Grand Turc et Athènes. Dialogue des faits autant que dialogue des hommes. Dialoguer pour comprendre, dialoguer pour convaincre, dialoguer pour agir : c'est là l'origine de l'autre temporalité de la politique machiavélienne.

Machiavel homme de dialogues, donc : la définition peut surprendre ou faire sourire tant au regard de l'image canonique de l'auteur qu'au regard de ce que nous venons de dire. Surtout si l'on ajoute que l'on ne se réfère pas ici à l'unique vrai dialogue – au sens de l'inscription dans un genre constitué – qu'il a écrit : *l'Art*

de la guerre, publié en 1521. Et pourtant, c'est bien ce qui définit cet autre tempo de la parole machiavélique. Aller vite certes, droit au but bien sûr, mais cela n'est possible qu'à deux conditions : d'un côté, avoir intégré la stratification des avis du groupe dirigeant de la république dont Machiavel ne fait pas partie mais qu'il sert ; de l'autre, en même temps, avoir pris le temps nécessaire pour construire une analyse qui n'est pas sans rapport avec l'identification de ce que peut être l'équilibre entre avantages et inconvénients, entre qualités et défauts, bref entre gains et coûts – comme dans la comptabilité en partie double des marchands.

Dans la république florentine la vie politique est rythmée par les discours – oraux ou écrits – des citoyens adressés à leurs semblables, qu'ils relèvent de la célébration ou du conseil, de la protestation ou de l'éloge, de la conversation ou de l'enseignement. Ainsi, les deux épouvantails de la tradition politique communale – la tyrannie et la "licence" (c'est-à-dire l'anarchie) – ont à voir avec la corruption de cette rhétorique citadine : le tyran confisque ou fait taire la parole commune tandis que la licence populaire ignore ou brouille le discours des potentiels gouvernants. Dès lors, la parole persuasive, entre pairs, est non seulement une pratique quotidienne mais aussi le fondement du fonctionnement légitime des institutions. C'était déjà le cas dans la vieille république guelfe des siècles précédents, mais, depuis 1494 et la fin de soixante ans de régime médicéen, on assiste à Florence à une recrudescence – parfois désordonnée – de la parole républicaine, privée ou publique, orale ou écrite, sous forme d'avis, de discours, de sermons, de mémoires, de chroniques, de traités et de livres de raison. Dans la république florentine après 1494, on parle donc beaucoup, y compris parce qu'a retrouvé une nouvelle vitalité l'opposition entre la république (comme république nouvelle du Grand Conseil) et la tyrannie, dont on sait que c'est le régime où la parole politique est bridée, confisquée ou faussée, absente ou pervertie. Dans la république florentine la parole est en revanche redevenue, naturellement, le premier outil et la première des manifestations de toute politique possible. Il ne s'agit pas là d'énoncés abstraits mais d'un constat historique : il existe alors à Florence des instances multiples de parole collective : il s'agit d'y parler et d'y écouter, de convaincre et de comprendre, et ces instances se déclinent sous les formes les plus variées de la sphère privée (les salles de réception et les jardins des grandes familles, où l'on est invité) aux espaces semi-privés (les loggias, les rues, les boutiques où l'on passe - dans un va et vient non régulé) et aux espaces publics et communs où l'on est élu, ceux qui disent l'être ensemble des citoyens (les salles où sont convoquées les *pratiche* - ces réunions de sages auxquels la *Signoria* demande leur avis en temps de crise – et les différents conseils, plus ou moins « étroits » ou « larges »²⁷ – y compris le premier d'entre eux, nouveau « prince de la cité » depuis la réforme constitutionnelle de la cité à la fin de l'année 1494, à savoir le Grand Conseil). Machiavel a une solide expérience de ces paroles croisées qui parfois relèvent des discussions et des débats et parfois – c'est le cas dans les conseils – de la juxtaposition de harangues plus ou moins longues, chacune résumant une position individuelle ou collective. En tant que chancelier, il a même été un de ces scribes-greffiers des *pratiche*, chargés d'établir certains des procès-verbaux de ces réunions publiques, réunies assez souvent entre 1498 et 1512²⁸. Il a été également de 1516 à 1521 un des invités assidus des réunions littéraires et politiques régulièrement organisées dans les jardins de la famille Rucellai (*gli orti oricellari*)²⁹ dont il nous a dit lui-même combien ils avaient pu constituer à la fois l'origine et la matrice de la rédaction de plusieurs de ses œuvres - au moins - des *Discours sur la première dé-*

cade de Tite Live et de *l'Art de la guerre*, peut-être, c'est du moins ce que je crois, de son *Dialogue sur notre langue*.³⁰ Il n'est même pas exclu que l'un ou l'autre des textes de Machiavel (notamment ceux pour lesquels les débats sur l'attribution ont été les plus vifs comme le *Discours sur notre langue*³¹ ou *la Comédie en vers*³²) relève de rédactions plurielles et d'un dialogue concret d'écriture entre les devants des jardins des Rucellai. En outre, certains des blocs de sa correspondance notamment avec Francesco Vettori entre 1513 et 1515 ou avec Francesco Guicciardini entre 1521 et 1526 relèvent de véritables dialogues continus et redoublés puisque chaque lettre constitue en elle-même une mise en scène d'un impossible dialogue, du fait de l'éloignement, mais avec la mobilisation de façon formelle d'une accumulation de questionnements rhétoriques hypothétiques (du type « si vous me disiez que... je répondrais que... »). Il n'est pas étonnant donc que l'on puisse constater, comme nous avons tenté de le montrer dans la postface de notre édition du *Prince*,³³ que ce dialogisme est constitutif d'une partie de la syntaxe machiavélienne y compris dans un texte qui se présente comme un traité somme toute assez classique.³⁴ Recours à un véritable ballet de tous les pronoms sujets possibles (je, tu, il, nous, vous, eux) et usage fréquent des interrogations rhétoriques sont les deux volets d'une tentative constante de personnaliser (fût-ce de façon indéfinie) et de problématiser certains stades de l'argumentation. Ce choix peut même déboucher sur de vrais dialogues rapportés (dont le plus significatif est celui de la fin du chapitre III entre le cardinal de Rouen et l'auteur³⁵). D'une part, l'auteur donne ainsi une inscription historique au propos et de la chair à son argumentation mais aussi, d'autre part, il lui confère une structure ouverte qu'il pilote, certes, mais qui, dans une certaine mesure, se soumet aux aléas du dialogue postulé. C'est en ce sens que, selon nous, le *Prince* n'est en rien un traité traditionnel, pas plus que ne le sont – mais la chose est plus évidente – les *Discours*, ce que l'étude de certaines formes de l'argumentation peut aisément le confirmer. Le tempo de la parole politique dans ces dialogues qui ne sont pas toujours présentés comme tels sont ainsi différents des rythmes qui prévalaient dans les écrits de gouvernement. Les mots vont et viennent aux grés du jeu des questions et des réponses, des hypothèses et des développements, les confortant ou les infirmant. Le temps de l'argumentation n'est pas resserré et la syntaxe peut s'y déployer de façon différente car l'important est l'enchaînement des argumentations plus que l'injonction des consignes ou la condensation hiérarchisée de l'information. À côté de la règle existe toujours une exception contrairement à ce qu'on a souvent prétendu à propos d'une écriture machiavélienne que d'aucuns se plaisaient à dire apodictique voire péremptoire fondée qu'elle serait sur des enchaînements d'alternatives exclusives. Certes, il est indéniable que Machiavel apprécie les tentatives de classer une matière à traiter grâce aux *aut aut* (o...o... ; soit...soit...) d'une logique binaire mais il n'en reste pas moins que le tiers n'est jamais vraiment exclu : les réalités sont parfois mixtes (il n'est que de voir les « principats mixtes » du chapitre III du *Prince*), l'ordre de l'infanterie dans le chapitre XXVI est un « ordre tiers », il existe (malgré le discours binaire des deux humeurs du chapitre IX – le peuple et les grands) une troisième « humeur » constitués par les soldats.

Les « discours » constituent une forme bien adaptée à cette pratique dialogique en tant qu'il sont à chaque fois un *examen*, relevant donc d'une pratique formelle radicalement inédite³⁶ : leur cartographie, dans le recueil, bouscule la linéarité progressive au profit d'une succession de noyaux de sens, comme un archipel de cas et de nœuds politiques. L'écriture déborde car la réalité est imprévisible

et car *l'examen* doit à chaque fois prendre en compte la nature de l'adéquation entre les *catégories* abstraites, les *faits* et leurs *effets* (les premières n'ayant strictement aucune *signification politique* sans les deux autres). Le temps politique se dissout dans la multiplicité des cas avant de se recomposer dans des propositions en nombre limité - souvent transmises par les titres apposés à chacun des *Discours*. Mais, attention, cette coagulation ou condensation ponctuelle de la pensée n'autorise pas le retour à une maîtrise absolue du temps politique : dans l'histoire machiavélienne, pointe toujours à un moment ou à un autre la nécessité d'un pari, d'un saut dans le vide, où l'acteur politique prend une décision dont il ne sait pas vraiment sur quel résultat elle débouchera. C'est là le sens véritable de l'articulation entre *vertu* et *fortune* et du poids de la « qualité des temps », deux composantes récurrentes de la pensée du Secrétaire florentin. La rhétorique de l'état d'urgence porte en elle une sorte de suspens permanent qui doit trouver une traduction dans les langages de la politique : c'est là l'origine de l'historicité revendiquée de toute les propositions machiavéliennes qui n'existent qu'au regard d'enjeux politiques identifiés et déterminés (et non au regard de leur horizon cognitif).

Ainsi, au terme de ce parcours, c'est bien le temps précipité et imprévisible de la guerre qui s'impose au propos machiavélien en dernière instance. Ce temps qui fait qu'au-delà de l'analyse lucide et rationnelle que peut en faire l'homme d'état expérimenté, on peut toujours espérer une (bonne) surprise. Voilà pourquoi dans le dernier chapitre du *Prince* Machiavel fonde son appel à une libération de l'Italie sur le constat que la péninsule connaît la pire des situations qui soit. Voilà enfin pourquoi au crépuscule de sa vie (il meurt en juin 1527), durant la désastreuse campagne de la Ligue de Cognac, quelques jours avant le sac de Rome, il peut encore écrire à son ami Vettori à la mi avril 1527 : «Con questa tramontana conviene che voi ancora navichiate, et resolvendosi alla guerra, tagliare tutte le pratiche della pace (...) perché qui non bisogna più claudicare, ma farla alla impazzata : et spesso la disperazione truova de' rimedii che la electione non ha saputo trovare » avant de conclure sur ces mots « Io amo messer Francesco Guicciardini, amo la patria mia più dell'anima; et vi dico questo per quella esperienza che mi hanno data sessanta anni, che io non credo che mai si travagliassino i più difficili articoli che questi, dove la pace è necessaria, et la guerra non si puote abbandonare ».³⁷ La paix est nécessaire mais on ne peut renoncer à mener la guerre ; il faut cesser de « claudiquer » et se lancer en avant de façon déraisonnable (*alla impazzata*, c'est-à-dire comme un fou). Machiavel, une dernière fois, trouve les *mots* justes, des mots vivants et ouverts, qui n'ont rien d'abstrait, en tant qu'ils enclenchent une dynamique dont l'issue reste problématique, pour dire, en même temps, la faillite d'une rationalité politico-militaire, la survie d'une volonté politique et le maintien d'une tension morale. Et ce qui rend possible ici la réaction, le refus du renoncement, c'est la mobilisation d'une éthique républicaine viscérale (rien n'est plus important que la sauvegarde de sa patrie), comme cœur battant d'une langue de la politique où les faits les plus têtus n'effacent pas les espoirs les plus fous.

¹ Pour toutes les questions biographiques, voir Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *Machiavel. Une vie en guerres*, Paris, Passés composés/Humensis, 2020 (sous presse). Par ailleurs, la présente contribution dépend évidemment du travail 'dual' que je poursuis depuis plus de vingt ans avec Jean-Claude Zancarini, ce qui explique les nombreuses références au cours du texte à nos travaux communs.

² Sur les guerres d'Italie, voir l'ouvrage récent de Christine Shaw et Michael Mallett, *Italian Wars*, Pearson, 2012 ainsi que Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *Les guerres d'Italies. Des batailles pour l'Europe*, Gallimard, 2003. Sur la question de la narration des guerres voir *Narrating Wars*, M. Mondini & M. Ropscher (eds.), Duncker & Il Mulino, Berlin/Bologna, 2013. Sur la question du rythme chez Machiavel voir M.C. Figorelli, "Machiavelli i ritmi del segretario e i tempi dello scrittore", in *Festina lente. Il tempo della scrittura nella letteratura del Cinquecento*, a cura di C. Cassiani e M.C. Figorilli, Introduzione di N. Ordine, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2014.

³ Francesco Guicciardini *Storie fiorentine* (1508) : « avec la venue du roi Charles était entrée en Italie une flamme et une peste qui non seulement changea les États mais les façons de les gouverner et les façons de faire la guerre ».

⁴ G. Savonarola, *Prediche sopra i Salmi*, a c. di V. Romano, Roma, Belardetti 1974, VII: 123-24 – sermon du 25 janvier 1495.

⁵ L'expression se trouve dans la *Consolatoria*, écrite par Guicciardini en septembre 1527 peu de temps après l'échec de son grand dessein stratégique de la ligue de Cognac.

⁶ Lettre au dataire Giberti du 28 mai 1527, quelques semaines après le sac de Rome.

⁷ On sait que l'une des provocations les plus étonnantes de la pensée machiavélienne consiste à poser le caractère positif des conflits pour l'ordre républicain puisque les bons conflits renforcent la liberté. Voir sur ce point, Gabriele Pedullà, *Machiavelli in Tumult*, Cambridge University Press, 2018 ainsi que J.-L. Fournel, « Il genere e il tempo delle parole : dire la guerra nei testi machiavelliani », in *The Radical Machiavelli. Politics, Philosophy and Language*, edited by F. Del Lucchese, F. Frosini and V. Morfino, Boston & Leiden, Brill, 2015: 23-38. Voir également pour une perspective plus générale mais aussi plus technique, M. M. Fontaine & J.-L. Fournel (eds), *Les mots de la guerre dans l'Europe de la Renaissance*, Genève, Droz, 2015.

⁸ Voir comme exemple de cette légende noire les quatre volumes de la « biographie » de Savonarole par Franco Cordero (Bari, Laterza 1986-1988). Pour une perspective plus historique et moins polémique voir les travaux de Donald Weinstein ainsi que les nombreux travaux liés au centenaire savonarolien, publiés depuis 1994 par l'éditeur florentin SISMEI / Edizioni del Galluzzo.

⁹ Voir sur les ambivalences des positions de Machiavel sur Savonarole, J.-L. Fournel & J.-C. Zancarini, « Il Savonarola di Machiavelli », *Bruniana e Campanelliana, Ricerche filosofiche e materiali storico-testuali* XX, 1 (2014): 47-60.

¹⁰ *LES DISCOURS/DE L'ETAT DE PAIX ET/DE GUERRE, DE MESSIRE/NICOLAS MACHIAVELLI, SECRETAIRE ET CITOYEN/Florentin, Sur la premiere decade de /Tite Live, traduit d'Italien/en François./PLUS UN LIVRE DU/mesme aucteur intitulé,/le Prince./[Marque]/A PARIS,/Chez Hierosme de Marnef, & Guillaume/Cavellat, 1571. L'expression se trouve dans la lettre de dédicace à l'édition de 1571 du *Prince* et des *Discours* (ff 3v). Il n'est pas sans intérêt de rappeler que cette remarque est insérée dans un passage où Gohory critique durement les choix de traduction de Gaspard d'Auvergne dans sa traduction du *Prince* (1553) en déclarant que, dans celle-ci, D'Auvergne ha « tenu une voye contraire a la mienne de iuger toujours son style meilleur, d'autant que il s'esloigneroit plus de son auteur, lequel avait premier anticepe les mots propres et naturelz et les termes d'estat » (*ivi*, ff 3v).*

¹¹ Pour ce texte important qui ne fut pas publié du vivant de l'auteur mais fait le point sur son rapport à la langue de la politique en choisissant justement pour le temps de la fiction dialogique l'hiver 1494 durant lequel est mis en place la réforme des institutions républicaines, voir J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, *La Grammaire de la république. Les langages de la politique chez Francesco Guicciardini* (Genève, Droz, 2008) ainsi que l'édition française commentée que nous en avons donnée (F. Guicciardini, *Écrits politiques*, Paris, PUF 1996).

¹² L'expression *arte dello stato*, il faut le remarquer, est un hapax machiavélien et n'apparaît qu'une seule fois telle quelle, à la fin de la plus célèbre des lettres de Machiavel, celle qu'il adresse à Francesco Vettori le 10 décembre 1513 (et qui ne sera pas connue du vivant de Machiavel). La lecture que j'exprime ici sur le sens du mot *arte* part du travail de réflexion sur la traduction de Machiavel qui a été réalisé avec Jean-Claude Zancarini : il se démarque tant des multiples analyses qui croient voir hâtivement dans ces mots une quelconque épiphanie d'un savoir scientifique de l'Etat moderne que des propositions récentes de Carlo Ginzburg sur l'importance qu'aurait ici pour Machiavel la lecture d'un des commentaires à l'*Ethique* d'Aristote portant à identifier dans « l'aggressiva novità dell'espressione arte dello stato » la trace de la distinction aristotélicienne entre art et prudence, avec la mise en évidence de la sphère de l'*arte* comme sphère moralement neutre (cf C. Ginzburg, *Nondimanco*, Milano, Adelphi, 2018, p. 55-57).

¹³ Même si celle-ci a son importance et constitue probablement un des critères de sélection des membres de la chancellerie (comme ont pu le remarquer dans des perspectives différentes mais, somme toute, complémentaires Mario Martelli - "L'altro Niccolò' di Bernardo Machiavelli", *Rinascimento*, XIV, 1974: 39-100 -, Nicolai Rubinstein - "The Beginnings of Niccolò' Machiavelli's career in the Florentine Chancery", *Italian Studies*, XI, 1956: 72-91 – et Robert Black – "Machiavelli, servant of the Florentine republic", in *Machiavellism and Republicanism*, G. Bock, Q. Skinner and M. Viroli (eds), Cambridge, Cambridge University Press 1990: 71-100).

¹⁴ Sur l'importance de la notion de "conjoncture", je me permets de renvoyer aux questions de méthode développées aux débuts de nos deux ouvrages – cf J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, *La politique de l'expérience. Etude sur Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002 et *La Grammaire de la Républiques. Les langages de la politique chez Francesco Guicciardini*, Genève, Droz, 2009.

¹⁵ C'est ce que semble proposer l'étude de Robert Black citée précédemment : marqué qu'il est par ses travaux précédents sur Benedetto Accolti et la pensée politique des chanceliers florentins, Black postule une continuité dans les textes de Machiavel par rapport aux chanceliers humanistes de la fin du XIV^e et de la première moitié du XV^e siècles. Il en va de même, à un degré moindre, du travail de Nicolai Rubinstein (pour ces deux références voir *supra* en note).

¹⁶ N. Machiavelli, *Legazioni, commissarie e scritti di governo* (à partir de maintenant LCS), *Edizione nazionale delle opere di Machiavelli*, Roma Salerno, 2000 sqq., vol. I: 33 («confortianvi adunque per lo avvenire a non preterire dello scrivere, perché siamo certi che ora per ora accade costi' qualcosa di nuovo da avvisare : il che facendo farete el debito vostro e cosa grata a noi e a tutto questo popolo»). Là encore les exemples pourraient être multipliés.

¹⁷ Ivi, II: 629 : "non è necessario ti scusi dello scrivere spesso perché è cosa sommamente desiderata da noi ; e pero' voliamo che non perdoni alla penna, ancora che non ti occorressi cosa di molto momento".

¹⁸ Ivi, I: 115 ("imponiamti ce ne dia notitia"). On remarquera qu'au fil des ans l'assurance du secrétaire grandit et son ton devient à l'occasion plus autoritaire à l'égard de ses correspondants (LCS, II, 142, 145).

¹⁹ Ivi, I: 356 («e perché varii casi possono occorrere ciascun di' che, al presente, non si possono né prevedere né dartene particolare intruzione, oltre a rimetterci alla prudenzia tua l'imponiamo che di ogni cosa che accadrà ci dia subito particolare avviso ; e noi per nostre lettere ti faremo intendere e commettereno quanto voliamo facci»). Voir aussi LCS, II, 158, 219.

²⁰ Ivi, II: 142 : "più per non mancare di risposta alle vostre de' 6 e 8 del presente vi scriviamo questa che per iudicare noi necessario el rispondervi. Perché non contenendo le vostre altro che disordini passati e sospezione del futuro né possendo noi al presente farvi convenienti provvedimenti, ci pare perdere el tempo in scrivervi. *Tamen* per il debito dello officio nostro vi commendiamo delli avvisi datoci e confortianvi a fare in coteste occorrenze quello di buono vi sia possibile, non mancando di avvisarci continuamente". On trouve toutefois, au nom d'une économie stricte de l'écriture utile des remarques sur la nécessité de ne pas écrire quant on n'a rien de nouveau à dire (LCS, I: 157 et 166).

²¹ LCS, II: 55.

²² Parmi des dizaines d'occurrences citons par exemple, pour *tamen*, LCS, I, 105, 196, 204, 214, 218, 229, 271, 293, 295 etc.

²³ *Ibid.*, II, 42 ("confortandoti di nuovo, come per altro ti si è scritto, a stare vigilante, né risparmiare la penna per avvisarci di tutto quello presentissi, ancora che cosa minima e non di molta importanza"). A l'occasion il est d'ailleurs reproché à Machiavel lorsqu'il est en mission de ne pas se plier à ce réquisit =(cf les lettres de ses amis Niccolò Valori et Biagio Buonaccorsi durant la legazione auprès de Cesare Borgia à l'automne 1502 - *Lettere, op. cit.*: 72, 89, 91, 104 – que l'on comparera avec les lettres officielles envoyées par la Signoria et les Dix à Machiavel durant la même période in LCS, II).

²⁴ Cette question de l'*offizio* est présente d'emblée dans les écrits de gouvernement (cf LCS, I, 23). *Offizio*, ou *ufficio*, ou *debito*, est d'ailleurs un des termes récurrents dans toutes les lettres de chancellerie. On se rappellera, dans le prologue des *Discours*, la revendication pour justifier son écriture d'une allusion à ce que doit être l'*offizio di uomo buono* (le devoir de l'homme bon).

²⁵ Voir J.-J. Marchand, « I giochi di travestimento del Machiavelli diplomatico tra codice ufficiale e codice familiare », in *Studi machiavelliani*, Firenze, Polistampa, vol. II: 297-310.

²⁶ La traduction est tirée des annexes de notre édition du *Prince* (*op. cit.*).

²⁷ Ces adjectifs renvoient respectivement à des conseils comportant peu de membres ou un grand nombre de membres.

²⁸ Voir sur ce point les travaux de Denis Fachard et son édition des procès-verbaux des *consulte e pratiche* (Genève, Droz, 4 volumes 1988-2002).

²⁹ Sur les *orti oricellari*, sur leur création par Bernardo Rucellai et sur les deux phases de leur histoire voir avant tout les travaux de Rita Maria Comanducci (« Gli Orti Oricellari », *Interpres*, XV, 1995: 302-335 ; «Impegno politico e riflessione storica. Bernardo Rucellai e gli Orti Oricellari», in *I ceti dirigenti in Firenze dal gonfalonierato di giustizia a vita all'avvento del ducato*, sous la dir. d'E. Insabato, Lecce, Conte editore 1999: 153-170, l'entrée sur les orti oricellari dans *Enciclopedia Machiavelli* – Treccani, Roma, vol. 2, 2014 – ainsi que l'entrée du *Dizionario biografico degli italiani* sur Bernardo Rucellai. Voir aussi F. Gilbert, «Bernardo Rucellai e gli Orti Oricellari» in *Machiavelli e il suo tempo, op. cit.*: 15-66; J. Barthes, « Un giardino, due congiure : gli Orti Oricellari », in *Atlante della letteratura italiana*, vol.I, *op. cit.*: 694-701. C'est à Felix Gilbert que revient le mérite d'avoir établi une distinction entre les deux périodes de ces réunions, la première de 1502 à 1506 ; sous le gonfalonierat de Soderini, la seconde de 1512 à 1522. Les premières réunions des *orti* commencèrent quand Bernardo Rucellai

s'était mis à l'écart de la vie politique florentine entre 1506 et 1511 (interdiction avait été faite aux Rucellai d'organiser des réunions dans l'Eglise de leur quartier et dans leurs palais, d'où ces réunions informelles dans l'espace privé de leurs jardins). Les réunions reprurent après la mort de Bernardo – et quelques années après le changement de régime de 1512 – dans une perspective politique différente (et c'est dans cette deuxième phase bien sûr que s'inscrit l'intervention de Machiavel).

³⁰ Voir sur ce point les lettres de dédicace de ces deux œuvres.

³¹ En français, voir l'édition récente du texte par Laurent Vallance (*Discours sur notre langue*, Editions Rue d'Ulm, Paris, 2017) ; en italien, je renvoie pour le résumé des débats sur l'attribution et la mise en perspective de ce texte à sa publication par Paola Cosentino dans l'édition nationale des œuvres du Florentin (*Opere letterarie*, t. II. *Scritti in poesia e in prosa*, Roma, Salerno, 2013).

³² Voir sur ce point Pasquale Stoppelli, *Commedia in versi da restituire a Niccolò Machiavelli. Edizione critica secondo il ms. Banco Rari 29*, Edizioni di storia e letteratura, Roma, 2018.

³³ Voir J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « Des mots pour comprendre et pour agir », postface de Machiavel, *Le Prince / De principatibus*, Paris, PUF, 2000.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Sur ce dialogue rapporté voir J.-L. Fournel, « La Guerre et l'État. Statuts et histoires d'un micro-texte machiavélien (*Le Prince*, III, 48) », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 17 juin 2014, consulté le 17 juin 2014. URL : <http://rhetorique.revues.org/258> ; DOI : 10.4000/rhetorique.258.

³⁶ La critique s'accorde à juste titre pour considérer que les « discours » de Machiavel n'ont aucun précédent formel véritable. Machiavel donne naissance par ce texte à une forme particulière de texte politique ce que l'usage d'un mot aussi fréquent que « discours » tend à dissimuler. En fait, je tiens pour ma part que le *discorso* machiavélien relève plus de *l'examen* – comme dispositif herméneutique spécifique – que du *discours* – comme catégorie rhétorique. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles on considère que c'est la traduction de l'ouvrage de Machiavel qui entraîne l'apparition du mot « discours » dans la langue française.

³⁷ Lettre du 26 avril 1527 in *Opere*, Corrado Vivanti (ed.), vol. II, Turin, Einaudi, 1999.

La strategia della partecipazione. Il caso italiano del Movimento 5 Stelle

Edoardo Maria Bianchi (Università di Bologna)

1. Introduzione

Viviamo tempi, politicamente, interessanti: su questo non c'è alcun dubbio. Se poi siano interessanti nel senso comune, euforico del termine, in quello più distaccato della curiosità scientifica, o in quello quasi ironico e quasi disforico in cui i cinesi usano questa espressione, alla sensibilità politica di ciascuno di stabilirlo. Quel che è successo è che, non all'improvviso certo, ma infine con chiarezza, gli strumenti con cui si era soliti analizzare e comprendere il dominio della politica hanno smesso di funzionare. Da una parte le cosiddette "ideologie"¹ otto-novecentesche, grandi generatori, e stabilizzatori, di forme dell'espressione e del contenuto, capaci di determinare effetti di senso coerenti su tutti i piani di immanenza semiotici², hanno perso tenuta e presa: al punto che è diventato ormai comune parlare di una "fase post-ideologica" della politica. Dall'altra categorie date quasi per scontate, considerate quasi a-storiche, sono diventate viepiù indecifrabili, viepiù incapaci di ritagliare adeguatamente la topologia e la fenomenologia del politico³.

Una in particolare, nel suo indebolirsi e per alcuni venir meno, ha fatto molto rumore, generando forti resistenze: destra *vs* sinistra. Categoria rassicurante nel suo semplice binarismo, così radicata da apparire una categoria dello Spirito e quasi incarnata nella simmetria bilaterale del corpo. Destra-sinistra⁴ infatti riusciva a sussumere praticamente ogni altra opposizione individuata nel dominio politico – conservatori *vs* progressisti, liberali *vs* socialisti, socialisti *vs* comunisti, nazionalisti *vs* internazionalisti, classi dominanti *vs* classi subalterne, ecc. –, e veniva proiettata con facilità tanto su contesti storici lontani – per esempio l'opposizione tra ottimati e popolari nella tarda repubblica romana, o quella tra Tories e Whigs nell'Inghilterra post-rivoluzionaria – quanto su contesti geografici sui generis – per esempio l'opposizione tra Repubblicani e Democratici nella politica statunitense.

Ma se ancora destra e sinistra non hanno smesso di circolare nel discorso politico e in quello dei media, e se ancora organizzano indubbiamente una parte consistente dell'elettorato, la loro adeguatezza ai diversi livelli d'analisi risulta ormai problematica: da un punto di vista descrittivo, infatti, sempre meno forze politiche fanno riferimento a esse (ma questo potrebbe anche essere un effetto, più che una causa, dell'indebolimento della categoria); da un punto di vista esplicativo, sempre meno riescono a rendere conto di differenze politiche effettive (si veda per esempio come sulle materie monetarie, economiche e quindi sociali, forse

le più decisive nella storia europea degli ultimi quindici-venti anni, le politiche della destra e della sinistra del parlamento europeo – Partito Popolare e Partito Socialista – siano state sostanzialmente convergenti); sempre meno risultano di qualche utilità predittiva (si consideri lo stupore, della gran parte di osservatori e commentatori, di fronte ai casi Brexit, Trump o ai risultati delle ultime elezioni politiche italiane)⁵.

A riascoltare oggi la canzone *Destra-sinistra* di Gaber – uomo di sinistra cui non si perdonava l'aver sposato una donna di destra –, del 1994, suona decisamente profetica. Tanto più che il caso italiano, che è quello su cui qui ci concentreremo, è in questo senso esemplare: ciò che rimane della destra (Forza Italia, Fratelli d'Italia) e della sinistra (Partito Democratico, Liberi e Uguali) si ritrova all'opposizione, con i due rispettivi principali partiti a votare concordi su un buon numero di provvedimenti (durante la leadership di Matteo Renzi sul Partito Democratico diversi commentatori consideravano addirittura plausibile l'ipotesi di un "Partito della Nazione" che tenesse insieme PD e Forza Italia in un comune fronte anti-populista); mentre un movimento nuovo che si definisce esplicitamente né di destra né di sinistra governa con un partito vecchio che si vuole di destra ma che storicamente era stato definito «una costola della sinistra»⁶.

Ci sarebbe davvero di che far implodere, o piuttosto esplodere, un quadrato semiotico: in senso proprio letterale, se seguiamo Claudio Paolucci (2010: cap. 3) nel considerare che le operazioni di neutralizzazione e complessificazione, rappresentate qui rispettivamente dalle due forze di governo in Italia – MoVimento 5 Stelle e Lega –, non possono essere lette all'interno della categoria – destra *vs* sinistra in questo caso – ma si risolvono esattamente nella non pertinentizzazione della stessa, nella linea di fuga dall'opposizione che apre lo spazio per nuove differenze e opposizioni.

Prima di entrare nel merito del caso di studio scelto, però, ritengo necessaria, dato il tema e l'obiettivo di questo numero della rivista, una piccola premessa di ordine teorico e metodologico sulla coppia espressione/contenuto: sarà per evidenti motivi piuttosto sintetica, ma spero non risulti per questo meno chiara.

2. Premessa su espressione e contenuto

Espressione e contenuto sono certamente una delle categorie fondamentali della teoria semiotica, e la loro individuazione una delle prime operazioni di ogni analisi semiotica. Di questa categoria mi preme qui sottolineare due aspetti, e di conseguenza un potenziale pericolo.

Innanzitutto, stante la sua definizione nel classico Hjelmslev (1943), l'assoluta *solidarietà* tra i due funtivi della funzione segnica: non trattandosi di due entità sostanziali, non c'è niente che in sé sia espressione o contenuto. Tanto che Hjelmslev stesso si premurava subito di specificare come la definizione fosse puramente «operativa» e «formale». Espressione e contenuto, quindi, non possono mai definirsi in modo indipendente l'una dall'altro, come se la prima veicolasse o comunicasse il secondo, ma sempre l'una per l'altro in un unico gesto (si veda la celebre immagine saussuriana del recto e del verso del foglio di carta).

A questa solidarietà si correla il riconoscimento, da parte della semiotica echiana in particolare, di una piena *reversibilità* tra i due piani: ciò che è espressione in una determinata funzione segnica può diventare contenuto di un'altra, e viceversa, ciò che è

contenuto in una determinata funzione segnica può diventare espressione di un'altra (si vedano del resto, nello stesso Hjelmslev, le definizioni di "semiotiche connotative" e di "metasemiotiche"). Come notato da Andrea Valle (2003), senza questo principio di reversibilità non sarebbe possibile un'articolazione della definizione hjelmsleviana con la semiotica peirciana, fondata sul principio triadico d'interpretanza. In questo stesso senso, infatti, Eco (1984) faceva attenzione a non separare, in un diagramma poi divenuto celebre, un continuum dell'espressione da un continuum del contenuto: è solo durante l'analisi infatti, su di un oggetto di senso determinato, che si definiranno volta per volta espressione e contenuto, forma e sostanza⁷. Ed Eco (1990) si premurava, nel prestare la voce a un modello enciclopedico artificiale di semiosi infinita, di sottolineare come il lavoro interpretativo non consistesse nell'associare un contenuto mentale a un'espressione materiale, ma nel sostituire segni con segni.

Il rischio cioè, già messo in luce tra gli altri da Valle (2003) e Paolucci (2010: cap. 4), è altrimenti quello di assimilare, con mossa conforme alla tradizione metafisica occidentale, l'espressione al sensibile e il contenuto all'intelligibile (come in qualche modo accade nei lavori di Floch sul plastico, nella distinzione greimasiana tra un livello lessematico di superficie e un livello semico profondo, e nella stessa proposta fontanilliana di considerare la gerarchia tra i diversi piani d'immanenza o pertinenza semiotici come un percorso generativo dell'espressione da affiancare a quello del contenuto). Se prendiamo atto del rapporto puramente differenziale tra espressione e contenuto, è chiaro che non è possibile parlare dell'una senza parlare dell'altro: pensare a una politica vuota di contenuti⁸, o a un'espressione che si limiti a rappresentare un contenuto che la precede, è un non-senso in semiotica. Il caso che prenderemo in considerazione, perciò, non potrà fare eccezione.

Trattandosi di una forza politica, che si avvale di segni, testi, oggetti e pratiche molteplici, il livello di pertinenza adeguato, tra quelli individuati da Fontanille, sembra essere almeno quello delle strategie, «principe de composition syntagmatique des pratiques entr'elles» (Fontanille 2008: 28)⁹. Per motivi di tempo e di spazio, inoltre, il corpus di riferimento, potenzialmente immenso, è il risultato di una selezione drastica, inevitabilmente discutibile: non potendo qui raccogliere e analizzare un corpus statisticamente esauriente delle produzioni semiotiche del MoVimento 5 Stelle, enunciate con cadenza quotidiana su media molteplici, ci limiteremo a prendere in considerazione quelle che riteniamo più rappresentative – perché legate alla dimensione autodescrittiva – e più distintive. Tanto più che la forza politica qui indagata, seppur giovane, è estremamente mutevole e dinamica per natura, con i suoi strumenti e apparati che vengono costantemente aggiornati, come avviene con le versioni in divenire via via rilasciate dei prodotti informatici (come vedremo, l'analogia non è peregrina).

3. *Il MoVimento 5 Stelle*

3.1 *Motivi d'interesse*

La politica italiana è, ovviamente, quella più nota a chi scrive. Non dipende solo da questo, tuttavia, la scelta dell'oggetto di studio. Il MoVimento 5 Stelle (M5S di qui in avanti), infatti, ci sembra al tempo stesso un fenomeno esemplare di una tendenza politica più generale – in estrema sintesi la messa in discussione, in un contesto di globalizzazione, delle forme tradizionali della democrazia rappresentativa –, e originale quanto a forme specifiche di organizzazione e a successo¹⁰.

I motivi di interesse semiotico per il M5S sono del resto molteplici, e diversi studi hanno già cominciato a metterne in luce qualcuno, in particolare in riferimento alla figura chiave del fondatore, Beppe Grillo¹¹: la connessione e l'ibridazione di generi testuali e discorsivi diversi, che consente estrema libertà espressiva e impermeabilità alle critiche (Saleri & Spinelli 2009); l'uso cruciale del corpo, dei pronomi personali, e di tutti i procedimenti del comico – dalla satira alla caricatura, dall'abbassamento alla parodia (Cosenza 2018); la questione, squisitamente semiotica, della verità e del falso, rispetto alla quale il discorso mediatico su fake news e postverità risulta spesso banalizzante o addirittura fuorviante (Lorusso 2018). Ma potremmo aggiungere la funzione del riso, come noto tema carissimo a Umberto Eco, e recentemente approfondito da Claudio Paolucci¹², l'importanza dei processi alla periferia di una semiosfera, nei momenti in cui il centro si indebolisce, nella teoria della cultura di Lotman; uno sdoppiamento attoriale del Destinante nelle figure dei due fondatori, con Beppe Grillo come garante dei valori di fondo e grande manipolatore – in senso semiotico, non nel senso comune, disforicamente connotato, del termine –, e Gianroberto Casaleggio come visionario prefiguratore di scenari e programmi futuri (non a caso con la prematura scomparsa di quest'ultimo, e una maggiore istituzionalizzazione del MoVimento, il ruolo di Grillo cambierà per ricoprire in parte quello dell'altro fondatore); il riuso vorace di forme espressive provenienti da tradizioni molteplici; l'attenzione per la variegata dimensione del senso comune.

Si aggiunga l'estrema carenza, già rilevata da Giovanna Cosenza (2018), degli studi giornalistici, politologici e accademici sul M5S, liquidato spesso con le etichette, vaghissime e pesantemente valutative, di "anti-politica" e "populismo": inadeguate entrambe, a mio avviso, a un fenomeno così complesso. Da un lato infatti non si può definire anti-politica una forza che concorre alle elezioni di ogni livello: a meno che non si riduca la politica alla forma partito e al professionismo degli attori in gioco, nel qual caso l'elemento di forte contraddizione espresso dal prefisso *anti* sarebbe perfettamente pertinente. Dall'altro, nonostante l'auto-appropriazione tattica, da parte di Grillo, dell'appellativo rivoltogli dagli avversari a fini svalutativi, sembra difficile definire populista – se populista è chi privilegia «modalità di tipo plebiscitario» e «leader carismatici» (dall'Enciclopedia Treccani), o diffida «verso tutto ciò che non può esser racchiuso nella dimensione dell'immediatezza, della semplicità, del rapporto diretto e visibile con la realtà, delle abitudini e delle tradizioni» (Tarchi 2015: 61) – un movimento che, come vedremo, si fonda sulla rinuncia all'operazione di delega e sulla partecipazione costantemente rinnovata della cittadinanza al processo politico. Non c'è per esempio, nel M5S, quel richiamo a un mitico passato non conflittuale che Tarchi (2015), nel passare in rassegna gli studi sul tema, individua come tratto costante del populismo: piuttosto c'è un riferimento continuo a un futuro di medio periodo, a quel che sarà nei prossimi venti-trent'anni. Così come non c'è, in termini di aspettualizzazione attoriale (Greimas 1976), una valorizzazione del "popolo" come indistinta totalità integrale, ma piuttosto una tematizzazione della comunità come indistinta unità integrale o totalità partitiva in cui ognuno vale uno (vedi *infra*).

Per di più gli studi sul M5S, e l'analisi di Tarchi è in questo senso esemplare, si concentrano spesso quasi esclusivamente sulla figura di Grillo e sui suoi enunciati, a discapito della ben più ampia dimensione enunciazionale del movimento. Cominceremo allora delineando in breve, nel modo più scarno e descrittivo possibile, la struttura e la storia del M5S, per poi presentarne la strategia politica principale sullo sfondo di ciò a cui si oppone.

3.2 Breve storia del MoVimento 5 Stelle

Il M5S nasce definendosi, in negativo, un non-partito, una non-associazione regolata da un non-statuto. Non ha nessuno degli organi fondamentali per un partito, né a livello centrale né a livello locale: non ha sede fisica, segretario, segreteria, presidenza, assemblea, sezioni territoriali, tesseramento. Non tiene congressi dei suoi tesserati o dei suoi delegati.

A livello centrale, al di là delle figure dei fondatori, è definito in positivo da due strumenti informatici principali, il blog (oggi www.ilblogdellestelle.it, organo delle comunicazioni ufficiali, aperto a tutti) e il sistema operativo accessibile dal più vecchio sito www.movimento5stelle.it (Rousseau, organo della vita interna del movimento, visibile a tutti in modalità ospite ma aperto nelle sue piene funzionalità solo agli iscritti con documento d'identità certificato). A livello locale, meetup sorti e gestiti in sostanziale autonomia nelle singole comunità locali, discutono i problemi del territorio e si occupano della costituzione delle liste amministrative: i rapporti con il centro, gestiti da uno Staff che è forse l'attore più fantasmatico e meno trasparente (per il nome che comunica anonimato, per il non accesso alle informazioni sulla sua composizione e costituzione, per i tempi e le modalità di risposta non definiti con chiarezza), sono volutamente piuttosto blandi, limitandosi per lo più alla certificazione del simbolo alla lista e al supporto di esponenti nazionali alle campagne elettorali per le amministrative (fanno in parte eccezione le città più grandi e mediaticamente più in vista, Roma in particolare, dove si è talvolta assistito all'intervento diretto di attori centrali in questioni locali¹³).

Più che una storia, faremo adesso una breve sommaria cronaca, di stampo quasi giornalistico, degli eventi che ci pare necessario – anche se probabilmente non sufficiente – ricordare per dare un'idea, a chi non lo conosca, dell'origine e dell'evoluzione del M5S.

Il MoVimento 5 Stelle è fondato nel 2009¹⁴, come “marchio di garanzia” per liste civiche comunali, da Beppe Grillo – celebre comico di televisione e teatro, autore di uno dei blog più seguiti al mondo – e Gianroberto Casaleggio – uomo notoriamente schivo, esperto di nuove tecnologie e presidente della omonima società di consulenza di strategie di rete –, sulla scia di due V-Day¹⁵ dal grande riscontro di piazza. Nel 2013, alle prime elezioni politiche cui si presenta, il movimento ottiene un sorprendente 25%, scegliendo poi di rimanere all'opposizione per l'intera legislatura. Mentre si registrano successi in alcune importanti elezioni amministrative – Parma, Livorno, Torino, Roma capitale –, Grillo sottopone alla votazione degli iscritti, ottenendola, l'eliminazione del proprio nome dal simbolo del movimento (sostituito dall'url movimento5stelle.it), e svincola il blog del M5S dal proprio blog personale, che ricomincia a occuparsi di nuove tecnologie, ricerca scientifica e orizzonti futuri. In vista delle successive elezioni politiche, per adempiere a necessarie formalità burocratiche ma con effetti anche al di là di esse, Luigi Di Maio, già giovanissimo Vicepresidente della Camera, è nominato nel 2017 capo politico¹⁶ del M5S (la votazione degli iscritti è in questo caso plebiscitaria, dal momento che i candidati alternativi erano pressoché sconosciuti a livello nazionale), e un nuovo Statuto, che articola con maggiore chiarezza i ruoli di garanzia interni, è approvato dagli iscritti. Nel 2018 il M5S è la prima forza politica italiana con il 32% dei voti, e dopo alcune settimane di consultazioni è in grado di formare un governo guidato da Giuseppe Conte (professore e avvocato indicato dal M5S ma non proveniente dalle fila dello stesso) con la Lega di Matteo Salvini

– dopo che il PD si era già dichiarato indisponibile a un analogo accordo. Per la prima volta nella storia repubblicana l'accordo non è siglato in base a una forma politica di alleanza, ma in base a una forma simil-giuridica di contratto, in modo da esplicitare e da vincolare, nel tempo e negli obiettivi, il rapporto tra i due contraenti: 58 pagine in 30 punti approvate dalla votazione degli iscritti¹⁷.

4. *La strategia della competenza*

Come noto, la semiotica si fonda sul primato assoluto della differenza. Cominciamo perciò dal considerare da che cosa il M5S si distingue, a che cosa, in termini differenziali, si oppone: in particolare, che cosa contraddice. Il che ci consentirà, per di più, di osservare un altro modo di concepire quella coppia espressione/contenuto che vedevamo essere definita, in semiotica, in termini puramente differenziali.

Chiameremo ciò cui il M5S si oppone “strategia della competenza”: è propria di quelle forze che rivendicano con forza il professionismo della politica, e quindi generalmente non rinunciano alla forma partito. È il caso, in Italia, del Partito Democratico (probabilmente l'unica forza politica italiana rilevante ad avere nel proprio nome la parola “partito”¹⁸), ma si potrebbe generalizzare tranquillamente a forze analoghe in altri paesi europei (il PD si richiama ora ai Labour inglesi, ora al partito di Macron, ora alla figura di Angela Merkel) o in seno al Parlamento Europeo (in primis il Partito Socialista Europeo, della cui famiglia il PD fa parte). Non è un caso che il M5S, entrato nella scena politica italiana in aperta opposizione a tutti i partiti e le forze politiche esistenti, abbia riservato al PD i suoi attacchi più virulenti¹⁹. Così come non è un caso che l'accusa rivolta più spesso al M5S dagli esponenti PD, negli interventi televisivi come in quelli parlamentari, sia quella di incompetenza.

Ora non è certo una coincidenza lessicale che A.J. Greimas abbia chiamato una fase precisa del suo Schema Narrativo Canonico – che definisce il cuore della sua teoria semiotica²⁰ – proprio con il nome di *competenza*. Si tratta della fase, corrispondente all'essere del fare, che segue la manipolazione e precede la performance: in essa il Soggetto acquisisce le modalità necessarie a compiere il suo programma narrativo, già definito con il Destinante che sarà poi responsabile della sanzione finale. Insistere sulla competenza in politica, tematizzarla in maniera quasi esclusiva narcotizzando le altre fasi, ha allora delle conseguenze semiotiche chiare²¹. Tanto più che, se in semiotica la competenza comprende tanto le modalità attualizzanti (sapere e potere), più legate alla performance, quanto quelle virtualizzanti (volere e dovere), più legate alla fase contrattuale precedente della manipolazione, in questo caso vengono tematizzate solamente quelle attualizzanti, e fondamentalmente il sapere.

Si veda per esempio il modo in cui le istituzioni europee non elettive, in primis la Commissione, si rivolgono agli Stati membri considerati meno virtuosi (e non è un caso che proprio il PD sia la più “europeista” tra le forze politiche italiane): questi ultimi, come in un rapporto subordinato da allievo a insegnante, devono fare i “compiti a casa”; dare una preminenza assoluta al valore della “stabilità”; sottoporsi al rituale delle procedure di “infrazione” e di “sanzione”; rispettare dei vincoli (di bilancio, fiscali) perché stabiliti essere tali, al di là di qualunque motivazione. In questo modo non solo gli attori che incarnano il ruolo di Soggetto e di Destinante risultano nettamente distinti, ma il fare politico viene a essere identificato con un'ar-

ticolazione di procedure²², con una tecnica esecutiva che richiede anzitutto un saper fare, un'expertise²³, e sulla base di questa sola chiede di essere sanzionato.

Quello che succede, in una strategia della competenza, è che il momento più pertinente dal punto di vista del contenuto – e più pertinente probabilmente da un punto di vista politico –, quello di definizione e contrattazione dei valori, risulta sostanzialmente non tematizzato: è come se i valori venissero dati per scontati, già definiti in un altrove che non si immagina di poter mettere in discussione. L'effetto, semioticamente paradossale, è allora quello di un agire politico che appare come l'espressione protocollare di un contenuto che sembra già definito in maniera indipendente, e che si tratterebbe quindi soltanto di veicolare.

5. La strategia della partecipazione

Alla strategia della competenza, il M5S oppone quella che possiamo chiamare una "strategia della partecipazione". In questo caso è al livello dei rapporti tra enunciazione ed enunciato che avviene qualcosa di interessante.

Da una parte, infatti, *partecipazione* è senz'altro il principale valore espresso dagli enunciati del M5S. Non è il solo, ovviamente: anzi, l'insistenza sui punti del programma, o del contratto di governo, è tratto sicuramente distintivo di questa forza politica²⁴, che la oppone anche a una terza strategia, che potremmo chiamare "della personalizzazione", e che è tipica per esempio della Lega²⁵. Le 5 stelle del nome e del simbolo, del resto, oltre ad attualizzare il sema /qualità/ dal dominio dei servizi (la politica come servizio, temporaneo, reso alla cittadinanza è una delle idee fondative del M5S), e a metaforizzare l'auspicato percorso dei cittadini nelle istituzioni («A riveder le stelle», l'espressione che suggella l'uscita dantesca dall'«aura senza tempo tinta» dell'inferno, è la formula di chiusura più ricorrente di comunicati, discorsi e messaggi degli esponenti e attivisti M5S), non rappresentano altro che 5 ambiti programmatici considerati particolarmente caratterizzanti: acqua, ambiente, trasporti, connettività, sviluppo. Per non parlare di *onestà* («o-ne-stà, o-ne-stà!» è il coro che accompagna ogni ritrovo di piazza del MoVimento, e il non coinvolgimento in procedimenti penali è prerequisite essenziale per ogni candidatura) e *trasparenza* (l'obiettivo dichiarato dell'ingresso degli eletti M5S nelle istituzioni era esattamente quello di rendere trasparenti, attraverso l'uso dello streaming e i resoconti continui dell'attività parlamentare, quelle Camere storicamente, ma ancor prima etimologicamente, caratterizzate dalla propria oscurità), altri valori fondamentali del discorso del M5S.

Quest'ultimo, in particolare, risulta tanto più interessante per noi in quanto conferma l'opposizione a quella strategia della competenza di cui parlavamo in 4: Jacques Fontanille, che ritiene la trasparenza – una trasparenza comunque selettiva, non radicale²⁶ come quella cui sembra talvolta aspirare il discorso del M5S – capace di organizzare una vera e propria forma di vita, nota infatti che «la transparence commence là où les privilèges des experts s'arrêtent» (Fontanille 2015: 122). Una politica trasparente è dunque una politica che distribuisce la competenza narrativa al di là delle competenze professionali specifiche.

Ma se in ognuno degli ambiti programmatici di cui sopra (riassumibili, in due parole, nell'impegno per l'acqua pubblica, per un ambiente sano, per dei trasporti accessibili a tutti, per una connettività digitale sempre più estesa, per uno sviluppo che non lasci nessuno indietro), e in praticamente tutte le proposte e i provve-

dimenti 5 Stelle più importanti (dal bilancio comunale partecipato alla lotta alla corruzione, dal referendum propositivo senza quorum – per cui chi non partecipa non conta – alla priorità per le piccole opere diffuse sul territorio rispetto alle grandi opere molto concentrate, per non parlare del reddito di cittadinanza, vera e propria bandiera del M5S – «nessuno deve rimanere indietro»), tratto semantico sempre attualizzato è quello della partecipazione, perfino onestà e trasparenza appaiono in fondo, in una sorta di gerarchia valoriale, finalizzate a rimuovere gli ostacoli alla partecipazione.

Su tutte le altre questioni il M5S lascia aperto, di diritto e di fatto, lo spazio per un ampio ventaglio di posizioni semantiche: sospensioni di giudizio, non decisioni, cambi di posizione, vaghezze, ambiguità, perfino contraddizioni (si veda per esempio la coerenza debole del M5S sulle politiche migratorie). Quello che non è mai in discussione è la partecipazione, il tratto a più forte ridondanza isotopica del suo agire politico. Così nell'autodescrizione che il movimento offre di se stesso – e sappiamo, da Lotman e Uspenskij (1975), quanto le autodescrizioni siano fondamentali per affermare l'identità di un organismo culturale riducendone complessità e contraddittorietà:

Il MoVimento 5 Stelle è una libera associazione di cittadini. Non è un partito politico né si intende che lo diventi in futuro. Non ideologie di sinistra o di destra, ma idee. Vuole realizzare un efficiente ed efficace scambio di opinioni e confronto democratico al di fuori di legami associativi e partitici e senza la mediazione di organismi direttivi o rappresentativi, riconoscendo alla totalità dei cittadini il ruolo di governo e indirizzo normalmente attribuito a pochi. <https://www.movimento5stelle.it/iscriviti.php> (26.04.2019)

Così nel motto più famoso, discusso e ricorrente nella comunità M5S: «Uno vale uno». Che è un invito a partecipare non nel nome dell'uguaglianza, come spesso si intende, ma nel nome invece delle differenze negli interessi e nei limiti di cui ciascuno è inevitabilmente portatore (vedi *infra* le conclusioni).

Ma la partecipazione, dicevamo, non è solo il principale valore espresso dagli enunciati del M5S. È anche la sua enunciazione a essere caratterizzata da una dinamica costitutivamente partecipativa: quello che accade al livello dell'enunciato, cioè, viene replicato, in modo ora più ora meno coerente, al livello dell'enunciazione, creando potenzialmente un effetto di forte coesione semiotica.

Lo si vede se, invece di limitarsi ai discorsi del fondatore, si prendono in considerazione gli strumenti, gli spazi e le pratiche più caratterizzanti dell'agire politico del M5S. Innanzitutto lo spazio delle sue comunicazioni ufficiali, il suo ufficio stampa in un certo senso, che non a caso ha la forma di un blog: caratterizzato dalla struttura post-commenti, infatti, il blog consente all'enunciatario, a sua volta, una certa capacità enunciativa. Anche se di fatto i commenti, pubblicati in un sostanziale anonimato e spesso con un basso livello di riflessione e controllo linguistico, restano per lo più lettera morta, non essendo mai ripresi dall'enunciatore principale del blog.

Ci sono poi, dal 2014, le convention annuali Italia 5 Stelle, uno dei momenti più rilevanti sia per rafforzare i legami interni al M5S, per ristabilirne in un certo senso l'omeostasi, sia per presentarne all'esterno un'immagine coesa. Aperte a tutti indistintamente – simpatizzanti, attivisti, passanti, turisti – si articolano, dopo un controllo di sicurezza iniziale e oltre a stand gastronomici e servizi, in: un grande palco centrale su cui si alternano eletti, esperti di varie tematiche, fondatori,

mentre davanti si mescolano al pubblico in piedi, senza alcuna misura di sicurezza perfino durante i momenti d'intrattenimento musicale, altri esponenti anche molto noti del movimento; in ampi tendoni in cui esponenti M5S, riconoscibili solo per un tesserino, si muovono sullo stesso piano degli attivisti e simpatizzanti convenuti, interagendo in maniera informale; in «agorà», piccoli e bassi palchi in cui eletti ed esperti lasciano ampio spazio alle domande del pubblico, che date le dimensioni del palco si trova sempre molto vicino e mai eccessivamente numeroso. Si cerca insomma di mettere in relazione – anche, innanzitutto, sensibile – e di far interagire su uno stesso piano i rappresentanti e i rappresentati, le cui differenze visibili sono ridotte quasi al minimo.

Ma penso soprattutto alla piattaforma Rousseau, definita, letteralmente e metaforicamente a un tempo, il «sistema operativo» del M5S, ciò quindi che gli consente di funzionare. Questo è il luogo principale delle sue pratiche politiche, la sua «Assemblea permanente», articolata in varie sezioni che consentono agli iscritti di prendere parte in modo continuo al processo decisionale: qui gli iscritti possono elaborare proposte di legge che, sottoposte a votazione, potranno poi essere portate in discussione in Parlamento (Lex Iscritti); apportare commenti e modifiche alle leggi in discussione ai vari livelli (Lex Europa, Lex Parlamento, Lex Regionale); presentare la propria candidatura alle varie consultazioni elettorali (Open Candidature); seguire corsi di formazione politica e istituzionale in e-learning; condividere tipi e occorrenze di mozioni, ordini del giorno e altri atti politico-istituzionali (Sharing); proporre azioni sul territorio che si attiveranno qualora raggiungano una soglia minima di partecipanti (Call to action); informarsi sugli eventi principali del movimento e scaricare materiale informativo e propagandistico (Activism); fare donazioni in denaro, data la costitutiva rinuncia ai finanziamenti pubblici (Fund Raising); richiedere un sostegno legale in caso di procedimenti giudiziari legati all'attività svolta in nome e per conto del MoVimento (Scudo della Rete); mettere a disposizione le proprie competenze in relazione a progetti specifici (Portale dei Talenti); votare, nella sezione Votazioni, per:

- scegliere i candidati alle elezioni di ogni livello (eccetto quelle amministrative, cui è riservata la sezione Open Comuni, e in cui il ruolo principale è svolto dai gruppi di attivisti locali o meetup),
- assegnare le priorità a punti diversi o alternativi del programma,
- decidere in merito a questioni irrisolte, conflittuali o considerate comunque problematiche per il M5S²⁷. Anche se in quest'ultimo caso, di fatto, le domande sono spesso formulate in modo tale da rendere piuttosto scontato l'esito della votazione: o perché tecnicamente tendenziose nell'esposizione delle premesse, o perché a una richiesta di conferma si presenta una risposta binaria sì-no senza offrire la possibilità di alternative (resta però il fatto che la necessità di ottenere anche solo una conferma è una forma strutturale di deterrenza, che impone agli attori istituzionali del MoVimento di non contraddire valori e aspettative degli iscritti).

È chiaro allora che tutta l'articolazione strategica delle pratiche del M5S, anche quelle più istituzionalizzate, punta a *moltiplicare i tempi, gli spazi e gli attori dell'enunciazione politica*: il processo decisionale e legislativo, trovandosi distribuito nel tempo, nello spazio e tra una molteplicità tendenzialmente indefinita di attori, entra, come avviene per gli strumenti e gli oggetti informatici, in una perenne fase beta. Le decisioni si prendono, ma con la consapevolezza che il

processo partecipativo potrà, se se ne daranno le condizioni e la volontà, riaprirle, ridiscuterle, contraddirle. Si vede allora che quella costitutiva “indecisione” semantica su altri valori, di cui dicevamo, non è altro che il correlativo della centralità assoluta della partecipazione, come valore espresso dagli enunciati e come pratica enunciazionale.

Quella che muta radicalmente, rispetto alle logiche di una democrazia rappresentativa, è soprattutto l’aspettualizzazione temporale del fare politico: per il cittadino, non più una successione discontinua tra distesi e lunghi periodi di decantazione (in cui si raccolgono le informazioni e si valuta nel lungo periodo l’azione dei rappresentanti) e momenti brevi e intensi di condensazione (il voto nella cabina²⁸), ma la continuità di un impegno che è chiamato a ricominciare ogni giorno; per gli eletti, non più l’azione libera della rappresentanza, entro la cornice legittimante di una delega iniziale e di una sanzione finale, ma la responsabilità di essere «portavoce», durativamente, dei cittadini rappresentati (da qui l’insistenza sul ripristino del vincolo di mandato, ancora oggi in Italia incostituzionale).

6. Conclusioni

Vorrei concludere, allora, sottolineando come questo rifiuto di identificare l’agire politico con l’operazione di delega – rifiuto che emerge tanto al livello dell’enunciato quanto al livello dell’enunciazione – permetta di chiarire il significato storico dell’esperienza del M5S, spiegando in particolare il suo costante riferimento parodico alla Rivoluzione Francese, il suo richiamarsi a essa volendo allo stesso tempo distinguersene: si veda il rivolgersi agli eletti con l’appellativo non di «onorevoli» – come è d’uso in Italia – ma di «cittadini», e il rifiuto di quei privilegi professionali che sono assimilabili a privilegi di casta – come i vitalizi e altri trattamenti economici esclusivi; i riferimenti espliciti, verbali e iconografici, in diversi post e discorsi di Grillo; l’attenzione, tipica dell’unico dei *philosophes* ad aver partecipato attivamente alla rivoluzione (il marchese di Condorcet), ai sistemi e alle tecniche di voto; la scelta stessa per il sistema operativo del nome di Rousseau, di cui sono noti i dubbi circa il sistema della rappresentanza politica²⁹. Come mostra benissimo Franco Farinelli, infatti, il modello democratico giacobino uscito vincente dalla Rivoluzione Francese incarnava perfettamente la logica cartografica su cui si era costituita la modernità, in quanto l’idea stessa della rappresentanza, che prevede una sostituzione completa del rappresentante al rappresentato, non è altro che l’applicazione sul piano politico del principio geometrico d’uguaglianza che vale sulla carta (Farinelli 2009: 188 e ss.).

La negazione di un’expertise politica valida in generale, allora, deriva proprio dalla negazione di quell’equivalenza (per questo dicevamo che il motto «uno vale uno» va letto non nel nome dell’uguaglianza ma nel nome della differenza): è quel modello e le relazioni che presuppone che il MoVimento 5 Stelle, che non a caso insiste più di ogni altro sulle potenzialità della Rete (sistema acentrato, non gerarchico, privo di unità metrica standard e di scala, la cui logica delle relazioni si oppone, secondo Farinelli, proprio a quella cartografica), intende trasformare gradualmente dall’interno. Al punto che il M5S appare come il primo, e a oggi unico, vero tentativo di tradurre nel dominio

politico le forme di una rivoluzione, quella digitale – salto delle mediazioni esperte, distruzione delle élite, moltiplicazione dei player in gioco, movimento, “webing”, ... –, che fin qui aveva trasformato radicalmente l’esistente senza minimamente passare per la politica (Baricco 2018).

In questo senso Grillo può dire di volere «il 100%», o parlare della necessaria «biodegradabilità» del movimento: «Il sogno è che la democrazia diretta si affermi e che il M5S, raggiunti i suoi obiettivi, non abbia più ragione di essere»³⁰. Su questo, sulla piena affermazione di un fare politico come partecipazione, si gioca la sua scommessa politica.

¹ Uso le virgolette perché *ideologia* è termine che ha diverse, non sovrapponibili accezioni: la più produttiva delle quali, in semiotica almeno, mi sembra quella delineata da Eco (1975) come discorso che narcotizza, occulta deliberatamente la contraddittorietà dello spazio semantico. Parlando di ideologie otto-novecentesche (comunismo, liberalismo ecc.), invece, si fa per lo più riferimento a discorsi capaci di articolare in profondità e mobilitare tutte le relazioni della sfera sociale, tutto il dominio del vivere insieme. È chiaro che è solo in quest’ultimo senso, e non in quello più propriamente semiotico, che ha senso parlare di una fase “post-ideologica” della politica.

² Il riferimento, ogni volta che parleremo di piani di immanenza o pertinenza semiotica, è al fondamentale Fontanille (2008).

³ Come giustamente notato da Landowski (2009), l’uso del maschile o del femminile non è indifferente: parleremo di *politico* dunque facendo riferimento a una dimensione generale di ogni società e cultura, quella relativa ai rapporti di potere, ma anche di dovere, e correlativamente di dipendenza; di *politica* facendo riferimento alle pratiche, ai discorsi e agli attori specificamente coinvolti in tale dimensione.

⁴ Come ricordano i libri di storia e i dizionari enciclopedici, la categoria destra-sinistra per come la conosciamo prende forma durante gli anni della Rivoluzione Francese, in base alla posizione assunta dai vari gruppi in seno all’Assemblea Costituente. Vedremo come, nel caso qui analizzato, il riferimento alla Rivoluzione Francese risulterà non casuale né secondario.

⁵ Scritta agli albori della seconda repubblica italiana, quando destra e sinistra sembravano ancora organizzare senza resti il politico, mostrava come destra e sinistra avessero ormai perso quella coerenza, coesione e congruenza necessarie, secondo Fontanille (2015), a definire una forma di vita; riducendosi invece a una serie di oggetti, segni e pratiche quotidiane ormai completamente slegati dai valori definitivi del dominio politico. Ne riporto solo qualche strofa: «È evidente che la gente è poco seria / quando parla di sinistra o destra / [...] Fare il bagno nella vasca è di destra / far la doccia invece è di sinistra / un pacchetto di Marlboro è di destra / di contrabbando è di sinistra [...] I blue-jeans che sono un segno di sinistra / con la giacca vanno verso destra / il concerto nello stadio è di sinistra / i prezzi sono un po’ di destra / Ma cos’è la destra cos’è la sinistra / [...] L’ideologia, l’ideologia / malgrado tutto credo ancora che ci sia / è la passione, l’ossessione / della tua diversità / che al momento dove è andata non si sa».

⁶ L’espressione, divenuta celebre, è di Massimo D’Alema, esponente di primo piano della sinistra italiana negli anni Novanta e primi Duemila.

⁷ A proposito di forma e sostanza, altra categoria fondamentale definita in modo puramente differenziale in semiotica, ritengo insuperata la definizione di Rastier (1987: 20): «est formel ce qui est pertinent, est substantiel ce qui ne l’est pas».

⁸ La stessa dizione di “contenuti”, comunissima nei discorsi mediatici ma anche accademici sulla politica, mi sembra assolutamente fuorviante, in quanto implica una sostanzializzazione che invece è estranea alla definizione della funzione semiotica.

⁹ Dicevamo nell’introduzione come per le “ideologie” otto-novecentesche, capaci di dar forma, di strutturare quasi ogni aspetto del vivere insieme (come la citata canzone di Gaber, ironicamente, mostrava perfettamente), fosse certamente adeguato il livello delle forme di vita: non ci pare questo, ancora perlomeno, il livello di analisi rilevante per la forza politica in esame, che pure ambisce a ridefinire in profondità la sfera politica e le pratiche quotidiane della cittadinanza (per esempio nel prospettare un reddito universale che consenta un radicale ridimensionamento del tempo e della dimensione del lavoro).

¹⁰ Il M5S è stato accostato a diversi partiti e movimenti fuori dall’Italia – almeno Podemos in Spagna, i Gilets Jaunes in Francia, il Piratenpartei in Germania, la figura di Bernie Sanders negli Stati Uniti –, ma nessuno di questi, e al di là di differenze strutturali evidenti, ha finora mai conquistato un ruolo di

analoga rilevanza e centralità nei rispettivi sistemi politico-istituzionali.

¹¹ Cognome che è già tutto un programma: la fortunata omonimia con un animale che ha un posto importante nella cultura popolare (dati i riferimenti alla coscienza e alla rinascita) consente a Grillo di sfruttare i motivi semantici, e ai sostenitori del suo movimento di assumere in senso positivo l'appellativo di "grillini", coniato dai commentatori e dagli avversari politici piuttosto con l'intento di non prenderli troppo sul serio.

¹² Il riso come «arma dell'innovatore dall'interno», che «testa l'ordine dato e ne mostra forze e debolezze attraverso una sua deformazione» (Paolucci 2017: 143), sembra addirsi particolarmente bene all'esperienza del M5S, movimento, nato dallo sberleffo di un comico, che sceglie di entrare nelle istituzioni rappresentative attestate, di indossarne in qualche modo gli abiti con il preciso obiettivo di trasformarle, di farle torcere e deviare.

¹³ Nei giorni in cui consegniamo l'articolo, a seguito di alcuni risultati elettorali deludenti e a conferma della estrema flessibilità strutturale del M5S, è in corso una riorganizzazione che punta, in particolare, a superare l'isolamento dei gruppi locali attraverso l'istituzione di una nuova figura, quella dei "facilitatori": questi ultimi, il cui ruolo è esplicitamente definito, nelle comunicazioni ufficiali, in opposizione a quello di un "decisore", dovrebbero coordinare i rapporti dei meetup con i portavoce regionali, con lo Staff nazionale e con altre associazioni e comitati del territorio.

¹⁴ In precedenza lo stesso Grillo si era rivolto, senza esito, all'allora premier di centro-sinistra Romano Prodi e al nascente Partito Democratico.

¹⁵ V sta per il noto insultante invito, rivolto alla classe politica tradizionale e al mondo dell'editoria a essa legata. Nella forma grafica e nei colori riprende però anche l'iniziale di una graphic novel, a sfondo teatrale e politico, divenuta cult: *V for Vendetta*. In occasione dei primi due, di tre, V-day si erano anche raccolte le firme per proporre alcune leggi (per un parlamento «pulito» da condannati) e referendum (per svincolare partiti ed editoria dai finanziamenti pubblici) d'iniziativa popolare.

¹⁶ L'attributo "politico" ha la funzione di limitare un ruolo, quello di capo, che è fondamentalmente estraneo alla natura di un movimento sempre definitosi, per i motivi che andremo a indagare, non leaderistico.

¹⁷ La storia, come noto, non si ferma. Dopo la stesura di questo articolo e la consegna della sua versione definitiva, nell'agosto del 2019 la politica italiana è stata terremotata dalla decisione del leader della Lega, nonché vicepremier e ministro dell'interno, di porre fine, per dichiarati interessi di partito, all'esperienza di governo: crisi risolta da un nuovo accordo politico – in forma stavolta non contrattuale, dati anche i tempi strettissimi dettati dalla Presidenza della Repubblica, ma comunque approvato dalla votazione degli iscritti sulla piattaforma Rousseau – siglato dal M5S con PD e Liberi e Uguali. Eventi che ci sembrano confermare, piuttosto che smentire, la perdita di rilevanza dell'opposizione destra-sinistra, oltre alla già sottolineata natura in divenire del M5S – testimoniata del resto dalla scelta di definirsi movimento invece che partito, e facilitata dalle pratiche partecipative diffuse su cui ci concentreremo.

¹⁸ Che poi di fatto lo sia è un'altra questione: vedi già le osservazioni di Lorusso (2009), prima ancora della parentesi renziana, sulle ambiguità mai sciolte del riferimento alla forma-partito nel PD.

¹⁹ Lo si deve anche, certamente, da un lato alla perdita di centralità della figura di Silvio Berlusconi, dall'altro alla competizione diretta con il PD su fasce adiacenti dell'elettorato. Ma non c'è dubbio che per una forza nata per cambiare la forma democratica esistente, il PD sia considerato il rappresentante più prototipico del "vecchio ordine": del resto laddove il PD nasceva, come notato da Paolucci (2009), per «escludere dei partecipanti», mutando così la natura del centro-sinistra italiano, il M5S nasce al contrario proprio per «far partecipare degli esclusi».

²⁰ Lo Schema Narrativo Canonico occupa infatti il livello centrale del Percorso Generativo, quello delle strutture semio-narrative di superficie. Laddove il quadrato semiotico e la teoria greimasiana dell'enunciazione sono stati sottoposti a critiche anche dure (si veda Paolucci 2010: capp. 3-5, o all'interno della stessa tradizione generativa l'introduzione del concetto di prassi enunciativa: Fontanille 1999, Bertrand 2000), quelle sono probabilmente l'eredità più condivisa del semiotico lituano (si veda però Rastier 1989, 1994 per una critica a una definizione fissata a priori degli attanti), e, nella loro massima generalità, uno dei punti di forza riconosciuti dell'approccio semiotico.

²¹ La competenza, definita in termini semiotici, esiste in corrispondenza di qualsiasi programma narrativo: nel parlare di una strategia della competenza, quindi, intendiamo solo sottolineare la rilevanza quasi esclusiva che questa fase assume, nell'economia narrativa del relativo discorso politico, attraverso una valorizzazione assoluta della competenza professionistica.

²² Nei termini tensivi di Fontanille (2008: 137) la *procedura* è un tipo di pratica a bassa intensità di aggiustamento e media estensione di programmazione: uno di quelli, dunque, che richiede il minor investimento da parte dell'attante operatore.

²³ Quello dell'expertise nel dominio politico, se cioè esista una competenza politica specifica in analogia con gli ambiti professionali, è tema già platonico (vedi per esempio il *Protagora* e i dialoghi politici di Platone), e recentemente ha suscitato allarmi e difese (vedi *The Death of Expertise* di Tom Nichols).

²⁴ Non si può cioè attribuire al M5S quella indecisione costitutiva sui valori trascendenti, in senso saussuriano, lo spazio politico che Paolucci (2009) attribuisce al neonato PD di Veltroni, e che era

perfettamente incarnata dalla locuzione veltroniana del «ma anche», che affermava a un tempo i due termini di ogni opposizione semantica binaria. C'è nel M5S, per esempio, una fortissima attenzione alle tematiche ambientali ed economiche, alcune delle quali già circolanti nei movimenti no-global di fine anni '90 e primi duemila: dalla valorizzazione delle energie rinnovabili ai rifiuti zero, dalla messa in discussione della crescita del PIL come indicatore del benessere alla critica delle logiche del capitalismo finanziario multinazionale. La prospettiva scelta in questo studio ci consente soltanto di accennare a questi temi, il cui dettaglio sarebbe di assoluta pertinenza per un'analisi esauriente del M5S.

²⁵ Matteo Salvini compare con il suo nome nel simbolo del partito, è presente in ognuna delle foto che si alternano nella home page del sito della Lega (con un effetto di ridondanza e saturazione ai limiti dell'ossessivo), si fa chiamare Capitano dai suoi sostenitori, e cerca una presenza quotidiana costante sui social network e sui mezzi classici d'informazione, dove non lesina aspetti della sua quotidianità e della sua vita privata: per non fare che un esempio, ha pubblicato dei video tutti dedicati alle sue peripezie con un orzaio. Se anche tra i 5 Stelle ci sono personalità che spiccano rispetto alle altre (ma in ogni caso sono sicuramente più di una), e si fa un uso continuo dei social network alla ricerca di un rapporto diretto e informale con i propri sostenitori, rimangono comunque delle differenze rilevanti: il tetto massimo di due mandati elettivi rende teoricamente temporaneo ab initio l'apporto di chiunque al movimento; la scelta delle persone è spesso considerata ed esplicitamente dichiarata secondaria rispetto alle idee o alle logiche strutturali; la piattaforma Rousseau, che come vedevamo e vedremo riveste un ruolo assolutamente di primo piano nel M5S, esprime piuttosto una forte impersonalità, a partire dalla sua veste grafica (non c'è nessuna immagine, per esempio, di personalità note del movimento ma solo di piccoli gruppi di militanti, della bandiera col simbolo, di singoli individui non noti).

²⁶ «La transparence radicale parfaite nous fait changer de paradigme: exhaustive, permanente, elle [...] inhibe la production sémiotique» (Fontanille 2015: 132).

²⁷ Quello che resta una sorta di livello inviolabile è l'organizzazione stessa del movimento, di pertinenza del capo politico, e della piattaforma, gestita in primis da Davide Casaleggio (figlio del fondatore): ultimamente, le richieste periodiche di feedback agli iscritti e l'apertura – per ora temporanea, dal 26 febbraio al 22 marzo 2019 – di un'Area di Ascolto in vista di una futura riorganizzazione, hanno per la prima volta reso accessibile, almeno in parte, questo livello. Come per tutti gli strumenti informatici, inoltre, uno dei problemi da affrontare continuamente è quello della sicurezza.

²⁸ Si vedano su questo, per esempio, i lavori dello storico Paul Ginsborg.

²⁹ «La sovranità non può essere rappresentata, per la stessa ragione per cui non può essere alienata; essa consiste essenzialmente nella volontà generale, e la volontà non si rappresenta: o è quella stessa, o è un'altra; non c'è via di mezzo. I deputati del popolo non sono dunque né possono essere suoi rappresentanti; non sono che i suoi commissari: non possono concludere nulla in modo definitivo» (Rousseau 1762: 127).

³⁰ La citazione è tratta da *Il grillo canta sempre al tramonto* (Fo, Casaleggio e Grillo 2013: 191), dialogo a tre voci tra i due fondatori e il premio nobel Dario Fo, una delle poche personalità del mondo della cultura italiano ad avere sempre espresso pieno sostegno al M5S.

Tempo et politique

Denis Bertrand (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis)

En hommage à Claude Zilberberg

Dans le syntagme « Formes sémiotiques de l'expression politique », le mot « expression » est bien entendu le terme-clef de la discussion. Parmi les différentes acceptions possibles de ce terme polysémique, nous choisissons de le comprendre, en sémioticien, dans son sens technique, hjelmslévien, à la fois comme la substance et comme la forme de l'expression au sein de la sémiose, dans le rapport indissociable et complexe, impérieux mais fluctuant qu'elles tissent toutes deux avec la substance et la forme du contenu. C'est donc bien du « tempo » comme un des constituants premiers de la forme d'expression des langages (et pas seulement du langage verbal) que nous allons parler ici, en essayant de montrer, d'une part, ses enjeux et ses implications sur le discours et l'action politiques, mais en observant, d'autre part, combien cette restriction comme « forme d'expression » est en elle-même chargée d'ambiguïté.

Pour commencer, mettons notre étude sous le signe d'un court extrait du grand roman politique de Dostoïevski, *Les Démons* (ou *Les Possédés*), paru en feuilleton en 1871. Piotr Stepanovitch en visite chez Nicolaï Vsevolodovitch Stavroguine, le héros, déclare au milieu d'un flot précipité de paroles :

En arrivant ici, j'avais d'abord résolu de me taire. Mais il faut un grand talent pour se taire ; cela ne m'allait donc pas. Et puis, se taire est tout de même dangereux. Je décidai donc que le mieux était de parler, mais de parler sottement, c'est-à-dire beaucoup, beaucoup, d'accumuler, le plus vite possible, tous mes arguments pour finir toujours par m'embrouiller, afin que mon interlocuteur me quitte sans écouter la fin, en haussant les épaules ou, mieux encore, en crachant de dépit. Ainsi, primo, vous serez parvenu à le convaincre de votre sincérité, secundo, il en aura assez de vous, et tertio, il ne vous aura pas compris. Tous les avantages à la fois. (Dostoïevski 1955: 232-233)

Nous lisons volontiers dans cette citation l'énoncé d'un programme pour une analyse sémiotique générale des rapports entre tempo et politique. Et plus précisément, prenant en compte certains traits de l'évolution actuelle de la communication politique, nous pouvons nous demander si ce petit texte n'exprime pas une sorte de mot d'ordre du côté des émetteurs du discours ou, à l'autre extrémité, ne se présente pas comme une grille de lecture possible de ce même discours, du côté de ses destinataires. Contribution aux stratégies persuasives ou accompagn-

ment des parcours interprétatifs, le monologue intérieur de Piotr Stepanovitch nous introduit, au-delà des exemples contemporains qui nous serviront de fond de toile, à la problématique plus générale des stratégies *véridictoires* fondées sur le seul tempo. En amont des arguments, indépendamment des contenus thématiques mais en prise directe sur l'interaction, le tempo est en lui-même vecteur de contenu.

D'un point de vue théorique plus général, cette affirmation nous conduit à interroger la relation entre les deux plans du langage, leur soudure et leurs modes d'interférence : vaste problématique sur laquelle une synthèse, inexistante aujourd'hui à notre connaissance, serait souhaitable. Pour notre part, nous nous sommes intéressé, dans le passé, aux deux faces sémémiques de l'« expression » elle-même : la face objective, le matériau ; la face énonciative, l'expressivité (Bertrand 2006: 61). Ici, de façon plus interne à la seule acception retenue, nous ferons trois courtes remarques.

Tout d'abord, rappelons que, chez Saussure, les deux plans sont associés l'un à l'autre comme le recto et le verso d'une feuille de papier, la comparaison rendant saisissante la soudure des termes, soulignant le caractère inséparable de leur relation fondatrice et imposant en même temps la spécificité absolue de chacun d'eux. Plus tard, lorsqu'ils se sont interrogés sur les phénomènes particuliers d'isomorphisme entre les deux plans, les sémioticiens ont proposé le concept de *semi-symbolisme* : un même formant repérable sur les deux plans du langage et établissant entre eux une homologie vient rompre le fonctionnement symbolique lié à l'arbitraire du signe, altère l'étanchéité entre plans de l'expression et du contenu et crée une motivation réciproque de l'un par l'autre, mettant alors le sensible au cœur du sens et assurant du même coup la « poéticité » des énoncés. On pense, exemple devenu scolaire d'un phénomène de plus grande ampleur, au double sifflement des sons et du sens dans le fameux vers de Racine : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? ». Or au-delà de la simple allitération, c'est bien l'extension des phénomènes semi-symboliques qui installe cette porosité particulière entre les deux plans.

Dans un troisième temps, nous avons introduit l'énonciation elle-même comme un coin entre les deux plans en la définissant comme « opérateur de semiosis » (Bertrand 2016: 435), ce qu'elle est sans aucun doute, mais ce qui ne suffit pas à la définir. Elle l'est en effet : la relation entre les deux plans ne se présente pas seulement comme la structure formelle d'un schéma catégorique, elle résulte d'un acte qui est la condition indispensable à leur avènement et à la définition de leur statut : combien de matériaux n'auront jamais l'honneur d'être adoués comme des signifiants ? Combien de sensations de sens n'auront jamais été accueillies par une enveloppe matérielle – sonore, plastique, etc. – qui seule pourrait leur donner vie et chance de partage ? Mais cela ne suffit pas à sa définition : bien au-delà de cette opération « primale » et indépendamment d'elle, l'énonciation construit son édifice complexe d'opérations (débrayage, embrayage), de mise en perspective (point de vue, focalisation), de modalisation et d'aspectualisation, de déploiement enfin, contraint par son matériau lui-même (linéaire ou non, de la textualisation à l'hypertexte) sur le fond des produits de l'usage déposés dans notre mémoire culturelle qui, réitérés sans relâche, façonnent nos récitatifs quotidiens (praxis énonciative). Tout cela, sur le socle des deux plans du langage.

Bref, pas l'un sans l'autre, on le sait depuis longtemps, mais les voies de passage de l'expression au contenu, et inversement, restent largement à explorer. L'accent

mis sur l'un ou sur l'autre pôle détermine une réaction et, partant, tout un système de dépendances. Dans les deux cas, par l'opération elle-même, la forme d'un sujet se dessine, ou plutôt, si on observe les choses de très près, c'est la manifestation modulée, plus ou moins réalisée, plus ou moins virtualisée, d'une multiplication d'instances du sujet qui prennent forme, à la fois sources et cibles, et investies de thématiques diverses. Dans ce contexte théorique complexe, la question du signifiant prosodique supra segmental qu'est le tempo peut être posée. Cette question nous conduira à ce qu'on pourra appeler, en fin de parcours, le « tempo de bois » dans le discours politique aujourd'hui.

Le canevas que nous proposons de suivre consiste d'abord à poser la problématique, entre la parole et l'action, avant d'identifier le statut sémiotique du tempo en retenant particulièrement sa promotion en *sémiotique tensive*, telle qu'elle a été développée par Claude Zilberberg. Il sera alors possible d'envisager quelques unes des inscriptions syntagmatiques du tempo en politique, entre l'accélération et le ralentissement, depuis ses formes globales – dans la tension des agenda – jusqu'à ses formes les plus locales – dans le rapport entre débit et compétence par exemple. Et à travers ces variations, nous pourrions surtout interroger la relation essentielle que le tempo établit avec le sujet dans l'avènement énonciatif du sens.

1. Problématique : entre parole et action

Le petit texte de Dostoïevski (cf. *supra*) exprime tout d'abord la nécessité structurante de la parole : c'est la production du sens dans le langage qui commande le mode d'interaction et le statut des sujets en situation. La dimension « pragmatique » n'apparaît en rien comme une dimension autonome, séparée et distincte de la dimension sémantique – comme on l'enseigne trop souvent : elle en résulte entièrement, au contraire. La communication présuppose la signification.

Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt analyse les paramètres fondateurs du « contrat mutuel » qui fait exister l'espace public. Le chapitre V de ce livre, intitulé « L'Action », fait suite à deux grands chapitres qui ont pour titre « Le Travail » (grâce à quoi l'homme survit) et « L'Œuvre » (grâce à quoi l'homme *se* survit). « L'action » explique-t-elle, c'est ce grâce à quoi l'homme fait sens en associant indissolublement sa parole à ses actes, c'est-à-dire à la fois l'acte effectué avec l'autre et le récit : elle décrit ce phénomène comme « la révélation de l'agent dans la parole et l'action » (Arendt 1961: 231-238). La cité, la *polis*, doit alors être comprise non pas comme une localisation, mais comme « l'organisation du peuple qui vient de ce que l'on agit et parle ensemble. » (*Ibid.*: 258) Parole et action sont réciproquement fondatrices du sujet politique, tout en étant soigneusement distinctes. Elle écrit : « C'est par le verbe et l'acte que nous nous insérons dans le monde humain » (*Ibid.*: 233), « La parole et l'action révèlent cette unique individualité » (*Ibid.*: 232), « Si la parole et l'action sont si étroitement apparentés, c'est que l'acte primordial et spécifiquement humain doit en même temps contenir la réponse à la question posée à tout nouveau venu : 'Qui es-tu ?' » (*Ibid.*: 235) Ce qu'Hannah Arendt appelle « l'espace de l'apparence », c'est l'espace public en puissance – l'espace public capable de devenir puissance –, celui qui est généré par la présence d'autrui et par la reconnaissance réciproque des personnes dans les paroles partagées. Elle nomme

ce domaine public, celui de l'institution politique, « l'espace potentiel d'apparence entre les hommes agissant et parlant » (*Ibid.*: 260).

On pourrait dire que c'est sur cette base que Piotr Stepanovitch prend la parole – parce qu'il mesure le risque du silence (« se taire est tout de même dangereux »), rupture potentielle de toute contractualité sociale. Mais la parole chez lui est tout de suite emportée par un tempo accéléré, qui va jusqu'à faire perdre à son discours l'ordre syntagmatique, condition de son intelligibilité (il finit toujours par « s'embrouiller »). Or, second grand volet de notre citation, cette grammaire du tempo exprime aussi une stratégie de la relation avec autrui, elle contient sa visée pragmatique et, pour reprendre un mot d'un homme politique actuel, mot sur lequel on reviendra, c'est un « pragmatisme d'airain ». Il se structure en trois opérations d'altérité, ou plutôt de rejet de l'altérité : 1. une opération véridictoire centrée sur le sujet, mêlant l'éthique et le pathémique : la « sincérité » 2. Une opération cognitive, centrée sur l'objet, d'ordre négatif : la non-compréhension, et 3. Une opération relationnelle négative elle aussi, centrée sur l'autre sujet – annulant toute mutualité d'existence (cf. H. Arendt) : « il en aura assez de vous », et il vous quitte « en haussant les épaules » ou « en crachant de dépit ».

Victoire du tempo, victoire de la stratégie du tempo associant la parole et l'acte. Mais examinons rapidement le statut du tempo en sémiotique.

2. Le statut du tempo en sémiotique tensive

C'est au sémioticien Claude Zilberberg que l'on doit la promotion du concept de *tempo*, et son insertion dans le contexte théorique plus large de la « sémiotique tensive », sa brillante invention. Il a même publié un texte, en 1995, intitulé « Plaidoyer pour le tempo » (Fontanille 1995: 223-241).

L'idée fondatrice de la sémiotique tensive, sur l'horizon de la sémantique structurale, est de se poser la question : « Sous les sèmes, y'a quoi ? » (Zilberberg 1981: 1). En d'autres termes, sous les catégories oppositives (le froid / le chaud, l'ouvert / le fermé, etc.), quelles sont les opérations du sens ? On y trouve des polarisations, des recouvrements, des jeux de dépendances et d'interdépendances, bref des tensions. Et cela donne une théorie du sens en prise directe avec le sensible, avec l'esthésie.

Cette esthésie conceptuelle de Zilberberg se manifeste tout d'abord dans le choix des mots appelés à devenir concepts directeurs : la « phorie » par exemple, ou la « tensivité » partagée entre « extensité » et « intensité », qui s'imposent toutes comme des trajectoires dynamiques dans l'espace. On comprend la promotion centrale de l'« élasticité » du discours au début des *Éléments de grammaire tensive* (Zilberberg 2006) : l'élasticité du discours désigne sa propriété de *condensation* dans le résumé ou même dans « le mot », et d'*expansion* dans le développement, ou simplement dans « la définition ». A cette élasticité se rattachent, outre les termes ci-dessus, le couple essentiel de la diminution et de l'augmentation, mais aussi l'ajustement entre la singularité et la pluralité, la priorité de la dépendance sur la différence, le primat de l'accent sur le *versus*, l'aspectualité enfin, définie comme le « devenir ascendant ou descendant d'une intensité ». Chacun de ces termes abrite dans son sémantisme une expérience sensible ténue, mais résistante et articulée comme les formants

d'un génome. On peut y voir un art de la catachrèse, qui trouve un nom à un phénomène jusqu'alors innommé par rapprochement analogique avec un autre phénomène, nommé, mais celui-ci s'adresse ici invariablement à une phénoménalité de l'ordre du sensible.

C'est ainsi, par exemple, que « la réciprocity multiplicative du *tempo* et de la *tonicité* est, écrit Claude Zilberberg, *l'assiette* des valeurs d'éclat, c'est-à-dire de la superlativité » (Zilberberg 2006: 5) : l'assiette des valeurs d'éclat, le socle, la garantie du solide à son point d'équilibre, dans le choc de l'oxymore (l'assiette de l'éclat... !). En un mot, l'esthésie commande les actes de dénomination. Et nous voici au tempo, ordinairement réservé au champ de la musique et faiblement pris en compte dans les sciences du langage mais auquel, observe Zilberberg, « les analystes et les créateurs (...) attribuent une importance majeure. » Et il rappelle, dans sa « Note sur la portée du tempo », que Mozart disait : « Le plus nécessaire et le plus difficile dans la musique, c'est le tempo. » (Zilberberg 2015).

Sur le plan de l'expression, le tempo s'investit dans tous les langages. En littérature, c'est le surgissement de l'image, et, à partir d'elle, l'étendue croissante des unités et leur ralentissement : le vers, la phrase, la période, le texte. Le tempo dynamise de manière graduelle le propos. Mais il s'impose aussi bien dans les pratiques visuelles, musicales, architecturales, gestuelles, et même, bien entendu, dans l'ordre de l'action, comme on le voit en politique à travers les régimes d'agenda.

Sur le plan du contenu, le tempo est une propriété du mode de présence des objets de conscience et de perception : ils dépendent de la vitesse. Si elle est rapide, ou même marquée par la soudaineté, c'est le « survenir » de l'événement ; si elle est lente, inscrite dans la réalisation d'un programme prévisible, c'est le « devenir », depuis le mandat politique jusqu'au parcours réglé d'une vie ; et si elle est plus lente encore, soumise à l'effort des épreuves qualifiantes – électorales par exemple – c'est le « parvenir ». Et ces différents modes – survenir, devenir, parvenir – engendrent certains affects. Avec le survenir, qui fait reconnaître l'événement et l'émotion de la surprise, de l'étonnement, de l'admiration, on est dans le tonique ; alors que le devenir, et plus encore le parvenir, inscrits dans le cours ordinaire et prévisible des choses, ne produisent que des états de relative insensibilité, et nous mettent dans l'atone.

A partir de là, et c'est à notre avis le plus intéressant, la sémiotique tensive reconnaît deux modes de raisonnement, à appréhender au même niveau : le raisonnement classique par *implication* du type « si... alors... », correspondant au tempo atone du devenir : si la fenêtre est ouverte, alors je peux la fermer ; et le raisonnement plus inattendu, celui qui procède par concession, du type « bien que... », « même si... », correspondant au tempo vif du survenir, créateur d'événements : « Bien que vous jugiez la cause d'Abdelkader Merah indéfendable, je la défends ! » proclame Eric Dupont-Moretti son avocat, dans un contexte du type : « Merah, défense interdite », reposant sur cette catalyse implicite du raisonnement implicatif : « si c'est Merah, alors c'est interdit ».

On le voit clairement, le tempo devient un instrument de saisie des identités politiques, du moins dans leur mode de gestion des affaires publiques. Si l'implicatif induit un tempo lent et le concessif un tempo rapide, les identités gouvernementales dessinent à travers ces formes leur profil particulier : François Hollande, faisant part, au cours de sa campagne électorale, de sa volonté de devenir un « président normal » s'inscrivait clairement dans le premier régime de tempo, par opposition à

son prédécesseur, Nicolas Sarkozy qui, se targuant d'aller « arracher trois points de croissance avec les dents », se présentait comme le champion du second régime : le concessif tonique (« bien que ce soit invraisemblable, je le ferai ! »).

Par un effet de balancier, banal mais prégnant, comme enraciné dans le bourdon musical de la politique, la conduite des affaires et des discours par le gouvernement d'Emmanuel Macron, succédant à celui de François Hollande, a adopté le régime concessif tonique du « bien que » générant l'inattendu ; c'est ainsi, par exemple, que l'agenda du président n'est révélé que chaque matin, au dernier moment, que les rencontres internationales qu'il organise se doivent de faire surgir l'inattendu pour « faire événement » (cf. l'arrivée impromptue du ministre iranien des Affaires étrangères et autres « coups d'éclat » tentés par le président lors du sommet du G7 à Biarritz, en août 2019). Le tempo vif semble alors s'instituer comme un principe opératoire – même si les choses ne sont pas aussi simples, comme on va le voir.

Quoi qu'il en soit, au plus profond du signifiant, le tempo confère à la conduite politique des affaires son régime esthétique. Claude Zilberberg l'avait théorisé il y a une vingtaine d'années, enrichissant fortement ses réflexions et ses modèles au cours de ses derniers travaux. Véritable vertu projective et force d'anticipation de la démarche théorique : sur la base de l'observable, elle construit le probable. Les événements viennent après-coup montrer la pertinence et le bien-fondé des modèles. La chose est assez rare du côté des sciences humaines pour pouvoir être soulignée : elle semble avoir été le cas avec le tempo, figure transverse du plan de l'expression, et régissante de contenus eux aussi transverses, entraînant dans leur mouvement les formes et les statuts des sujets politiques.

3. Accélération

L'exercice politique du gouvernement français d'Emmanuel Macron élu en 2017, quoique bref, est d'ores et déjà suffisamment significatif pour soutenir une hypothèse théorique concernant le tempo. Le principe d'accélération comme stratégie et comme logique de l'action a été mis en œuvre lors du « premier acte » du mandat présidentiel. Cette logique se dégage de la corrélation entre les deux domaines où ce tempo se manifeste : celui du faire, c'est-à-dire dans les formes de l'action touchant la mise en œuvre des réformes annoncées lors de la campagne électorale ; et celui du verbe, dans les formes d'énonciation des principaux acteurs gouvernementaux (ministres et secrétaires d'Etat), dans leur « style » d'éloquence. Or, à la suite de la crise populaire des « gilets jaunes », résultant pour une part de ce tempo, une nouvelle stratégie est mise en place : celle du ralentissement, celle de la dilatation du tempo, dont un des avantages, en termes de contenu, est de pouvoir prétendre au maintien des mêmes objectifs politiques. L'autonomie du tempo, en tant que signifiant politique porteur de sens en lui-même, se révèle alors pleinement.

3.1. Tempo et agenda

En février 1968, le directeur du journal *Le Monde*, Pierre Vianson-Ponté, publiait un article intitulé « La France s'ennuie ». Le pays paraissait plongé dans

la torpeur d'un tempo ralenti... et trois mois plus tard surgissait la soudaine effervescence des « événements de mai 68 ». Cinquante ans plus tard, Gérard Courtois, journaliste politique, a qualifié cet article de « magistrale erreur de jugement » (*Le Monde*, 21 février 2018). Mais on peut aussi y voir une formidable intuition de ce que signifie l'emprise du tempo sur le cours des choses et juger *a posteriori* prémonitoire le texte en question. La Révolution se produit toujours par rupture de tempo, en y ajoutant une dimension aspectuelle propre : dans « l'impression de vide » de l'ennui, il y a l'attente diffuse que ce vide vienne à être comblé, et le secret espoir de l'inattendu. C'est l'espérance d'un surgissement, d'une rupture soudaine dans la quotidienneté, d'une inchoativité précisément fondée sur le concessif (« bien que ce soit inconcevable... »).

Les écrits des commentateurs politiques de la première période du gouvernement Macron mettent ainsi en évidence une véritable stratégie du tempo. Et il est vif, ce tempo effréné des réformes, c'est le moins qu'on puisse dire. « Les Français sont tourneboulés par l'avalanche de réformes » écrit Gérard Courtois (*Le Monde*, 21 février 2018: 25), sous le titre « Quand la France s'interroge... », avant de se livrer au plaisir de la liste : police de sécurité, apprentissage, hôpital, fonction publique, baccalauréat, prisons, chemins de fer, Europe... Un peu plus tard, un autre commentateur, Mathieu Croissandeau, directeur de *L'Obs* (1^{er} mars 2018) écrit qu'« Emmanuel Macron invente le changement tous azimuts ». Et après s'être livré, à son tour, au même exercice de déclinaison paradigmatique, il précise la finalité de l'opération et son caractère stratégique : « plonger le pays dans un état de sidération, prendre l'opposition de vitesse et donner le tournis à l'opinion » (p. 9).

Ces deux commentaires suffisent à dégager quelques propriétés invariantes du tempo accéléré de l'action, dont chacune contient une valence positive et une valence négative.

La première propriété concerne l'économie générale du langage. Cette stratégie est éprise de paradigmes. Elle tend à faire disparaître la construction syntagmatique de l'action politique derrière les écrans du paradigme sans arrêt dressés, comme une déclinaison effrénée de ses objets, inscrits dans la même classe : « réforme ». Il semble que le destinataire se trouve face à une suite d'accords (au sens musical, et ils peuvent être discordants), alors que les enchaînements de la mélodie tendent à disparaître. Le tempo très vif écrase la syntaxe et tend à s'y substituer. Le trait négatif est alors l'effondrement de l'ordre narratif et partant, de la lisibilité.

La deuxième propriété est d'ordre aspectuel. Conformément aux analyses de la sémiotique tensive, le tempo vif a pour effet de créer une politique d'événement et d'invention, d'urgence et de nouveauté. On entre dans le monde d'une aspectualité paradoxale : l'inchoatif devient un inchoatif durable parce qu'itératif. C'est la répétition du même surgissement (quels que soient ses contenus, variables) qui donne à éprouver le sentiment de la durée, mais cette durée est discontinue et donc contradictoire.

La troisième propriété est d'ordre figuratif. L'accélération du tempo, multipliant les objets, a pour effet connotatif de créer une sensation de contact intensifié avec le réel. Il s'agit de faire venir à soi la réalité, dans l'urgence, d'en faire surgir le « matériau » en quelque sorte et de l'affronter, d'être à bras le corps avec lui. Les actes engagés ont alors une puissance d'invention référen-

tielle : ils révèlent leurs objets en tant que réel, mais étant réel en discours, ils s'imposent sous forme de simulacres, bien sûr. « Ces chantiers tous azimuts bousculent les Français plus qu'ils ne les convainquent » (G. Courtois, *op. cit.*). L'effet d'accumulation non hiérarchisée qui en résulte a alors un pouvoir déréalisant.

La quatrième propriété de cette multiplication accélérée des réformes est d'ordre actantiel. Le dispositif des actants qui résulte du tempo accéléré est anamorphique : à un Destinateur hypertrophié répondent des sujets fragmentés sur le plan de l'énoncé. Et cette fragmentation actantielle s'accroît encore sur le plan de l'énonciation, où le destinataire se découvre dépossédé du sens. Concrètement, en se manifestant quasi-simultanément dans tous les domaines de la vie sociale et économique, le réformateur multiplie aussi les destinataires cibles, diversément thématiques (infirmières, policiers, enseignants, artisans...), chacun ayant sa spécialité et sa frustration. Du même coup, il subdivise et fragmente les oppositions. « Tous les avantages à la fois », dirait Piotr Stepanovitch, sa position de Destinateur se trouvant du même coup renforcée. Gérard Courtois fait le même constat lorsqu'il écrit que la stratégie présidentielle, outre le fait de montrer un engagement et une détermination imperturbables, est de « dicter l'agenda plutôt que le subir » et de « multiplier les réformes pour mieux disperser les oppositions ».

On en arrive alors à une composition narrative apparemment efficace, formant un tissu actantiel aux mailles très serrées : il y a le fil relatif au Destinateur (doté d'une haute compétence cognitive, technique et pragmatique, mais aussi passionnelle : il a pour lui le courage, l'audace, l'intrépidité) ; ce fil croise celui de l'objet (qui est alors sorti de son inertie et devient un objet dynamique) ; et dans la trame de ce tissu narratif se faufilent les sujets destinataires disjoints, qui forment des motifs fragmentés. Dès lors, tous les fronts actantiels sont intensément mobilisés, et le résultat est que le destinataire du discours – le citoyen – perd le contrôle du sens, perçoit des manœuvres obscures dans le labyrinthe narratif proposé (le « complot » est latent), éprouve la perte du crédit et de la reconnaissance (le croire s'effondre devant la « mauvaise foi »), éprouve les passions négatives de la frustration qui s'intensifient en révolte (les « gilets jaunes »).

Le résultat le plus important de ce tempo trop vif du faire est ainsi son double retentissement sur les relations interactantes : l'accroissement de l'intensité tonique du côté de la sphère du Destinateur est corrélé à l'effondrement de l'identité subjective d'un Destinataire démodalisé.

3.2. *Tempo, énonciation et sujet*

Or, ce tempo accéléré concerne également sur un autre plan, intériorisé à l'échelle individuelle de l'élocution, le flux de la parole et son débit. Les ministres et secrétaires d'Etat du gouvernement appliquent là aussi la stratégie Stepanovitch. Cela se manifeste par l'écrasement du silence. Plus une fraction de seconde entre les mots, plus une seconde entre les phrases, plus une seconde entre les périodes. Tout s'enchaîne et s'accumule, le plus vite possible, comme pour faire disparaître la figure honnie du discours, l'hésitation, marqueur possible d'une faille dans l'armure de compétence.

Nous évoquerons un exemple en quelques mots, quoique ce phénomène ap-

pelleraient une étude plus systématique. Le ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, a un trait frappant d'élocution : le bégaiement. Mais à l'écouter de près, on découvre qu'il ne s'agit en rien d'un bégaiement d'hésitation ou de recherche du mot juste, mais plutôt d'un bégaiement d'impatience dans un contexte de précipitation syntaxique, lorsque les phrases en attente se bousculent au milieu des contraintes de linéarité temporelle de la textualisation orale. De plus, ce tempo comportemental renforce la puissance totémique des mots-clés. A la question décisive qui lui est posée : « A quel âge un enfant doit-il entrer à l'école ? Deux ans ? Trois ans ? Quatre ans ? », il répond, solennellement : « Je suis d'un pragmatisme d'airain sur ce sujet ! » Et ce pragmatisme se traduit par une réponse qui tranche dans le réel : « les trois âges, selon les cas ». C'est le triomphe du « en même temps », mot emblématique du discours de campagne d'Emmanuel Macron (« en même temps à droite et en même temps à gauche » : prestige du terme complexe « et... et... » promu par Claude Zilberberg comme titre de problème essentiel pour la sémiotique tensive). Cette expression est une nouvelle marque de la domination du paradigmatique simultané porté par le tempo accéléré.

Et on retrouve la stratégie dostoïevskienne du tempo, avec ses trois effets sémantiques et énonciatifs, intégrant la dimension pragmatique. Premièrement, *l'affirmation de compétence* du sujet : le locuteur, représentant un régime de programmation du savoir, sait tout d'avance. Le discours devient une récitation, précipitée. Le danger qui guette, alors, c'est que le sujet tende à adopter la position d'un automate, un non-sujet dans la terminologie de Jean-Claude Coquet, c'est-à-dire une instance qui prédique mais qui n'assume pas son discours. En second lieu, *l'interlocuteur*, anti-sujet potentiel, est un sujet *empêché*. L'intensité du flux rend impossible l'interruption, pour la réplique, la discussion ou la controverse. Troisièmement, *l'espace-temps* de l'échange est *saturé*, ne laissant aucune place à l'autre.

On perçoit clairement que se trouve en jeu la répartition de la parole et de l'action, les deux piliers de la formation de l'espace public, selon les propositions d'Hannah Arendt. Et le déséquilibre est ici manifeste, au seul profit de l'action. La parole apparaît comme une servante nécessaire, dont le rôle doit être minimisé : elle ne peut en aucun cas empiéter sur le faire lui-même. C'est le sens même de la future réforme constitutionnelle : « L'exécutif souhaite *accélérer* la discussion des textes de lois à l'Assemblée. » La révision constitutionnelle tend à limiter le droit d'amendement, à définir le « contingentement » des temps de parole en fonction des effectifs représentés à l'Assemblée, à empêcher que les débats traînent en longueur.

4. Le Ralentissement : « *slow démocratie* » et « *clause du grand-père* »

Comme on le voit, c'est bien le tempo dans sa version vive et tonique qui constitue la clef de voûte et le principe directeur de l'ensemble des observations que nous faisons ici. Ce principe implique le traitement simultané de la parole et de l'action d'où se dégage le statut des sujets. On peut dire alors que le tempo est en lui-même porteur de contenus politiques et qu'il apparaît même comme le vecteur d'une mise en scène des valeurs et de leur circulation parmi les acteurs de la cité. Ce contenu est idéologique puisqu'il est au service d'une pratique

qui concrétise une philosophie politique. C'est ainsi que l'on peut comprendre l'usage des tweets dans la communication du président américain Donald Trump. Leur tempo haletant détermine une scénographie des sujets : les actes de nomination et d'éviction s'y produisent, les relations internationales s'y décident, les orientations économiques y prennent forme, les passions s'y libèrent, les alliances s'y nouent et les conflits s'y déclarent... Ils forment l'arrière-plan signifiant et la substance de l'expression du récit politique. Ils occupent la place de la communication officielle, naguère assumée par des médias institués, dont le tempo lent déterminait les places et les rôles des sujets.

La corrélation entre l'accélération du tempo et le statut des sujets se présente donc comme une règle. Un des effets de cette corrélation est l'altération du sujet collectif, jusqu'au point de rupture du lien fondateur de la démocratie. Ce sont ces paramètres et ces corrélations qui s'inversent avec le ralentissement. Dans *Slow démocratie. Comment maîtriser la mondialisation et reprendre notre destin en main*, David Djaiz le souligne :

Il faudra [...] redéfinir le pacte national afin de le mettre tout entier au service de la *Slow Démocratie*, cette pratique sobre et apaisée de la conversation civique et de la décision publique, qui seule réconciliera les forces aujourd'hui déchaînées du capitalisme avec la promesse démocratique et la sobriété écologique. (Djaiz 2019: 7)

L'exemple que nous avons pris pour illustrer les effets du tempo accéléré reste pertinent pour rendre compte du tempo ralenti : il en est même le complémentaire stratégique. L'« acte deux » de la présidence Macron est marquée par un renversement de cet ordre. Ainsi, ayant mesuré les dégâts subjectifs du *Prestissimo*, le gouvernement adopte désormais l'*Andante gracioso*, et même le *Lento*, voire le *Largo*, tentant ainsi de préserver l'espace des sujets. L'exemple le plus marquant dans le contexte français contemporain, mais exemple parmi d'autres, est celui de la réforme des retraites. Son objectif est d'unifier pour tous les citoyens la méthode de calcul des retraites (par un système généralisé de points) et, partant, de supprimer les régimes spéciaux (notamment ceux des fonctionnaires, mais pas seulement : de nombreuses professions sont impliquées... et voient leurs « privilèges » menacés). Afin d'éviter la révolte des rôles thématiques, le gouvernement diffère dans le temps et fait de la proclamation de cette différance le cœur de son discours sur cette question. On parle alors de la « slow retraite », dont la figure emblématique est ce qu'on appelle la « clause du grand-père ». Celle-ci n'est autre qu'une ruse du tempo. Elle a été mise en œuvre, à l'origine par Pierre Mendès-France qui, pour rendre acceptable la réforme des Bouilleurs de cru destinée à limiter l'alcoolisme dans les campagnes françaises (1954), en a dispensé les vivants, ne l'appliquant qu'aux héritiers « à naître ». Le principe de cette clause du grand-père est donc de présenter une réforme qui épargne la génération actuelle et ne concernera que la future. Ainsi, pour la retraite, les droits acquis ne changent pas pour ceux qui les éprouvent à vif. C'est la stratégie adoptée par le gouvernement français pour transformer le droit de la retraite et abolir les régimes spéciaux : celle-ci ne concernera pas leurs bénéficiaires actuels ou potentiels, mais seulement leurs enfants, voire leurs petits-enfants. Stratégie du ralentissement, dont les bénéfices polémico-narratifs sont évidents : comment mobiliser des mécontents sur une frustration qui ne les atteindra pas ?

Pour conclure

Sur l'horizon des grandes séquences de la rhétorique, le tempo nous place au cœur de l'*actio*, tout en impliquant l'*elocutio*, son proche voisin. A travers lui se rejoignent les deux acceptions de l'*expression*, celle qui est immanente à la structure du langage, le plan de l'expression dont on cherche ici à dégager l'autonomie signifiante, et celle qui engage l'énonciation et les sujets, depuis la récitation impersonnelle des non-sujets jusqu'aux plus fines articulations de la sensibilité, des émotions et des passions (cf. l'expressivité).

L'anthropologue Gérard Lenclud, dans un article intitulé « Parler bois. A propos d'un ouvrage de Françoise Thom », propose une synthèse des traits syntaxiques et sémantiques définitoires de ce qu'on a appelé la « langue de bois » à l'époque communiste (Lenclud 1987: 257-268). Ainsi, du côté de la syntaxe, c'est en premier lieu la substantivation systématique, qui consiste à préférer les noms aux verbes et à retarder autant que possible, de génitifs en génitifs et de circonstants en circonstants, l'arrivée de ces derniers dans la phrase. Exemple (emprunté à Françoise Thom) : « Une utilisation plus complète des facteurs intensifs du développement de l'économie dans les intérêts de l'augmentation du bien-être du peuple (s'impose en effet...) » Comme l'avait montré antérieurement Claude Hagège (1985: 268-269), la nominalisation permet d'esquiver l'affrontement qu'induit le verbe avec sa structure actantielle et ses sujets de discours, dotés de leurs dimensions narratives d'antagonisme, de contestation, de polémique et de confrontation. Ces formes discursives sont impliquées par l'emploi des verbes, et seuls les verbes les rendent possible : c'est l'action que l'on conteste, non la chose en elle-même. Le locuteur de langue de bois, en nominalisant, élude donc à la fois la prise en charge énonciative et l'objection. On comprend que s'ajoutent alors à la nominalisation l'abondance des tournures impersonnelles et passives, l'absence de marques d'embrayage, l'intensification comparative sans comparé, les instruments linguistiques de l'ordre et de l'exhortation sans Destinataire incarné.

Or, de tels procédés ne sont centrés qu'en apparence sur le plan du contenu. Ils mobilisent bien entendu, dans la prosodie élocutive et dans les actes interlocutifs, le plan de l'expression. Ils tendent cependant à l'effacer et à le glisser dans l'arrière-cour du discours. Ils ont peut-être, dans leur dimension caricaturale, disparu des discours politiques en démocratie aujourd'hui, encore que ce ne soit pas sûr, mais ce qui tendrait à les remplacer, selon l'hypothèse qu'on a soutenu ici, c'est la multiplication et même la créativité des formes de figement discursif. On avait la « langue de bois », on a les « éléments de langage ». Et, déjà, on n'en est plus là ! On a dépassé les petites phrases et on en est aux hashtags. Et alors, par delà le hashtag, manifestation en lui-même d'un tempo vif, on en est à la généralisation du principe de tempo. Les formes de figement discursif qu'il génère remontent en quelque sorte dans l'acte de l'énonciation lui-même et l'inscrivent dans le corps, à travers les scansions, le débit, un quasi effacement du langage par sa surenchère prosodique même. Entre l'accélération et le ralentissement, c'est l'avènement du *tempo de bois*.

III. Le sensible, entre nouveauté et usure

Usure du polémique dans l'expression de l'opposition politique Pauline Hachette (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis)

Comment une parole d'opposition peut-elle se rendre audible ? Comment peut-elle *porter* et agir ? La question se pose avec une force particulière dans un contexte comme le nôtre, marqué par une grande fatigue, quand il ne s'agit pas d'une franche irritation, à l'égard des mots de la politique traditionnelle galvaudés, « par des promesses irréfléchies, des rationalités dévoyées, des exploitations démagogues, des outrances provocatrices » (Citton 2018 :11). Si l'importance prise par la communication dans ce domaine contribue largement au sentiment de dévaluation de la langue politique, on peut penser que c'est dans une attention renouvelée au matériau langagier, voire dans une recherche d'invention langagière, que l'animal tant politique que « littéraire » (Rancière) que nous sommes peut chercher un remède à sa perte de foi dans la politique des démocraties contemporaines. Yves Citton, dans son livre *Contre-courants politiques* se lance ainsi dans une entreprise poétique d'élaboration de formes d'expression inusitées et propose de nouveaux couples de polarités, de nouveaux mots permettant de dire, et donc de penser, autrement qu'en termes de gauche et de droite, les oppositions qui structurent nécessairement le champ politique. Nous souhaitons dans cet article nous situer en amont de ce travail de réinvention, en nous penchant sur la polémique comme l'une des formes d'expression de la parole d'opposition particulièrement susceptible de créer l'effet d'usure que nous constatons. L'une des idées fortes qui animent cette entreprise poétique reste cependant à notre horizon : si les polarisations antithétiques sont nécessaires à la politique, les renommer et donc les redéfinir nous permet de penser ces pôles non comme des contraires fixes, absolus et exclusifs mais comme des forces, qui nous attirent ou nous repoussent, voire nous traversent et avec lesquelles nous devons « composer » comme l'écrit Citton. Penser l'expression de l'opposition nous invite à penser ce que cette polarisation fait à la langue. Plus précisément peut-être, confrontés aux abcès de fixation de la polémique, nous aimerions garder à l'esprit cet autre possible de la polarisation que serait la pensée de la *tension* esquissée par cette vision dynamique et renouvelée des polarisations.

Si le risque de dévaluation sémantique menace nombre d'actes de langage politiques – on pense à la promesse bien sûr –, la parole opposante est tout particulièrement soumise à la difficulté de conserver sa valeur dans la durée. Par nature distinctive, il est crucial qu'elle reste nette et vive, qu'elle ne s'es-

tompe pas dans des faux consensus, cependant que cette intensité requise est soumise au risque de dilution propre à toute répétition ou inscription dans la durée. Souvent animée par l'indignation ou le sentiment d'un danger auquel elle doit s'opposer, il est attendu d'elle qu'elle conserve une aspectualité inchoative, qu'elle donne le sentiment d'une émergence. Cela est vrai tant pour l'opposition « de la rue », dont l'itération dans les manifestations de la démocratie de protestation (Fillieule & Tartakoswki 2012) doit maintenir sa saillance, que de l'opposition politique de partis. L'expression d'un positionnement contraire à celui de la majorité, inscrite dans l'essence même du régime démocratique, peut en effet prendre des formes multiples : relativement directes (« la rue ») ou passant par des représentants, mais aussi plus ou moins discursives. Elles sont toutes à divers degrés concernées par cette difficulté. Nous avons souhaité nous intéresser dans cet article à l'opposition représentative, composée des partis politiques n'appartenant pas à la majorité gouvernementale et des instances permettant leur représentation et leur expression. Aussi structurante et constitutive du régime démocratique qu'elle soit, cette force politique a été très peu étudiée dans le contexte de démocraties installées (Brack & Weinblum 2011)¹, et encore moins dans sa dimension discursive. C'est l'une des raisons pour lesquelles poser quelques enjeux énonciatifs et expressifs qui lui sont propres nous a paru important, à l'heure où la démocratie représentative vit une crise aiguë, et où s'exprime un fort désir d'expression, sinon d'action, directe². Mais il nous a également paru nécessaire de circonscrire notre étude à cette forme d'opposition en raison d'un contexte particulier marqué par la fin apparente du clivage traditionnel gauche-droite (Ben Lakdar & Winock 2018) et la difficulté consécutive à constituer une opposition face à un président ayant fait d'un neutralisant « en même temps » son credo de campagne électorale. Le discours de la triangulation, supposé formuler un dépassement des oppositions figées et conjuguer les deux polarités de la vie politique française traditionnelle en embrassant un peu de l'une (le libéral) et un peu de l'autre (le social), propose une utopie d'accord reposant sur l'occultation des dimensions incompatibles dans chacune de ces polarités et promet à tout un chacun une satisfaction en accord avec celle d'autrui, neutralisant les polarités plutôt qu'elle ne les subsume. On pouvait s'attendre à ce qu'il déchaîne en retour la rhétorique polémique de partis animés par des stratégies de visibilité et de positionnement. Comment dans ce contexte, en effet, se *distinguer* ? Ces deux crises, de la représentativité et des polarisations partisans traditionnelles, et les réactions qu'elles entraînent, concernent directement la fonction de l'opposition politique de partis et la capacité qu'on lui accorde, ou pas, à porter la voix de ceux qui ne se reconnaissent pas dans le pouvoir élu. L'usure que subit cette parole, que l'on peut rattacher dans une grande mesure à ses conditions d'énonciation, nous semble prendre de ce fait une importance singulière. S'il est fréquemment reproché au discours de la majorité d'évider la langue, de lui faire perdre sa capacité de signifiante, notamment dans la pratique d'une certaine « langue de bois », on pourrait en effet attendre de l'opposition une subversion se devant d'être également expressive, une force de défigement de la langue. Les différentes entités opposantes contiennent certes dans leur dénomination même, un programme énonciatif en partie contraint : l'expression d'un positionnement contraire à celui de la majorité. Mais celui-ci peut se décliner

sous de nombreuses formes – désaccord, objection, réfutation, controverse, polémique, etc. – impliquant non seulement des différences de degré dans la radicalité de l’opposition, mais aussi dans la part laissée à l’argumentation et à l’émotion, ou encore la place prise par chaque acteur dans l’échange contradictoire. Les possibles énonciatifs d’une opposition « représentative » sont eux aussi larges, comme nous le verrons dans le premier temps de notre article. Il semble pourtant que cette forme restreinte du discours que l’on nomme « polémique » soit devenue une manifestation caractéristique de la parole opposante actuelle, telle qu’elle est portée par les partis politiques institutionnels et exhaussée par les médias en quête de spectaculaire. Il nous reviendra de définir plus précisément ce terme dans le cours de cet article mais signalons d’emblée que tout en prenant en considération sa définition ordinaire de discours caractérisé par le caractère passionné et conflictuel du désaccord³, nous approfondirons davantage, en suivant la logique développée par Ruth Amossy⁴, les processus de dichotomisation des argumentaires (exacerber les oppositions jusqu’à les rendre inconciliables) et de polarisation des positions (entendue dans ce cadre comme une division sociale qui effectue des regroupements de participants en camps adverses) à l’œuvre dans la mécanique énonciative de la polémique et se manifestant dans sa matière expressive. C’est en effet à partir de ces aspects qu’il nous paraît le plus efficace de saisir comment cette polémisation de l’échange qui tend au « dialogue de sourds » dont Marc Angenot a analysé les ressorts dans son ouvrage éponyme (2008), devient elle-même assourdissante pour le troisième acteur que sont les citoyens, destinataire réel des échanges entre partis politiques opposés.

La question qui guide notre réflexion se situe donc à la convergence de l’analyse rhétorique et d’une réflexion pragmatique. Elle comporte une dimension axiologique dans la mesure où cette expression de l’opposition connotée négativement comme une forme boursoufflée et dévoyée de l’échange contradictoire, peut aussi être défendue au nom de la meilleure intercompréhension qu’elle générerait, comme l’a fait Ruth Amossy. Nous nous pencherons, pour notre part, sur des manifestations polémiques, qui nous paraissent caractéristiques de l’énonciation opposante et qui nous semblent neutraliser la dynamique de la controverse, conduisant à une coexistence de contraires figés sans espace commun, ce en quoi elle peut sembler plus pernicieuse encore qu’un consensus prétendu. C’est par le biais de l’énonciation et du matériau expressif qu’il est crucial d’appréhender ce phénomène. Après avoir considéré le discours de l’opposition sous l’angle de ses possibles énonciatifs, nous suivrons donc la constitution dans la langue de son pli polémique, pour interroger par la suite les ressorts pragmatiques de la perte de saillance de cette forme de discours. Les discours que nous prendrons pour objet d’étude seront principalement constitués de propos parus sur les réseaux sociaux ou rapportés par les médias, notamment parce que tout en étant le produit d’une communication politique très contrôlée et orientée notamment en vue de produire des énoncés « reprenables » (Krieg-Planque 2011 : 24) satisfaisant aux contraintes de médias devant créer l’événement, ils sont les plus à même, de par leur large réception, de constituer l’image de l’opposition, son *ethos*, aux yeux des citoyens. Or, c’est cette dimension pragmatique qui nous intéresse le plus en dernière analyse : quel effet et quelle force peut avoir l’opposition sur les citoyens qu’elle est en partie censée représenter et persuader ? Comment

peut-elle percer dans l'espace public ? Le corpus que nous analyserons de manière plus détaillée sera constitué des réactions de l'opposition au lancement du « Grand débat » par le Président.

1. Possibles énonciatifs de l'opposition

1.1 L'opposition ne peut-elle que s'opposer ?

Sur le plan du contenu, la définition de l'opposition est très large⁵ mais largement orientée par une visée contrastive voire combative. Sans aller jusqu'à la construction en miroir de l'Opposition officielle britannique⁶, le lien consécutif entre la non appartenance à une majorité et l'opposition est posée comme une évidence qui semble impliquer un désaccord « de principe » au fond contraignant, puisqu'il place alors cet autre de l'échiquier dans une position de grande dépendance vis-à-vis de la majorité quant à ses prises de position. La non appartenance à la majorité gouvernementale ouvre plus spontanément sur l'affrontement que sur la délibération ou la négociation. Elle représente pour Ionescu et Madariaga, « la forme la plus avancée et la plus institutionnalisée du conflit politique » (1968 : 9). Cette dimension intrinsèquement conflictuelle semble relever d'une fonction principale prêtée à l'opposition, celle de rendre possible l'alternance, et donc de prendre le pouvoir à la majorité en place. Les acteurs principaux de l'opposition sont alors les partis minoritaires représentés au parlement⁷, et la majorité et l'opposition sont pensées de façon dichotomique, c'est-à-dire comme un tout divisé en deux parts exclusives l'une de l'autre. L'opposition est un « nous » constitué par un « ils » au pouvoir, c'est-à-dire par une extériorité constitutive qui résorbe sa pluralité effective dans le singulier par lequel on la désigne couramment. Les fonctions de l'opposition et ses modalités discursives peuvent cependant être envisagées différemment, selon la forme de la coopération discursive ou de la recherche d'un accord voire d'un consensus, en entendant par là un accord raisonné au sens habermassien, un échange de « bonnes raisons » (Angenot). Si cette éthique de la discussion et sa conception de l'argumentation proche de la « nouvelle rhétorique » de Perelman ont été largement critiquées et taxées d'angélisme dialogique (Taguieff), elles restent une référence fréquente quand il s'agit de démocratie participative où la controverse est davantage traitée à partir d'une visée délibérative. Le dialogue contradictoire vise alors à la co-construction de solutions partant du principe qu'il existe une voie plus souhaitable et rationnelle qu'une autre, qu'il devient, une fois qu'elle est éclairée, aisé de suivre. On conçoit bien le risque de négation de la différence qui pèse sur cette « éthique de la discussion » notamment dans le cadre de la démocratie représentative et on comprend, *a contrario*, la revendication d'une « éthique de la discordance » (Mouffe 2010) qui prenne en compte le caractère en partie irréductible de l'altérité. C'est la raison pour laquelle les travaux de Chantal Mouffe, notamment, défendent une conception « agonique » (Mouffe 2010) de la démocratie en faisant de l'antagonisme éristique son fond et de la « dispute » (*eris*) la loi de la sphère publique démocratique. La construction des identités collectives – des « nous » exclusifs de « ils » – passe, avance-t-elle, par des antagonismes qui n'ont pas vocation

à être résorbés. L'exclusion et la contestation ne sont pas des accidents sur le parcours irénique d'un accord à venir mais essentiels au politique, qui emprunte au *polemos* plus qu'à la *polis*, pour reprendre les termes de C. Mouffe. Mais cette reconnaissance de la nécessité du *dissensus*, non seulement comme désaccord originel lié à la pluralité des voix légitimes à exprimer leur point de vue et leur intérêt en démocratie, mais comme *reste* inévitable du processus d'échange, amène à redéfinir les fonctions socio-discursives du débat antagoniste. Il ne s'agit pas de voir dans la polémique, au sens restreint, la traduction d'une conception agonique du démocratique, mais, d'une part, de comprendre l'effort pour persévérer dans la polarisation, d'autre part de reposer la question de la visée des échanges entre partis opposés. Pourquoi et pour qui continuer à discuter tout de même ? C'est le point de départ de l'ouvrage *Dialogues de sourds* de Marc Angenot (2008) qui soulignait dès son livre sur *Anarchistes et socialistes* (2003) combien le débat entre partis opposés ne parvenait qu'exceptionnellement à des formes d'accords ou de modifications des positions. Ce faisant, il soulevait non seulement la question de la définition du discours rhétorique (a-t-il vraiment pour visée de persuader ?) mais aussi celle des buts d'une énonciation partisane, et nous ajouterons d'opposition : un discours d'opposition a-t-il la vocation à parler de, pour ou à ? Et comment ces dominantes énonciatives peuvent-elles influencer sur le matériau expressif ?

1.2 Parler de, pour ou à

On peut estimer que la vocation première d'une énonciation opposante est un « parler de » constatif, pour reprendre les termes austiniens. La parole oppositionnelle a en effet légitimité à s'inscrire en partie dans *l'ethos* d'une parole d'expert éclairante. Elle peut formuler des discours de vérité, analyses ou solutions, sur des problèmes économiques, sociaux, géopolitiques, ou autre. Sa modalité est alors assertive, elle apporte des éléments cognitifs et informatifs, logiques selon la typologie aristotélicienne. Elle n'est oppositionnelle que de façon secondaire, parce que la vérité qu'elle établit à partir de postulats premiers se distingue de celle de la majorité : elle peut démontrer, par exemple, en s'appuyant sur des analyses économiques et scientifiques que l'économie libérale ne peut aller de pair avec la survie de la planète, quand la majorité tient un discours montrant que l'une et l'autre sont compatibles. Aucun de ces discours bien entendu ne peut prétendre à une vérité absolue et définitive. Chacun inclut des prémisses indémontrables et surtout des projections incertaines (la technologie permettra-t-elle ou non de remédier aux atteintes de notre mode de consommation sur la planète, par exemple). Certains discours constatifs à valeur dénonciative, telle la parole de témoin du lanceur d'alerte, ont émergé sur la scène publique ces dernières années et jouissent d'une reconnaissance forte dans l'opinion. Les faits qu'ils rapportent sont donnés à voir et ne sont pas frappés du doute. On sait combien, en revanche, *l'ethos* de l'expert, entre reproche de trop grande technicité et contestation de sa valeur scientifique, a perdu une part de son autorité. Ces discours visant la vérité, malgré des différences de prémisses et de projections, sont censés permettre une réflexion commune visant un certain nombre d'accords, à l'issue du débat, sur l'objet d'étude. Leur supposé neutralité peut se conjuguer à la mission de représentativité de ces instances et à ses implications discursives. Cette visée d'un « parler pour »,

entendu comme un « parler au nom de », constitue une dimension probablement insuffisamment prise en compte en termes discursifs alors qu'elle est directement liée aux problématiques pragmatiques du discours d'opposition. Cette dimension du discours, que nous glissons entre les fonctions constative (parler de) et perlocutoire (parler à) du discours d'opposition et que nous construisons sur le même modèle syntaxique, ne prétend évidemment pas ajouter une dimension à la typologie austinienne et ne se situe pas sur le même plan que les deux autres. On peut tout en « parlant pour » tenir un discours constatif ou perlocutoire, c'est-à-dire, dont le but premier est de rechercher un effet sur son interlocuteur. La délégation de parole qui va de pair avec la représentativité comporte cependant ses propres enjeux énonciatifs. L'importance – ou non – que prend son souci de représentativité entraîne des logiques énonciatives (d'inclusion, de subjectivité, d'intention dans l'adresse à un auditoire, selon qu'il faut lui confirmer sa loyauté, le fidéliser ou l'éveiller) et pose des questions d'expression.

Doit-on considérer le discours délégué comme la fine pointe d'un groupe homogène déjà formé dont il traduit les désirs, pensées, opinions et sentiments, ou a-t-il le rôle de constituer dans sa fonction représentative un groupe relativement cohérent de citoyens ? La fonction représentative peut-elle être conçue comme une fonction créatrice et non seulement « traductrice », voire ventriloque ? La question symétrique que soulève cette délégation de parole est celle de l'inscription de la subjectivité du locuteur dans son expression. Dans quelle mesure doit-elle marquer de façon idiosyncrasique le choix de signifiants ? Sa voix gagnera-t-elle à être singulière et à se distinguer dans le grand bain polémique des voix de l'opposition ou doit-elle viser l'idéal de neutralité d'un simple porte-voix ? Les noms ou slogans choisis par certaines voix opposantes récemment marquent de façon particulièrement visible cette volonté d'estomper la présence de cet « intermédiaire » : se donner comme nom de parti un type de lieu symbolisant le désir citoyen de démocratie directe, qu'il s'agisse de « Place publique » en référence aux « Nuits debout » qui se réapproprièrent le « lieu » public en son acception la plus large, ou de slogans « dégagistes » du NPA, censés traduire directement les affects citoyens (« Pour partager les richesses, dégageons Macron et sa politique ! » aux côtés d'un « Système dégage ! » du même parti en solidarité avec le peuple algérien). Le gage de la représentativité est d'épouser une supposée voix directe traduite ici par les marqueurs affectifs et sociaux du niveau de langage. Ces énonciations censées reprendre le positionnement ou l'exaspération du peuple s'inscrivent dans le chiasme de positionnement souligné par Peter Mair que citent Brack et Weinblum : « l'apparition d'une nouvelle forme d'opposition, composée de partis qui prétendent représenter, mais ne gouvernent pas et qui s'opposent à des partis qui gouvernent, mais ne représentent plus les citoyens » (2011 : 10). Non sans paradoxe, l'opposition se positionne, dans le malaise de la représentativité qui mine les démocraties actuelles, comme meilleure représentante d'une voix populaire qui ne l'a pourtant pas élue, voire prétend pouvoir lui offrir la prise directe à laquelle il aspire en se positionnant « hors système ». Le « parler pour » devient alors un argument du « parler à », forme la plus courante de l'énonciation opposante. Ce que nous désignons par cette déclinaison énonciative de « parler à », c'est l'accent porté sur la visée persuasive du discours. Il s'agit de modifier les

croiances ou actions de l'autre, quels qu'en soient les moyens ou les « strata-gèmes » pour reprendre le terme schopenhauerien (Schopenhauer 1831). Cette visée perlocutoire implique que le discours prenne d'abord en compte le desti-nataire auquel il s'adresse et qu'on identifie en général comme « l'adversaire » : ses représentations initiales déterminent les arguments qui sont en mesure de le convaincre, ses états émotionnels qu'il est possible de perturber, bref, tout ce que la rhétorique a exposé sur les capacités du discours à agir sur l'autre, à avoir un *effet*. Pourtant cette visée initiale peut sembler vouée à l'échec. Comme le fait remarquer Angenot dans *Dialogues de sourds*, la rhétorique est présentée comme un art de persuader qui n'a pourtant jamais vraiment persuadé l'« ad-versaire », l'autre « pôle », de l'échange discursif. Ce constat amène Angenot à donner au discours rhétorique d'autres fonctions, selon lui bien plus détermi-nantes, en particulier celles de positionnement et de recherche de visibilité, contrainte pesant tout particulièrement sur l'opposition actuelle comme nous l'avons souligné.

On peut aisément identifier un certain nombre de phénomènes qui expliquent, entre systèmes de croyances et intérêts, que le discours à visée persuasive ne modifie pas la position de l'adversaire. Angenot énumère ainsi ce par quoi di-vergent les langages coexistant dans un état de société : leurs « points de vue, la disparité des données retenues et alléguées, l'incompatibilité éventuelle des vocabulaires et celle des schémas notionnels qui informent ces données, la dis-cordance des prémisses comme des conclusions, l'opposition des intérêts qui meuvent ceux qui les produisent » (2008). Mais il les cite pour mettre de côté ces dimensions de contenu du désaccord. Angenot s'intéresse à ce qui dans le fonctionnement de l'argumentation elle-même peut expliquer son inefficaci-té générale et notamment à ce qu'il nomme des « coupures cognitives », soit des logiques divergentes ou incompatibles : ce n'est pas ce que pense l'autre mais la *façon* dont il soutient sa thèse, dont il enchaîne ses raisons, que je juge inacceptable. Et ce qu'il exhause ce sont ces logiques affrontées et inintelli-gibles l'une à l'autre, se considérant réciproquement comme aberrantes. La surdité – « de l'oreille gauche » pour reprendre les termes de François Ruffin à l'égard de la majorité – reprochée à l'autre « camp », autre formulation de la « déconnexion » dont on a entendu l'accusation répétée maintes fois contre le gouvernement actuel, peut être interprétée de cette façon, au-delà de l'inté-rêt à ne pas entendre : la majorité est perçue comme inaccessible à la logique populaire qui s'oppose à elle. Angenot quand il cite Louis Reybaud s'exprimant sur le socialisme utopique, rapporte des propos du même ordre, le reg-istre psychopathologique prenant le pas sur la critique rationnelle : « l'écri-vain qui a pu gravement tracer un pareil programme est placé hors de toute réalité, et vit dans un autre monde que le nôtre, celui de ses rêves » (Angenot 2008). Utopie ici, néolibéralisme là, ces logiques ne permettent pas l'établisse-ment d'un sens commun et provoque un enrayement logique. L'autre ne peut pas « entendre », au sens de comprendre, ce qui lui est adressé. Le dia-logue est placé sous le signe de l'aberration plus que du désaccord. Maingue-neau a posé dans ses études sur les polémiques jansénistes et humanistes le concept d'*inter-incompréhension*, pour faire apparaître la logique consistant, dans une discussion, à antagoniser complètement le discours de l'autre et à rejeter « tout l'*argumentable* de l'autre camp » (1984 :109) systématiquement traduit par le locuteur comme le négatif de ses propres catégories. Dans ce

cadre, l'autre n'existe plus dans son altérité, il est un simulacre qui sert de repoussoir au discours, il est l'envers de l'énonciateur. L'adversaire devient un ennemi et le terrain commun n'est plus visible. C'est le creuset de la polarisation polémique. Dans notre cas, les discours antagonistes ne sont pas tout à fait symétriques. C'est la place de l'opposant qui permet cette rhétorique. Le représentant de la majorité ne peut aussi facilement se permettre de renvoyer l'opposant à la place du fou. Il doit au moins prétendre composer avec lui et le comprendre, afin de prouver qu'il prend en compte l'ensemble des citoyens, véritable destinataire de ces passes d'armes.

Le point de départ du livre d'Angenot occulte en effet une dimension essentielle du discours persuasif et que l'auteur signale sans la rendre centrale. Dans la plupart des échanges à visée persuasive (au moins pour l'un des locuteurs), il y a une double énonciation : le discours s'adresse à un adversaire qu'il est censé persuader, mais cela n'est bien souvent qu'une façon de faire avancer de façon masquée un discours à destination d'un tiers, véritable destinataire de la visée perlocutoire du discours. Comme dans la double énonciation théâtrale, la joute rhétorique a son propre système de cohérence, mais *l'effet* perturbateur recherché concerne le tiers, le spectateur, dont les représentations et l'état affectif déterminent le discours. C'est évidemment le cas dans les échanges entre tenants de la majorité et opposants : la visée est de conquérir le peuple électeur auquel il faut donner des gages de sa représentation par les partis. C'est lui qu'il faut émouvoir et persuader et non le supposé adversaire. Mais c'est aussi lui qui risque d'être assourdi par la polémisation de l'expression.

1.3 *Le pli polémique*

L'échec inscrit à l'horizon de la parole à visée persuasive explique en grande partie la mécanique polémique et l'évidement de la signifiante qu'elle entraîne, son matériau expressif étant mis au service d'une visée en partie factice. Il ne s'agit pas de faire preuve de naïveté ici : tout discours rhétorique a une dimension jouée et pense à ses effets sur l'auditeur avant tout. Mais dans cette parole combattante, l'écart entre l'indignation (méprisante, en colère) affichée quant à l'objet en débat et les véritables enjeux qui semblent animer la parole risque tout particulièrement de discréditer cette dernière. L'expression d'un affect censé se rapporter à l'engagement du locuteur dans son discours, est certes considérée avec une certaine distance dès les traités de rhétorique antique. Mais si les auteurs ne s'accordent pas sur le ressenti véritable de l'orateur exprimant des passions, ils considèrent tous cette expression comme liée à la nécessité de persuader l'auditeur. Les passions contribuent à forger *l'ethos* de l'orateur et perturbent l'auditeur.

Le discours polémique se définirait cependant, si l'on suit R. Amossy, par une visée supplémentaire, sous laquelle vient se ranger le matériau passionnel de la langue et d'autres modalités expressives. Ce qu'il cherche c'est à instaurer avant tout une dichotomisation dans l'échange et une polarisation définitive des partis. Elle s'identifie au fait qu'elle efface l'objet du dissensus au profit des positions, voire des postures, des acteurs sur l'« échiquier politique » et des enjeux tactiques de visibilité dont elles relèvent. Cette dynamique s'oppose par essence à la délibération collaborative, et ce plus durablement que des affects hostiles

ne le feraient. Il ne s'agit pas de discuter afin de trouver un accord mais afin de creuser le désaccord, de le rendre plus net, les acteurs de l'échange marquant avant tout leur différence. La dichotomie ne désigne en effet pas une simple séparation mais plus précisément la division en deux d'une unité⁸ : les deux moitiés constituent une totalité tout en s'excluant absolument l'une l'autre. Elle est l'antithèse absolue du « en même temps » macronien, logiquement impossible, dans cette configuration. La polarisation décrit le processus qui suit, par lequel la polémique se socialise : « les acteurs sociaux se rangent sous la bannière du discours des actants » discursifs (Amossy 2013). On notera que la parole oppositionnelle a cela de particulier qu'elle inverse en général l'ordre de construction de la polémique. La polarisation est première et la dichotomisation en découle : la plupart des prises de paroles oppositionnelles n'ont pas pour origine un même objet à partir duquel se crée petit à petit une division. La division est contemporaine de la présentation de l'objet, le camp est déjà largement constitué, sans qu'il soit nécessaire de le persuader voire de l'informer. La dichotomie n'est donc pas l'aboutissement d'un processus, mais une donnée de départ. « The issue is not the issue ». C'est pourquoi, dans une suite logique de la dichotomie polarisée, le dénigrement de l'autre est la dernière caractéristique de l'échange polémique, tel qu'Amossy mais aussi Angenot (2008) ou Kerbrat-Orecchioni⁹ le définissent : la place du discours de l'autre y est centrale. Le polémique abonde en représentations d'un discours autre, marquées par un jugement de valeur. Sa visée pragmatique dominante est de discréditer l'adversaire, et le discours qu'il est censé tenir. Il faut antagoniser le discours dominant, jusqu'à lui enlever toute légitimité. On comprend comment ce pli pris par la dynamique du désaccord conduit à un certain nombre de traits expressifs caractérisés notamment par l'hyperbole et la stéréotypie.

2. La langue polémique : entre hyperbole et fixations, la mise à l'épreuve de l'oreille citoyenne

2.1 Traits caractéristiques de l'expression opposante

La langue de l'opposition se structure à partir de cette logique polémique qui régit ses caractéristiques expressives. Les exemples sont innombrables, les réseaux sociaux permettant aux discours politiques une multiplication inédite, notamment sous la forme de « réactions » et de déclarations brèves tweetées, largement reprises par la presse. Du point de vue aspectuel, les prises de paroles de l'opposition sont marquées à la fois par leur dimension itérative et par l'instantanéité. L'opposition doit pouvoir répondre immédiatement à tout événement (remaniement, déclaration, nouvelles mesures) et se trouve contrainte de donner cohérence et permanence au positionnement qui transparaît dans chacune de ces prises de parole. La difficulté pour l'analyste est donc de circonscrire un événement discursif d'opposition. Nous avons choisi de tirer nos exemples des réactions de l'opposition à l'annonce du Grand débat lancé par le Président Macron en réponse à la crise des Gilets jaunes. Ce moment précis nous semble en effet particulièrement significatif en ce qu'il est encore à ce stade une coquille vide, le seul fait de lancer une consultation citoyenne ne permettant pas à l'opposition de fortes divergences de fond et

montrant donc le fonctionnement rhétorique de l'opposition dans une relative « nudité ». Un élément discursif déclenche néanmoins les réactions : la lettre par laquelle le président lance le débat. Les réactions à celle-ci constituent un panel assez large des « stratagèmes » du discours perlocutoire et font émerger un certain nombre de traits communs aux discours provenant de ces différentes oppositions. Les similarités y sont en effet notables, dans les argumentaires (y compris sur des prémisses opposées), les répertoires sémantiques, comme dans les postures passionnelles et les traits expressifs censés les traduire. Nous nous référerons pour ce corpus à la compilation des réactions de l'opposition à cette lettre synthétisée par *L'Obs* et l'AFP (janvier 2019). On y voit combien le matériau expressif polémique, mis au service d'une recherche de visibilité caractérisée par la netteté et l'intensité du positionnement, tend à se renverser en son contraire.

L'expression hyperbolique est l'un des moyens élémentaires de la visibilisation. Elle « grossit » le trait de l'objet qu'elle vise pour accentuer le contraste et ce faisant elle rend plus évidente la présentation qu'en donne le locuteur. L'exagération est difficile à pointer dans le cas de discours de jugement puisqu'il faudrait établir une mesure ou une vérité objective, par rapport auxquelles les termes employés constitueraient une amplification. Mais il est pourtant évident pour le lecteur ou auditeur de ces propos que ce n'est pas là une expression factuelle qui est recherchée. La caricature est assumée et il ne convient pas véritablement de reprendre le locuteur sur la non exactitude de son propos car l'amplification se donne comme telle, mais avec la vocation de faire apparaître une vérité derrière l'inexactitude factuelle. C'est pourquoi elle constitue l'un des ressorts de la satire qui disqualifie l'adversaire en le réduisant l'autre aux traits que l'on veut dénoncer, au moyen de diverses techniques de citations ou de représentations de son discours.

Il en est ainsi des portraits du président brossés par diverses voix de l'opposition en réponse à la lettre : « attitude monarchique », arrogance et technocratie pour J.-L. Mélenchon (LFI) ou, portant presque à l'inverse sur le contre-emploi du président dans ce rôle de lanceur de consultation : « Qui fait le travail du président pendant ce temps-là ? C'est sans doute l'animateur de débat le mieux payé de ces dernières années. » (E. Ciotti, LR). Dans les deux cas, l'opposition procède par l'amplification de traits en l'occurrence opposés, puisque l'un vise la trop grande horizontalité de l'« animateur » et l'autre l'autorité verticale du monarque. Mais qu'il s'agisse d'un anoblissement incompatible avec la république ou d'un manquement à la dignité de sa fonction, la satire marque l'inadéquation des rôles thématiques attribués avec le rôle thématique présidentiel. On pourrait y associer cet autre portrait en matamore affichant une détermination bravache qui contrevient, elle aussi, à la dignité de sa fonction : « le président doit retrouver le sens des responsabilités, cesser les provocations et les coups de menton » (N. Dupont-Aignan, DLF). Le ridicule est ancré dans le corps à force de coups de menton mi-figurés, mi-figuratifs. Il se passe d'argumentaire. Le discours présidentiel, et l'*ethos* qu'il forge, contemplés depuis le bon sens d'un « satiriste entomologiste » (Angenot), sont perçus comme carnavalesques pour devenir objet de mépris. C'est à cette coupure radicale d'avec le monde antagoniste qu'Angenot identifie la satire discursive qui va plus loin, dans sa typologie, que la polémique en niant le milieu topique sous-jacent commun aux entraparleurs¹⁰. Les accumulations de termes négatifs signent de même un dis-

cours dont la visée « à charge » par sa simple sélection brise l'équilibre attendu d'un jugement juste, exagère l'un de ses aspects afin de disqualifier l'adversaire et ses compétences, qu'il s'agisse de son incapacité cognitive à comprendre ce qui est dit ou de son incompetence logique et rédactionnelle. Pour J.-L. Mélenchon, la lettre est « erratique », elle « faufile » et manque « d'angle », appréciations attaquant la pensée présidentielle par sa forme. Dans les termes de Benoît Hamon (Génération-s), elle est « faible, prévisible, sans souffle ni vision ». L'expression ne laisse pas de place à d'éventuelles zones d'accueil de la parole adverse, renvoyée, selon la logique dichotomique, à son entière altérité. Elle ne développe pas un argumentaire dans laquelle celle-ci pourrait s'immiscer. Elle fixe le discours adverse comme autre complet dont elle se distingue absolument. L'énonciation de l'opposition est donc est dans sa grande majorité assertive voire injonctive et prescriptive. On note ainsi le recours à la modalité déontique et à l'impersonnel injonctif: « le président doit cesser les coups de menton », « on ne convoque pas tous les Français à un débat en leur interdisant de parler par exemple de l'ISF », les conclusions « doivent être celles des Français pas celles déjà prévues par le président de la République » (O. Faure). La rhétorique de la défiance, dans le sens fort d'un refus de toute confiance, s'énonce elle-même par des termes catégoriques et des indicatifs présents ou futurs dont le sens prédictif est sans appel : « il n'y a *rien* à attendre » de ce « monologue » du gouvernement, qui « n'arrivera pas à réconcilier les Français » (N. Bay, RN), il s'agit d'« une lettre creuse qui n'apporte *aucune* solution concrète à la colère populaire » (E. Ciotti). Les énoncés sont quasiment uniquement constitués de jugements s'appuyant sur des projections présentées comme des faits ou sur des prémisses indiscutables, ou du moins indiscutés. Le débat sera ainsi « l'occasion d'éviter de répondre aux questions de justice fiscale et sociale que posent les Français depuis des mois (J.L Mélenchon, Twitter), ou: « Les Français ne sont pas dupes (...) Les Français ne veulent pas de quotas, les Français veulent qu'on mette fin à la politique migratoire » (J. Bardella), ou encore « Les Français ne veulent pas des questions mais des solutions » (E. Ciotti). Le débat est présenté comme un moyen de repousser des fins variant selon les partis mais données comme évidentes, tout comme – implicitement ou pas – les moyens qui devraient les servir. Ces formulations sont proches de la logique enthymématique¹¹ typique de l'expression partisane : la prémisse majeure ou la conclusion manquant (pas besoin de dire ce que nous savons tous) avec pour volonté de rechercher l'adhésion plutôt que de garantir la représentativité : « les Français » invoqués par J.-L Mélenchon et par J. Bardella plutôt que leurs partisans, bien qu'ils ne soient pas qualifiés par les mêmes aspirations, sont présentés comme une unité qui ne souffre pas de division face à un pouvoir isolé. On peut en contrepoint souligner l'une des rares formulations faisant le choix d'utiliser la modalité déontique de façon non injonctive, et émettant ses doutes selon une modalité conditionnelle : « Le grand débat doit prendre *toute sa place*. *Les Français doivent renouer le dialogue* (...) Il va falloir participer à ce débat, il va falloir s'en emparer avec toutes les réserves qu'on a tous (...) Si Macron triche avec les Français, si Macron les manipule, à ce moment-là, le risque est que la démocratie s'affaisse encore plus » (Y. Jadot, EELV)

À cette exception près, l'assertivité générale est intensifiée par l'affectivité marquant la majorité des discours. Si la virulence ou la colère ne sont pas dé-

finitoires de la dimension polémique des énoncés, elle y sont fréquemment associées et agissent comme catalyseur de la dichotomisation et des polarisations qu'ils mettent en œuvre, ainsi que du discrédit jeté sur l'adversaire. L'affectivité est censée permettre à la parole d'échapper à la froideur et à l'atonie de la parole rationnelle et mesurée. Plus important encore dans ce cadre politique, elle se donne comme antidote au vide de la langue de bois. L'indignation ou l'exaspération, tonifiantes et théâtralisantes par nature sont à cet égard des remèdes tout indiqués. Elle sont supposées transparaître ici dans l'énonciation réactive, injonctive et catégorique précédemment décrite, mais aussi dans le choix d'une expression aux marques d'oralité, voire de familiarité, marquées. Celle-ci a vocation à marquer le « parler pour » précédemment évoqué, autrement dit sa représentativité et sa proximité, et donc dans le cadre polémique, d'accentuer la polarisation des camps. Mais elle marque aussi une réaction affective supposée spontanée et donc gage d'authenticité. C'était le cas des locutions imagées et satiriques précédemment mentionnées, mais on retrouve cette familiarité en divers lieux. Le topos de l'inconsistance du discours présidentiel (autrement nommé « langue de bois ») est, à plusieurs reprises, exprimée dans ce registre : « C'est du vent » (J. Bardella, RN), du « bla-bla » (N. Dupont-Aignan et J.-L. Mélenchon). Il en est de même pour celui de la tromperie, puisque le débat est présenté comme un « exercice pipeauté » (J.-L. Mélenchon), un « artifice grossier » (L. Wauquiez), un risque d'« enfumage » (O. Faure, PS) et que tout y « sent à plein nez la technocratie » (J.-L. Mélenchon). L'affectivité qui s'exprime ainsi est supposée traduire un engagement personnel du locuteur, que ses émotions poussent à parler hors de la langue morte de la politique traditionnelle.

Le problème est que cette langue « vraie » apparaît dès son émergence gorgée de stéréotypes par son usage de locutions ou de termes en vogue (la récurrence du terme « bla-bla » par exemple) pour traduire des chefs d'accusation très classiques à l'égard du politicien : les bavardages (les mots sans action)¹² et la tromperie¹³. Les qualificatifs appartiennent donc aux grands topoï de la critique de la politique et empruntent en outre à un répertoire sémantique sans surprise, ce que suffisent à attester les reprises de termes d'une voix à l'autre de l'opposition. Et c'est justement dans cet effet de chorus que se renforce l'effet de figement de la langue et sa perte de signifiante consécutive. Une somme d'énoncés individuels, recherchant à tout prix la singularité et la visibilité de leur positionnement, sont transformés par leurs similarités en une sorte d'énoncé collectif palimpsestique : usant des mêmes topoï traduits dans des termes identiques ou très proches, se glissant dans les mêmes registres de langue, et les mêmes inflexions pathémiques, usant des mêmes logiques rhétoriques enthymématiques notamment, ils donnent l'impression de textes apparaissant les uns sur les autres dans une sorte de surimpression. Les contraires mêmes, parce qu'ils ne sont pas argumentés mais qu'ils valent uniquement par l'assertivité vigoureuse qui les énoncent, finissent par s'annuler : le président est-il un bateleur de débat télévisé rémunéré ou un arrogant monarque, pêche-t-il par « coups de menton » autoritaires de matamore ou par l'attitude pusillanime que sa lettre « faible », prévisible, « faux filée » semble traduire ? A-t-on vraiment envie de trancher ? La détermination des positions affirmées avec véhémence et sans laisser d'espace de discussion devient une fixation brouillée. Les revues de presse, comme les articles recensant les « réactions

de l'opposition » (celui qui est ici cité, par exemple) accentuent cet effet de neutralisation faible.

Nous suspendons bien entendu, en lisant ces réactions, la connaissance que nous avons de la synthèse du débat et des réponses qui y ont été apportées, car la question porte sur ce que ces oppositions transmettent comme *ethos* : quelle image de soi y est produite dans la virulence et les procédés étonnement similaires qu'elles mettent en œuvre ? Très peu de propos comportent une dimension pratique ou stratégique quant à la participation – ou non – au débat, le travail de dénigrement du président – plutôt que de la majorité, la polémique ayant tout intérêt à personnaliser l'antagoniste – étant incommensurablement plus fourni. La vigueur des propos vaut pour démonstration qu'il n'existe aucun espace commun, éventuellement ouvert à la discussion argumentée, et c'est la polarisation (au sens d'Amossy) des positions qui fonde en réalité – classiquement – les références aux « Français », qui désignent en réalité des communautés différentes régies par des attentes fort distinctes. Les langues des oppositions, plutôt que de rendre audible dans leur énonciation leur dimension représentative, leur apport informationnel ou leur capacité de persuasion rationnelle, apparaissent ici, dans leur majorité, reliées par ce point commun qu'est le recours à une forte polémisation du propos. Le marquage de l'irréductible différence est supposé légitimer celui qui s'oppose en affichant la totale illégitimité de l'adversaire. Ce recours au polémique apparaît à la fois naturel, pour un ou des partis qui ont la responsabilité de montrer leur *différence*, et dévoyé en ce qu'il nappe le propos et rend inaudible les contenus dont on peut attendre qu'ils soient soumis à d'autres formes de mise en discussion. La visée persuasive s'efface, non seulement à l'égard de l'adversaire politique comme du destinataire citoyen qui dans ces propos catégoriques peine à trouver de quoi éclairer ou infléchir son jugement, les propos des uns et des autres se neutralisant et risquant d'invisibiliser leur locuteur au lieu de le distinguer. Nous allons pour terminer tenter de développer quelques points éclairant les raisons de ce qui nous semble être un échec pragmatique..

2.2 Du dialogue de sourds à l'assourdissement, la saturation polémique

Pour prendre la mesure de l'effet de saturation que peut produire un tel usage du discours par l'opposition partisane, il faut prendre en considération qu'il s'énonce sur fond de contestations directes chroniques dont certaines formes peuvent paraître parfois systématisées (sous forme de « révolution(s) permanente(s) » pour reprendre le nom du site d'information du NPA), voire quasi automatisées (on peut penser aux sites reposant sur la production quotidienne de pétitions comme Change.org et son publipostage répété à destination de quiconque signe l'une de ses pétitions). L'intensité de la contestation court dans tous ces cas le risque de se diluer dans son extension, de se noyer dans un « brouhaha » indistinct. Des affects supposément ponctuels et limite, comme la colère ou l'exaspération, deviennent récurrents – réflexes – au point de ne plus connaître de pause et de s'installer dans un duratif censé ne pas exclure l'intensité. « Faut-il en finir avec l'indignation ? » demandait ainsi une petite chronique radiophonique qui se penchait sur l'omniprésence de cet affect nivelant ses objets pour finir par ôter toute force à des demandes pourtant bien légitimes de reconnaissance de sa dignité (Mosna-Savoie 2019). Le problème de cette forme de discours est moins le dialogue

de sourds délibéré qu'elle donne à voir que le fait qu'elle *rend* sourds. Là où s'affiche un abasourdissement prétendu et permanent – être stupéfait, outré, scandalisé – apparaît en effet le risque de l'assourdissement. Les discours d'opposition choisissent pour se faire entendre de redoubler et d'amplifier l'outrance du désaccord et de l'incompréhension accentuant les risques d'usure affective, et sémantique de la langue partagée. La dénonciation, l'« insurrection » sont des termes de forte intensité. Leur répétition produit une rencontre évidemment contradictoire entre une intensité censée rimer avec rareté et une fréquence qui les dilue. L'extension du scandale est difficile à soutenir et devient « petite musique », c'est-à-dire prosodie bien identifiée dont on ne cherche plus à entendre le contenu. Les récurrences de termes, de formes d'arguments ou de postures passionnelles, patentes dans les exemples précédents, participent d'une forme de figement discursif dans un sens large. Ces phénomènes reposant sur la régularité et la prévisibilité des énoncés sont bien connus et étudiés dans l'aire des discours politiques. A. Krieg Planque (2011) signale ainsi les sites, tel le Pipotron, permettant de générer automatiquement des énoncés de « langue de bois » en utilisant les capacités de commutation paradigmatique de la langue, grâce auxquels il est possible de créer des combinaisons phraséologiques aussi stéréotypées que crédibles. La critique de ces figements de la langue, en lien avec des discours d'autorité et les rapports de domination et de manipulation qu'ils instaurent, est menée de façon plus profonde, depuis longtemps. Les observations de Klemperer (1947) sur les modifications insidieuses et inaperçues de la langue sous le Troisième Reich ou les propos stéréotypés et les phrases toutes faites dont Eichmann ne parvient pas à s'extirper (Arendt 1963) constituent des références fondatrices et essentielles. Arendt comme Klemperer saisissent « sur le vif » le moment de bascule où ces phénomènes de figements linguistiques – en soi universels et destinés à nous protéger du trop grand nombre de sollicitations du monde, note Arendt – deviennent des concrétions mortifères du langage nous coupant tout à fait de la réalité et de sa pensée. Au-delà du recours automatique aux locutions codifiées, ce sont les répétitions lexicales et syntaxiques qui simplifient voire annihilent la pensée. Le devenir insignifiant est corrélé à l'appauvrissement linguistique. La surexploitation de certaines affinités linguistiques et leur rencontre avec des pratiques langagières, liées à l'axiologie d'un contexte historico-social font notamment émerger des mots-clés produisant massivement de l'adhésion dans l'hostilité (« arrogance », « bla-bla », « bavardage »), comme d'autres produisent des adhésions positives tout aussi automatisées. Le discours journalistique rapportant les propos de l'opposition accentue ces ornières dans le cas de figure qui nous intéresse en associant excessivement l'acteur « opposition » aux prédicats de l'indignation intensive : « s'insurge », « dénonce », « enrage », « vent debout », etc. D'un point de vue pragmatique, ces itérations en renforçant les automatismes linguistiques et réflexifs paralysent la pensée. La dénonciation de la langue de bois est elle-même très convenue (la critique unanime du bavardage dans l'exemple précédent en est une émanation). La spécificité ici est que la langue qui se fixe en un pli réflexe est celle d'un acteur dont on attendrait justement une force de mise en tension, sinon une subversion de la langue au – du – pouvoir. Mais alors que les techniques à l'œuvre dans la « fabrique du consentement » (Chomsky) n'ont rien perdu de leur efficacité en un siècle, l'usage systématisant de la rhétorique contestataire use et émousse celle-ci. Le discours opposant ne part pas d'un point neutre permettant de construire une position

propre, mais de l'acquis de positions dichotomiques par principe. Il ne laisse donc aucune place au jugement pour se mettre en mouvement, s'exercer, progresser, bricoler sur un objet qui disparaît de toute façon derrière l'enjeu d'affirmation d'un positionnement.

La constance de l'antagonisme éristique, en se refusant à toute surprise, peut produire un effet de reconnaissance et de familiarité, et ainsi renforcer un sentiment d'appartenance partisane. Mais elle manque les effets de persuasion que seuls le *contraste* et l'apparence de l'inchoatif passionnel peuvent induire. La rhétorique antique lorsqu'elle promouvait l'usage des *enantia* rappelait cette vérité psychologique fondamentale qu'est la nécessité de faire varier les émotions, les états de l'auditeur, pour l'atteindre. La notion est évidemment à manier avec précaution. En associant les émotions par contraire et en incitant l'orateur à faire passer l'auditeur par des états émotionnels opposés (calme/ colère par exemple), elle pourrait sonner comme un petit bréviaire de manipulation « populiste » : étourdir son auditeur, le désorienter pour le faire aller dans la direction voulue, sens critique et libre arbitre submergés par des émotions manipulées. Mais on peut également l'entendre de façon plus large et moins dissociative. Le libre-arbitre et la raison ne sont pas dissociés des émotions. Elles les infléchissent, leur servent de terreau. Sans rechercher à déboussoler l'auditeur par une succession effrénée d'émotions contradictoires, lui rendre une palette émotionnelle et des nuances de pensée lui offre une force de jugement supplémentaire, en lui redonnant simplement l'envie, et la capacité, d'écouter.

3. Pour conclure

C'est dans l'attention à la forme, dans la considération pour les citoyens qui ressortit d'une langue recherchant l'expression juste que peut se reconquérir un *ethos* crédible et que l'on peut imaginer, corollairement, la reconstruction d'un rapport fiduciaire terriblement entamé. Penser que les affects d'opposition, parce qu'ils sont intenses, doivent se transcrire dans une langue qui ne permet pas le déploiement de la pensée revient à penser que les affects s'opposent à l'intelligence, alors même qu'ils peuvent en être le moteur, la force de traction. Le travail d'invention de nouvelles formes d'oppositions que nous évoquions en introduction, dit ce qui rend la contradiction vivante, c'est-à-dire la tension entre les polarités opposées. Créer, comme le fait Yves Citton, de nouveaux couples d'opposés souvent énigmatiques à première vue (automobilistes et médialistes, arrivistes et inséparatistes) oblige à renouveler son attention aux phrases par lesquelles l'auteur modifie nos perceptions usuelles. En renouvelant notre attention, nous devons épouser un peu chacune de ces polarités, éprouver les vibrations à la racine de nos décisions. Au-delà des termes qu'il choisit d'opposer, et qui sortent du registre sémantique si prévisible des langues politiques, le choix de parler de tendance et de tensions plutôt que de figer en guerre de tranchée les oppositions, invite à une forme d'adhésion singulière, sensible et dynamique, qui souligne en miroir combien le discours polémique systématique supprime par sa forme même, plus encore que l'adhésion « persuadée », le désir même de participation. On pourrait rétorquer que cette mise en tension de soi risque de rendre difficile une action tranchante. La polémisation partisane du discours serait là pour border les possibles lectures du réel et orienter par là une action efficace. Ce serait oublier

que sans moteur, la route tracée ne sert de rien. Gageons que c'est ce rôle dynamique qui revient à la langue, plutôt qu'une fonction de balisage, que c'est ainsi qu'elle offre une alternative l'alternative au silence ou au passage à l'acte.

¹ L'opposition politique est peu étudiée et théorisée dans les régimes démocratiques, comme Nathalie Brack et Sharon Weinblum en ont fait le constat détaillé. Les références théoriques invoquées en la matière (Dahl et Ionescu) datent de cinquante ans et relèvent d'un contexte très différent où la vie politique était structurée par des partis politiques forts. Les travaux sur le sujet traitent par ailleurs majoritairement, soulignent Brack et Weinblum dans leur état de l'art sur le sujet, de l'opposition dans des régimes non compétitifs et notamment de son rôle dans l'instauration de la démocratie. Dans le cas des régimes démocratiques, les travaux portent principalement sur l'opposition extra-parlementaire et notamment la mobilisation sociale. Les études de cas sur l'opposition parlementaire se rapportent préférentiellement à ses modalités d'action institutionnelle. La dimension expressive de cette force ne fait à notre connaissance pas l'objet de travaux développés. Voir Brack, Nathalie, et Sharon Weinblum. « Pour une approche renouvelée de l'opposition politique », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 18, no. 2, 2011: 13-27.

² Revendication qui s'est notamment exprimée avec force lors du mouvement des « Gilets Jaunes » par la demande de mise en place du RIC (Referendum d'Initiative Citoyenne).

³ *Le Trésor de la Langue française* donne la définition suivante : « discussion, débat, controverse qui traduit de façon violente ou passionnée, et le plus souvent par écrit, des opinions contraires sur toutes espèces de sujets ». Catherine Kerbrat-Orecchioni et Nadine Gelas dans *Le discours polémique* (1980) donnent également à celui-ci comme caractéristique la virulence marquant l'engagement affectif dans le discours et la violence verbale.

⁴ R. Amossy, *Apologie de la polémique* (2013) pose quatre critères pour définir la polémique : l'enjeu public qu'elle prend comme premier critère et qui est *a priori* par essence l'objet des discours politiques, le processus de dichotomisation et la polarisation et le dénigrement de l'autre.

⁵ « On désigne par opposition les partis politiques ou les mouvements n'appartenant pas à la majorité parlementaire et donc s'y opposant », in « Quelle est l'utilité de l'opposition dans une démocratie ? », sur Vie Publique, disponible en ligne, sur <https://www.vie-publique.fr/>.

⁶ On pense au « shadow cabinet » de L'Opposition officielle mais aussi à la mise en scène du face à face physique et à la joute éristique largement codifiée qu'il implique à la Chambre des Communes et qui pourrait paraître plus nettement conflictuelle que notre hémicycle.

⁷ N. Brack et S. Weinblum, art. cit : « Ainsi, selon Shapiro, l'opposition devrait être définie comme « un ou plusieurs groupes politiques organisés, dont le but est d'évincer le gouvernement en place et de le remplacer par un gouvernement qu'il aura choisi ».

⁸ Définition du Larousse : 2. Mode de croissance des axes végétaux, consistant en une suite de partage en deux rameaux, sans axe principale. 4. Division d'un concept en deux autres, complémentaires au point de vue de l'extension.

⁹ « Tous les énoncés polémiques [...] se focalisent sur le discours adverse, et sa dénégation » (Kerbrat & Orecchioni 1980).

¹⁰ « Si la polémique s'engage c'est que l'énonciateur suppose – quelque écart qui sépare les thèses en présence – que le discours adverse (incorrect, lacunaire, mal déduit – est justiciable de prémisses communes à partir desquelles il peut être réfuté » (Angenot, 2008).

¹¹ L'enthymème est souvent défini comme un syllogisme incomplet ou un énoncé lacunaire mettant en relation le particulier et l'universel : l'une des prémisses (ou la conclusion) est éludée car elle est tenue pour certaine. Angenot définit le discours polémique comme enthymématique : par le jugement qu'il porte sur un sujet, il opère « une mise en relation de ce phénomène avec un ensemble conceptuel qui l'intègre ou qui le détermine », les lieux ou *topoi* (postulats, présupposés) rarement explicitement posés dans le genre polémique.

¹² On ajoutera aux termes précédemment cités (« c'est du vent », « Bla-bla », « une lettre creuse ») ces autres commentaires : une lettre « bavarde » (Mélénchon), « La France de Macron est-elle vouée aux bavardages? » (Fabien Roussel, PCF).

¹³ « Supercherie », « exercice pipeauté », (Mélénchon), « artifice grossier » (L. Wauquiez), « enfumage » (O. Faure, PS), « diversion » (Fabien Roussel, PCF).

Social-ismo.

Forme dell'espressione politica nell'era del populismo digitale

Franciscu Sedda (Università di Cagliari)

Paolo Demuru (Universidade Paulista di San Paolo)

1. Introduzione

Com'è possibile che appaiano più partecipate delle primarie online celebrate da poche decine di migliaia di persone invece che altre a cui prendono fisicamente parte milioni di cittadini? Come può apparire più democratica una diretta unilaterale su Facebook che non un faccia-a-faccia tra candidati o un dibattito a più voci in TV? Come può risultare portatore di un maggior valore di *empowerment* popolare una catena di messaggi via Whatsapp piuttosto che la presenza in una manifestazione di piazza? Come può apparire segno di civismo la continua polarizzazione online delle posizioni politiche, nutrita di provocazioni, dileggi, insulti, piuttosto che il conflitto regolato, l'ascolto dell'altro, la capacità di sintesi tra la pluralità dei punti di vista che dovrebbe essere il sale delle società democratiche mature?

Sono soltanto alcuni dei sintomi di un mutamento profondo del rapporto tra le forme dell'espressione e le forme del contenuto della politica, le cui cause vanno ricercate nella rivoluzione semiotica operata dai media digitali e, in particolare, dai social networks. Una trasformazione dei linguaggi attraverso cui la politica si esprime ed è espressa, che ne modifica, a sua volta, tanto i valori quanto l'efficacia. Il fenomeno, tuttavia, non è nuovo. Basti pensare all'ormai classico esempio del dibattito tra Nixon e Kennedy, che diede esiti diversi per chi lo seguì alla radio e chi invece lo fece tramite l'allora innovativa forma della TV.

A partire da tali premesse, scopo del presente articolo è cercare di comprendere come le attuali forme di comunicazione social hanno modificato l'articolazione e la gerarchia dei valori del campo politico. Traendo spunti principalmente dalle semiosfere italiana e brasiliana e proseguendo un nostro precedente lavoro intitolato *Da cosa si riconosce il populismo. Ipotesi semiopolitiche* (Sedda, Demuru 2018) – in cui individuavamo come tratti distintivi fondamentali dell'odierna politica “vaghezza”, “implosione”, “corporeità”, “estesia” e “negatività” – vorremmo ora addentrarci più profondamente nelle forme espressive attraverso cui il gioco simulacrale tra politica e popolo si rinnova e muta a partire dalle logiche discorsive e interazionali delle reti sociali digitali, dando vita a nuovi incastri e cortocircuiti. La nostra ipotesi è che il populismo contemporaneo si presenti oggi – nell'Italia di Salvini e del Movimento Cinque Stelle, nel Brasile di Jair Bolsonaro, negli Stati Uniti di Donald Trump, ma anche in altri paesi occidentali – come un vero e proprio *social-ismo*. Un discorso politico collettivizzante (ma di una collettività anonima e mutevole, come vedremo), che si nutre, alimentandole a sua volta, delle

forme dell'espressione che caratterizzano il linguaggio dei social network. Da qui il nostro neologismo, apparentemente scherzoso, ma che esprime e condensa, in modo forse fin troppo serio, la cifra semiotica della politica attuale.

Diversi sono i tratti distintivi del linguaggio delle reti digitali su cui il *social-ismo* si fonda: il gusto per il politicamente scorretto, quello per la provocazione e il dileggio, l'allusione, la contraddizione, ecc. Lo spazio qui a disposizione non sarebbe sufficiente per discuterli, uno a uno, in maniera appropriata. Abbiamo dunque scelto di concentrarci su due forme d'espressione specifiche e tra loro intimamente correlate, le quali mostrano bene il vincolo tra il discorso *del* e *sul* web e il populismo contemporaneo:

– l'uso e l'abuso, da parte dei leader *social-isti*, di strategie narrativo-discorsive tese al contatto diretto e alla mimetizzazione con la gente comune, imperniate, soprattutto, sulla rappresentazione di corpi, look ed episodi di banale vita quotidiana;

– la formazione di un'idea di popolo inteso come una totalità integrale coesa e indistinta (Greimas 1976), la quale prende vita attraverso enunciazioni anonime reticolari, "a sciami", per dirla con Byung-Chul Han (2013), inestricabilmente legate alla lettura algoritmica delle tendenze online. Il tutto con il fine di produrre un attaccamento e un co-mimetismo profondo tra corpo individuale del leader e corpo collettivo, fino a rendere difficilmente distinguibile chi, nella dinamica politico-comunicativa quotidiana, è *influencer* e chi è invece *influenzato*.

Il nostro percorso inizia con una breve ricostruzione storica del rapporto tra la democrazia e le sue forme d'espressione, che ci consentirà di comprendere il ruolo svolto dalle diverse piattaforme mediatiche nei processi di emergenza e sedimentazione di determinati stili di discorso politico. Entreremo poi nel vivo dell'analisi, cercando di trarre, sulla scorta di alcuni casi esemplari, qualche prima conclusione di carattere generale sul funzionamento del *social-ismo*.

2. Rappresentanza, rappresentazione, social-ismo

Come possiamo motivare la dominanza odierna di quello che proponiamo di definire *social-ismo* senza ridurlo a descrizioni e categorizzazioni sostanzialiste? Ovviamente si tratta di cogliere non semplicemente le pur importanti connessioni tra forme espressive e forme della politica ma ancor più precisamente le correlazioni tra forme dell'espressione emergenti, proprie dei social, e trasformazioni delle forme del contenuto della politica, ovvero forme attoriali, spaziali, temporali, figurative, tematiche, valoriali che divengono dominanti o quantomeno rilevanti proprio attraverso questa correlazione.

Per meglio situare questo nostro percorso proviamo allora, anzitutto, a suddividere il gioco di relazione simulacrale in tre momenti storici che chiameremo *democrazia della rappresentanza*, *democrazia della rappresentazione*, *democrazia social-ista*.

Nella *democrazia della rappresentanza* le sfere di chi rappresenta e di chi viene rappresentato sono e vengono percepite come separate: il politico "sta per" coloro che rappresenta ma ancor più profondamente *traduce* nel linguaggio della politica le istanze di coloro a cui ha chiesto e da cui ha ricevuto il mandato. Al di là del merito delle specifiche traduzioni ciò che conta è che politica e vita quotidiana vengono vissute come due semiosfere distinte, con linguaggi propri che si

dispongono secondo l'asse formale/informale, aulico/triviale, forbito/semplific, legate da una gerarchia che pone la sfera politica in posizione socialmente superiore e in qualche misura tenuta a trasformare ed elevare attraverso le sue azioni e i suoi modelli i vissuti quotidiani. Questa forma democratica si estende anche in epoca televisiva ma ha nelle forme della scrittura la sua dominante: lo sviluppo del *politichese* in stretta correlazione con il linguaggio dei *quotidiani di partito* ne è l'esempio migliore (Marrone 2001).

Nella *democrazia della rappresentazione* i rapporti in apparenza s'invertono. In realtà si complicano in correlazione con l'emergere a dominante del linguaggio televisivo. Come ha scritto Diamanti parlando di «democrazia del pubblico» in questa fase i leader cercano di imitare la cosiddetta «gente comune» per essere, a loro volta imitati (Diamanti 2012: 39). Le due sfere prima ritenute separate iniziano a comunicare tanto sotto la pressione di una più ampia e diretta richiesta di partecipazione delle persone comuni alla sfera politica quanto in correlazione con una critica all'oscurità del gergo della politica, sempre più visto come strumento semiotico per la produzione di contenuti disforici (macchinazioni, sotterfugi, compromessi, privilegi, ruberie). Da qui l'idea che una modificazione del linguaggio politico nel senso della sua “semplificazione” e “quotidianizzazione” sarebbe dovuta essere foriera di una modificazione dei contenuti valoriali della politica, ad esempio nel senso della *trasparenza*.

Tuttavia anche in questa fase rimaneva una separazione di sfere, una piccola ma importante asimmetria di potere (e di responsabilità). In primo luogo perché era pur sempre il politico a orientarsi verso il “pubblico” – ovvero gli elettori che lo guardavano attraverso la TV – facendo suoi stili e atteggiamenti “quotidiani” da assumere “politicamente”: vale a dire utili per essere riprodotti nel proprio agire comunicativo, sempre più individuale, al fine di creare simulacri di partecipazione di colui che stava pur sempre “in alto” a orizzonti condivisi del vivere e del sentire di coloro che erano comunque “in basso”. Proprio come sta in basso, nella sala, colui che vede messo in scena se stesso sul palco o sullo schermo da qualche attore deputato alla rappresentazione della vita del pubblico in sala. Per questo potremmo parlare di uno slittamento dalla democrazia della *rappresentanza* a una della *rappresentazione*. In secondo luogo perché anche l'ingresso della sfera opposta alla politica, allora definita “la società civile”, nel campo della politica presupponeva specifiche competenze e specifici percorsi di riconoscimento e sanzione: tanto l'imprenditore di successo quanto la soubrette famosa rispecchiavano altre gerarchie e altre competenze più che “la gente comune”, sebbene dal contatto con la sfera dei vissuti comuni, lavorativi o mediali, avessero tratto la loro legittimazione.

Di certo, tanto più se colto a posteriori, questo passaggio a una democrazia che faceva dell'“expertise non-politico” un fatto valorizzabile politicamente, dei “linguaggi marcatamente non politici” gli unici capaci di parlare una nuova politica, apriva la via all'idea di un'assenza di gerarchia tra rappresentanti e rappresentati che sempre più, si pensa, condividono gli stessi vizi e le stesse virtù (Diamanti 2012).

Il *social-ismo* porta quest'ultima tendenza al parossismo, fino a creare qualcosa di profondamente inedito. Esso si alimenta infatti, come proveremo da qui in poi a dimostrare, dell'incontro tra il linguaggio dei social e la perdita di senso non solo della distinzione tra un linguaggio politico formale/specialistico e uno popolare informale/generico ma anche di qualunque ideale di rappresentatività, di differente e positiva esemplarità. Per il *social-ismo* la “gente”, per usare un termine

oggi in voga in Italia (Bianchi 2017), o meglio, “la propria gente”, è giusta così come è: l’unico problema è che qualche “alterità” (gli oppositori, i migranti, i poteri forti) la lascino essere ciò che è, la lascino esistere e persistere nella sua propria essenza. Coerentemente con questo ideale la politica non agisce per alimentare una crescita di responsabilità (anche comunicativa) del proprio popolo, per essere la punta di un movimento trasformativo e migliorativo, ma per legittimare “in politica” linguaggi, comportamenti, qualità presunte e percepite come date, normali, comuni. Non a caso, molto spesso, il populista social è tutto fuorché eccezionale. La figura di Jair Bolsonaro, eletto presidente del Brasile nelle elezioni dell’ottobre del 2018, è in tal senso emblematica. Come osserva Brum, con la sua comunicazione *low fi*, apparentemente improvvisata, colma di meme, immagini di bassa qualità e banalità quotidiane, Bolsonaro – diversamente da Lula, la cui storia di vita ricalca la saga dell’eroe che riesce a farcela malgrado tutto (la povertà, la fame, la dittatura) – frantuma qualsiasi aura di straordinarietà: «invece di votare per chi riconoscevano come detentore di qualità superiori [...] quasi 58 milioni di brasiliani hanno scelto un uomo simile a loro zio e a loro cugino [...] Bolsonaro non doveva sembrare migliore, ma uguale. Non doveva sembrare eccezionale, ma comune» (Brum 2018: s.p.).

È qui che si alimenta il senso di indistinzione tra sfere un tempo separate. Un senso che a tratti può essere visto come un appiattirsi della sfera politica nella sfera quotidiana – si pensi all’assunzione del turpiloquio, dell’aggressività, del politicamente scorretto, della contraddittorietà come modalità comunicative orgogliosamente assunte da molta parte della politica – o come un vero e proprio ribaltamento che porta colui che si trova nel ruolo del politico – spesso colui o colei che fino ad un attimo prima rappresentava l’anti-politica o la non-politica – a inseguire gli “umori collettivi” quotidianamente, frammentariamente, istantaneamente espressi in rete. In questa apparente indistinguibilità linguistico-semiotica tra chi sta sulla scena e chi vi assiste, tra chi influenza e chi è influenzato, prolifera il *social-ismo*.

Fatte queste premesse, vediamo, dunque, come il *social-ismo* costruisce, articolandoli tra loro, i simulacri di *contatto* e *con-fusione* tra leader e followers e il senso di anonimizzazione su cui si fonda tanto il mimetismo reciproco tra il primo e i secondi, quanto il senso di appartenenza a una “comunità politica” percepita come una totalità integrale, coesa e indistinta: il “popolo”, la “gente”, “i cittadini” o che dir si voglia.

3. Corpi, contatti, mimetismi, o della comune normalità social-ista

Dinanzi all’avanzata dei media digitali, il concetto di *autenticità* – ampiamente discusso nell’ambito della sociologia dei nuovi media e della teoria della comunicazione (Heinich 2012; Couldry & Hepp 2017; Hearn & Shoenoff 2016) – è divenuto un elemento chiave per l’analisi dei processi e delle strategie comunicazionali dirette alla ricerca del riconoscimento sociale. Sia in piattaforme come Twitter e Facebook, sia in altre più marcatamente individualiste, come Instagram, la costruzione di soggettività “reali”, “vere”, “naturali” è uno degli stratagemmi discorsivi più utilizzati al fine di ottenere popolarità e consenso. Tale dispositivo si regge, anzitutto, sull’iper-esposizione dell’intimità e della vita quotidiana. Diverse sono le celebrità e gli influencer digitali che, per essere e continuare a essere

riconosciuti, optano per esporre la loro vita privata: attori, musicisti, sportivi e, ovviamente, politici (Marshall, Redmond 2016; Gaden, Dumitrica 2015). Si tratta di una questione cruciale, il cui inquadramento in termini semiotici può contribuire, da un lato, a illuminare le strategie attraverso cui i leader *social-isti* si rispecchiano nel e si *con-fondono* con il popolo e, dall'altro, ad arricchire le riflessioni sul concetto di *disintermediazione* sviluppato nell'ambito dell'attuale sociologia della comunicazione politica (Bentivegna 2015; Boccia Artieri 2015; Dal Lago 2017). Sotto questo profilo, una semiotica delle interazioni disintermedie può contribuire in maniera significativa a mostrare non solo "cosa è", ma "come si dà" e "come si articola" la frantumazione delle tradizionali forme di mediazione comunicativa a cui il termine si riferisce. Un processo di costruzione di effetti di prossimità, contagi, *camouflage*, giochi di specchi e mimetismi in cui, come vedremo a momenti, la figurativizzazione del corpo e della quotidianità giocano un ruolo di primo piano. Due sono i leader *social-isti* che, più di ogni altro, amano *con-fondersi* con la gente comune, assumendone e sublimandone figurativamente i tratti: Matteo Salvini, leader della Lega, Vicepremier e ministro dell'Interno del Governo Italiano fino al settembre 2019 e Jair Bolsonaro, eletto Presidente del Brasile nell'ottobre del 2018.

Sia Salvini che Bolsonaro occupano, nei loro rispettivi paesi, la vetta della classifica dei politici più seguiti sui social networks. Su Twitter, Facebook e, in modo particolare, su Instagram, entrambi si presentano come uomini "veri" e "normali". Come evidenziano Brum (2019) e Cosenza (2018), i loro profili sono colmi di scene di vita quotidiana: colazioni con pane e latte condensato (Bolsonaro) o Nutella (Salvini); grigliate con amici, passeggiate in spiaggia in compagnia di mogli o fidanzate e via dicendo.

Non solo. Tanto Salvini quanto Bolsonaro appaiono, nelle pagine delle loro reti sociali, seminudi o parzialmente vestiti. In tali pubblicazioni, i due leader si mostrano solitamente a torso nudo in spazi immediatamente riconoscibili come estranei a quelli della politica istituzionale.

Certo, il nudo politico non è una novità. Basti pensare alle nuotate di Mussolini e Grillo; ai bagni di Mao Tsé-Tung e Lula; alle fotografie di Albert Rivera, leader del partito spagnolo *Ciudadanos*, che nel 2006 posa svestito per promuovere la propria candidatura (Serra, Gonzales 2018); alle immagini delle ferie siberiane di Vladimir Putin. Tuttavia, in tutti questi casi, siamo lontani dall'estetica di Bolsonaro e Salvini. Le fotografie di Lula, Putin e Rivera sono, ad esempio, immagini ufficiali, scattate da fotografi professionisti. Quelle di Salvini e Bolsonaro no, o almeno non lo sembrano. Sono immagini di scarsa qualità, *low fi*, apparentemente non trattate, scattate probabilmente con comuni telefoni cellulari, che riprendono direttamente gli assetti plastici e figurativi delle immagini più postate sulle reti sociali. Inoltre, i loro corpi non si propongono di compiere imprese eccezionali, come battute di pesca subacquee in laghi ghiacciati della Siberia. Al contrario, sono corpi «normali», di persone «normali», che fanno cose «normali» e «banali» (Bartezzaghi 2019), come quelle che tutti fanno e postano sui loro profili: andare in spiaggia a prendere sole, fare colazione a casa o al bar, pranzare con gli amici, recuperare le forze in ospedale dopo un intervento chirurgico (Bolsonaro).

Vale la pena soffermarsi un po' più a fondo sulla questione del corpo desnudo di Salvini e Bolsonaro. Essa condensa infatti in modo emblematico l'appropriazione, da parte della politica, delle forme dell'espressione dei social network, in questo caso quelle legate al linguaggio visivo e, in particolare, alla figurativizza-

zione della normalità.

I nudi di Salvini si iscrivono in paesaggi che rimandano all'immaginario delle ferie e del riposo domenicale: spiagge, laghi, barche, grigliate all'aria aperta, ecc. Sono luoghi di svago, sullo sfondo dei quali il Vicepremier svolge attività diverse: pescare, mangiare, bere vino, leggere un libro, passeggiare, salutare amici, passanti e poliziotti.

Salvini sembra non avere problemi a mostrarsi nudo e parlare apertamente del proprio corpo, scherzando, oltretutto, sulle sue "imperfezioni". Ricordiamo, a questo proposito, che i ritratti di Instagram non sono i primi in cui il leader della Lega compare svestito. Nel 2014, Salvini posa nudo per una delle riviste più vendute in Italia: "Oggi". Le foto del reportage lo ritraggono seminudo in un ambiente domestico, con addosso soltanto una cravatta verde. All'intervistatore, Salvini dichiara di essere un uomo "semplice" e "naturale", diverso dal suo rivale Matteo Renzi, allora leader del Partito Democratico: «in tv [Renzi] è più bravo di me, ha dietro *spin doctor*, io no. Ed è più vanitoso: io sono "trasanda". Anche la barba è iniziata per pigrizia» (Oggi 2014).

Così come quelle della rivista "Oggi", le immagini postate su Instagram da Salvini rivelano il corpo di un soggetto che sembra mostrarsi "così com'è", un uomo "autentico" e "normale".

Una figura in particolare dà (letteralmente) corpo alle isotopie dell'"autenticità" e della "normalità" che emergono dal profilo del Ministro dell'Interno italiano: la pancia, o meglio, la pancetta, che Salvini non ha timore di esibire.

Si prenda, per esempio, l'immagine qui sotto (Fig. 1). Si noti come, sotto il profilo topologico, la pancia di Salvini occupi il centro della fotografia, costituendone il punto focale. La postura curva del leader della Lega, con il corpo chino sulla griglia, mette in risalto i rilievi e le rotondità del ventre. Seguendo verso l'alto, lo sguardo dell'enunciario incontra il sorriso di Salvini, che reitera la battuta postata nel commento all'immagine: «in attesa di grigliare Renzi... giornata con amici».

Aldilà della provocazione, altro tratto tipico del *social-ismo* salviniano (Sedda 2018a) va sottolineato come Salvini appaia, in queste immagini, come un soggetto in pace con se stesso e con il proprio corpo, un corpo autentico, senza trucco, vero e, soprattutto, normale. In qualche modo, è come se i nudi di Salvini raccontassero ai suoi follower una storia edificante: accettiamoci per come siamo, non



Fig. 1 - Il ventre di Salvini.

vergogniamoci del corpo che abbiamo. Come sottolinea Cosenza (2011: s.p.), «un leader che gioca a spogliarsi mostrando la pancetta è un leader che sa ridere e sorridere innanzi tutto di sé stesso, un leader che sa scherzare, uno alla mano, che ha difetti fisici come li abbiamo tutti e non si vergogna di mostrarli».

Nel suo insieme, il corpo di Salvini – la barba, il ventre, il sorriso, ecc. – costruiscono l'immagine di un uomo semplice, per cui la sua identità di uomo politico non si distingue da quella di comune cittadino. Un uomo politico che rompe i canoni estetici e comportamentali del palazzo, concedendosi, e mostrando che è possibile concedersi, la chance dell'imperfezione, il diritto alla banalità.

Lo stesso vale per Bolsonaro. Come Salvini, il presidente brasiliano si mostra spesso, su Instagram, Facebook e Twitter, svestito, esibendo senza timore, la "normalità" e la "non politicità" del proprio corpo e della propria persona.

Si pensi, ad esempio, alla galleria di immagini che documentano i due periodi di degenza di Bolsonaro presso l'ospedale Albert Einstein di San Paolo, il primo nel settembre del 2018, poco prima delle elezioni, e il secondo nel febbraio del 2019, all'inizio del mandato. Le fotografie mostrano un corpo infermo e sofferente, colmo di ematomi, cerotti, garze, tubi e lacci emostatici (Fig. 2). Un corpo fragile, come tutti i corpi umani. Un corpo finito, la cui esistenza, come quella di chiunque altro, può interrompersi da un momento all'altro.

Assieme a quelli ospedalieri, un altro ritratto rivela, a partire da premesse opposte, l'autenticità e la normalità di Bolsonaro: quello che lo raffigura in maglietta polo, tuta e sandali durante una riunione di lavoro con il Major Vitor Hujo, realizzata nel Palacio da Alvorada, residenza ufficiale del Presidente della Repubblica Brasiliana, nel febbraio del 2019 (Fig. 3). Un nudo (quello dei piedi) e un look (la tuta con i sandali) che sovverte i significati solitamente attribuiti agli spazi della politica tradizionale. Riprendendo il modello dei regimi di senso e interazione di Landowski (2005), si può dire che Bolsonaro si presenta qui come un vero e proprio "attante joker", che rovescia i programmi e i costumi della politica così come la conosciamo. Un corpo-soggetto, per così dire, "fuori luogo", che vive gli spazi istituzionali della politica nello stesso modo in cui vive il giardino della sua casa di Rio de Janeiro.

Alla luce di queste prime osservazioni, possiamo dunque affermare che si stabilisce, via corpo, il simulacro di un contatto diretto tra Salvini, Bolsonaro e la



Fig. 2 - Il corpo fragile di Bolsonaro.



Fig. 3 - I piedi nudi di Bolsonaro.

massa dei loro enunciatori-follower. Di più: si instaura, tra di essi, una sorta di rispecchiamento e riconoscimento reciproco: è al corpo della “gente comune” che i due leader, esibendo la loro ordinarietà e la loro imperfezione fisica, danno voce e visibilità. E, viceversa, è nel corpo di Bolsonaro e Salvini che la “gente comune” si rispecchia e riconosce. Quel che prende corpo, tramite quest’interazione, è il simulacro di un aggiustamento, di un sentire condiviso, di un contagio estesico (interessante anche il punto di vista di Landowski 2005) che si rifà in tutto e per tutto al linguaggio visivo e alle forme espressive dei social networks. È qui che, a nostro avviso, risiede la cifra semiotica della disintermediazione populista: gli adepti del *social-ismo* come Salvini e Bolsonaro si approssimano ai (e si *con-fondono* con i) loro potenziali elettori facendo leva su di una sensibilità “comune” e “del comune”. È questa la ragione per cui essi si mostrano come uomini e persone normali, che mangiano, bevono, ingrassano, dimagriscono, si ammalano, soffrono e muoiono. Ed è per questo che i loro corpi contagiano: per il fatto di essere “non politici”. Un discorso più approfondito, andrebbe fatto, in tal senso, per il look dei due leader, in particolare quello di Bolsonaro. Con le sue continue apparizioni in abiti inadeguati ai contesti istituzionali, il presidente brasiliano può considerarsi un vero e proprio asso del mimetismo. Si pensi, a questo riguardo, alla maglia falsa del Palmeiras, squadra di calcio di San Paolo per cui Bolsonaro fa il tifo, da egli indossata in altre riunioni ufficiali. Molto si è discusso, in Brasile, del fatto che un Presidente della Repubblica vestisse una divisa contraffatta. Una simile critica non coglie però l’efficacia semiotica del gesto. È proprio perché usa un’uniforme falsa, come quelle utilizzate dalla maggior parte dei tifosi che non possono permettersi di spendere trecento *reais* per una maglia originale, che Bolsonaro è percepito come un uomo “normale”, un presidente “qualunque”, uno “vero”.

Assieme al corpo nudo e vestito, il cibo pare rivestire un ruolo centrale nelle strategie di approssimazione e camouflage tra i leader *social-isti* e i fruitori del web. Con le sue foto di piatti in primo piano, che riprendono l’estetica del #foodporn di Instagram, il caso di Salvini è in questo senso emblematico. Non è tuttavia il solo. Gli hamburger offerti da Trump alla squadra di Football della Clemson University, le frequenti colazione e pranzi a base di pietanze tipiche messicane postati da Andrés Manuel Lopez Obrador, quelle etniche di Jeremy Corbyn seguono la stessa direttrice.

Riformulando la classica distinzione di Landowski sugli spazi della politica, si potrebbe dire che il leader *social-ista* non solo abbandona “la scena” per recarsi in “città” e schierarsi al fianco della gente comune (Landowski 1997). Ancora oltre, è egli stesso la gente. L’incarnazione, come vedremo a momenti, del popolo anonimo del web.

Riassumendo, fra il populismo antisistema venduto dai *social-isti* come contenuto del loro progetto (non) politico e la rappresentazione dei loro corpi e delle loro vite online c’è un legame profondo. La seconda, ci pare, è la forma dell’espressione del primo.

4. Leaderismo e anonimizzazione

Un paradosso abita la democrazia *social-ista*. È la tensione contraddittoria tra forme estreme di personalismo leaderista e l’effetto di anonimato che si accompagnano al populismo attuale.

Va fin da subito notato che la contraddizione, il contraddirsi, è una coerente e ricorrente strategia comunicativo-comportamentale populista. E che al di là delle sue motivazioni strategiche essa appare a noi una forma ulteriore, profondissima, di costruzione simulacrale del contatto tra leader e popolo: nella misura in cui il senso comune è (gramscianamente) contraddittorio, il contraddirsi del leader populista comunica in modo irriflesso la sua piena immersione nello spazio (del) comune. Una comunanza formale tra le sfere della quotidianità e della politica sostiene dunque la percezione di un leader che pur distinguendosi al massimo livello è tuttavia percepito uguale alla gente, un leader “tra la gente”, per usare uno degli slogan portanti della Lega di Salvini. O meglio, come abbiamo detto pocanzi, un leader che “è”, egli stesso, nel verbo, nella carne e nelle ossa, “la gente”.

Facendo un parallelo con quanto visto finora, si potrebbe dire che il palese e orgoglioso “contraddirsi” è, a livello argomentativo, ciò che l’enfasi sull’“ostentazione del corpo comune” del leader è a livello d’immagine: il “luogo vuoto” in cui le forme della leadership e del popolo populista si incontrano, mischiano e scambiano le parti. Strumento di un circolare rapporto tra la parte e il tutto che fonda contestualmente (e patologicamente) il carisma individuale e il corpo sociale che attraverso esso perviene ad esistenza¹. Il verso di Whitman *mi contraddico, contengo moltitudini* è la faccia individuale del collettivo, impersonale, *siamo contraddittori, conteniamo ogni leadership*.

La rete e i social network in particolare danno a questo tipo di relazione una piattaforma in cui esteriorizzarsi e tradursi in nuove interazioni rischiose (Landowski 2005), tanto per il corpo sociale quanto per chi le pratica, dato che le leadership e i collettivi populistici che si fondano sui social sono più di altri esposti a ciò che li alimenta: il veloce mutare degli umori, delle tendenze, delle priorità. Insomma, il corpo intensamente comune del *social-ismo* si consuma più velocemente: è più compatto ma più fragile, è più pervasivo ma meno esteso.

Ancora una volta, il caso di Jair Bolsonaro è, sotto questo profilo, largamente rappresentativo. Diverse sono state le occasioni in cui, durante i primi cento giorni di governo, il presidente brasiliano ha sondato gli umori della rete, contraddicendosi e rivedendo decisioni già prese, come nel caso del veto imposto al Ministro della Giustizia Sergio Moro sulla nomina di Ilona Szabó come nuovo membro del

Consiglio delle Politiche Criminali e Penitenziare, etichettata dai suoi follower come una di sinistra (Roxo 2019).

È dunque a questa “leadership anonima”, correlazione esplosiva tra un leader comune e una moltitudine che guida, che dobbiamo rivolgerci per capire alcune delle peculiarità del *social-ismo*, di questa dominanza emergente e (solo) apparentemente incontrastabile.

Per farlo dobbiamo cogliere lo stratificarsi di diverse modalità semiotiche di funzionamento del sociale colto e prodotto *via social*. Il primo è la dominanza della “funzione fatica” del linguaggio, la funzione del contatto, rispetto a tutte le altre (Sedda 2016; Marrone 2017; Fadda 2018; Bartezzaghi 2019). Nei social si parla per stare in contatto prima ancora che per dire qualcosa: al di là del continuo dire “Io” a cui ci costringono i nostri “profili” ciò che cerchiamo è una qualche forma di partecipazione (altrui) alle nostre idee che tuttavia, davanti alla frustrazione della solitudine, del parlare nel vuoto, si riduce più spesso alla partecipazione (dell’Io) al sentire altrui. Come quando di giorno in giorno ci si lancia a commemorare l’ultimo morto, ad alimentare l’indignazione collettiva per l’ultimo scandalo o a prendere partito nell’ultima polemica. C’è una “fatica della fatica” che obbliga l’Io a stare nel flusso, a perdersi in esso, laddove non riesca a produrlo. E alimenta ovviamente l’utopia di produrre prima o poi, anche se solo per un istante, il flusso in cui tutti riconoscendosi si perderanno. Avere il proprio momento da influencer.

Da questo punto di vista, come nella logica del potere per il pensiero cinese (Jullien 1996), per chi voglia esercitare una qualche leadership il punto non è elevarsi al di sopra delle contraddizioni della realtà per modificarla secondo la propria visione, secondo un proprio modello, quanto piuttosto cogliere una tendenza in atto, farsi portare da essa, essere potente grazie alla sua potenza. Se possibile alimentarla surrettiziamente, oggi diremmo algoritmicamente; al massimo arrivare alla posizione dell’imperatore che sta con i suoi sudditi come il mare con i fiumi. Vertice basso, ricettacolo di flussi, luogo in cui le correnti componendosi si fanno indistinte.

«Sovrano è colui che dispone delle *shitstorms* in rete», ha detto enfaticamente Byung-Chul Han (2013: 17) attualizzando Schmidt ai tempi dei social: forse basta anche di meno, forse basta essere coloro che dispongono della capacità di dettare i *trending topics*. Da qui un ulteriore paradosso della società confluyente che Bartezzaghi ha di recente sintetizzato nell’idea che «il desiderio di *essere distinti* da tutti è [...] *comune* a tutti» (Bartezzaghi 201: 30) e che ancor più profondamente riposa su un meccanismo perverso, che è nelle logiche linguistico-culturali generali ma che il tempo del *social-ismo* porta al parossismo: l’anonimato come condizione di colui il cui nome non emerge alla nomea, e l’azione della fama che al suo apice trasforma il nome proprio in nome comune. Come Cesare il cui nome proprio ha avuto l’onore di farsi nome comune per *imperatore*, passando dal maiuscolo al minuscolo.

C’è dunque nel *social-ismo* una tensione costitutiva tra un anonimato di fondo, quasi subito, e un anonimato di vertice, quasi cercato. Per questo l’idea enfatizzata da Bartezzaghi secondo cui i social non consentono l’impersonale, costringono l’Io a dire e dirsi Io, rischia di essere sviante se non si tiene conto di due fatti. Il primo, lo segnala lo stesso autore, è che la logica social al suo fondo è quella praticata (e anticipata) da Queneau nei suoi *Esercizi di stile*: colui che (si) enuncia si mantiene «libero di non enunciare, soggettivamente, alcuna tesi», ma lascia piuttosto proliferare delle «non persone» (Bartezzaghi 2019: 199). Evidentemente c’è una differenza: ciò che Queneau faceva sincronicamente, consapevol-

mente, attraverso la scrittura, come «gioco spassionato», l'utente dei social lo fa diacronicamente, compulsivamente, attraverso i suoi post, come serissimo gioco appassionato, se non come nervoso gioco umorale. Laddove l'Io della politica di un tempo si produceva "scrivendo" tesi che almeno potenzialmente fossero *für ewig*, per l'eternità, come disse Gramsci, oggi l'Io del *social-ismo*, della politica dominata dai social, è talmente nell'istante e per l'istante che anche non volendolo postando questo Io è già dissolto in una "non persona" nel momento stesso in cui (si) enuncia².

Il secondo fatto, per certi versi ancor più radicale, va ricercato in una "consonanza formale" tra l'immagine del popolo populista e l'immagine della rete come collezione di Io che sono costretti a dire Io. Entrambi infatti corrispondono a due forme di "creazione dell'indistinto". L'immagine del popolo come totalità internamente indifferenziata, protezionisticamente separata da tutto il resto, e la collezione di individualità sclerotizzate nel proprio io, monadi costrette a compiersi in sé senza mai poterlo veramente fare, si toccano e alimentano a vicenda. Il corpo del leader populista è ciò che, almeno temporaneamente, risolve questo cortocircuito vizioso³.

La nostra ipotesi è dunque che l'"anonimizzazione" propria delle forme espressive social, che stendono il loro dominio sulla contemporaneità, ha prodotto o rinforzato l'emergere del *popolo inteso come totalità integrale e indistinta*, congeniale al populismo, mentre ha indebolito l'idea del *popolo come totalità partitiva*, come insieme articolato di gruppi e individui, portatori a livelli e in modo diversi di aspirazioni e interessi distinti, proprio delle democrazie pluraliste. In altri termini, è nella misura in cui la forma dell'espressione dominante produce anonimizzazione, impersonalità, che la forma del contenuto può più facilmente essere "il Popolo", percepito e mobilitato (da alcuni) come voce unitaria.

Per corroborare ulteriormente questa nostra ipotesi proviamo a mostrare quali altri dispositivi semiotici consentono di creare questo effetto di anonimizzazione. Il primo dispositivo è legato alla possibilità offerta estensivamente dai social di poter parlare attraverso un avatar, un nickname, nascondendo dunque la traccia della propria enunciazione, o ancor meglio non assumendosi direttamente la responsabilità personale di ciò che si enuncia, come accade al più alto livello con i troll e con l'arte di *trollare*⁴. Questa potenzialità la riscontriamo ogni volta che ci sentiamo in dovere di verificare se colui/colei che ha lasciato un commento, magari critico, è una "persona reale" andando a indagarne il profilo; o ancora quando su Twitter si evoca la presenza di bot che inquinerebbero le conversazioni.

Ciò significa che i social favoriscono l'impressione che pronunciando un enunciato esso sia in principio di tutti e di nessuno. E ci si attenda che anche gli altri enunciati siano di tutti e di nessuno. In tal senso essi sono funzionali più al loro "rilancio" che non alla loro verifica. Più all'"effetto di verità" che portano in sé che non allo statuto di verità che garantisce loro chi li enuncia⁵. Più all'"effetto partecipativo collettivo" che non all'individuazione dei singoli che contribuiscono a crearlo. Non a caso il mondo social è luogo di creazione/circolazione di meme la cui viralità è principio e fine della loro legittimazione, o ancor meglio della loro forza. Mondi in cui la *spreadability* conta molto di più della *accountability*. Anche da ciò la tendenza della politica attuale di fare dei propri messaggi dei meme pronti alla circolazione. C'è nella logica dei troll e dei meme una radice ludica, giocosa, una logica del *game*, in cui il giocare, il partecipare, vale più del verificare chi ha approntato il gioco, chi gli ha dato inizio, chi sono gli altri giocatori: come

testimonia il fatto che i mondi dei videogiochi online sono reticolari, dispersi, fatti di avatar anonimi. Tale logica, apparentemente e forse inizialmente innocente, distende la sua forza anonimizzante sull'insieme delle pratiche social:

[...] il Game è, di per sé, un terreno scivoloso su cui i fatti pattinano alla grande, non sempre prendendo direzioni prevedibili. Non c'è neppure dunque bisogno che intervenga la mano di qualche player potente a deviare la verità o addirittura a inventarsela: i fatti possono anche partire da soli, spinti da correnti sotterranee o minuscoli impulsi anonimi, e da lì in poi è difficile prevedere le loro traiettorie e quasi impossibile modificarle. Alla fine, l'idea che uno si fa è che il Game sia costruito con uno strano materiale *a bassa densità* che rende facile e veloce il formarsi di verità e il loro movimento (Baricco 2018: 407-408).

Il secondo dispositivo dipende dalla portata quantitativa della rete. L'“effetto di anonimizzazione” agisce infatti anche quando si assume la responsabilità della propria parola perché la quantità abnorme di profili che enunciano, i modi e i tempi della condivisione “a catena”, in particolare via Whatsapp e Facebook, di fatto rendono le istanze enuncianti irrintracciabili, o comunque fanno della ricerca e individuazione dell'origine un elemento faticoso o insignificante. Si pensi in tal senso alla costruzione delle voci di Wikipedia. La condivisione, il rilancio, contano di più della verifica dell'autorevolezza e dell'identità di chi ha enunciato, creando attraverso la propagazione uno spazio piatto, liscio, imminente, che si legittima da sé senza bisogno di una legittimazione esterna al suo stesso propagarsi. Anche qui il rispecchiamento e il mimetismo reciproco tra il leader e la massa di utenti dei social svolge un ruolo determinante, nutrendo a sua volta l'effetto di anonimato e indistinzione. Lo dimostrano i meme postati e ripostati da Salvini, o il testo di un “autore sconosciuto” inoltrato da Bolsonaro su Whatsapp nel maggio del 2019. Un testo «SPAVENTOSO» e «OBBLIGATORIO», come si legge, in maiuscolo, nell'incipit del messaggio, in cui si insinua che il Brasile è un paese ingovernabile, comandato, in realtà, dai “poteri forti” (Monteiro 2019).

Al contempo, l'eccesso di frantumazione delle voci-profilo, benché nutra il mito dell'originalità e del narcisismo individuale, nel suo insieme produce confusione delle tracce “per eccesso”: tanto che anche a livello individuale capita sempre più spesso che si affermino contemporaneamente attitudini e posizioni contraddittorie su profili diversi, come se si desse per scontato che non c'è per chi legge – di principio o di fatto, per la logica del linguaggio o per la complessità della situazione – alcuna istanza unitaria a cui poterle ricondurre. Pensiamo a ciò che accade nelle pratiche di *flaming*, in cui si partecipa posizionandosi da una parte o dall'altra di un conflitto online, o negli *sbitstorms*, in cui si partecipa posizionandosi dentro (invece che restar fuori) ad un attacco a una fonte: mentre ci si convince del proprio ruolo individuale nella polemica online si sacrifica la propria enunciazione individuale in funzione di una molteplicità che la rende significativa proprio nel suo essere funzione dell'insieme. Non “uno per tutti”, ma nemmeno “uno vale uno”: piuttosto, “uno vale tutto”. Riprendendo il saggio di Deleuze e Guattari (1980) sul sogno dei lupi, e giocando con la loro terminologia, si potrebbe anche dire: «ognuno è la muta mentre tutto muta».

Il terzo dispositivo ci porta verso un uso strategico di questa logica social. Se tutto ciò che abbiamo visto nei primi due dispositivi appare essere “nelle cose” è evidente che di questa espressività anonima o ancor meglio anonimizzante se ne può

fare strategia rilanciandone, moltiplicandone, amplificandone gli aspetti. È stato notato ormai da tempo come l'emergere delle forze populiste di destra e più in generale l'esito di molte campagne elettorali sia stato pesantemente influenzato dall'esistenza di profili individuali fasulli da cui lanciare accuse contro i propri avversari o di testate giornalistiche apparentemente neutre, non partitiche, da cui far emergere o transitare notizie false da far poi circolare e diffondere in rete. Come nelle più classiche "catene di Sant'Antonio" fatte iniziare da un biglietto anonimo, questi profili individuali o collettivi, confidano non solo sulla possibilità tecnica di far apparire e sparire i profili social con grande facilità, ma anche sull'effetto di confusione e distrazione collettiva che accompagna il gioco della condivisione sub specie social e ancora sulla preconcepita credulità che consente a forme di *camouflage* per altri versi risibili di apparire come testimoni affidabili della voce del (proprio) popolo.

A fondamento, ma anche ad esacerbazione, di tale anonimizzazione vi è un ultimo dispositivo che rimanda alla logica algoritmica dei big data. Se gli algoritmi sono anonimi di base – non hanno un nome – dall'altro tuttavia essi possono essere intenzionalmente usati per generare sciami e mute anonime. Sono anonimi di base perché la loro funzione è quella, seguendo le argomentazioni di Finn in *Che cosa vogliono gli algoritmi*, di coprire il divario tra la realtà materiale e la sua elaborazione (Finn 2017: XVII), o ancor meglio tra le domande degli utenti e le risposte della tecnologia (Finn 2017: 6). Ora questo lavoro per essere efficace deve essere completamente anonimo: e tuttora lo è, soprattutto in molte situazioni della vita quotidiana in cui l'intervento degli algoritmi completamente ci sfugge. Nella misura in cui lo si intuisce esso, dice Finn, appare come l'effetto di una "magia" e gli algoritmi divengono il feticcio a cui votarsi. Nella misura in cui, invece, l'anonimo lavoro algoritmico riesce imperfettamente o addirittura si inceppa – come il déjà vu in *Matrix* – esso rivela la sua "esistenza faticcia", le sue interne contraddizioni, lasciando intravedere tutt'altra realtà, ovvero il fatto che gli algoritmi sono «coacervi disordinati che mettono insieme diverse forme di lavoro umano, risorse materiali e scelte ideologiche» (Finn 2017: XI) e dunque sono più precisamente nuovi «meccanismi di traduzione» (Finn 2017: 26) a misura della complessità della società attuale.

Nel momento in cui la potenza traduttiva degli algoritmi viene compresa essa entra dentro il gioco della politica, dentro il gioco di *profilazione* e *proliferazione* delle voci individuali al fine di coglierne umori e tradurli in consenso, lanciando messaggi adeguati che offrano a individui tanto più malleabili quanto più dispersi il simulacro di una voce collettiva di cui il leader, si dice, è solo amplificatore, megafono, portavoce, ricettacolo, corpo-medium. Non a caso questi anonimi dispositivi di traduzione trovano un nome nel momento in cui la loro "individualità" si fa vero e proprio attante che agisce, se non mandante delle azioni altrui, e di conseguenza cresce la percezione della loro esistenza e la consapevolezza del loro ruolo sociale: "l'algoritmo di Google", "Cambridge Analytica", "La Bestia".

Da ultimo non va dimenticato che il movimento che più di ogni altro ha provato a incarnare la logica profonda del web, del deep web, ha scelto proprio *Anonymous* come nome e in un'ironica vertigine meta-comunicativa ha posto come prima regola per i suoi aderenti «Do not talk about anonymous» (Thibault 2015). Un'anonimizzazione al quadrato, esponenziale, come fattore individuante, identitario: perfetta sintesi di uno dei paradossi fondati del *social-ismo*.

5. Conclusioni

Abbiamo visto come il *social-ismo* emerga e si sedimenti a partire da due forme dell'espressione tipiche del linguaggio dei media sociali digitali: l'assunzione e la riproposizione, da parte dei leader populistici, di un'estetica della normalità e dell'autenticità, la quale, insistendo sulla rappresentazione di corpi, look ed episodi di banale vita quotidiana, li pone in contatto diretto – *con-fondendoli* – con il popolo di internet; la proliferazione e la diffusione di sciami di enunciazioni anonime, in cui le voci individuali tendono a ingrossare il coro di pulsioni, intenti e desideri di una comunità politica – la gente, il popolo, la cittadinanza, che dir si voglia – che si percepisce e passa ad essere percepita come una totalità integrale, al tempo stesso coesa e indistinta.

Tra le due esiste un vincolo profondo. Come abbiamo avuto modo di sottolineare, il corpo, i gesti, la vita “vera”, “normale” e “banale”, dei leader *social-isti* rispecchiano l'anonimato delle enunciazioni collettive del web, incarnandone letteralmente le voci. Viceversa, l'anonimizzazione può considerarsi l'altra faccia della normalità e della banalità del corpo del leader. Un corpo insieme di tutti e di nessuno. Un corpo qualunque, i cui tratti distintivi – o meglio, *indistintivi* – manifestano il volto sconosciuto e il brusio ininterrotto e confuso delle reti.

Certo, i problemi da indagare restano parecchi. Come, ad esempio, una voce individuale si fa coro? In che modo diviene espressione collettiva? Attraverso quali percorsi? Per mezzo di quali strategie? Al di là del fatto di dire “io” e di rivolgersi all'altro dandogli del “tu” (“ti sto dicendo”, “vi garantisco”, “l'ho visto con i miei occhi” come si sente spesso dire nei gruppi di Whatsapp che appoggiano Bolsonaro), proseguendo magari con sentenze impersonali (“è così”, “bisogna”, “si dice che”), la carica estetica e passionale dell'atto enunciativo gioca, in tal senso, un ruolo di primo piano. Si pensi, in proposito, all'abuso del maiuscolo (equivalente al gridare, secondo le direttrici della netiquette) e dell'esclamazione: «ATTENZIONE MILITANZA, LA SINISTRA TRAMA CONTRO BOLSONARO!!!»; «BASTA!!!»; «NESSUNO CURA I CRIMINALI CON I LIBRI!!!»; per dare solo alcuni esempi tratti dai gruppi bolsionaristi che hanno deciso la campagna elettorale brasiliana del 2018 (Demuru 2018). Si promuove, insomma, un contagio umorale, sensibile, che pone le fondamenta – o meglio, diviene esso stesso la base – del consenso politico. In altre parole, l'efficacia del discorso *social-ista* pare spesso risultare più dalla sua espressione che dal suo contenuto.

D'altro canto, ci sarebbe ancora da riflettere sulle strategie aspettuali che reggono la propagazione del discorso *social-ista*⁶. Strategie che sembrano puntare molto su un altro tratto tipico del populismo digitale contemporaneo: l'immediatezza (Sedda 2018b). L'alto tasso di messaggi che iniziano con avvertenze quali «URGENTE!!» – «URGENTE: VOGLIONO ZITTIRE I SOSTENITORI DI BOLSONARO» – sono, sotto questo aspetto, altamente significative. Davanti a questa tormenta di urgenze, per chi partecipa alla discussione, il tempo (e la voglia) di fermarsi a ragionare scarseggiano. Ci si limita così a reagire, “d'immediato”, alle esortazioni del messaggio – «CONDIVIDETE», «VIRALIZZATE», «FAI GIRARE» (come posta spesso Salvini, rigorosamente in maiuscolo) –, inoltrandolo ai propri contatti e contribuendo, in tal modo, alla sua diffusione.

Insomma, il lavoro da fare è molto. Le forme dell'espressione del *social-ismo* sono dense e mutevoli come gli sciami di cui si compongono. Consci di questa inafferrabilità, e lungi dal voler esaurire l'argomento, abbiamo comunque provato,

in via seminale, a porre il problema del rapporto tra i linguaggi – la figuratività, i dispositivi enunciazionali, i regimi di senso e interazione – delle reti e quelli della politica del XXI secolo. Nella speranza, se non altro, di iniziare a sbrogliarne i sensi e i destini.

¹ Rielaboriamo qui argomentazioni che in altra forma sono sviluppate in Laclau (2005), laddove associa la ragione populista all'idea del significante vuoto, e in Pozzi (1992), che focalizza il nesso tra consumo collettivo del corpo del leader che fonda la co-inerenza metonimica tra leader e gruppo e dà vita a forme malate di carisma.

² Ciò che va notato è che anche in un social come Facebook, che ha portato le persone a scrivere, ciò che viene scritto è percepito come un atto sostanzialmente orale. Di qui anche il fraintendimento sul valore delle offese postate, che per la maggior parte degli utenti non appaiono pesanti come ciò che permane, come scritture pubbliche fissate una volta per tutte, ma risultano volatili, rivedibili, effimere come negli alterchi tutto sommato privati che riempivano le giornate (ante-social) nei bar o nei campetti.

³ Si noti che Byung-Chul Han (2013: 24) ha efficacemente colto l'idea che gli sciami in rete producano il paradosso del *Qualcuno anonimo*. Tuttavia, come in altri autori attenti al populismo digitale, nella sua elaborazione questa condizione appare disincarnata, priva di corpo, tutta imperniata su una dimensione psicologica o, come l'autore dice, "psicopolitica". Dal nostro punto di vista invece è fondamentale situare la dinamica social-ista dentro più ampie trame (inter)semiotiche che proprio nel loro tradursi ridanno ruolo al corpo e riarticolano il sociale in quanto corpo, luogo di modulazione condivisa dell'affettività, della sensibilità, dell'estesia. In tal senso tali trame, mentre da un lato compiono o potenziano il social-ismo, dall'altro lo aprono a una complessità che lo esorbita, lo incalza, lo contrasta.

⁴ Un'introduzione semiotica a pratiche come il *trolling*, il *flaming* e le *shitstorms* è stata proposta da Mazzucchelli (2016).

⁵ Per un approfondimento semiotico sul tema della *postverità*, di cui la polverizzazione e la pluralizzazione delle voci è al contempo causa ed effetto, si veda Lorusso (2018).

⁶ Sulla *viralità* e sulla *spreadability* in rete si vedano, in particolare, gli articoli contenuti in Marino, Thibault (2016) e il saggio di Fechine (2018).

Enunciazioni “politiche” e social web: il caso italiano tra contratto di governo e patto fiduciario

Giusy Gallo (Università della Calabria)

1. La transizione e la fuga in avanti

La campagna per le elezioni politiche del marzo 2018 segna in maniera inedita le pratiche della comunicazione politica rafforzando la retorica sovranista e populista (Sedda, Demuru 2018) che ha indirizzato il consenso dei cittadini-elettori italiani. A un anno dalle elezioni, l'orientamento di voto¹ è a favore della Lega, mentre il MoVimento 5 Stelle è la seconda forza politica. Nei mesi successivi le elezioni, il distacco tra le due forze politiche è andato consolidandosi: il consenso del MoVimento 5 Stelle è stato eroso fino a cedere spazio alla Lega che, nelle intenzioni di voto e nelle consultazioni regionali del 2019², si presenta ai cittadini-elettori, all'opinione pubblica, alle istituzioni europee e internazionali, al mercato, come la prima forza politica in Italia.

Le strategie di comunicazione adottate dal MoVimento 5 Stelle e dalla Lega sono oggetto di diverse riflessioni³ e l'uso dei social media da parte di esponenti di tutte e due le forze di governo attira l'attenzione della stampa nazionale ed estera⁴, rendendo più evidente il processo di personalizzazione della politica cui assistiamo. I tre modi di personalizzazione della politica individuati da Rahat e Kenig (2018) appaiono deformati nello scenario politico italiano. Da un lato, non si può riscontrare una *institutional personalisation*; dall'altro, la *media personalisation* e la *behavioural personalisation* si influenzano vicendevolmente, fino a non poterle distinguere. Ventura (2019) sottolinea che si ha *media personalisation* quando «la comunicazione degli attori politici [...] e la copertura dei fatti della politica nel sistema mediatico [...] sono sempre meno focalizzate su attori collettivi e sempre più su figure politiche individuali» (Ventura 2019: 47). La *behavioural personalisation* «riguarda sia i politici [...] sia gli elettori, quando cominciano a percepire la politica sempre più come una competizione tra individui piuttosto che tra gruppi, con un conseguente mutamento del loro comportamento elettorale, condizionato sempre più dalla valutazione del leader» (ivi: 47-48).

La commistione di questi due tipi di personalizzazione della politica è una tendenza che accomuna politici apparentemente distanti tra loro, vittime e artefici della loro stessa vetrinizzazione (Codeluppi 2015) per la creazione di *engagement*, la generazione di *lead* e la potenziale fidelizzazione, per attingere al lessico del *content marketing*. Lo *storytelling* come strategia d'elezione è la narrazione di una storia che consente di raggiungere un target di cittadini elettori rispondendo agli stessi bisogni manifestati da questi ultimi. La strategia di comunicazione tende

all'autenticità del contenuto, per un verso, e alla creazione di una relazione e successiva interazione tra utenti, che consiste in azioni abituali quali il commento, la condivisione di post, la partecipazione a sondaggi, *mentions*, l'invio di messaggi privati, il retweet, la condivisione di storie, il lancio di hashtag (Cosenza 2014). In queste pagine proveremo a verificare la presenza di alcuni tratti invariati che caratterizzano la strategia di comunicazione per i social media dei due partiti di maggioranza del governo, la Lega e il MoVimento 5 Stelle, prendendo in considerazione le strategie di enunciazione e discorsive⁵ dei due leader, Matteo Salvini e Luigi Di Maio.

2. La strategia noi-loro del MoVimento 5 Stelle

La storia del MoVimento 5 Stelle è recente: il blog *beppegrillo.it* è stato lanciato nel 2005 come strumento di denuncia contro le caste dei politici e dei giornalisti, contro la politica come professione e contro l'abuso nell'esercizio del potere. Nel 2009 nasce il MoVimento 5 Stelle, fondato da Beppe Grillo e da Gianroberto Casaleggio. Il vero punto di svolta è nel 2012 quando il MoVimento 5 Stelle si presenta all'appuntamento elettorale amministrativo e Federico Pizzarotti viene eletto sindaco di Parma. Ancora oggi il MoVimento 5 Stelle non è un partito e non presenta la struttura gerarchica di un partito⁶; la comunità si raccoglie attorno ad alcuni temi ritenuti fondamentali: acqua pubblica, ambiente, trasporti, connettività, sviluppo e lavoro, alimentando – di anno in anno, di consultazione in consultazione – la democrazia diretta per il tramite della piattaforma Rousseau. L'attacco all'élite politica, l'opposizione di persone dalla moralità pura a politici di professione abituati al carrierismo, lo sviluppo della democrazia diretta, sono temi presenti a livello del contenuto nella comunicazione politica del movimento (Bordignon, Ceccarini 2013; Caruso 2017).

La campagna elettorale per le elezioni politiche inizia ufficialmente nel gennaio 2018 con la presentazione del simbolo e dei candidati. L'approccio che il MoVimento 5 Stelle utilizza durante la campagna nazionale predilige l'uso massivo dei nuovi media con una tendenza alla transmedialità, e una convergenza mediale che non sembra essere consapevolmente cercata ma favorita dalla presenza di candidati del movimento a trasmissioni televisive e radiofoniche combinata alla potenzialità dei media digitali.

L'analisi che qui proponiamo tiene conto dei profili ufficiali del MoVimento 5 Stelle su Facebook, Instagram e Twitter nel periodo circoscritto alla campagna elettorale. Una premessa che riguarda i canali eletti per l'analisi: i contenuti – pur veicolati attraverso media diversi – vengono solo parzialmente riadattati nella componente che riguarda l'elemento paratestuale a sostegno del contenuto del testo. Per questa ragione, dove non specificato diversamente, mi riferisco a contenuti pubblicati sul profilo ufficiale di Facebook.

La narrazione che il MoVimento 5 Stelle propone agli utenti dei social media utilizza un modello in cui il Soggetto ha due Opponentti attorializzati dal PD e da Berlusconi, raramente da Meloni e Salvini, per il raggiungimento di un Oggetto di valore che viene attorializzato dal consenso politico e una vittoria alle elezioni politiche del 4 marzo 2018. Il livello delle strutture discorsive costruisce l'enunciatario convocandolo direttamente grazie all'utilizzo di un tono di voce informale nell'enunciazione sincretica (Figg. 1-2 e Del Marco 2016).



Fig. 1



Fig. 2

La relazione tra l'enunciatore e l'enunciataro dipende dal modo in cui il primo viene proiettato nel testo con l'istituzione di relazioni del tipo "tu-loro", "tu-noi", "noi-loro".

Fino al momento elettorale è diffusa l'enunciazione in cui l'enunciatore è implicito e incarna i valori che vengono resi con connotazione assolutamente negativa a partire da temi che ricorsivamente interessano il MoVimento 5 Stelle: il careerismo, i privilegi della politica, i problemi causati dalla legge Fornero, l'inquinamento. L'enunciazione è portatrice di una doppia relazione: da un lato, "tu-loro", dall'altro "tu-noi". La relazione "tu-loro" viene esplicitata per riferirsi a decenni di politica che non ha giovato ai cittadini elettori, aumentando anche nella forma discorsiva lo iato tra due dimensioni della vita inconciliabili e opposte ma rendendo l'enunciataro corresponsabile a *loro*. La relazione "tu-noi", invece, è di tipo inclusivo e il testo sincretico è significato in due ordini di livelli, il primo di cui abbiamo scritto qualche riga più sopra, il secondo – invece – convoca direttamente il cittadino elettore all'azione con «Partecipa. Scegli. Cambia», posizionato accanto al simbolo ufficiale del movimento. L'intenzione comunicativa è segnalata dal punto dopo la parola "cambia", a indicare la scelta di una direzione definitiva da attribuire al voto per il MoVimento 5 Stelle. Tra l'altro, la richiesta esplicita di voto per il movimento non viene presentata se non attraverso il riferimento al cambiamento possibile per l'Italia con le elezioni del 4 marzo (Fig. 3).

La strategia di enunciazione prevede anche la relazione che instaura l'opposizione



Fig. 3

“noi-loro”, in cui il discorso politico riguarda non solo il soggetto, l’enunciatore rappresentato nell’enunciato, ma anche il suo antisoggetto, pure presente nell’enunciato «Ecco le differenze tra noi e loro», per poi attorializzare l’antisoggetto in Berlusconi e Meloni. L’enunciazione visiva, in cui gli elementi sono organizzati in maniera fissa a costituire un format di confronto molto utilizzato dal MoVimento 5 Stelle, rispecchia l’opposizione noi – loro e mette in scena la difficoltà incontrata da migliaia di Italiani per gli effetti della legge Fornero e i benefici introdotti dai *pentastellati* con un taglio alle cosiddette pensioni d’oro.

I temi come l’ambiente e la legalità vengono valorizzati in senso negativo e correlati alla pratica della scelta del voto. Ad esempio, nel caso «Se voti PD, voti per...», l’ambiente è convocato per mezzo di isotopie quali la cementificazione, gli inceneritori, la privatizzazione dell’acqua. In questo caso, la strategia enunciativa è finalizzata alla costruzione del patto discorsivo, con un soggetto che necessita di ulteriori elementi per scegliere se aderire o meno alla relazione, anche se non è ostile per principio e l’enunciatore è implicito. Gli enunciatari che già hanno un rapporto di fiducia e adesione con gli enunciatori sono proiettati nell’enunciato in un coinvolgimento patemico di tipo cognitivo e pragmatico: «Diventa rappresentante di lista» e l’hashtag #Salisulpalco, utilizzato per la chiusura della campagna elettorale, costruiscono l’enunciatario come partecipante a una comunità di valori condivisi (Fig. 4).



Fig. 4

Il risultato elettorale e la necessità di mantenere e consolidare il consenso ottenuto ha richiesto una revisione della strategia di comunicazione. Il fenomeno più evidente è la condivisione di post pubblicati sul profilo ufficiale di Luigi Di Maio. Il mese di maggio 2018 è stato caratterizzato da un notevole numero di post dedicati al tema del contratto di governo e alla sua spiegazione, soprattutto per contrastarne l'assimilazione a "inciucio" e rilanciare il significato di un'alleanza con la Lega. Pur mantenendo gli stessi contenuti, cambiano gli strumenti utilizzati: il contratto di governo è raccontato attraverso dirette su Facebook condivise sul profilo del movimento ma attivate dal profilo ufficiale di Luigi Di Maio. Quando l'obiettivo è spiegare il significato dell'alleanza, l'enunciazione pone l'enunciatore come un soggetto collettivo che agisce nell'interesse dell'enunciatario collettivo, per la creazione di nuovo patto di fiducia e l'adesione all'affidabilità della nuova compagine amministrativa che a livello discorsivo si presenta con una modalizzazione del saper fare.

3. Chi viene prima? La strategia della Lega⁷

Il partito conosciuto come Lega Nord si presenta alle elezioni politiche del 2018 con la denominazione Lega e il simbolo tradizionale accompagnato dal *pay-off* "Salvini Premier". Il partito federalista, fondato nel 1995 da Umberto Bossi e dalla connotazione geografica ben definita, rivolge la sua attenzione a tutta l'Italia. Questa nuova veste che trasforma il motto «Prima il Nord» in «Prima gli Italiani» genera consenso attraverso una strategia di comunicazione che si basa su due elementi rivelatisi vincenti: primo, la personalizzazione del partito che coincide con Matteo Salvini; secondo, la convocazione diretta degli enunciatari con la circolazione di pochi temi che li riguardano. Attraverso i social media, in particolare Facebook, la narrazione pre-elettorale della Lega converge prevalentemente su due anti-soggetti, l'allora Presidente della Camera dei Deputati Laura Boldrini e il MoVimento 5 Stelle. A partire da questa opposizione, sostenuta da una tendenza alla condivisione di contenuti pubblicati su blog e testate giornalistiche digitali indipendenti (blastingnews.it, linkiesta.it, ilpopulista.it) e dalla partecipazione di Matteo Salvini a programmi televisivi condivisi in diretta, vengono tematizzati alcuni problemi di cui si prospetta la soluzione: l'obbligo vaccinale, la legge Fornero, l'immigrazione, la certezza della pena.



Fig. 5



Fig. 6

Considerando le produzioni testuali sui social network, si notano strategie enunciative diverse: è frequente la proiezione dell'enunciatario (Fig. 6) nell'enunciato (in questo caso, Luigi Di Maio e il suo movimento) nel tentativo di denigrarlo; la proiezione (Fig. 5) del simulacro testuale di chi produce l'enunciato, Matteo Salvini, attraverso le sue dichiarazioni rese alla stampa o durante le sue partecipazioni a programmi televisivi. Il discorso valorizza e insiste su passioni disforiche quali l'incertezza economica e lavorativa che affligge molti cittadini (Fig. 10).

Salvini è il contenuto dei post pre-elettorali avviando una assoluta personalizzazione del partito: raramente sono altri parlamentari ad essere soggetti dell'enunciazione⁸. Nel pieno della campagna elettorale gli utenti seguono Salvini nelle sue visite e incontri attraverso le dirette su Facebook: gli utenti sono invitati ad avviare il video con la possibilità di commentare, aggiungere *mentions*. Gli utenti, al centro della strategia per verificare la relazione e l'attualizzazione delle pratiche del web 2.0, sono opportunamente sollecitati, assumendo il ruolo di enunciatori. Tuttavia non sempre gli enunciatori aderiscono al patto di fiducia, ma possono tentare la negazione di temi e valori esprimendo passioni diaforiche come lo sdegno e l'indignazione.

4. Il discorso politico "rassicurante" di Di Maio

Che il capo politico del MoVimento 5 Stelle sia presente sui social network con profili ufficiali per creare una relazione reticolare con gli utenti, potenziali elettori, è un dato apparentemente innocuo o, ancora, scontato se consideriamo che lo stesso movimento – fin dai suoi albori – ha ritenuto il web 2.0 (e in generale, internet) come uno strumento facilitatore della democrazia e della sua espressione. Questa posizione, tuttavia, non ha a che vedere con il modo in cui Luigi Di Maio sceglie di relazionarsi agli utenti dei social network. A questo proposito, è necessaria una precisazione. Su Facebook⁹, su Instagram¹⁰ e su Twitter¹¹ sono attivi i profili ufficiali di Luigi Di Maio. L'utilizzo di Twitter è poco frequente e raramente vengono pubblicati due tweet al giorno, molto più frequente – invece – la pubblicazione di due tweet a settimana (nel mese di aprile 2019 sono stati pubblicati 16 tweet, nel mese di marzo 18, nel mese di

febbraio 5). Con l'intento di considerare la relazione comunicativa e la strategia utilizzata da Luigi Di Maio, dopo le elezioni, gli esempi che qui riportiamo, dove non diversamente specificato, sono tratti dalla pagina ufficiale pubblicata su Facebook.

La continuità temporale nella pubblicazione dei post è l'elemento che contraddistingue la strategia di Di Maio: un numero considerevole di post che rende l'attenzione degli utenti costantemente sollecitata, sempre alimentata da nuovi dettagli forniti nell'arco della giornata. Gli utenti sono impegnati in una pratica che si estrinseca nel modo di essere follower delle azioni quotidiane in cui l'attore politico è impegnato: che sia un incontro di lavoro, una diretta dal Vinitaly, una conferenza stampa da Tunisi, solo per menzionare alcuni impegni del vicepremier in quota MoVimento 5 Stelle. Sul profilo di Di Maio si trovano pubblicati contenuti su diversi argomenti, con un copywriting che si innesta su avvenimenti di cronaca nazionale, se in qualche misura riguardano punti del contratto di governo.

I destinatari dei discorsi sono modellizzati attraverso una strategia discorsiva pervasa di alcuni temi e valori più volte esibiti: l'utente del social network italiano, giovane o adulto in difficoltà, potenzialmente in cerca riscatto, che in passato può aver riposto la sua fiducia in altri partiti; l'alleato del contratto di governo; l'opposizione di governo.

La narrazione che vede Luigi Di Maio soggetto è quella di un uomo occupato per l'intera giornata, in grado di essere impegnato su più fronti e di gestire la relazione con i cittadini. Il contenuto enunciato è il Vicepremier a lavoro con l'intenzione di comunicare l'affidabilità delle azioni di governo.

Lo schema narrativo dei testi di Di Maio prevede tre narrazioni tipiche: un soggetto che tenta di annientare un antagonista (ritenendo quest'azione stessa un oggetto di valore), qualche volta grazie ad aiutanti (i colleghi di partito, Fig. 8); un attante collettivo che tenta di ricongiungersi con un oggetto di valore che è il cambiamento dell'Italia (Fig. 7); un attante duale che condivide la responsabilità che emerge a livello delle strutture discorsive, quando il vicepremier è in diretta video con uno dei suoi colleghi.



Fig. 7

Fig. 8

Gli strumenti di Facebook si rivelano correttamente utilizzati, in particolar modo le dirette. Il sistema delle dirette è garantito da un osservatore esterno che proietta il soggetto impegnato in azioni talvolta molto diverse ma con un unico scopo che è quello di informare i cittadini su qualcosa. Di Maio, infatti, annuncia le dirette qualche ora prima richiamando l'attenzione degli utenti e quasi mai svelando l'argomento di discussione: «Collegatevi. Voglio dirvi alcune cose!», «In diretta ora!», «IN DIRETTA DAL SENATO Le nostre dichiarazioni a seguito del secondo giro di consultazioni. Collegatevi!», «Ho un messaggio importante, collegatevi! Ecco le misure che vogliamo attuare per gli italiani, in particolare per i giovani che sognano di costruirsi un futuro e una famiglia».

L'enunciazione nei casi della diretta segue la strategia della complicità e tende a creare un patto di fiducia: il noi inclusivo del verbale rende partecipi delle azioni di governo, ricordando il *pay-off* "Partecipa. Scegli. Cambia." con il simbolo ufficiale del movimento. Inoltre, da un punto di vista temporale, la diretta sembra indicare una certa urgenza nella convocazione delle istanze dei cittadini e nel raccogliere le loro opinioni (come durante la diretta che Di Maio e Di Battista attivano mentre viaggiano in auto verso Strasburgo, chiedendo esplicitamente agli utenti di dialogare e assicurando una risposta alle loro domande). Lo spazio prediletto per le dirette è l'aperto, mantenendo sullo sfondo elementi contestuali che rimandano al luogo e al compito svolto dal vicepremier.

Nella seconda narrazione tipica, in cui un attante collettivo tenta di ricongiungersi con un oggetto di valore che è il cambiamento dell'Italia, la strategia dell'enunciazione è caratterizzata dal noi inclusivo del verbale affiancato dal viso e dal sorriso rassicurante del Vicepremier Di Maio, il cui sguardo sembra fuoriuscire dall'immagine per dirigersi verso un altrove che mima il futuro non solo temporale ma anche spaziale (Fig. 8) con una tendenza a passioni euforiche che vorrebbero annullare passioni disforiche come l'ansia e l'incertezza.

Questo tipo di enunciazione consente di fare riferimento ai segnali della comunicazione non verbale. Il modo di apparire del Vicepremier consiste nell'abbigliamento in giacca, camicia bianca, cravatta tono su tono, orologio al polso, scarpe scure. Per quanto riguarda il volto, la capigliatura perfettamente curata così come la rasatura, sono mostrati con l'intenzione comunicativa della purezza morale.

L'attuazione del contratto di governo, la necessità della conferma dell'adesione degli elettori a un nuovo patto di fiducia con la leadership, prendono forma grazie a enunciati che generano e qualificano la relazione "io-tu" in quello che non è un *pay-off*, "Se lo diciamo, lo facciamo", ma è il nuovo manifesto per raggiungere le elezioni europee del 26 maggio 2019.

5. La gastropolitica, l'abbigliamento e il linguaggio di Matteo Salvini

Nel corso dell'ultimo anno, Matteo Salvini ha inaugurato l'impiego di due *pay-off* per le campagne elettorali politiche e europee, invocando la capacità di giudizio degli Italiani, chiamati al voto in termini di buon senso, passando dalla *#rivoluzionedelbuonsenso* alla *#forzadelbuonsenso*. Il 2018 è l'anno della transizione per la strategia di comunicazione di Salvini che

ha un unico obiettivo: consolidare il consenso e provare ad aumentare il numero dei suoi elettori, con una campagna elettorale senza soluzione di continuità.

La complessità della strategia di comunicazione sui social media adottata da Salvini non è di tipo quantitativo (in termini di pubblicazioni sui social network¹²) ma qualitativo perché convoca attraverso le sue istanze utenti modello diversi, che possono prendere parte all'enunciazione in qualità di enunciatari espliciti o impliciti.

Pur essendo accusato dai media nazionali ed esteri di alimentare il linguaggio dell'odio, Salvini utilizza spesso il linguaggio della cortesia, rivolgendosi senza mediazione agli utenti-elettori, convocandoli nell'enunciazione con un tono informale e una strategia dell'ammiccamento, come si conviene nelle relazioni interpersonali. Questa tipologia di enunciazione viene impiegata per la costruzione di una sorta di relazione della cura, o meglio della cura del rapporto in cui spesso l'enunciatore manifesta la richiesta di essere seguito, ricordando ai suoi follower «io ci sono sempre per voi». In questa relazione della cura, Salvini mostra di interessarsi ai suoi follower rivolgendo loro domande sull'organizzazione e gli impegni delle loro giornate. Questo accade soprattutto quando si tratta di giorni festivi, tradizionalmente legati alla famiglia, uno dei temi che si trova a livello delle strutture discorsive assieme a quello dell'amicizia. Si tratta della narrazione della vita dell'uomo comune e dell'uomo padre di famiglia. La narrazione è disseminata di isotopie della famiglia, una famiglia che è costituita da un padre e da due figli quando l'enunciatore coincide con il soggetto del modello narrativo, e della famiglia tradizionale costituita da padre e madre e figli quando le famiglie sono il contenuto dell'enunciato in un discorso che riguarda le azioni da vicepremier o da Ministro dell'Interno a tutela della sicurezza privata e sociale. La visione della famiglia si schiude in una temporalità che converge sulle principali festività religiose. Nel caso della Pasqua e del Lunedì dell'Angelo, una diretta video su Instagram narra una giornata trascorsa con i figli all'aperto su verdi prati. Poiché l'obiettivo della narrazione è quella di mostrare che Salvini è un uomo come tanti, la sua vita privata viene valorizzata in maniera euforica: viso disteso e sorridente, anche in compagnia dell'ex compagna che pure prende parte alla narrazione visiva nell'estate 2018 ma appare più una aiutante senza la costruzione di un soggetto duale.

Nel corso dell'ultimo anno, i profili social media di Matteo Salvini sono costellati da diversi post che richiamano l'italianità culinaria; che si trovi a viaggiare lungo la penisola, che sia con la famiglia, che sia a Roma a lavoro, il cibo viene narrato come il conforto dopo una lunga giornata di lavoro o come l'elemento che serve a dare una svolta all'avvio della giornata: pizza, maritozzi, tiramisù, millefoglie, sagne, culurgiones, orzotto, arancine, mozzarella di bufala, carbonara. Un vero e proprio festival della cucina regionale italiana, in cui sono i piatti tradizionali a connotare l'appartenenza a un territorio. E poi il ritorno alla quotidianità, all'uomo che lavora molte ore al giorno, non sa cucinare e cena con bucatini Barilla e ragù Star, per sostenere implicitamente le aziende italiane.

Un'altra tipologia di enunciazione visiva riguarda la relazione tra l'enunciatore e gli enunciatari in una relazione di prossimità e complicità, con una connotazione che richiama la costruzione di una grande famiglia con valori

quali l'affetto, la lealtà, la cura. Si tratta di enunciazioni doppie: un attante osservatore segue due soggetti impegnati in un selfie. Non è il selfie stesso ad essere pubblicato ma la sua proiezione. I ritratti dei selfie tendono a mostrare sempre una moltitudine di aiutanti che circondano i due soggetti mentre uno dei due, in genere attorializzato da Salvini, intrattiene la relazione con il dispositivo e attualizza la relazione con l'altro soggetto. Altra manifestazione è data dai ritratti di Salvini in mezzo a persone che si protraggono con i loro corpi verso il soggetto centrale nell'enunciazione visiva: la relazione di forza tra le due parti è chiara e la proiezione dell'enunciatore sembra riconoscere la sua posizione di forza.

Nell'estate 2018 e poi anche negli ultimi mesi, la costruzione dell'enunciazione visiva si è caratterizzata per enunciati che proiettano un contenuto di identificazione e di appartenenza del Ministro dell'Interno ai Carabinieri, alla Polizia di Stato, alla Marina Militare, ai Vigili del Fuoco e anche alla Protezione Civile, indossando giubbini e indumenti d'ordinanza, mentre della Guardia Costiera – che dipende dal Ministero delle Infrastrutture – indossa solo un cappellino. L'atto del vestire questi abiti è un atto di significazione e, dunque, si tratta della produzione di un atto sociale che ha senso all'interno della nostra collettività, nella community di follower di Salvini e non soltanto, poiché ripreso da tutte le testate nazionali. Qual è il senso di tale atto sociale? Da un lato, il riferimento all'appartenenza, ma anche dell'assunzione di responsabilità e delle competenze in diverse aree delle forze armate a provare – ancora una volta – la vicinanza agli utenti ma anche a tutti coloro i quali vestono quotidianamente le divise per lavoro.

Le tipologie di narrazione precedenti mettono in circolazione i temi della famiglia (e della sua tutela), del ruolo della politica nel suo bisogno di ascoltare i cittadini, e il tema centrale della sicurezza dei singoli e della collettività. Quest'ultimo tema è contenuto molto spesso nei post di Matteo Salvini sui social network, coniugato a quello inteso come certezza della pena (con l'hashtag #tolleranzazero).

L'utente modello è il cittadino italiano, che vive in una qualsiasi regione italiana, che utilizza prodotti italiani, che vive in famiglia, che teme il futuro sia per quanto riguarda la ricerca del lavoro che la possibilità di andare in pensione. Ma uno degli utenti modello che dovrebbe far parte del social network di Salvini è colui che aderisce a #primagliitaliani nel senso di esclusione di tutti coloro i quali non sono italiani e attentano ai confini della Patria.

La definizione di questo utente modello mette in forma modalità e contenuti enunciati che non hanno a che vedere con il linguaggio della cortesia e virano verso il linguaggio dell'odio (De Mauro 2016) in un tipo di discorso politico della provocazione (Desideri 2006) con la duplice intenzione comunicativa di far leva sulle paure degli utenti e generare discussioni alimentate dalla community dei follower sulla presenza “degli ultimi dopo gli ultimi” e la loro relazione con il sistema Italia.

Lo slogan che ha accompagnato la “rivoluzione del buon senso” è «prima gli Italiani», che vale a significare prima dell'altro, prima degli immigrati, con la costruzione di un anti-soggetto modello con caratteristiche elaborate per sottrazione o negazione di valori attribuiti agli Italiani.

La campagna elettorale della Lega, fortemente concentrata sul leader Salvini e sulle sue parole, dedica ampio spazio al tema sicurezza assicurando un de-



Fig. 8

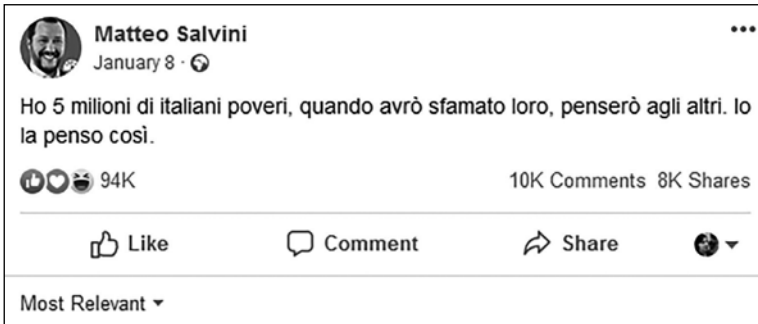


Fig. 9

creto su sicurezza e immigrazione, uno dei punti del contratto di governo, che poi è stato attuato con quello che viene comunemente indicato come decreto Salvini. Insomma, vale il contenuto dell'enunciato: «come promesso dalle parole ai fatti».

6. *Quale leadership nella crisi?*

La leadership personalizzata di Di Maio e di Savini emerge da un modello narrativo utilizzato da entrambi con una congruenza sintattica che si manifesta in maniera differente a livello delle strutture discorsive. Il modello narrativo prevede un Soggetto che è sollecitato da un Destinante a raggiungere un Oggetto di Valore: i problemi irrisolti degli Italiani chiedono al leader una soluzione per il bene dei cittadini-elettori. L'orientamento verso una modalizzazione del voler-fare rende il leader meritevole della fiducia dei cittadini, ma è anche lo spazio della promessa da mantenere, attraverso cui il patto con i cittadini viene stipulato. C'è un solo modo per mantenere intatto il patto: rendere pubblico il mantenimento della promessa attraverso un discorso politico dal carattere dimostrativo: «Come promesso dalle parole ai fatti» (Salvini), «se lo diciamo, lo facciamo» (Di Maio). Il contratto di governo in essere, invece, è messo in scena da un attante duale che in alcune micronarrazioni si sdoppia nello spazio della negoziazione. Non ci riferiamo al momento in cui il contratto di governo viene stilato e sottoscritto, ma alla narrazione che ha come oggetto i problemi affrontati con l'obiettivo di essere risolti in maniera definitiva. In questa narrazione, i due leader, a turno, sono soggetto e anti-soggetto e da un punto di vista enunciazionale sono vicendevolmente

enunciatore ed enunciatario, con piena assunzione di responsabilità dei contenuti degli enunciati prodotti; anche se soggetto e anti-soggetto si alternano, accade di frequente che la reciprocità dei ruoli non sia garantita. Un esempio è il valore della giornata del 25 Aprile a proposito di cui Salvini dichiara di non prendere parte ai festeggiamenti istituzionali e Di Maio risponde con un lungo post pubblicato su Facebook, mettendo in atto la seguente strategia argomentativa:

Leggo che qualcuno oggi arriva persino a negare il 25 aprile, il giorno della Liberazione. Lo trovo grave. Non è alzando le spalle e sbuffando che questo Paese cresce. Al contrario, cresciamo se diamo forza a certi valori, alla nostra storia. Perché col menefreghismo non si va da nessuna parte. E poi, concedetemelo, è curioso che coloro che oggi negano il 25 aprile siano gli stessi che però hanno aderito al congresso di Verona, passeggiando mano per la mano con gli antiabortisti. Per carità, ognuno la vede come vuole. Il pensiero è libero. Ma io, sia chiaro, voglio anche un'Italia libera, di guardare avanti innanzitutto. Il ripristino della leva obbligatoria, la contestazione della 194, gli attacchi alle donne, il ritorno al Medioevo non fanno parte dei valori del MoVimento 5 Stelle. Il 25 aprile è una festa nazionale della Repubblica Italiana. Non è questione di destra o di sinistra, come sento dire, ma di credere in questo Paese. Di credere nell'Italia e di rispettarla. E chi come me ci crede, il 25 aprile lo ricorda!

L'atto di prendere la parola convoca un enunciatario implicito senza che vi sia una successiva gestione dei turni di parola perché la convocazione attraverso una relazione impersonale non rende necessaria una assunzione di responsabilità con un altro atto di parola. Gli scambi comunicativi non possiedono il carattere della linearità: il numero di utenti che partecipa alla stessa conversazione favorisce l'avvio di nuove conversazioni che ramificano in maniera inaspettata senza seguire uno schema; inoltre, i ruoli di enunciatori ed enunciatari sono irrimediabilmente precari e destinati a cessare anche già al primo commento, se non vi sono altri utenti che vengono convocati come enunciatari e assumono tale ruolo.

Il governo nato da meno di un anno ha affrontato qualche crisi politica, una certa instabilità economica, lo scontro sul caso Diciotti e il recente caso Siri. Può essere interessante fornire qualche ultimo elemento a proposito di due tragedie che hanno colpito due zone d'Italia lo scorso mese di agosto: il crollo del Ponte Morandi, a Genova, e l'ondata di acqua, fango e detriti che ha travolto le Gole del Raganello, a Civita, in provincia di Cosenza.

Ricordiamo che l'evento anomalo occorso nelle Gole del Raganello ha travolto quarantaquattro persone, uccidendone dieci e ferendone undici. Nelle enunciazioni di Luigi di Maio e di Matteo Salvini c'è lo spazio di un solo post su Facebook: Salvini condivide la notizia de "La Stampa" e assicura vicinanza ai famigliari e alle vittime; Di Maio (cita la tragedia dopo più di ventiquattro ore dal momento in cui è accaduta) condivide il post di Giuseppe Conte che ringrazia quanti hanno contribuito ai soccorsi. In entrambi i casi, la portata della tragedia che coinvolge l'attrazione naturalistica del luogo viene sottovalutata, come si evince dall'assenza di preoccupazione del dopo-tragedia, e non c'è alcun accenno manifesto al futuro. L'enunciazione si limita alla messa in atto di una regola di cortesia senza tempestività che invece caratterizza le produzioni testuali sui social network.

Il livello del discorso che riguarda il crollo del Ponte Morandi, con le sue quarantatré vittime, escludendo forme di cortesia e attenzione nei riguardi di quanti hanno perso la vita o sono rimasti feriti, riguarda come destinatario la città di Genova

e la costruzione di un patto con i genovesi attraverso la promessa di una relazione della cura che si tramuti in opere concrete. Eppure la ricostruzione e la ricerca dei colpevoli genera uno scontro enunciazionale. Tale scontro si configura come un modello comunicativo replicato anche nel corso di altre (presunte) crisi. Queste ultime originano da situazioni che si mostrano come la messa in discussione dell'equilibrio e la rottura di un paradigma con l'impossibilità di aderire in senso compiuto al contratto di governo, laddove la natura della crisi è la stessa relazione politica incarnata dai due leader, i quali non giungono a un mutuo aggiustamento permanente delle posizioni maturate.

7. Conclusioni

La narrazione attorno al contratto di governo avrebbe potuto contribuire alla nascita di un soggetto duale, ma la gestione delle modalità cognitive, tra stasi e crisi, converge forzatamente in un patto fiduciario che si mostra fragile nella strategia di comunicazione. In assenza di un soggetto duale, lo schema narrativo mostra un soggetto e un anti-soggetto senza che l'alternanza enunciazionale io-tu sia garantita perché ogni enunciazione concorre ad avviare un nuovo discorso in un'ottica della disgiunzione degli enunciati, come nel caso della Festa della Liberazione, ma anche del reddito minimo garantito, della revoca delle concessioni di Società Autostrade dopo il crollo del Ponte Morandi, solo per citarne alcuni. In questi casi, l'utente modello non è definito, le posizioni rispetto al contratto di governo e al patto di fiducia con gli elettori non sono coordinate, il coinvolgimento patemico degli utenti è basato su passioni disforiche, tralasciando le passioni euforiche. Nel periodo antecedente le elezioni politiche, in quanto enunciatori, Di Maio e Salvini, hanno partecipato a enunciazioni mirate alla costruzione di un patto di fiducia con i cittadini-elettori, spesso convocati in quanto enunciatari. Il percorso che ha portato al contratto di governo ha reso necessario un mutamento di strategia di comunicazione: i due leader abbandonano i temi non presenti nel contratto di governo e tendono, però, in vista delle elezioni europee, a mantenere la loro identità per favorire il riconoscimento da parte degli elettori. Da un lato, la narrazione di un soggetto duale necessita di un'interazione basata sull'aggiustamento (Landowski 2005), dall'altro il mantenimento della leadership richiede una relazione di complicità con gli elettori e una tensione verso passioni euforiche che esclude l'alleato di governo. Ciascuno dei due leader si impegna in una chiamata all'adesione di un progetto politico che appare molto di più come la partecipazione a una battaglia epica. In questo scontro per la leadership, nessuno dei due contendenti mira all'annullamento dell'altro ma solo a riequilibrare le forze in campo, senza mutare l'assetto del governo. Certo, questo è quanto accade a breve termine. Invece, a lungo termine, in vista di successive tornate elettorali, che divengono performance di vere e proprie battaglie, il consenso elettorale è l'obiettivo primario.

Ciascuno dei due leader, con i suoi discorsi, si rivolge a destinatari che individuano "due Italie", come si evince dai temi e dai valori che si rintracciano a livello delle strutture discorsive. In questo modo il governo, a doppia leadership, costruisce narrazioni di bisogni, di paure, di problemi e di (potenziali) soluzioni, che convergono nella possibilità d'azione che oscilla dall'uomo qualunque vestito di forza e audacia alla purezza della giovinezza sostenuta da un intero

movimento. Cosa potranno fare coloro che rispondono a questa “chiamata alle armi” narrativa? Aderire e agire mostrando coinvolgimento, attraverso gli strumenti partecipativi del web 2.0 e una relazione del tipo peer-to-peer (Cosenza 2014), pur costruendo, nel labirinto delle conversazioni, una relazione “io-molti”. Tuttavia, il carattere precario e contingente del ruolo di soggetto e anti-soggetto sembra non rispettare la presunta democrazia della parità di ruoli enunciazionali: quando un enunciatore utente del web convoca come enunciatario uno dei due leader o quando uno dei due leader – implicitamente – convoca l’altro leader, e non segue uno scambio dei ruoli enunciazionali non possiamo essere in grado di sostenere la convivenza democratica bensì una certa libertà d’azione che può consistere nel sottrarsi all’enunciazione, esibendo sempre un atto ma rifiutando la reciprocità.

¹ Per consultare il sondaggio Swg, che è stato diffuso dal canale televisivo La7, e pubblicato in data 23 aprile 2019, consulta: <http://tg.la7.it/sondaggi/il-sondaggio-politico-di-marted%C3%AC-23-aprile-2019-23-04-2019-138144>.

² Risultati ufficiali elezioni regionali Basilicata: <https://elezionistorico.interno.gov.it/index.php?tpel=R&dtel=24/03/2019&tpa=I&tpe=R&lev0=0&levsut0=0&lev1=17&levsut1=1&ne1=17&es0=S&es1=S&ms=S>

Risultati ufficiali elezioni regionali Abruzzo: <https://elezionistorico.interno.gov.it/index.php?tpel=R&dtel=10/02/2019&tpa=I&tpe=R&lev0=0&levsut0=0&lev1=13&levsut1=1&ne1=13&es0=S&es1=S&ms=S>

³ Potete consultare qui la ricerca di EuVisions sulla quantità e frequenza di tweet prodotti dai partiti e loro leader durante le elezioni: <http://www.euvisions.eu/italian-elections-twitter/> e Borsetti, Cobianchi 2018; Scaglioni, Sfardini 2018a.

⁴ Consigliamo la lettura di alcuni articoli apparsi sulla stampa estera: “The Guardian” <https://www.theguardian.com/news/2018/aug/09/how-matteo-salvini-pulled-italy-to-the-far-right>; “The New York Times”: <https://www.nytimes.com/2018/03/19/world/europe/luigi-di-maio-five-star-italy-election.html?action=click>

⁵ In queste pagine, l’enunciazione sarà considerata come l’elemento che rende possibile il passaggio dalle strutture narrative alle strutture discorsive in un percorso generativo della significazione indicato da Greimas (Greimas & Courtés 1986) per mettere in luce temi e valori e le operazioni di *débrayage* ed *embrayage*.

⁶ Si veda il testo descrittivo che accompagna il form di iscrizione: <https://www.movimento5stelle.it/iscriviti.php>.

⁷ Per comprendere alcune ragioni che portano la Lega di Salvini ad avere un altissimo tasso di fedeltà, soprattutto tra le categorie più svantaggiate di cittadini, confronta Natale (2018b).

⁸ Per una visione di Salvini come medium, si veda Sfardini, Scaglioni (2018b).

⁹ La pagina Facebook è stata creata il 19 settembre 2008. I “mi piace” sono 2.197.798 e i follower sono 2.373.684.

¹⁰ Il profilo Instagram consta di 1410 post e 788.000 follower.

¹¹ Il profilo Twitter è attivo dal mese di giugno 2009; sono stati postati 5.176 tweet e ha 526.000 follower.

¹² Il profilo Twitter è attivo dal 2011, con la produzione di 31.500 tweet e più di un milione di follower. I dati del profilo su Instagram sono in linea con Twitter per numero di follower, con la pubblicazione di 3790 post. La pagina di Facebook è stata creata nel gennaio 2010 e conta 3.583.309 “mi piace” e 3.714.929 follower.

IV. Plan de l'expression, technique, stratégie

La politesse du numérique : entre normes et désajustements

Bruno Bachimont (Sorbonne université, Costech, Université de technologie de Compiègne)

1. Introduction

Depuis que les systèmes techniques se parent de propriétés suggérant leur autonomie, il n'a jamais été tant question de l'éthique que l'on peut associer à de tels systèmes. Comme si la technique n'avait entretenu jusque-là qu'une neutralité à l'égard des fins poursuivies par l'utilisation qui en était faite : le débat éthique faisait davantage état des scrupules des concepteurs ou des utilisateurs que des questions que l'on pouvait légitimement adresser aux dispositifs élaborés. Or, s'il est discutable de parler de l'éthique des systèmes, il n'en est pas moins vrai que les systèmes techniques renvoient à une normativité selon laquelle des possibles sont non seulement inventés mais privilégiés au détriment d'autres. La technique n'est donc pas neutre et le jugement moral que l'on peut avoir à son endroit ne concerne pas seulement le bon ou mauvais usage de systèmes qui seraient par ailleurs indifférents par nature à la manière de les utiliser, mais concerne aussi les normes inhérentes attachées aux systèmes. De ce point de vue, l'autonomie des systèmes ne change rien à l'affaire même si elle enrichit et complexifie la problématique. Dans cette perspective, on peut distinguer les systèmes techniques qui, n'étant jamais neutres quant aux possibles qu'ils déploient, relèvent d'une discussion éthique quant à ces possibles, les systèmes numériques qui modifient la manière dont ces possibles sont inscrits au cœur des systèmes, et enfin les systèmes autonomes dans la mesure où ces possibles ne prescrivent pas seulement les actions que nous pourrions avoir avec ces systèmes, mais déterminent ces dernières à notre place. Technique, numérique, autonomie seraient ainsi 3 paliers de difficulté pour discuter la portée éthique des systèmes sans introduire nécessairement de rupture ni de discontinuité dans cette problématique.

Cependant, les normes propres à un système technique, gouvernant les possibles offerts à l'utilisateur, ne relèvent pas en tant que telles d'un *devoir être* éthique ou moral, mais d'un *pouvoir être* où différentes options sont privilégiées en les rendant matériellement possibles et atteignables. C'est ce décalage entre pouvoir être et devoir être qui permet de penser une certaine neutralité de la technique vis-à-vis des fins poursuivies, mais le caractère normatif du pouvoir être interdit de faire de cette neutralité un absolu et exige de soumettre les systèmes techniques au questionnement du pouvoir être qu'ils favorisent à la lumière du devoir être qui exprime la fin éthique. S'il ne faut pas confondre les

normes techniques et les normes éthiques, il ne faut pas pour autant ignorer les tensions qui les relient.

Le numérique, comme réalité technique, n'échappe pas à ce débat. Il y intervient de manière d'autant plus prégnante que le caractère normatif du numérique s'exprime de manière très précise dans son recours aux formats ou protocoles. Aux principes généraux du calcul qui renvoient bien à une neutralité fondamentale à l'éthique du fait de son ignorance générale de la signification et du sens, il convient d'ajouter la médiation technique selon laquelle des choix sont effectués pour réaliser des systèmes effectifs et où des formats sont institués pour permettre des utilisations pratiques. Si un algorithme dans sa calculabilité est aveugle, sa mise en œuvre ne l'est pas et oriente ce qu'il est possible de faire par des choix de conception qui norment le réel que le calcul structure et élargit par les possibles qu'il rend atteignables.

Par l'institution des formats, le numérique structure le pouvoir être. L'interroger depuis le devoir être sera la place et l'enjeu d'une culture, voire d'une politesse du numérique, où il s'agit d'ajuster par l'usage le cadre institué par la technique dans son rapport à d'autres normes et conventions. En effet, chaque norme prescrit un agir, un comportement qu'il convient de suivre et qu'on peut suivre sans y réfléchir car la norme garantit une certaine efficacité de l'action. Mais, puisque chaque institution du sens, pratique ou technique, engendre ses propres normes, et puisque toutes ces normes ainsi engendrées ne sont pas nécessairement cohérentes ni adéquates entre elles, il est nécessaire d'ouvrir un espace d'ajustement et de négociation entre elles. C'est ce que nous appelons la politesse. La politesse correspond à la place de l'autre laissée libre et ouverte, pour que cet autre puisse trouver sa place dans la norme dont on cultive la politesse. Le numérique, et la technique de manière générale, norment le réel en inventant des possibles et posant des conditions pour les atteindre. Toute technique, du fait qu'elle est prescripteur et engendre ses propres normes, renvoie ainsi à une politesse, cette politesse n'étant pas autre chose que la nécessité d'un ajustement à d'autres normes qui n'appartiennent pas aux possibles qu'elle suscite.

Nous nous proposons dans cet article de définir la place de la culture, et en particulier de la politesse, comme ajustement d'un pouvoir être technique et social induisant ses propres normes vis-à-vis d'autres normes ou conventions. La politesse du numérique sera par conséquent la réponse à adopter face au pouvoir être institué par le déjà-là des formats numériques dans un usage permet de réajuster ce que la technique et le numérique désajustent et désynchronisent.

2. Institution, éthique et politesse

2.1 Quelques catégories traditionnelles

La philosophie traditionnelle distingue le domaine de l'Être de celui du devoir-Être. Alors que le premier désigne ce qui est dans son actualité et son effectivité, le second renvoie à ce qui devrait être, ce qui doit être atteint même si en pratique on n'est pas sûr d'y arriver. L'Être spécifie ce qui est nécessaire en termes de ce qui ne peut pas ne pas être, le devoir-Être précise ce qui est moralement nécessaire et ce qui devrait être même si la réalité en décide autrement. Opposition

que l'on peut paraphraser en renvoyant l'Être au règne des causes dont on suit les conséquences nécessaires, et le devoir-Être au règne des fins que l'on poursuit par devoir et nécessité morale.

Posée en ces termes, cette traditionnelle distinction entre l'effectivité du réel comme conséquence de ce qui est déjà là et la conformité à des fins qu'il est nécessaire de poursuivre suscite la question de savoir si ces deux manières d'aborder le réel sont compatibles et peuvent être réalisées simultanément. L'ordre du réel peut-il être rendu conforme à l'ordre des fins morales ? Le problème est rapidement insoluble car si l'ordre du réel obéit aux lois du nécessaire et des conséquences inéluctables du déjà là, alors de deux choses l'une : soit ce nécessaire est d'emblée conforme aux fins morales, et le problème ne se pose pas, soit il ne l'est pas, et il est alors illusoire de penser à ce qu'ils convergent à l'avenir. Pour résoudre ce paradoxe, il est possible, comme le Kant de *La critique de la raison pratique* [1986], d'introduire le principe d'une âme immortelle et d'une vie future pour permettre, à l'infini, une convergence entre ces principes irréciliables selon les termes qui ont permis de les poser. Mais ce n'est pas ce type de solution qui nous intéresse ici.

Le problème, posé ainsi, l'est, selon nous, de manière réductrice et ne permet pas de penser une moralité des actions conforme à la réalité du monde, introduisant alors la nécessité de mobiliser des considérations au-delà de ce monde. C'est que, entre l'Être et le devoir-Être, il faut introduire ce qui peut être, savoir le pouvoir-Être. Le réel n'est pas donné seulement à travers quelques lois nécessaires, de ce qui est ou devrait être, qu'il suffit de décliner : il y a, en plus de l'agir (le devoir moral des fins) et de l'être (la nécessité des lois causales), une place pour ce qu'il est possible de faire et de construire, intercalant la création (technique ou esthétique), et la délibération (rhétorique et politique) entre l'action du sage (éthique) et la contemplation (scientifique) de la nécessité de ce qui arrive.

Traditionnellement, notamment chez Aristote (*Ethique à Nicomaque* [1965]), la technique se loge dans l'inachèvement de l'Être, dans son indétermination et l'imperfection de sa réalisation ici-bas. « La technique aime le hasard » car elle s'immisce dans la contingence, ce qui peut être ou ne pas être, laissée indéterminée par des lois de la nature qui ne trouve pas leur pleine expression dans la réalité matérielle (chez Aristote, la matière est un principe négatif de contingence et d'inachèvement, qui entrave l'expression des lois naturelles qui l'informe cf. par exemple [Jonas 2013]). Ce n'est pas ce qui est proposé ici à travers le pouvoir être : la technique n'est pas ce qui est laissé indéterminé par la nature, permettant l'action humaine, mais ne pouvant jamais renvoyer à des lois ni des principes, puisqu'elle repose sur la contingence de la matière, mais ce qui peut construire des artefacts conformes à la nécessité naturelle et répondant à des fins poursuivies.

Le pouvoir-Être n'est pas ce qu'il faut introduire dans les béances de la nécessité, décidant librement parmi les options laissées ouvertes par cette dernière. La liberté de l'agir et du faire ne se construit pas sur la contingence comme négation de la nécessité, où l'arbitraire de la décision technique s'intégrerait à une nécessité naturelle neutre et agnostique quant aux fins à poursuivre.

C'est sans doute à ce point qu'il faut compléter ou modifier les catégories traditionnelles que nous venons de paraphraser. La nécessité n'est pas seulement celle de la nature ou de l'éthique, celle du sage ou du scientifique, le possible pouvant se structurer diversement et pesant ainsi sur les options rendues accessibles à la décision de faire ou d'agir.

2.2 Diverses formes de possibilité

En bonne logique, le possible est ce qui n'est pas impossible : il est à l'impossible ce que le contingent est au nécessaire. Le possible n'exclut pas le nécessaire, mais l'excède. Mais cette caractérisation n'est pas suffisante pour notre propos, car tous les possibles ne le sont pas de la même manière. On peut distinguer :

- une possibilité purement formelle ou logique : c'est ce qui n'est pas contradictoire, il n'est donc pas absurde d'y penser et de le poser, mais rien ne garantit que cela puisse se réaliser un jour. Est alors possible ce qui pourrait ne jamais se réaliser : c'est un possible logique et non statistique [Scribano 2002], ce dernier estimant impossible ce qui n'arrive jamais. Il faudra attendre Leibniz pour avoir une notion de possible purement logique qui renvoie à une réalisation survenant dans un monde autre, dans un monde possible mais qui n'est pas celui-ci. Est possible logiquement ce qui arrive dans un monde possible, c'est-à-dire ce qui est possible statistiquement dans l'ensemble des mondes possibles : c'est d'ailleurs l'interprétation désormais usuelle donnée au possible en logique modale [Kripke 1971, Chellas 1980].
- Une possibilité pratique ou technique : non seulement il n'est pas contradictoire d'y penser, mais cette possibilité peut se réaliser effectivement en pratique car elle appartient à l'horizon ce qui est faisable ou atteignable depuis un système ou une organisation matérielle ou humaine. Ce n'est pas un possible statistique au sens où l'on constate que cela arrive, mais un possible technique au sens où l'on peut faire en sorte que cela arrive. C'est même l'essence de la technique, que de réaliser une configuration matérielle pour que la nécessité aveugle s'appliquant à travers les composants du dispositif technique permette d'atteindre une fin arbitraire donnée [Bachimont 2010], ce qu'Aristote appelait une nécessité hypothétique [1965].

Le possible *technique* proprement dit résulte d'une construction, de la mise en place préalable d'un système qui structure le réel. Le possible *pratique* qui est ce qui est rendu accessible par une institution, à savoir une organisation humaine structurant un déjà-là, une tradition, une mémoire, qui rend pratiquement atteignables car organisés et structurés socialement un état de fait ou une situation donnés.

Technique et pratique, les domaines respectivement de la conception et de la délibération, relèvent des institutions du sens. Que ce soit une configuration matérielle (la technique) ou sociale (la pratique), il s'agit d'une prescription permettant de commander la répétition et la reproduction de ce qu'il faut faire pour atteindre une fin donnée.

L'institution est donc une mémoire qui retient et fixe les conditions d'effectuation d'un possible dont elle facilite la réalisation et recommande la poursuite. L'institution est toujours instituée dans une perspective pratique, pour répéter et entretenir une tradition ou faciliter une action que l'on veut encourager et reproduire dans l'environnement socio-culturel du moment.

A travers la notion d'institution, nous visons ainsi trois caractéristiques principales : la tradition qui sanctionne l'existence d'un déjà-là (« c'est ainsi que l'on a toujours fait »), une normalisation, qui ajuste et régule ses modalités d'expression selon certains critères (« c'est ainsi qu'il convient de faire »), une transmission

qui assure une pérennisation de la tradition, de cet héritage reçu et donc à léguer (« c'est ce qu'il faut transmettre »). Les institutions du sens sont donc toujours traditionnelles et normatives, garantes de la culture comme acquis constitué et à transmettre. On retrouve ainsi les institutions scolaires, patrimoniales, culturelles, etc. De la langue qu'on apprend à maîtriser même quand elle est sa langue maternelle pour qu'elle devienne sa langue de culture et de réflexion [Judet & Wisman 2004], aux pratiques traditionnelles (cuisines, artisanat) en passant par les pratiques savantes, la culture est un déjà-là qui s'autonomise en tradition normée pour pouvoir être transmise. C'est le rôle et la mission des institutions du sens que d'accompagner la constitution de la tradition normée et d'en assurer la transmission.

La tension propre à ces institutions sera le conflit permanent entre d'une part la normalisation des contenus et d'autre part une transmission autorisant leur appropriation et transformation. Comment transformer sans trahir, comment transmettre sans figer, est la question que doit traiter toute institution du sens. Si la norme donne les conditions de la répétition et de la conservation du déjà-là, l'invention et l'appropriation seront les conditions pour que ce déjà-là reste accessible, signifiant, exploitable voire utile dans l'environnement contemporain. Une norme formelle et figée rend le déjà-là sans intérêt et décalé par rapport aux enjeux et questions du moment, une appropriation dérégulée revient à une perte de mémoire et de sens.

L'institution est donc une forme de prescription, privilégiant certains possibles pour les rendre plus faciles à réaliser en en fournissant les conditions d'effectuation et en gardant la mémoire technique du savoir-faire et la mémoire politique du choix de ce qu'il faut faire.

2.3 Diverses formes de prescription

L'institution comme structuration du réel que l'on peut construire et qu'il faut atteindre ressortit donc de la normativité et de la prescription. Mais, se rapprochant de la norme au sens de l'action éthique (le devoir-Être), l'institution reste néanmoins dans le périmètre du pouvoir-Être. Il faut donc distinguer pour notre propos :

- la prescription éthique et morale, qui fixe une norme absolue, à laquelle il n'est pas question de se soustraire pour quelque raison que ce soit. C'est par exemple le « du sollst » kantien [1986] qui n'appelle aucun compromis. C'est à ce niveau que se détermine ce que l'on va considérer comme étant bien ou mal, désirable et condamnable.
- La prescription intentionnelle sociale ou technique, qui fixe une norme relative à l'aune de ce que le système technique ou social permet d'atteindre. Le système invente des possibles pratiques dont il norme les conditions de réalisation et prescrit la poursuite. Autrement dit, un système est conçu pour réaliser telle ou telle fin, et donc il en prescrit la réalisation. Tout système est une tautologie morale, il prescrit ce pour quoi il est conçu.
- La prescription programmée et productrice, inhérente à un système social ou technique : un tel système ne donne pas toujours lieu aux usages et com-

portements qui étaient visées lors des prescriptions intentionnelles. Tout système programme des usages selon sa constitution sociale ou technique qui débordent en général l'intention des prescripteurs (politiques ou juridiques) ou concepteurs (techniques). En effet, ces systèmes en devenant réel introduisent des déterminants échappant à la prescription et la conception si bien que la programmation du pouvoir Être qu'ils contiennent ne se dévoile qu'a posteriori. C'est la raison pour laquelle on parle de plus en plus d'expérimentation en politique par exemple pour compléter la prescription intentionnelle, qui repose sur l'accord obtenu quant à la fin poursuivie, par la prescription programmée qui porte sur la meilleure manière d'y parvenir et donc de déterminer un système pour le faire.

Ces catégories ne sont pas en soi contradictoires, mais rien ne prescrit a priori leur coïncidence ou leur compatibilité. Si la première relève du devoir-Être et de la prescription morale, la seconde porte sur la délibération sur les objectifs à atteindre et enfin la troisième porte sur le pouvoir-Être et la prescription sociale ou technique, qui est définie de manière plus ou moins conforme à la prescription morale ou intentionnelle.

2.4 Les écarts entre les prescriptions

Les écarts entre les prescriptions sont des lieux de négociation et de discussion. Cela remet en cause l'effectivité des normes qu'elles visent à mettre en œuvre. En effet, les normes se caractérisent par le fait qu'elles prescrivent ce qui ne fait plus question car l'accord est déjà obtenu ou est imposé selon des critères politiques, juridiques, religieux. Il y a une connivence forte entre les institutions et les normes : les secondes sont les outils pour les premières pour imposer un cadre qui ne fait pas question et qu'il s'agit d'appliquer et d'agir en conformité avec lui. Aussi avec la notion de normes a-t-on implicitement l'idée que rien ne doit venir les remettre en cause, chacune devant s'exercer de manière automatique (après accord, apprentissage ou soumission) par les sujets s'y conformant.

L'intérêt pratique de ces normes ordonnant ce qu'il faut faire sans discuter est évident : cela permet de pouvoir agir en faisant la part entre ce qu'on fait sans y penser, en appliquant des règles, et ce qui mérite réflexions et délibérations. Comme on ne peut discuter de tout, car l'infini de la discussion rend la décision et l'action impossibles, il faut des règles et des normes pour donner la possibilité d'agir et de faire en répétant ce que l'on sait ne pas faire problème ou discussion. Cela va des *check lists* qui permettent de savoir qu'on a tout vérifié sans réfléchir à ce qu'il faut vérifier, aux règles sociales prescrivant comme se comporter sans avoir à réinventer les modalités de l'interaction humaine et donnant un cadre partagé entre les humains. La norme est donc ce qui ne fait plus question. Mais l'écart à la norme est précisément ce qui fait question. L'écart n'est pas une exception, par exemple lors de rébellion, révolution, ou tout simplement évolution, imposant de rediscuter la norme portée par l'institution. Ces écarts sont inhérents à la notion même des normes du fait de la pluralité des prescriptions attachées. En effet, puisque rien ne garantit la cohérence entre les prescriptions morales, intentionnelles et programmées, il y a nécessairement un écart, et donc un jeu ou un espace entre ces dernières. Ces jeux, au sens mécanique du terme, offrent la possibilité de discuter la négociation entre ces règles.

2.5 La politesse comme jeu culturel entre les normes

Ce jeu, c'est ce que nous appelons ici de manière générique la politesse. La politesse n'est pas l'application aveugle de normes sociales qu'on applique sans réfléchir mais au contraire l'application raisonnée de règles multiples pour gérer les incohérences entre différents registres normatifs. En son temps, la politesse française, au XVIII^e siècle, fut une référence, le symbole d'une civilisation raffinée et éduquée. Pourtant, elle n'atteint cette perfection que dans un pays soumis à un pouvoir politique absolu. Cela voulait-il dire que les autres pays, ne connaissant pas ce raffinement, étaient moins évolués ? Sans doute pas. C'est plutôt que la politesse n'avait pas besoin, dans ces pays, de compenser les mêmes écarts entre les normes. Si l'on en croit le magnifique ouvrage de Philippe Raynaud [2013] à ce sujet, *La politesse des Lumières*, cette dernière est motivée par la négociation au sein de la société entre des positions hiérarchiques irréconciliables. La politesse, pour résumer, n'est pas indispensable entre des égaux, des individus que rien ne distingue ou oppose, entre des familiers. En revanche, elle est indispensable pour permettre des relations tenables entre des inégaux, notamment lorsque les hiérarchies sociales ne sont plus la règle pour les hiérarchies économiques ou culturelles et qu'une domination serait incompréhensible quand les hiérarchies sont multiples. Ne pas l'avoir suffisamment compris peut expliquer entre autres la survenue de la Révolution [Tocqueville 1993, Raynaud 2009].

La politesse est donc cet ajustement permanent qu'il convient d'improviser pour compenser les écarts contextuels que l'on constate dans la vie quotidienne entre des normes contradictoires et inapplicables ensemble. Au-delà donc de la politesse française, il convient de penser à une politesse propre à chaque système normatif dans son désajustement aux autres systèmes d'une part et au réel matériel et social d'autre part.

La politesse est alors ce qui permet de remettre en question et d'ouvrir un espace de négociation avec d'autres normes. Autrement dit, elle permet de compenser l'inadéquation d'une norme en ménageant un accueil à d'autres normes. Mais elle le fait de manière pragmatique, au fil des interactions sociales, sans revenir sur la discussion des principes fondateurs. Ainsi, la politesse française ménage-t-elle la possibilité pour les puissants de l'époque de s'ouvrir à une réalité sociale qui leur échappe en partie, reposant sur l'accession au savoir et à la richesse d'autres classes sociales. De même, l'adage classique selon lequel l'exactitude est la politesse des rois ne signifie pas autre chose que le fait d'avoir le pouvoir, voire tous les droits, n'exclue *qu'en pratique* il convient de respecter son prochain et de s'adapter à lui.

À ce niveau, la politesse n'est pas une éthique. Cette dernière peut se caractériser comme ce qu'il faut remettre en question et discuter. Elle revient sur les principes et exige de redéfinir les finalités destinales. Rien de tel avec la politesse, elle ne remet pas en cause les normes, elle rend simplement compte de leur inachèvement et inadéquation. La politesse peut certes être considérée reposer, *in fine*, sur une éthique, notamment dans l'accueil à l'autre. Mais quand on se rappelle comment elle peut être dévoyée comme code de reconnaissance et d'appartenance, ce qui n'en fait plus une politesse, mais une norme sociale, on comprend qu'elle est une pragmatique de l'interaction sociale et non sa théorie et encore moins son éthique. Et c'est ce qui nous intéresse quand on vient à parler de technique. Car la technique programme des possibles et non des fins, auxquelles elle peut répondre parfois par le truchement des prescriptions intentionnelles de ses concepteurs.

Elle est normative quand elle programme des actions sans qu'on voie les alternatives et sans qu'on y pense plus que cela. Elle conditionne notre vision du monde sans que cela ne fasse parti d'un choix délibéré ni d'une réflexion approfondie. Quiconque a un marteau voit le monde comme des clous, sans de poser la question de ce qui fait qu'un clou en est un. Ces visions nécessairement partielles renvoient à un besoin de politesse et d'ajustement. Il faut une politesse de la technique, notamment du numérique.

3. Technique et politesse

A priori, rien ne vient rapporter l'univers de la technique à celui de la politesse, propre aux conventions sociales et parée d'un parfum au mieux suranné sinon d'une obsolescence avérée.

En effet, la technique est une affaire de dispositif [Bachimont 2010]. Un dispositif est une organisation spatiale d'éléments dont l'agencement programme un déroulement temporel : la technique apparaît quand l'ordre de l'espace permet de commander le déroulement dans le temps et, partant, de le répéter. D'une certaine manière, la technique commence là où il y a répétition et programmation de cette dernière. Par conséquent, la technique programmant ce qui arrive par la répétition de gestes opératoires ou par la production d'événements, elle acquiert une dimension normative évidente. Comme nous allons le spécifier, elle ouvre des possibles, mais qu'elle referme aussitôt sur ce qu'elle programme, provoquant ainsi nécessairement les désajustements avec les ordres du réel ne répondant pas à sa programmation.

3.1 Technique comme dispositif : temporisation et temporalisation

Rapporter la technique à la conception et mise en œuvre de dispositifs permet en particulier de cerner l'ambivalence de la technique vis-à-vis du sens et du temps. La technique est à la fois ce qui temporalise l'humain et lui ouvre des horizons de sens et ce qui l'enferme dans un présent répété et annule les possibles et l'inédit. Un dispositif constitue, en effet, un moyen d'avoir prise sur ce qui arrive : en permettant de répéter un déroulement temporel grâce à un agencement spatial, le dispositif est un support d'anticipation (prise sur l'avenir) et de mémorisation (reprise du passé) ; le dispositif codifie la connaissance et l'expérience pour qu'un résultat puisse être à nouveau obtenu. De ce fait, la technique temporalise l'être humain car elle lui permet d'avoir un support de mémorisation de ce qui a été, le dispositif codifiant dans sa structure ce qui s'est déjà produit, et elle lui permet d'anticiper un résultat comme la conséquence d'actions à venir. Retenant le passé, anticipant l'avenir, la technique permet de sortir de l'immanence, de l'enfermement dans un présent réduit à la simple réaction immédiate à l'événement. Pris dans sa condition pré-technique, l'humain est en effet confronté au flux indifférencié des événements : il est ballotté au gré de ce qui arrive sans pouvoir prendre de recul ni échapper au face à face avec le présent auquel il répond de manière immédiate, sans médiation aucune, en particulier au niveau temporel (le temps de réponse valant temporisation et mise en perspective de ce qui arrive). L'absence de temporisation se traduit en une impossibilité de temporalisation, c'est-à-dire de constituer l'être humain comme un être temporel, héritant d'un passé, porteur d'un avenir, agissant dans le présent [Bachimont 2014]. La technique introduit

une temporisation permettant d'anticiper son résultat et de résumer l'expérience. La technique est alors temporalisante, donnant le temps comme avenir envisagé et passé assumé.

La technique est donc une invention des possibles, une ouverture sur l'avenir. Mais elle est aussi ce qui peut annuler, du même geste, ces promesses et ces possibilités. En effet, alors que le dispositif permet d'anticiper l'avenir, en proposant un agencement dont la mise en œuvre détermine un état futur, il réduit, d'un même geste, l'avenir à ce qu'il peut produire. Donnant l'ouverture à l'avenir grâce à l'anticipation du résultat, la technique réduit le futur à ce qui est programmable par le dispositif. L'être humain se retrouve enfermé dans le présent de l'agencement spatial et des résultats qu'il permet d'obtenir dans la logique de son fonctionnement.

3.2 *Les cohérences de la technique*

Il faut distinguer un triple point de vue sur le dispositif. Selon le premier, un dispositif possède une cohérence interne, décrite comme un procédé obéissant aux lois de la nature ; selon un deuxième point de vue, le dispositif possède une cohérence concrète selon laquelle il doit composer avec différentes approches de la nature, différentes contraintes propres aux matières, matériaux, systèmes mobilisés par le dispositif. Alors que la cohérence interne repose sur le savoir scientifique qui démontre sa possibilité et son efficacité, la cohérence concrète renvoie à l'expertise de l'ingénieur qui ajuste et adapte les différents composants du dispositif quand il faut le construire et le réaliser matériellement et concrètement. Le premier recourt à l'abstraction idéalisante de la théorie et à l'expérimentation isolant des phénomènes en laboratoire, isolant les différentes dimensions du dispositif pour mieux en conceptualiser les modalités de fonctionnement, le second recourt à l'intégration des savoirs pour effectuer des prototypes dont il éprouve la pertinence concrète par la simulation et l'expérimentation en environnement réel.

Enfin, le dispositif possède également une *cohérence externe* en fonction de laquelle il s'intègre plus ou moins à un contexte d'utilisation et d'usage. Ce point de vue extrinsèque renvoie davantage à la pertinence de la fonction, son statut et son rôle, plutôt qu'à la réalisation technique de cette dernière. Alors que la cohérence interne relève d'un discours scientifique et démonstratif, que la cohérence concrète renvoie plutôt à l'expertise (au sens de l'expérience et du savoir propre à certains experts), la cohérence externe renvoie à l'argumentation et au débat collectif selon lequel un dispositif est utile ou non, pertinent ou cohérent : il n'y a pas de savoir scientifique démonstratif à propos de la cohérence externe des dispositifs, seulement des argumentaires plus ou moins rigoureux même s'ils restent rationnels. Ainsi, si la cohérence interne des dispositifs renvoie aux compétences « scientifiques » des ingénieurs, et la cohérence concrète à leur maîtrise technique des procédés élaborés à l'aide des sciences de la nature, la cohérence externe renvoie aux interprétations culturelles, sociales ou cognitives du dispositif intégré à un contexte d'utilisation.

3.3 *Politesse de la technique*

Les trois cohérences sont des espaces propres d'ajustement. La cohérence interne est la cohérence du savoir souvent reconduite à la *mathesis universalis* à laquelle on a souvent soumis la technique qui ne trouvait de rationalité que dans la mesure où elle devenait le lieu d'expérimentation et de mise en œuvre des lois

scientifiques. La cohérence concrète est l'ajustement entre différents aspects de la réalité matérielle qu'il faut bien accorder dans la constitution effective d'un artefact matériel. Enfin la cohérence externe est l'ajustement avec le social de manière générale, celle qui compose avec l'humain. Ces cohérences renvoient à des ordres de complexité différents et complémentaires :

- la cohérence interne mobilise une *complexité analytique*, où il s'agit de décomposer et analyser les phénomènes pour en proposer des lois. Cette complexité analytique renvoie au fait que les lois proposées ne suffisent pas toujours à comprendre et maîtriser les phénomènes associés comme en témoignent les théories du chaos par exemple : c'est la complexité propre des équations qui interdit la compréhension concrète du phénomène, le rendant intelligible mais non prédictible ni répétable.
- La cohérence concrète mobilise une *complexité synthétique* où différents ordres du réel sont composés, synthétisés en un compromis qu'il s'agit de déterminer pour construire un système. Alliant des ordres hétérogènes, la cohérence concrète exclue une unification analytique du savoir (une théorie globale, une équation modélisant le système).
- La cohérence externe apparaît quand il faut mobiliser
- l'interprétation des êtres humains qui, au sein du système ou à l'extérieur, ne peuvent être modélisés adéquatement du fait du cercle herméneutique, puisque l'interprétation que j'ai d'un système dépend de ce que je sais qu'il sait sur moi via sa modélisation. Cette *complexité herméneutique* se construit sur les réajustements permanents par les acteurs qui contribuent à introduire autant de désajustements avec le système et ses modélisations.

La politesse relève de la complexité herméneutique : la capacité des êtres humains de percevoir et gérer les désajustements entre les normes, notamment celles découlant des programmations du système (les répétitions prescrites par le système technique), et les normes des espaces sociaux et pratiques où s'insère le système technique.

La complexité herméneutique se décline habituellement en différentes modalités, notamment politiques et pragmatiques. Le politique relève de la délibération présidant à la définition des fins poursuivies assignées aux systèmes techniques et l'adoption des moyens pertinents pour y arriver. Cela renvoie par exemple aux enjeux de la démocratie technique, de la science ouverte et participative, où les membres de l'espace social s'emparent à un niveau politique des questions soulevées par les systèmes techniques.

La modalité pragmatique est celle de la politesse de la technique, où l'enjeu n'est pas renvoyé aux principes fondamentaux (le politique, la démocratie, la délibération), mais plus modestement sur les ajustements propres à l'usage quotidien. Il ne s'agit pas d'engager une action politique, mais d'adopter un comportement d'accueil et d'ouverture dans l'usage commun et habituel des systèmes dans ses différentes modalités, en confrontation directe avec les autres normativités. On peut citer par exemple la politesse des réseaux : un robot d'aspiration des sites Web, quand il est « bien élevé » ne doit pas monopoliser le serveur au détriment

des autres internautes. De même, cette même politesse prescrit de ne pas attacher inutilement des documents mais de donner plutôt le lien pour y accéder. Cette politesse ne revendique pas un enjeu politique, mais permet d'aménager la place pour d'autres conventions, autrement dit la place de l'autre.

4. Numérique, combinatoire et format

Le numérique justifie, comme fait technique, d'une politesse qui lui est propre. Là encore, rien ne permet de prime abord de parler de politesse du numérique : en quoi un algorithme peut-il être « poli » ?

En effet, le numérique [Bachimont 2017] se caractérise par deux propriétés essentielles qui régissent les modalités de son fonctionnement. En premier lieu, le numérique repose sur une ascèse du signe, où la signification est suspendue pour permettre une simple manipulation calculatoire des signes, qui n'en sont donc plus puisqu'étant des signifiants sans signifiés. 0 ou 1, symboles d'un alphabet purement formel, les signes du numérique n'ont de rôle et de pertinence que combinatoire et calculatoire. L'interprétation qui en est faite est alors externe, selon des conventions arbitraires : un fichier numérique pourra alors être lu comme un texte, une image ou un son selon la convention adoptée (évidemment avec des rendus qui peuvent surprendre).

C'est à ce stade que la seconde propriété essentielle du numérique apparaît : le numérique, pour avoir un rapport avec nos pratiques et nos usages, mobilise des formats. C'est parce que nos conventions de lecture et d'écriture des signes du numériques reposent sur des formats qu'on peut coder une image, en sachant que c'en est une, et la relire comme telle.

Les formats sont des *institutions* du sens, qui permettent de conditionner la lecture du numérique pour le plonger dans un espace d'usages prédéterminés par les fonctionnalités du format. C'est un déjà là qui conditionne a priori, nouveau transcendantal du sens configuré dans une extériorité technique.

En quoi les formats sont-ils des institutions particulières du sens ? Modifient-ils les économies traditionnelles du sens où l'on constate à chaque fois un double jeu entre l'institution et ce qu'elle autorise et ce qui lui échappe ? Au premier niveau évoqué plus haut, le numérique formate les représentations du monde pour en faire des données, des signes sans significations, et les soumettre aux algorithmes. Le numérique formate alors le monde, lui imprimant son institutionnalisation calculatoire. Mais au second niveau, les formats codent un contenu et permettent sa manipulation selon des fonctionnalités a priori s'imposant aux pratiques. C'est là qu'il peut y avoir un conflit ou un désajustement avec d'autres normes ou conventions.

Dans [Bachimont 2017], nous proposons de distinguer à cet égard 3 niveaux dans la mise en œuvre du numérique :

- un niveau *idéal-théorique*, où les signes, vides de sens, sont mobilisés dans des algorithmes dont l'objectif est de produire une méthode pour obtenir un résultat en temps fini avec des ressources finies dans le cadre d'un problème donné ;
- un niveau *techno-applicatif*, celui des formats et des normes de codage, où les possibles applicatifs sont constitués et les prescriptions programmées

sont réalisées. C'est par exemple un format textuel permettant la manipulation des langues humaines (Unicode), ou bien un format vidéo permettant le montage.

- Un niveau *sémio-rhétorique* où les usages et pratiques constitués par les possibles programmés donnent lieu à des règles de comportement, des normes de comportement, des productions de sens.

Entre le niveau techno-applicatif et le *sémio-rhétorique* s'insère un possible décalage ou désajustement entre ce que prévoit la norme ou format technique et les productions de sens et les règles qui lui sont propres. Cela est visible notamment dans les productions artistiques [Bouchardon 2014], où la recherche du sens repose essentiellement sur l'exploration des possibilités offertes par la technique indépendamment des prescriptions intentionnelles des concepteurs.

5. *Politesse du numérique*

La politesse du numérique pourra être définie comme les médiations nécessaires entre les prescriptions propres aux formats et leur mobilisation dans les pratiques effectives. L'enjeu est de pouvoir reconduire les possibles créés par les formats, le pouvoir Être qui leur est propre, avec les différentes prescriptions ressortissant d'autres conventions.

Cette politesse pourra se manifester selon différents registres. Selon un premier que nous avons déjà évoqué, et qui ne s'appellera pas en général « politesse », l'enjeu sera la recherche du désajustement pour lui-même. C'est la recherche esthétique. L'enjeu n'est pas de concilier différents ordres, mais de constituer un désordre dans la norme programmée par les formats et les normes du sens. Il ne s'agit d'instituer un nouvel ordre, une nouvelle norme, mais d'en indiquer la possibilité : la recherche esthétique n'est pas la création d'un nouveau langage, d'une nouvelle institution du sens [Descombes 1996], mais de susciter de nouveaux signifiants / signifiés renvoyant à la possibilité de nouveaux langages.

En revanche, entre des normes instituées, la politesse du numérique portera son nom en proposant des comportements permettant leur articulation et discussion. Que ce soient les bonnes pratiques ou usages d'un format donné, par exemple celui du message électronique, ou la civilité du numérique encore manquante dans les réseaux sociaux, la politesse du numérique se manifeste souvent davantage par son absence et donc sa nécessité que comme réalité sociale instituée.

En effet, le numérique programme de nouveaux possibles dans des espaces échappant aux contrôles habituels exercés par les normes sociales auxquels il permet de contrevenir : on peut avoir des propos haineux, insulter ou harceler autrui sous le couvert de l'anonymat et donc sans contrôle social. Le numérique suscite non seulement des désajustements mais réintroduit des dissymétries sociales et culturelles qui se traduisent à plusieurs niveaux :

- l'expertise des programmeurs et concepteurs qui s'exerce indépendamment d'un contre-pouvoir des usagers concernés. Pouvoir absolu qui n'a sans doute rien à envier à l'Ancien Régime puisque la prescription technique a remplacé la hiérarchie juridique et sociale, la performance algorithmique ou l'exercice

aveugle du pouvoir institué par ce régime algorithmique s'appliquent sans ménager d'autres régulations que celles du marché et de la prescription de l'efficacité décisionnelle et l'optimisation gestionnaire. Cette gouvernance par les algorithmes où les possibles sont décidés ailleurs et exercent leurs prescriptions ici et partout est un enjeu important des débats contemporains [Rouvroy 2013].

- Les réseaux anonymes vis-à-vis des personnes particulières, où tout un chacun peut se retrouver soudainement soumis à la vindicte publique ou à la rancune d'un groupe donné.
- Des réponses prescriptives telles qu'on les voit fleurir dans les nombreuses chartes que l'on peut trouver dans différents domaines (la recherche par exemple) ou différentes organisations (les entreprises en particulier) où un code de valeur s'impose en voulant trancher le désajustement ouvert par le numérique. Mais ces chartes n'offrent précisément pas l'espace nécessaire à une politesse du numérique qui doit permettre non un effacement des normes existantes mais leur composition localement et contextuellement négociée et discutée.

La politesse du numérique répond donc aux nécessités imposées par les désajustements introduits par ces technologies. Non éthique en soi comme nous l'avons dit, elle renvoie, comme toute politesse, à certaines valeurs éthiques. Cette ouverture et accueil nécessaire que la politesse permet d'instaurer est éthique dans la mesure où elle ouvre dans la quotidienneté l'espace où peut être remis en question non les principes mais les ajustements entre les normes. Si la politesse est somme toute la négociation rendant possible la place de l'Autre, alors que la norme qu'elle complète ne le permet pas, alors elle est bien d'ordre éthique sans être pour autant une éthique.

La politesse dont il a été question est le propre des acteurs humains s'emparant des possibles ouverts par les systèmes numériques. Mais qu'en est-il de la politesse qui pourrait être celle des systèmes numériques eux-mêmes, notamment les systèmes autonomes qui doivent adopter un comportement en situation sans régulation ou médiation humaine ?

Si la politesse est le sens de l'altérité et du désajustement, un système technique ne peut devenir poli. Car le propre de la technique, programmant la répétition, et du numérique reposant sur la manipulation de signes aveugles, est d'être ignorant au contexte, c'est-à-dire à ce qui n'est pas prévu dans la conception. Toute modélisation du contexte engendre son non-contextuel, ce que la situation aura d'imprévu vis-à-vis des situations considérées et retenues pour la modélisation. Les algorithmes dits d'apprentissage n'échappent pas à cette difficulté puisque les nouvelles données ne permettront d'avoir une réponse adaptée que s'il y a une décision imposée par les humains. En effet, un système d'apprentissage doit pouvoir reconnaître quand les données ne sont pas bonnes, adaptées, cohérentes pour son apprentissage, alors que la qualité de son apprentissage ne reflète que la qualité des données proposées, à moins que quelques autres connaissances supplémentaires (modèles dans des domaines donnés) permettent de faire le tri dans ces données, mais seulement pour les domaines considérés.

Aussi ne peut-on parler de la politesse des systèmes, et d'éthique de ces derniers que par métonymie. Il s'agit plutôt des problèmes éthiques posés par ces derniers,

et ceux que les concepteurs ont rencontrés, mais pas de l'éthique de ces systèmes au sens où il s'agirait pour eux de remettre en question ce qui est donné, les règles de fonctionnement, de gérer un désajustement en négociant l'accord en faisant la place à ce qui n'est pas eux, à ce qui répond à d'autres principes qu'eux.

Comme nombres de discussion sur ces systèmes le montrent, l'enjeu est plutôt pour nous de gérer les désajustements engendrés par ces systèmes et donc de rester polis, nous autres les humains, via les systèmes que nous avons conçus et construits, voire à avoir une politesse à l'égard de ces systèmes, les systèmes dits autonomes ne l'étant pas tant par leur autonomie propre que par le fait que nous les accueillons comme tels dans notre environnement et leur ménages une place à ce titre.

6. Conclusion

La technique occupe une place particulière dans la mesure où elle s'inscrit dans le pouvoir Être, ce qui peut se construire pour transformer un monde en plus de ce qu'il est (l'Être) et de ce qu'il devrait être (le devoir Être). Ce pouvoir Être est constituant de nouvelles pratiques et de nouveaux possibles : ouvrant l'horizon pour de nouveaux buts rendus atteignables par les actions programmées et répétables au sein des systèmes, la technique est le lieu de confrontation entre les prescriptions intentionnelles de ses concepteurs ou commanditaires, et les prescriptions programmées qui déploieront l'effectivité de ces possibles selon des modalités pouvant être différentes des intentions poursuivies. La technique pensée pour une fin permet d'en construire d'autres.

En plus de cette déhiscence constitutive entre la conception intentionnelle et la matérialité programmée, le système technique renvoie à plusieurs institutions du sens ou normes : en particulier au niveau de la cohérence externe (le niveau sémio-rhétorique du numérique), les systèmes techniques sont confrontés à la complexité herméneutique et à son irréductibilité aux différents ajustements réalisés au sein du système pour son bon fonctionnement (cohérence concrète ou niveau techno-applicatif des systèmes numériques).

Il y a une incohérence principielle entre ces différents niveaux car ils répondent à des logiques distinctes et indépendantes ; il en résulte alors des désajustements entre les normes qui y sont rattachées. Or, les normes renvoient à ce qui ne pose pas de question car elles sont précisément faites pour être suivies sans avoir à y penser ou réfléchir : la norme, c'est ce qui ne fait pas question, ce qui ne pose pas de question, car elles portent sur ce qui ne fait pas question. Que ce soit une norme technique comme Unicode, on ne se pose pas la question des caractères des langues humaines, on travaille avec ceux qui y sont codés ou une norme culturelle ou sociale qui prescrit le comportement à adopter sans que l'on ait à le réinventer, la norme est une économie cognitive (on n'a plus à y penser) et sociale (il n'est plus nécessaire de la négocier).

Par conséquent, quand on observe un désajustement, la norme ne permet pas par elle-même d'y répondre. Il faut donc que la norme, qu'elle soit technique ou sociale, soit complétée, supplémentée par ce qui n'est pas elle, ce que nous avons appelé la politesse. La politesse n'est pas la remise en question de la norme, mais ce qui permet de la suivre en l'ajustant et discutant avec d'autres normes qu'il ne s'agit par forcément de remettre en cause non plus. La politesse n'est donc que le sens de l'altérité et de l'ouverture à la norme suivie par d'autres. C'est ce

que recouvre son acception habituelle ainsi que l'expression qu'elle connut en France au XVIII^e siècle. Elle permet d'ajuster l'inajustable et de rendre commensurable et négociable ce qui ne l'est pas. Mais appliquée à la technique, elle trouve une acception double. D'une part, dans l'autre qu'est le système technique, dans cette altérité qu'est la technique via ses normes et standards, cette dernière introduit par définition un désajustement avec les autres normes notamment sociales puisque son seul horizon est constitué des possibles qu'elle programme et invente. C'est à ce niveau que nous avons rappelé dans le contexte numérique la notion de « politesse des réseaux ». D'autre part, ces désajustements en induisent d'autres entre les normes déjà installées elles-mêmes car la technique institue de nouveaux espaces d'actions que l'on peut investir sans hériter des normes traditionnelles attachés à ce type d'action, comme on peut le constater dans les réseaux sociaux numériques. Il faut donc une politesse de la technique et en particulier une politesse du numérique.

Le numérique repose sur des formats qui instituent des actions possibles et permettent d'atteindre de nouveaux horizons. Il permet de créer des espaces dérégulés dans la mesure où les normes habituelles ne peuvent s'appliquer ni exercer leur contrôle social. La politesse du numérique est par conséquent une nécessité mais une absence que cette nécessité rend patente. Réintroduisant des dissymétries, constituant des espaces sociaux de fait, a-sociaux car dérégulés sous couvert d'anonymat, suscitant des chartes voulant imposer des normes régulant ces désajustements entre les normes existantes sans négocier avec elles, le numérique manque encore de la politesse qu'il appelle.

Cette politesse ne peut être que le propre des acteurs humains en tant qu'individus ayant le sens du désajustement et du hors norme, ce que ne peut un système technique, fût-il autonome. S'il y a bien une politesse inhérente à ces systèmes, elle n'est pas de leur fait mais ressortit aux modalités sous lesquelles nous les introduisons dans nos espaces de vie.

Aspetti della manipolazione strategica in *House of Cards* Nicola Dusi (Università di Modena-Reggio-Emilia)

1. Premessa

Secondo Grasso e Penati *House of Cards* «è una serie che piace molto ai leader politici reali, che vorrebbero forse trasferire un po' della disinvoltura del deputato Frank Underwood (interpretato da Kevin Spacey) nel loro modo di intendere la leadership» (2016: 156). Lo conferma una *boutade* che circola nel web: sembra che Michael Dobbs, lo scrittore a cui si deve la serie tv *House of Cards*, in seguito alla dichiarazione dell'allora premier Matteo Renzi per cui la formazione politica può avvenire anche mediante le serie tv americane come *House of Cards*, gli abbia inviato una lettera per ricordargli che i suoi romanzi, e le relative serie tv, più che un "manuale d'istruzioni" sono puro intrattenimento¹. Per ragionare sulle relazioni di potere messe in un genere ibrido come il *political drama* (Grasso, Penati 2016), in questo articolo parleremo della prima serie tv anni Novanta dedicata ai romanzi di Dobbs, per passare ad analizzare nel dettaglio la prima stagione della serie televisiva *House of Cards* prodotta da Netflix in tempi più recenti (2013-in corso). In termini semiotici, tratteremo di forme della "manipolazione strategica" e di forme di "aggiustamento" della flessibile gestione del potere dei protagonisti (Landowski 2005). Un *aggiustamento* che in *House of Cards* non è solo intersoggettivo, ma anche intermediale e transmediale.

2. Dai romanzi alla serie BBC e alla serie Netflix

La serie americana *House of Cards* riprende da un'omonima e meno nota serie televisiva inglese della BBC (in tre stagioni 1990-1995), basata sulla trilogia letteraria di Dobbs ex Capo dello staff presso la sede del partito conservatore sotto Margareth Thatcher. Il romanzo *House of Cards* è ambientato appena dopo la fine del governo Thatcher e racconta delle vicende politiche che vedono coinvolto Francis Urquhart, *chief whip* del Partito Conservatore (il parlamentare che tiene i rapporti tra il leader politico e i membri del partito), il quale, dopo aver capito che il primo ministro non gli darà lo spazio che si merita, imbastisce una serie di strategie e sotterfugi per riuscire a occupare il vertice e divenire egli stesso primo ministro. Dal primo romanzo di Dobbs è tratta la miniserie *House of Cards* (BBC 1990), composta da quattro puntate. Gli altri due romanzi sono alla base delle stagioni successive (*To Play the King*, 1993 e *The Final Cut*, 1995). Nella

traduzione intersemiotica che espande il primo romanzo in una miniserie, molti dettagli vengono tralasciati, come la descrizione degli elementi biografici dei protagonisti, ma il protagonista Francis Urquhart mantiene le sue «qualità essenziali» (Eco 2003): come nel romanzo egli è acuto e ingegnoso, ma anche cinico, assetato di vendetta e soprattutto assetato di potere. Tutto ha inizio quando scopre che il Primo Ministro non prenderà in considerazione la sua proposta di dare vita a un rimpasto di Governo. Da lì in avanti l'obiettivo di Urquhart sarà quello di distruggere il Primo Ministro e impossessarsi lui stesso della poltrona. Per fare ciò utilizzerà numerosi sotterfugi, aiutato dalle informazioni di cui dispone in qualità di *chief whip*. Per la sua spregiudicatezza sete di potere e la freddezza di Urquhart si palesano ferocemente al lettore quando viene messo in scena il primo omicidio di cui si macchierà, quello dell'addetto alla promozione pubblicitaria Roger O'Neill, omicidio per il quale verrà uccisa anche la giornalista divenuta amante di Urquhart, dato che sospetta della sua colpevolezza. Nei romanzi successivi, come anche nelle stagioni seguenti della serie BBC, si sviluppano le vicende politiche di Urquhart nel ruolo di Primo Ministro. Anche in queste due stagioni Urquhart è l'artefice di diversi omicidi, compreso quello del suo assistente Stamper, in modo da coprire le tracce dei suoi precedenti crimini. Urquhart verrà fermato solamente nell'ultimo volume della trilogia, e nell'episodio dell'ultima stagione, da due personaggi che prima non avevamo avuto particolare spazio: sua moglie e la loro fedele guardia del corpo. I due organizzano l'esecuzione di Urquhart allo scopo di proteggere i suoi segreti: le ultime parole della moglie, prima che egli muoia sono «Francis, tesoro, sei al sicuro ora. Era l'unico modo mio caro, so che capirai» (ep. 4, stagione 3).

Per l'intera durata della miniserie BBC, Urquhart si rivolge molto spesso allo spettatore rompendo la quarta parete e commentando quanto accade nella narrazione. Con lo sguardo severo diretto in macchina, rende partecipe lo spettatore dei suoi pensieri più reconditi, coinvolgendo chi guarda, facendolo quasi sentire complice di quanto accade grazie all'utilizzo della prima persona plurale, pronunciando, per esempio, frasi come «Sta per cadere qualche testa, ma non la nostra» (ep. 3, prima stagione). Questo dare voce ai pensieri più reconditi del protagonista deriva direttamente dai romanzi di Dobbs: all'inizio di ogni capitolo, infatti, vi sono in *exergo* delle citazioni particolarmente taglienti, la cui fonte non è dichiarata: solo nel procedere dell'intrigo e della conoscenza del protagonista il lettore si rende conto che tutti gli aforismi sono da attribuire allo stesso Urquhart. Fin dall'incipit della prima puntata, la serie BBC (con la sceneggiatura adattata da Andrew Davies e lo stesso Dobbs), riprende le frasi dei romanzi nei monologhi che il protagonista pronuncia guardando la macchina da presa, con interpellazioni dello spettatore nonché *a parte* teatrali, su cui torneremo più avanti.

La serie americana targata Netflix compie un'operazione di spostamento (o *switch*) geografico e temporale, poiché è ambientata negli anni Duemila negli Stati Uniti, e si potrebbe studiare come un'operazione a metà tra adattamento ed espansione (Jenkins 2011). Rispetto alle strategie di potere raccontate dalla serie americana, diremo che fin dalla prima stagione sono strategie alimentate da un groviglio di passioni che muovono Underwood a cospirare contro il neo-presidente: rabbia e frustrazione per il mancato riconoscimento, con scoppi di collera esternati solo in privato e trasformati invece in pubblico in una maschera di approvazione e accettazione, volta a mantenere inalterato il suo ruolo, anzi a incrementare le aspettative di fiducia nella relazione con il presidente e il suo staff.

Come Francis Urquhart nel romanzo di Michael Dobbs e nella serie BBC, anche Frank Underwood nel remake di Netflix ha aiutato il presidente a venire rieletto, confidando in un alto incarico che gli è stato promesso, ma gli viene poi negato a rielezione avvenuta. Urquhart quindi, esattamente come in *House of Cards* americano, mette in atto una vendetta per screditare il neo-presidente, farlo cadere e prendere il suo posto. Il groviglio passionale si orienta quindi in una dimensione meditata e “fredda”: la passione della vendetta. La vendetta porta con sé una forma di rinnovata autostima, che permette al protagonista di diventare il costruttore, “con ogni mezzo”, del proprio successo personale, cioè della propria ascesa al potere². Una metafora visiva rende bene il giudizio morale che traspare nella serie BBC: nella prima puntata la serie BBC mostra almeno un paio di volte dei ratti sudici sulle rive del Tamigi, con sullo sfondo la sede del ministero inglese. Una metafora rapida ed esplicita per indicare una valorizzazione negativa degli intrighi di potere che il protagonista sta tessendo.

La serie americana targata Netflix è più scaltra rispetto alle valorizzazioni: negli episodi della prima stagione, per quanto brutale appaia Underwood – che nel primo episodio si presenta al pubblico uccidendo a mani nude un cagnolino che era stato investito – la strategia dell’enunciazione della serie non indica esplicite valorizzazioni negative. Tuttavia, nel remake americano troviamo nella sigla qualcosa di simile, quando intravediamo per pochi secondi un bidone di rifiuti tossici inquadrato sulle rive di fronte alla città: un oggetto apparentemente incongruo rispetto alla *grandeur* che passa nel montaggio di immagini di statue di presidenti a Washington, leoni di pietra che fissano le stelle, strade e architetture della città che ospita la Casa Bianca. Nella sigla americana, su questo mondo di solide apparenze passa rapidamente il tempo, grazie alle riprese di una giornata intera in time lapse, dall’alba alla notte fonda, come a indicare una metropoli che non dorme mai, dove il potere politico è il fulcro silenzioso delle azioni collettive.

3. Pratiche di manipolazione

Molte pratiche semiotiche che troviamo rappresentate in *House of Cards* ricordano quelle descritte da *Il principe* di Macchiavelli. Non solo l’uso della forza, quando “necessario” a conservare il potere (unico fine del principe secondo Macchiavelli), ma anche l’uso della “simulazione” e del “far credere vero”, assieme alle modalità del potere e del sapere fare, nello specifico un potere e sapere “mutarsi” a seconda delle diverse situazioni politiche. In termini semiotici, in effetti, *Il principe* di Macchiavelli viene definito da Alonso come la descrizione di un «calcolo strategico, cioè come pratica»: una pratica che «separa la morale dalla politica»: una strategia “dell’esercizio del potere, pensata come un concatenamento di azioni”, o come “saggezza pratica della politica” (Alonso 2018b).

Ricordiamo che Macchiavelli, nel capitolo diciottesimo del suo libro, dedicato a “La lealtà del principe”³, sosteneva l’uso della forza per la conservazione del potere:

[ci sono] due modi di combattere: l’uno, con le leggi; l’altro, con la forza. Il primo modo appartiene all’uomo, il secondo alle bestie. Ma poiché molte volte il primo modo non basta, conviene ricorrere al secondo. È pertanto necessario che un principe sappia servirsi dei mezzi adatti sia alla bestia sia all’uomo. []

Il principe è dunque costretto a saper essere bestia e deve imitare la volpe e il leo-

ne. [] Coloro che si limitano a essere leoni non conoscono l'arte di governare. Un signore prudente, pertanto, non può né deve rispettare la parola data se tale rispetto lo danneggia e se sono venute meno le ragioni che lo indussero a promettere. [] Ma è necessario saper mascherare bene questa natura volpina ed essere grandi simulatori e dissimulatori [...] Bisogna perciò che egli abbia un animo disposto a indirizzarsi secondo il vento della fortuna e il cambiar delle situazioni. (Macchiavelli, *Il principe*, cap. 18, par. 2-3: 167)

Siamo di fronte, chiaramente, a una serie di problemi di manipolazione strategica e in effetti *House of Cards* presenta un catalogo di tutte le forme possibili di manipolazione. Fin dalla prima stagione i coniugi Underwood, di comune accordo (almeno fino a quando Claire verso la fine della terza stagione non minaccerà il divorzio), manipolano gli altri con la seduzione o con l'affermazione di valori comuni, sempre condite di ipocrisia e di menzogne note solo allo spettatore, che li vede prendere accordi in privato, scambiarsi favori, oppure è messo al corrente di cosa pensi veramente Frank grazie ai suoi *a parte*. Quando i due non riescono nel loro scopo, passano senza problemi all'uso della minaccia e molto rapidamente al ricatto, una strategia usata moltissimo nella quarta stagione. Ma cosa intendiamo parlando di manipolazione nel discorso politico?

Nella semiotica narrativa di Greimas (1983), come sappiamo, manipolare ha a che fare con le attribuzioni modali e i contratti che le modalità innescano, potenziano, o invece disinnescano. Manipolare un altro soggetto significa in termini narrativi "far fare" qualcosa a qualcun altro: questo far fare, evidentemente, può complicarsi nella declinazione delle relazioni tra soggetti. Ecco che allora il soggetto manipolatore può far-volere qualcosa a qualcuno, oppure può far-sapere qualcosa (e ottenere il suo risultato solo attraverso la circolazione del sapere narrativo), o ancora il soggetto manipolatore può lavorare sul dover-fare (ad esempio il senso etico, il senso dell'onore, ecc.), o mettere in condizioni di fare qualcosa di trasformativo l'altro soggetto (un far-potere). Se nella seduzione gioca un "far volere" all'altro quello che voglio io, nella minaccia e nel ricatto il volere dell'altro passa in secondo piano: lo si costringe, anzi, ad agire in un modo (un "dover fare") che va contro il suo volere.

Nella teorizzazione sociosemiotica di Landowski, a partire da un libro staminale come *La società riflessa* (1989), la manipolazione diviene propriamente un «fare cose con le parole» (Austin 1975), nel senso generale di un «far-credere» che porta a un «far fare», e si rivela contraria ad esempio ad una pratica tecnocratica che gestisce le altre persone «come fossero cose» (Landowski 1989: 231). Nel pensiero di Landowski la politica diventa uno «spazio di interazione», con processi studiabili attraverso «una semiotica dell'azione, della manipolazione intersoggettiva e delle strategie» (Landowski 1989: 277). È un progetto di lavoro che si evolverà negli studi successivi, assieme a nuove domande teoriche, dalle indagini sulle relazioni passionali tra soggetti fino allo studio delle interazioni «a rischio», pensate come un campo di manovre e strategie tra *programmazione* e *manipolazione modale*, da una parte, che si contrappongono al *caso* (*alea* o *incidente*) e all'*aggiustamento intersensibile* (Landowski 2005). Ragionando di questi regimi di interazione, Landowski spiega anche quelle che chiama «incertezze della manipolazione»:

Ci si trova di fronte a un paradosso: perché l'altro ci appaia come manipolabile (e non come programmato), bisogna supporre che le sue azioni siano intenzionali, che il

suo comportamento sia motivato, e allo stesso tempo è esattamente questo che rende l'esercizio della manipolazione così delicato. Per prevedere con precisione la condotta altrui in una circostanza determinata, bisognerebbe a rigore poter conoscere non solo il suo punto di vista rispetto alla situazione considerata ma anche l'assetto delle sue preferenze, il suo sistema di valori, e ancora più in generale i principi che orientano i suoi giudizi, il tipo di razionalità che lo guida. Sono tutte queste dimensioni prese insieme che ne fanno un soggetto semioticamente competente, e di conseguenza un interlocutore così difficilmente prevedibile. (Landowski 2005: 7-8)

Nella stessa prospettiva, Paolo Fabbri e Federico Montanari (2004), nel ragionare sulla comunicazione strategica, ricordano che ci sono "armi semiotiche" per la gestione dei conflitti, a partire da quelli interpersonali a quelli politici fino alle comunicazioni di guerra: sono le manipolazioni modali e le strategie passionali, che comprendono forme come la minaccia, la dissuasione, la sanzione:

se proviamo a definire meglio queste armi semiotiche, vediamo che esse concernono soprattutto il campo, non dell'agire in senso stretto, ma della trasformazione e deviazione di questo agire: dallo *spingere a fare o a non fare* (manipolazione) all'*impedire di fare* (dissuasione), all'*obbligare a fare* (costrizione), alla seduzione (intesa come un *mostrare di essere in un certo modo, affinché l'altro faccia qualcosa*), e così via. (Fabbri, Montanari 2004: 4-5)

Nello sviluppo della semiotica, le logiche modali si complicano con la semiotica delle passioni, dove le trasformazioni dei soggetti entrano in un percorso che va dall'insorgere di una passione (o di una emozione) al suo manifestarsi e al suo essere riconosciuta e sanzionata collettivamente (Fontanille 1993). Ma non è lo scopo di questo saggio entrare nel dettaglio delle relazioni passionali e delle logiche modali di *House of Cards*. Ci limiteremo quindi ad accennare a qualche esempio, preso dalla prima stagione della serie americana targata Netflix.

Underwood manipola sul piano cognitivo del "far-sapere" informazioni riservate, ad esempio quando seduce e si fa sedurre dalla giovane giornalista rampante Zoe Barnes per usarla ai suoi fini, inizialmente di comune accordo. E ancora: fin dai primi episodi, Underwood minaccia e ricatta e manipola sul piano strategico più politico del "far fare" e del "far credere" il giovane deputato Peter Russo. Lo tiene in pugno con il ricatto, e lo usa come proprio "fattorino" per i lavori sporchi, poi finge di volerlo aiutare e gli propone di correre per la carica di governatore, ma in realtà è solo per riuscire nel suo piano di spodestare l'attuale vice-presidente; infine, quando Peter Russo rischia di diventare pericoloso perché fuori controllo, lo uccide simulando un suicidio. La stessa sorte toccherà a Zoe Barnes, nel primo episodio della seconda stagione. Ricordiamo che il personaggio di Peter Russo in *House of Cards* (serie Netflix) è una ripresa, spostata però nell'ambito politico, del pubblicitario incaricato della propaganda di partito che viene manipolato allo stesso modo e con un destino simile nel romanzo *House of Cards* di Michael Dobbs, e che si ritrova anche nella serie anni Novanta della BBC. Nel romanzo è presente anche la relazione con la giovane giornalista, e il racconto si chiude proprio con il suo omicidio da parte del protagonista, simulato come incidente sul bordo di una terrazza, innevata e scivolosa, posta sopra il parlamento. Senza arrivare all'omicidio, usato in *House of Cards* per rimarcare l'effeatezza amorale del protagonista, sappiamo che promesse e minacce, anche se restano solo virtuali, sono atti illocutori che producono potenti effetti di senso intersog-

gettivi. A partire dalle proposte di Greimas, Fabbri spiega che il discorso politico «si presenta come vero e come tale deve essere accettato» (Fabbri e Marcarino 1985: 3): esso si pone all'interno di un "contratto fiduciario" fra enunciante e destinatario che implica un "fare persuasivo" da parte dell'enunciante e un "fare interpretativo" da parte del destinatario. Fabbri definisce il discorso politico come «un discorso in campo, destinato a chiamare e a rispondere, a dissuadere e a convincere; un discorso d'uomini per trasformare uomini e relazioni fra uomini, non solo medium per ri-produrre il reale» (Fabbri e Marcarino 1985: 1).

Tuttavia, come ricorda Juan Alonso (2018a), la manipolazione menzognera sembra cambiata nelle forme della politica contemporanea, proprio rispetto al contratto di "veridizione" greimasiano, articolato tra falsità e verità, segreto e menzogna, come accade ad esempio nella campagna per il referendum per l'uscita della Gran Bretagna dall'Unione Europea, o in quella per la carica di presidente di Donald Trump, condotta (anche) a colpi di twitter e con la costruzione di roboanti false verità. Alonso li usa per dimostrare come il discorso politico e mediatico contemporaneo non ha più a che fare con una semplice "menzogna" che inganna l'interlocutore sullo scambio di valori e di saperi, cioè con un "sembrare e non essere" che può venire smascherato a rischio di far cadere la credibilità del politico. Nei casi studiati, spiega Alonso, si rivela piuttosto la prevalenza di un regime del "fare finta" (*faire-semblant*), nel quale i discorsi politici sono metamodalizzati (per esempio con un far credere di credere), e in cui ogni giudizio epistemico e veridittivo viene sospeso: «l'enunciatore *fa finta* di dire la verità e di credere che l'enunciatario gli creda a sua volta, mentre l'enunciatario *fa finta* di crederci e di non sapere che l'enunciatore stia *facendo finta*» (Alonso 2018a: 3)⁴.

Siamo quindi in un gioco di simulacri al quadrato, che tuttavia produce effetti performativi molto seri sulle scelte e sulle azioni politiche. Alonso si chiede se queste menzogne che producono "illusioni" non siano solo un gioco il cui «valore veridittivo non concerne altro che l'avvenimento mediatico che si produce, il suo *rumore informativo*» (Alonso 2018a: 4), e giunge a sostenere che il discorso politico oggi, in particolare i nuovi populismi, appare come parte di un «discorso *finzionale*»⁵.

Proponiamo l'ipotesi che la commistione tra finzione e realtà delle serie tv che parlano di politica sia un modo di riflettere queste trasformazioni. Se la politica sembra diventare, oggi, puro discorso mediatico, che si perde in una costruzione di illusioni da *talkshow*, le fiction seriali rilanciano il problema con la necessità di apparire sempre più verosimili.

4. Guardare negli occhi

Nella sequenza del primo episodio della prima stagione di *House of Cards* targato Netflix, Frank Underwood, che si trova con la moglie a una festa di fine anno, si rivolge allo spettatore guardando in camera e aggirandosi scaltro tra gli invitati, i membri del suo partito, che ci presenta con commenti acidi prima di un'autopresentazione votata all'*understatement*. Underwood, dicevamo, è un politico spregiudicato che usa la manipolazione a tutti i livelli: psicologico, affettivo, cognitivo (con menzogne e segreti), fisico (l'omicidio del deputato Peter Russo nella prima stagione, e della giornalista ex amante nella seconda), una manipolazione che passa anche attraverso ricatti e sotterfugi. Tuttavia, anche se ha il potere di guardare aldilà dello schermo e interpellare lo spettatore, per mettersi sul suo stesso pia-

no, Underwood non è il grande enunciatore del racconto, colui che muove i fili di tutti i personaggi. È piuttosto il narratore, che si tira da parte e dialoga con lo spettatore, o meglio con il suo simulacro. Nel momento in cui lo fa, però, assume il potere di bucare la quarta parete, ed è l'unico ad averne il permesso dall'istanza dell'enunciazione. Si tratta di una delega alla presa di parola e alla rottura della cornice finzionale di base che, alla fine della quarta stagione, passerà anche alla moglie Claire, altra figura di manipolatrice senza scrupoli. È una delega enunciazionale che rafforza enormemente il protagonista rispetto agli altri personaggi, i quali vivono nella cornice narrativa (o *débrayage*) del non-io, non-quì, non-ora (Greimas, Courtés 1979): cioè dei discorsi e delle strategie decise per loro dalle strategie di enunciazione, nel loro ruolo di semplici personaggi del racconto televisivo.

Cosa può fare Underwood con questa delega? Come abbiamo visto, Underwood può parlare "direttamente" allo spettatore (o meglio al suo simulacro), e costruire così una sorta di presa diretta sull'enunciario del discorso della serie. Underwood invece non può, in effetti, mostrarci la vita degli altri personaggi e le loro trame contro di lui, può solo portarci a guardare e indicarci come interpretare un'espressione di un viso e le sue azioni, oppure farci soffermare con lo sguardo sui dipinti esposti alla Casa Bianca dei presidenti che l'hanno preceduto, con i quali Underwood finge di dialogare, gigioneggiando per il nostro piacere di condivisione.

Anche se ne sa di più dello spettatore, Frank allora non tira le fila del testo televisivo, eppure le sue interpellazioni producono un effetto inusuale per una serie tv. I suoi *a parte* teatrali cambiano l'asse comunicativo della finzione televisiva, in una rimediatazione delle forme del teatro. Teatro che, ricordiamo, conosce questo trucco almeno da Shakespeare in avanti, e molti critici hanno citato *Riccardo III* per le affinità con il personaggio del malvagio senza scrupoli nella sua scalata al trono, un eroe negativo che spesso spiega le sue azioni allo spettatore.

Diciamo, come prima ipotesi, che il potere del politico Underwood non si limita alla sua interferenza manipolatoria nelle vite degli altri a proprio vantaggio. Il potere nuovo di questo personaggio televisivo è proprio la sua presa di parola che scavalca con naturalezza la "cornice discorsiva" dentro cui è posto come personaggio. Non si tratta prettamente di una novità, se consideriamo il cinema, almeno dai film di Orson Welles e dalla *Nouvelle Vague* in avanti, fino alle trovate dei film di Woody Allen, e tuttavia è un'innovazione vincente per quanto riguarda il discorso delle serie tv. D'altronde, nella quarta stagione, la teatralità della serie cresce esponenzialmente, perché molti discorsi di Claire Underwood, o della stessa coppia presidenziale, sono mostrati sia mentre vengono dettati – o provati – in privato, sia nella situazione pubblica in cui vengono esposti. Accade, ad esempio, che mentre Claire detta al telefono al suo capo ufficio stampa una dichiarazione, vediamo grazie a un montaggio alternato il momento in cui quest'ultimo la legge ai giornalisti raccolti per la conferenza stampa.

A estendere questo potere di bucare lo schermo, di entrare e uscire dalle cornici discorsive, alla fine della quarta stagione anche la moglie Claire prenderà la parola assieme al marito, raggiungendolo nel suo "status enunciazionale" privilegiato. Il Presidente e la sua Vice, arrivati al punto di caldeggiare una guerra contro i terroristi pur di salvarsi da un'inchiesta a loro carico, dichiarano in tal modo allo spettatore che loro non temono l'orrore, anzi ne sono gli artefici. Il meccanismo dell'interpellazione in *House of Cards* non è solo una rottura del patto finzionale, che permette a

Frank di condividere con lo spettatore commenti, fare battute, sfidare lo spettatore o dare la morale della storia. Come spiega Cristina De Maria (2015) si tratta anche di una forma di «*fascinazione* di un enunciatario/spettatore complice», un fascino per la «depravazione» del personaggio che ci chiama ad essere testimoni delle sue menzogne. Ed ecco allora una seconda ipotesi: la reciprocità simulata tra protagonista e spettatore si può leggere come una procedura ironica, una forma innovativa di ammiccamento allo spettatore che non è solo cognitiva, ma anche passionale ed affettiva, per quanto metta in gioco valori spesso poco condivisibili. Come spettatori ci troviamo dapprima spiazzati, tuttavia progressivamente diventiamo sempre più complici, nella consapevolezza della seduzione ambivalente di un personaggio malvagio ma simpatico, il quale – mentre ci indica il meccanismo teatrale del discorso – ci fa entrare in modo privilegiato nel suo mondo (con una sorta di *embrayage enunciazionale*). Questo ammiccare ironico allo spettatore, preso a sua volta tra fascinazione e spiazzamento, costruisce un’innovativa forma pragmatica di “aggiustamento” al personaggio da parte dello spettatore.

Un ultimo aspetto è quello legato alla temporalità. La temporalità narrativa che vede agire il personaggio di Underwood viene sospesa nei suoi *a parte* con lo spettatore, perché è un altro piano discorsivo quello a cui Underwood accede grazie al suo bucare lo schermo: siamo nel piano dell’enunciazione, dove si crea la relazione con lo spettatore, e in una temporalità che si pone in una simulazione di continuità con il tempo della visione dello spettatore stesso, quasi fossimo in presa diretta. Nei termini dell’esperienza mediale dello spettatore, diremo che la serie sta costruendo, con i molti *a parte* di Frank Underwood, una particolare «esperienza estetica» (Eugeni 2010: 52-53), che mette l’accento sulla membrana *porosa* che è la costruzione discorsiva. È qui che si situano i siparietti di Underwood (i suoi *a parte* teatrali). La membrana discorsiva insomma si guarda agire, e lo spettatore entra in una nuova dimensione temporale che incrementa il suo sapere narrativo e discorsivo, vivendo al contempo una manipolazione seduttiva. Una seduzione che produce piacere estetico proprio mentre mette in mostra il livello del discorso come interfaccia tra la serie e lo spettatore.

5. *L’effetto documentarizzante*

Il contesto mediale di *House of Cards* viene messo in gioco per effetti di referenza documentaria. Assistiamo spesso, nell’*House of Cards* americano, alla collusione tra mondo dell’esperienza mediale “fattuale”, in continuità con il mondo della vita, e il mondo indiretto puramente “fanzionale”. Nel discorso dei media televisivi messo in scena nella serie, troviamo fin dalla prima stagione, l’apparizione di veri giornalisti, volti noti dell’informazione politica televisiva “fattuale” legata alle news e ai talk show delle reti generaliste. Questi giornalisti si prestano a recitare nella serie nel ruolo di se stessi, e la fiction li colloca in programmi televisivi rimediati, o riscritti, in funzione degli episodi della serie: troviamo veri giornalisti, ad esempio, tra quelli che intervengono a porre domande nelle conferenze stampa del presidente Frank Underwood, oppure, più spesso, tra coloro che lo intervistano in tv o commentano la sua politica, o la campagna elettorale in corso, in notiziari e in format specifici delle news di politica interna.

Prendiamo il quarto episodio della quarta stagione: subito dopo l’attentato al presidente Underwood, assistiamo al racconto in diretta tv delle news sull’attentato.

Il giornalista televisivo che informa il pubblico di cosa sta accadendo al presidente è il vero giornalista Charles Gibson, in dialogo con il vero giornalista Wolf Blitzer, e i due si muovono a loro agio in uno studio televisivo ricostruito come quello da loro usato abitualmente. L'uso di volti noti dell'universo mediale americano, prestati al mondo narrativo di *House of Cards*, produce un effetto di corto circuito tra mondo televisivo fattuale e mondo televisivo finzionale, come a dire tra discorso della realtà mediale e discorso della finzione. A suggello di questa ipotesi, i due giornalisti vengono indicati nei titoli di coda dell'episodio con il loro nome e cognome nel ruolo di se stessi (*himself*), con una sorta di compiaciuta ridondanza, che vuole però evidenziare il loro gioco recitativo.

News (telegiornali e altri formati) e fiction sono prodotti televisivi che appartengono a regimi comunicativi e cornici discorsive molto differenti, ma in questi casi si ibridano. L'effetto di senso ottenuto dalla serie *House of Cards* è semioticamente interessante, perché questa sorta di ibridazione tra i mondi "buca lo schermo" in un'altra maniera: ottiene cioè di valorizzare la propria finzione narrativa come altamente verosimile, quasi fosse un mondo possibile alternativo a quello reale. Si crea così un "effetto di referenza" (o di "illusione referenziale" greimasiana) che attiva e mette in gioco le competenze dello spettatore, perlomeno quelle del pubblico americano e di chi riconosce i giornalisti in scena.

6. Paratesti e ibridazioni nell'ecosistema mediale

Usciamo per un attimo dall'analisi degli episodi della serie, per espanderci nell'ecosistema mediale (Pescatore 2018) dei discorsi paratestuali attorno ad *House of Cards*. Lo facciamo sulla scia delle riflessioni sul discorso politico che si ibrida e si confonde con la finzione, con il sembrare e il "fare finta", cui accennavamo più sopra. E, anche, per indicare altri modi di "cortocircuitazione" tra mondo "reale" e mondo finzionale. Su YouTube si trova facilmente una clip di auguri di compleanno a Bill Clinton di pochi anni fa, in cui il personaggio Frank Underwood (interpretato come sempre da Kevin Spacey), in una sorta di omaggio scherzoso all'ex coppia presidenziale, telefonava dalla sua scrivania allo studio ovale direttamente a casa della vera Hillary Clinton, bucando così la cortina discorsiva finzionale per uscire nel mondo dell'esperienza mediale documentaria e fattuale.

Più esplicitamente ludica, una seconda brevissima clip (ancora su YouTube) ci mostra un sorridente Barack Obama che si diverte a mimare lo sguardo in macchina di Frank Underwood, dicendo – al contempo – che questo è un modo che ha inventato lui, e non Frank. Si tratta per Obama di uno "scherzo del primo d'aprile" autorizzato dal suo essere un fan dichiarato della serie, negli anni della sua presidenza (e, certo, ben prima che scoppiasse lo scandalo attorno a Spacey per abusi sessuali). Lo scherzo di Obama, in fondo, resta più tradizionale anche nel suo messaggio implicito, che colloca il mondo della finzione al servizio del mondo della "politica vera"; tuttavia, questa clip ha almeno altre due letture: un politico che riesce a sfruttare mediaticamente la popolarità del personaggio della fiction a suo favore, e un discorso politico che si rivela attratto dalle nuove forme social della comunicazione digitale.

In sintesi, rispetto al caso della Clinton e a quello di Obama, potremmo dire che è la non fiction del discorso politico che utilizza la fiction per cercare nuove forme di efficacia comunicativa.

Una diversa strategia, prettamente transmediale, viene usata dalla produzione della

serie per il lancio della quarta stagione, sfruttando il momento storico delle presidenziali in USA con Donald Trump contro Hilary Clinton. Durante la pausa pubblicitaria di un dibattito politico dei candidati repubblicani alle primarie, viene mandato in onda uno spot pubblicitario che promuove il candidato Frank Underwood alle elezioni Presidenziali del 2016⁶. Il tempo televisivo (o meglio quello delle piattaforme online) e quello sociale si sincronizzano, fiction e politica si mescolano, e Netflix lancia la campagna elettorale di Underwood come fosse una “reale” campagna mediatica di candidati alle elezioni. Lo spot è efficace sia per incrementare l’interesse verso la quarta stagione della serie (si comunica la data di distribuzione online), sia perché l’impiego del format dello spot politico è particolarmente curato nel concentrare i valori tradizionali americani: il candidato Francis Underwood parla infatti di fiducia nel futuro, di lavoro e cura della famiglia, e lo spot utilizza immagini evocative accompagnate da un tono di voce particolarmente suadente, che annuncia: «It’s a new day in America. Today more people will go to work, return home to their families and sleep more suddenly than ever before. All because one man refused to settle, putting people before politics. That man is Frank Underwood». E l’operazione di marketing si declina in modo transmediale, perché nel web appare un sito dedicato alla campagna di Frank Underwood per le elezioni del 2016, e si attivano suoi profili sui social network, tutti collegati dall’hashtag #FU2016. Oltre alle operazioni online, Netflix attiva una campagna offline, con cartelloni disseminati in diverse città americane e numerosi comitati promotori, come quello organizzato in South Carolina, stato di provenienza di Underwood nella serie tv⁷.

Per tornare a quelli che abbiamo chiamato “effetti di referenza”, ricordiamo che, all’interno dei *Television Studies*, Margrete Bruun Vaage parla nei casi di ibridazione tra “reale” e “fanzionale” più banalmente di un effetto di “reality check”. Il *reality check* sarebbe quel tocco di “realtà” dato ad esempio dai documenti d’archivio usati in una *fiction* o, come dicevamo, dai veri giornalisti in *House of Cards*. Si tratta di una sorta di “fact checking” a uso dello spettatore, o meglio di un dispositivo testuale per orientare la reazione dello spettatore. Secondo Bruun Vaage, lo spettatore è «disturbato» dagli elementi di «nonfiction» e viene portato, per un attimo, a considerare le «conseguenze reali» delle azioni che vede sullo schermo, ma subito dopo la serie televisiva riavvolge lo spettatore nella sua «sospensione di incredulità», grazie a momenti di massima finzionalità che lo rassicurano, in un cosiddetto *fictional relief*⁸. Potremmo dire che è il meccanismo seriale al lavoro, preso nell’altalenare tensioni e distensioni narrative. Come ricorda Andrea Bernardelli, il *reality check* produce nello spettatore una «riflessione riguardo ai confini della finzione attraverso il confronto tra le due reazioni o coinvolgimenti attivati» (Bernardelli 2016: 56). Questa precisazione sugli effetti di senso, non solo cognitivi ma anche passionali, ci permette di tornare alla nostra prospettiva sociosemiotica, per ribadire che stiamo parlando di costruzioni medialità che riescono a bucare le cornici discorsive. Sono, in sintesi, giochi sulle soglie del dispositivo mediale (Eugeni 2017), tesi a produrre “effetti di veridizione”.

7. Politica e Big Data

Nell’episodio 12 della quarta stagione di *House of Cards* (serie Netflix) assistiamo alla messa in scena di un dibattito politico in diretta televisiva, con la coppia presidenziale degli Underwood che contraddice lo sfidante repubblicano alla carica

di presidente, il rampante Conney. La sequenza mostra un'inedita strategia di comunicazione per fare presa sugli ascoltatori, intesi ormai come audience attiva e connessa che commenta quello che sta vedendo in tv. Qui la manipolazione dell'*audience* avviene in diretta, perché un esperto informatico incaricato dagli Underwood – il quale, segretamente, ha accesso alle reti web di tutto il paese –, controlla e filtra la massa di dati prodotti dagli utenti, verifica i commenti e il gradimento di alcune frasi, e isola alcune parole usate dai contendenti – grazie ad algoritmi che non vengono spiegati agli spettatori –, fornendo in tempo reale agli Underwood le “parole giuste” da usare per ottenere una maggiore presa sul pubblico del dibattito. Questo uso dello sguardo analitico di un esperto informatico, con i *big data* mostrati nel corso del loro prodursi, è una sfida della serie a rappresentare una possibile funzione manipolatoria dei media digitali. Ricordiamo che il giovane Conney, governatore dello stato di New York, era già stato accusato proprio da Underwood, nella stessa stagione della serie, di utilizzare dati privati forniti dal motore di ricerca dell'azienda che lo sta appoggiando nella campagna, anzi di manipolarli a suo favore. Conney si è difeso con una trovata in pieno stile social: mettendo cioè a disposizione dei suoi followers il database di video e fotografie private del proprio telefono cellulare, nonché le mail. Ovviamente, questo è un gesto di trasparenza accuratamente controllato dai suoi consiglieri, ma sembra aver sortito l'effetto, tra i suoi elettori, di far loro accettare l'utilizzo di dati sensibili ai fini della campagna presidenziale del loro candidato.

Rifacendoci alle proposte di Eugeni sulle relazioni tra esperienza «fattuale» (che può incidere sul nostro mondo diretto) ed esperienza «finzionale» (che resta tale), diremo che in questa messa in scena dei dispositivi tecnologici del mondo diretto (o «reale») siamo di fronte a un “interscambio” dei regimi e degli spazi discorsivi, con una sorta di connessione fra mondi di esperienza grazie ai dispositivi mediali. Nelle varie stagioni di *House of Cards*, più volte i dispositivi tecnologici sono entrati nel racconto, ad esempio con gli onnipresenti *smarthphone*, i *tablet* e i *computer* portatili sempre accesi e sempre connessi. In questo caso però la manipolazione va verso una nuova frontiera, proprio perché l'accesso ai dati prodotti dagli utenti del web viene usato esplicitamente ai fini della comunicazione persuasiva. Per i coniugi Underwood, in diretta televisiva, si tratta propriamente di “aggiustare” le proprie scelte lessicali e tematiche, il proprio discorso politico, quasi in simultanea con l'interpretazione dei dati. Un *aggiustamento intersomatico*, e soprattutto sociolinguistico, che porta prima Claire e poi Frank Underwood a rimarcare alcune parole e alcuni concetti nei loro discorsi pubblici, come quello di poter andare “oltre”, o l'importanza in una coppia (e in un matrimonio) del “lavoro di squadra”.

8. Conclusioni

Come abbiamo detto parlando di semiotica della manipolazione, si può ragionare sulle forme politiche e le loro “forme di prassi enunciativa” a partire dalle loro forme dell'espressione, intese come «forze che producono i loro propri effetti di senso politico» (Alonso 2018b). Le forme politiche finzionali raccontate nelle diverse versioni mediali di *House of Cards*, per esempio le logiche delle azioni e delle passioni legate al protagonista Frank Underwood (per la serie Netflix), sono in effetti parte di quelle “forme soggettivanti” che Alonso chiama della «Avventura politica» e della «Strategia». Nella definizioni date da Alonso (2018b), ritroviamo

la proposta dei regimi dell'interazione di Landowski (2005), in particolare riguardo al regime dell'«aggiustamento intersomatico»:

La forma interpersonale può essere dell'ordine dell'aggiustamento, dell'interpretazione sensibile del mondo e dell'altro, come nel caso degli attori sociali o politici con il senso di opportunità o del momento. Essa può, al contrario, essere basata su una strategia o una manipolazione, che crea le condizioni per intervenire sull'azione dell'altro, ma che deve in ogni istante prendere in considerazione che questi non agisce sempre come si era previsto facesse, il che obbliga a accomodazione e riadattamento permanenti. (Alonso 2018b)

Ecco allora che le istruzioni di Macchiavelli che abbiamo discusso inizialmente e la sociosemiotica delle interazioni applicata al discorso politico entrano in risonanza. In buona parte delle sue strategie il personaggio di Frank Underwood, e prima di lui già il Francis Urquhart letterario e poi televisivo (nella serie BBC), mantengono il potere grazie a pratiche di dissimulazione e di manipolazione, ma come abbiamo visto possono usare la forza perché sono al contempo sia “volpe” sia “leone”. Tuttavia, come abbiamo cercato di delineare, il personaggio di Underwood (come i suoi precedenti intermediali), privilegia anche forme strategiche interpersonali più soggettivanti, adattandosi rapidamente alle situazioni. Infine, come abbiamo visto, la serie stessa costruisce meccanismi discorsivi che interpellano lo spettatore e lo seducono – o lo provocano – istituendo un regime semiotico di “aggiustamento” non solo intersoggettivo, ma anche transmediale.

¹ “Huffington Post”, https://www.huffingtonpost.it/2014/09/30/renzi-house-cards-non-e-manuale-istruzioni_n_5905340.html, (consultato il 30/09/2017).

² Sulla passione della vendetta rinviamo a Greimas (1983); Greimas, Fontanille (1991); Landowski (2005); Mascio, De Maria (2006).

³ Dal titolo originale *Quomodo fides a principibus sit servanda*.

⁴ «L'énonciateur «fait-semblant» de dire la vérité et de croire que l'énonciataire y croit lui aussi, et l'énonciataire «fait-semblant» d'y croire et de croire qu'il ne sait pas que l'énonciateur lui aussi «fait-semblant»» (Alonso 2018a: 3).

⁵ Un discorso mediatico, preso tra i talkshows e i «simulacres de simulacres, les «faux avérés» et autres «faire-semlantes» [...] que] mettent en question les fondaments fiduciaires du contrat politique» (Alonso 2018a: 6).

⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=b35ZRRv5fbI>

⁷ Ringrazio per queste informazioni Giulia Gualerzi, laureata magistrale di Pubblicità, comunicazione digitale e creatività di impresa (DCE – UNIMORE), con una tesi dal titolo: *Cinematic Tv e transmedialità: il caso House of Cards*.

⁸ Spiega Bruun Vaage: «When fiction inserts elements of nonfiction, or otherwise reminds the spectator of the real-life moral and political consequences of his or her engagement, the spectator's fictional attitude is disturbed by reality checks. The spectator begins considering the real-life implications of this engagement, and is less willing to take on a morally flawed point of view» (Bruun Vaage 2013: 237).

1. La politique comme manière de faire

Si la politique est une forme de l'action et de la transformation des états des choses publiques, on peut logiquement se demander quel sera « l'être » de ce « faire », et donc se poser la question concernant les manières de l'agir, les modes de l'action, ne serait-ce que du point de vue aspectuel, avec des interruptions, des accélérations, des sursauts, etc., qui caractérisent ce faire et qui donneraient tout au moins un aperçu sur le « style » d'agir, voire sur les formes de vie définies entre autres par ces manières de faire.

Le but de ce travail sera donc de proposer un point de vue sur la politique comme praxis. On se propose de mettre en lumière la politique comme une forme particulière d'action et de démontrer que de nombreuses différences politiques se jouent à travers les *manières de faire*, que ce soit au niveau des stratégies, à celui des pratiques ou à celui des objets en jeu. Notre travail explorera alors ces formes politiques qui semblent n'exister que comme pratiques politiques : gestes, mouvements, tactiques, rites, rythmes, tempo, stratégies, dispositifs, techniques politiques, etc. qui semblent relever de la dimension expressive du politique, où celui-ci n'existerait que comme gestion ou management.

Il s'agit donc de mettre l'accent sur le plan de l'expression politique et de l'analyser un peu comme les anthropologues étudient un système culturel à partir de sa culture matérielle. Si pour l'anthropologie, la forme d'une cuillère ou la manière de s'en servir à table disent autant sur le système sémiotique d'une culture donnée que les grands mythes de celle-ci, on doit pouvoir faire de même dans le champ politique et étudier, comme Bruno Latour l'a fait pour le droit (Latour 2004), sa construction par ses objets (dossiers, drapeaux...), ses pratiques (réunions, transcriptions, sondages...), ses rites, routines, procédures, rythmes (lenteurs et accélérations des décisions politiques, aller-retours des lois...), intensités et étendues des débats, organisation et régulations techniques, tactiques, stratégies, etc.

2. Du politique comme pratique

Si le plan du contenu du politique est, disons, la vision du monde, les objectifs sociaux ou l'idéologie, son plan de l'expression sera constitué des manières de mettre en œuvre les idées ou les objectifs politiques. Il existe dans l'histoire des

exemples où stratégies, pratiques et/ou techniques ont occupé la place du contenu du politique qui était à leur origine. Michel de Certeau, dans son livre *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire* (Certeau 1990: 75-81), en retraçant l'histoire des théories de la pratique, montre clairement cette dichotomie, mise en évidence dans le travail de Michel Foucault, entre une politique du contenu et une politique de l'expression, entre « idéologie » et « procédure ».

Selon Certeau, le travail de Foucault, en particulier dans son ouvrage *Surveiller et punir* (Foucault 1975), éclaire un de ces moments de l'histoire où le plan de l'expression du politique « colonise » le contenu et d'une certaine manière prend le dessus. Pour Foucault, les projets réformistes du système pénal de la fin du XVIII^e siècle ont été supplantés par des techniques disciplinaires, donnant lieu à des « tactiques sans discours », selon l'expression de Certeau. L'idéologie réformiste des Lumières prétendait fonder une justice des peines appliquées aux délits, qui seraient utiles à la société et éducatrices pour les condamnés. Les procédures disciplinaires se substitueront au système judiciaire pensé par les Lumières. Foucault dira ainsi :

S'il est vrai que la réforme, comme théorie pénale et comme stratégie du pouvoir de punir, a été dessinée au point de coïncidence de ces deux objectifs, sa stabilité dans l'avenir a été due au fait que le second a pris, pour longtemps, une place prioritaire. (Foucault 1975: 105-106)

Il montre que la réforme pénale passe de projet à institution, puis à un ensemble de pratiques qui donneront lieu à ce qu'il appelle une « sémio-technique » composée d'une série de règles. Les techniques prendront le dessus sur le projet idéologique et s'en affranchiront en instaurant « des pratiques sans discours », selon Certeau. Toutes ces techniques et procédures vont s'imposer sur les théories sociales à partir desquelles elles sont nées. Ce déplacement instaure aussi une nouvelle forme de la praxis énonciative politique : l'efficacité de cette « technologie du pouvoir », l'activité sémiotique du politique, n'est assumée par aucun sujet car elle s'accomplit de manière autonome, et même automate, créant une objectivation des crimes et des criminels, alors que, comme le signale Certeau, « pendant ce temps l'idéologie "bavarde" ! ». Tous ces techniques et pratiques du pouvoir constituent des « dispositifs », selon le terme foucauldien, c'est-à-dire des modes de gouvernance stratégique de l'action (Agamben 2014).

La question sera alors de savoir de quelle manière ces pratiques, ces procédures technologiques, ont des effets sur le politique et le transforment. Du point de vue sémiotique, cette question est donc de comprendre comment les manières de faire du politique affectent l'identité, l'idéologie et globalement les contenus. Car les manières d'agir auront nécessairement des conséquences sémiotiques sur le politique dans son ensemble.

3. *Sémiotique machiavélienne*

A ce titre, on peut évoquer la révolution accomplie par Machiavel avec sa vision du politique comme une pratique, comme un faire et non pas comme un ensemble de qualités et de vertus, ce qui a transformé radicalement sa nature même car le sens d'une pratique n'est pas à chercher uniquement dans l'objectif

de celle-ci mais dans son agencement syntagmatique (Fontanille 2008: 3). La politique vue par Machiavel comme un faire va changer à jamais le sens de celle-ci. Dans *Le Prince*, il décrit la politique à partir des forces actives du monde du pouvoir. Dans son livre, le pouvoir n'est pas envisagé du point de vue de son contenu (vertus du prince, bonnes et mauvaises mesures...) mais comme expression, comme calcul stratégique, c'est-à-dire comme pratique. Par ailleurs, la lecture « machiavélique » de Machiavel comme « action au-delà de toute idée morale », montre bien que sa pensée est interprétée comme une pure forme de l'expression dont le contenu au fond compte pour peu. Le fait qu'il sépare la morale de la politique, indique clairement que celle-ci n'est pour lui qu'une pratique, un faire, un exercice, l'exercice du pouvoir exactement. A la différence des autres traités sur la politique, de son époque et antérieurs, construits comme « miroirs du prince » et centrés sur le bien faire et sur les conseils moralisants sur la conduite à suivre par le « bon prince », Machiavel opère une rupture qui ne concerne pas le contenu du pouvoir mais, si l'on peut dire, ses « manières ». *Le Prince* serait à ce titre une sorte de manuel de « sagesse pratique » du politique. Machiavel place la politique au centre d'une pure réflexion stratégique. D'une certaine manière, l'élément le plus révolutionnaire dans la pensée machiavélique se trouverait dans le fait qu'il s'agit peut-être d'une stratégie sans objectif, d'une expression de la politique sans contenu, où celle-ci est davantage définie par la manière d'agir que par ses résultats. La *virtu*, notion centrale chez Machiavel, est l'art d'une praxis sans finalité ou du moins sans finalisation autre que la simple continuité du pouvoir. De ce point de vue, celui-ci apparaît comme « une force matérielle autonome », détaché de son contenu. La pensée politique de Machiavel est celle d'une stratégie, pas d'un choix entre ce qui est bon ou mauvais dans l'exercice du pouvoir. C'est donc l'agencement des actions qui donne du sens à la pratique politique et pas tellement les buts de celle-ci.

4. Sur l'efficacité et l'efficience

Si on parle des pratiques politiques, il est nécessaire aussi d'interroger l'opérativité de celles-ci. Dans la politique, et surtout depuis ce que nous venons d'observer chez Machiavel, pour qui toute la question concerne les actions à mener pour conserver le pouvoir, la place de l'efficacité ne peut pas être éludée.

Que signifie l'efficacité en politique ? Quelle est sa nature sémiotique ? Prenons l'exemple français avec la politique menée par son président actuel, Emmanuel Macron. Dans son premier discours au Congrès (Sénat et Assemblée nationale réunis), il a utilisé le mot « efficacité » quinze fois. Il ne fait aucun doute que cette notion allait être centrale dans sa conception de la politique. Mais qu'est-ce qu'on entend par efficacité ? Commençons par la définition qu'en donne le dictionnaire :

L'efficacité est la capacité d'une personne, d'un groupe ou d'un système de parvenir à ses fins, à ses objectifs (ou à ceux qu'on lui a fixés). Être efficace revient à produire à l'échéance prévue les résultats escomptés et réaliser des objectifs fixés, objectifs qui peuvent être définis en termes de quantité, mais aussi de *qualité*, de rapidité. (Gilbert 2002)

Quelle est la syntagmatique inhérente à cette définition ? Quelle est sa forme sémiotique ? L'efficacité dans cette définition prend la simple forme d'une programmation narrative avec la transformation d'un état et les éléments de la stratégie prédéfinis, comme la temporalité, les valeurs intensives ou d'étendue, de tempo, etc. Cela dit, la définition des objets de valeur en jeu est préalable et extérieure, auto ou hétéro-définis, à l'efficacité. Car celle-ci ne concerne pas, en réalité, le contenu de l'action mais son expression, la manière de faire, avec ses composantes actorielles, spatiales, temporelles, aspectuelles et rythmiques. Ce n'est donc pas étonnant qu'un sociologue commentateur de la politique du nouveau président français affirme que « l'efficacité n'est pas une politique mais une des modalités de sa réalisation » (Ogien 2017). Or, comme l'auteur le reconnaît lui-même plus loin, l'efficacité comme manière de faire, donc comme plan de l'expression du politique, a un sens et finit par produire son propre plan du contenu : l'aspect gestionnaire de cette conception du politique engendre, comme contenus, une forme d'idéologie.

Deux particularités sémiotiques définissent cette manière de faire comme simple programmation : d'un côté, une pratique qui méconnaît les notions d'adaptation, ajustement et accommodation (Landowski 2006, Fontanille 2015), c'est-à-dire une dimension véritablement stratégique, car elle fonctionne comme une simple praxis qui ne prend pas en compte les actions concurrentielles ou concomitantes ; d'un autre côté, et conséquence de la première caractéristique, l'absence de valorisation de la valeur, car les valences de l'objet du programme ne sont pas prises en considération. Ainsi, l'efficacité se moque « des effets collatéraux », et donc, comme le dit un journaliste du *Monde* à propos de la mise en œuvre de la politique du nouveau président français, ce sera au premier ministre de s'occuper des effets sur d'autres pratiques engendrés par l'efficacité des décisions politiques du président français : « ...le premier ministre a pu disposer d'une grande latitude pour [...] rectifier les effets inattendus des promesses présidentielles... » (Le Monde 2017). Ainsi donc, les valences d'étendue, comme espace d'actualisation de la valeur d'un programme narratif, ne font pas partie de l'efficacité : qu'une action ou une pratique affecte au-delà de son périmètre, avec des conséquences imprévues et/ou indésirables sur d'autres domaines du champ politique et social, ne regarde pas l'efficacité.

En revanche, la notion d'efficience est stratégique puisque justement elle prend en compte et les valences des objets de valeur (en intensité et étendue) et les autres pratiques avec lesquelles elle entre en interaction, puisque l'efficience est définie comme « l'optimisation de la consommation des ressources utilisées dans la production d'un résultat » (Gilbert 2002) et qu'elle se mesure à partir du rapport entre les résultats obtenus et les ressources utilisées. Par exemple, toutes les politiques qui actuellement prennent en compte « l'impact environnemental » d'une action s'inscrivent dans cette logique de l'efficience stratégique, car en mesurant la valeur de la valeur elles mettent en parallèle résultats et ressources. Ces politiques de l'efficience rentrent d'une certaine manière dans une logique d'universalisation des valeurs, valeurs qui affectent d'autres grandeurs sémio-politiques, dans une logique qu'on pourrait appeler de « mélange » et de « mise en relation » qui produisent logiquement des valeurs « relatives ».

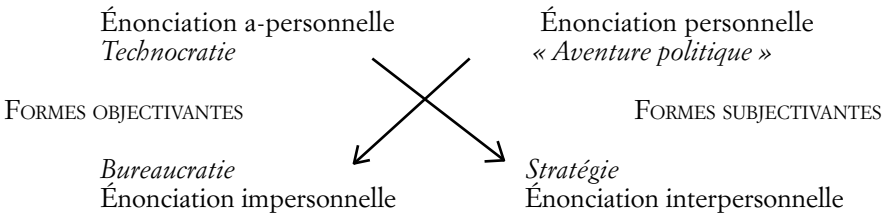
De son côté, l'efficacité prône une logique du tri et de l'exclusion, des valeurs locales et bien différenciées des autres valeurs, donc des valeurs exclusives affranchies des valeurs afférentes. L'efficience fonctionne à l'intérieur d'« une économie

d'ensemble » (Jullien 1996: 158), alors que l'efficacité fonctionne localement dans l'obtention des résultats détachés, comme nous le disions, des valences des objets de valeur en jeu et des autres pratiques.

5. Formes de la praxis énonciative politique

Ces deux grands régimes de l'opérativité des pratiques font émerger deux axes de la praxis énonciative politique :

- a) Du côté de l'efficacité, une praxis énonciative de dépersonnalisation, avec des effets d'automatisation de la pratique politique. Cette praxis produit deux formes de l'énonciation différentes, l'énonciation impersonnelle et l'énonciation a-personnelle ou objectivante, et elle est responsable de deux types de formes de l'expression politique, la bureaucratie et la technocratie respectivement.
- b) Du côté de l'efficacité, on trouve une praxis subjectivante, une énonciation personnalisante, avec deux formes différentes, une énonciation interpersonnelle et une énonciation personnelle (Bertrand 1993)¹, qui donnent lieu à deux pratiques politiques : la politique comme action stratégique et la politique comme « aventure » personnelle, soit disant insensée, pari indifférent à la situation et aux autres acteurs.



D'un point de vue sémiotique, la *technocratie* se définit en premier lieu par une sorte de délégation énonciative² des compétences des sujets dans des procédures et des objets techniques et scientifiques. La technocratie ne serait au fond qu'une forme particulière de l'énonciation politique, avec un passage de la modalisation et des programmes narratifs d'un sujet à un autre, d'un sujet politique à un sujet ou à une institution technologiques grâce à un *débrayage* énonciatif qui produit un remplacement, une substitution, avec une autonomisation de cette technologie, qui de sujet *adjuvant* devient le véritable sujet du faire politique.

L'autre caractéristique de la technocratie déjà évoquée est l'absence d'accommodation ou d'ajustement avec l'environnement constitué par d'autres programmes en cours. Ce n'est pas par hasard que le cœur des principales critiques adressées à la « technocratie européenne » concerne cette absence d'accommodation des politiques mises en œuvre à Bruxelles, qu'on accuse de rigidité et d'aveuglement quand elle produit des normes et des protocoles d'action publique qui ne s'ajustent jamais avec d'autres pratiques, traditions ou habitudes locales. La technocratie peut-être pourrait alors être définie comme la forme *a-personnelle* de l'énonciation politique, comme une objectivation engendrée par un non-sujet

qui exclut toute interaction possible et tout ce qui s'écarte de la normativisation. La *bureaucratie*, pour sa part, d'un point de vue énonciatif, construit un ordre *impersonnel* et renverse la relation sujet-objet car le sujet, au lieu de déléguer dans un objet – comme c'est le cas dans les objets techniques – une partie de sa compétence, devient son quasi « objet-délégué ». Le sujet politique bureaucratique se transforme en *délégué* du système bureaucratique. Lequel est un système impersonnel car juridiquement autonome, puisque l'autorité pour prendre une décision appartient au « bureau », ce qu'il fait grâce à des routines, règles et procédures normalisées. De fait, le propre de la bureaucratie est d'écarter les véritables interactions entre sujets fondées sur des processus persuasifs et interprétatifs qui exigent un certain degré de confiance (ou de méfiance), ce que les protocoles ne peuvent pas assurer : « Une bureaucratie est un gouvernement des bureaux [et] les relations existent avant tout entre bureaux, les fonctionnaires agissant comme *leurs émissaires* » (Hariman 2000: 207). C'est ainsi que le sujet du monde bureaucratifié se trouve devant une position énonciative conflictuelle, ou devant une sorte de dédoublement des régimes énonciatifs à assumer, ce qui est propre aux membres des institutions : d'un côté un sujet au sens strict et de l'autre, un non-sujet, un sujet « impersonnel », qui entretient forcément en conflit car ils s'excluent mutuellement³. K., le personnage du *Château* de Kafka, est conscient de cette dichotomie énonciative quand il fait la différence entre deux instances en concurrence :

Je crois seulement qu'il y a deux choses à distinguer : primo, ce qui se passe à l'intérieur des services et à propos de quoi les services peuvent penser ceci ou cela, à leur gré ; et secundo ma propre personne, ma personne réelle, moi, qui existe en dehors des bureaux... (Kafka 1938: 101).

A côté de ces deux formes politiques définies par des processus énonciatifs d'objectivation et de dépersonnalisation, nous avons identifié deux autres modes du faire politique selon leurs formes de praxis énonciative : *interpersonnelle* et *personnelle*. La forme interpersonnelle du politique est celle de l'interdépendance des actions, de la stratégie, celle où chaque action intègre et prévoit dans sa conception et sa réalisation celles des autres acteurs du champ concerné. L'ajustement, l'accommodation et la conformité des actions sont des formes possibles du comportement *interpersonnel* et stratégique, de ce que Clausewitz appelle « la double vivacité dans la sphère du danger »⁴, où les mouvements des acteurs sont interdépendants et donnent lieu à ce qu'on appelle dans le champ de la stratégie et des études sur la guerre la « réponse flexible » ou « réponse graduée ».⁵ La forme *interpersonnelle* peut être de l'ordre de l'ajustement, de « l'interprétation sensible » (Landowski 2004: 72 et svtes) du monde et de l'autre, comme dans le cas des acteurs sociaux ou politiques avec le « sens de l'opportunité » ou du moment. Elle peut au contraire être basée sur une stratégie ou manipulation qui crée les conditions pour intervenir sur l'action de l'autre mais qui doit à tout moment prendre en considération que cet autre n'agisse pas toujours comme on l'avait prévu, ce qui oblige à une permanente accommodation et réadaptation. Finalement, il y a une forme énonciative *personnelle* de la pratique politique, celle où le « je » affirme son indépendance absolue dans son mode d'agir. Il s'agit d'une action politique *embrayée*, où la pratique est complètement assumée par le sujet dans une action souveraine et détachée des autres pratiques et des autres sujets. Ses actions paraissent dépourvues de sens, voire délirantes, ce qui évidemment met à mal toute stratégie, car comment répondre à des comportements imprévisibles, voire à l'action d'un

fou ⁶ C'est l'action aventurière et arbitraire, le coup de dés aléatoire qui dérouté les acteurs d'en face mais dont le risque est toujours l'insignifiance, l'absurde, le ridicule ou l'inutilité. C'est soit le coup de génie politique, hasardeux et par conséquent déroutant (le geste de De Gaulle déclarant le 18 juin 1940 que le gouvernement légitime de la France se trouvait désormais à Londres, ce qui, à l'époque, paraissait pour beaucoup une profération absurde, ou le geste d'Hernán Cortés brûlant ses vaisseaux) soit l'action arbitraire et capricieuse ou encore le comportement fantaisiste, versatile et irréflecti de la « dérive déambulatoire » d'une « politique situationniste ». Les formes personnelles de la pratique politique concernent logiquement l'être du sujet dans la mesure où celles-là relèvent très souvent de l'univers passionnel. Ces pratiques résultent fréquemment d'identités éthiques et esthétiques peu regardantes de la réalité et du pragmatisme exigé par les circonstances, et donc de la stratégie. L'obstination déraisonnable et l'action démesurée, comme celles de formes de vie telles que le « donquichottisme », le beau geste héroïque et vain⁷, le panache ou même le culot (dit « monstre »), participent de ce type énonciatif qui semble se passer de tout destinataire extérieur (Fontanille 2015: 63) et qui fait fi des autres acteurs, en essayant de faire plier le monde à sa volonté. Ces formes de la pratique nient tout échange car elles sont « intransigeantes », ne donnent pas l'occasion à la négociation des valeurs et refusent tout compromis ne serait-ce que stratégique, tout cela fondé sur un principe d'individuation radicale.

Sur la base de ces formes énonciatives et d'autres dispositifs (stratégies, objets, signes...) émergent des formes de l'expression politiques qui génèrent par la suite leurs propres contenus montrant que ces formes expressives ne sont pas simplement des représentants d'une signification (Marin 2005: 74) préalable mais des « forces » produisant leurs propres effets de sens politique et qui confirmeraient le projet implicite à la pensée machiavélienne d'une véritable « politique de l'expression ».

¹ Sur l'énonciation « impersonnelle », voir Denis Bertrand, *L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convention, usage*, « Protée », vol. 21, n° 1, 1993.

² Sur l'énonciation comme « délégation », voir Bruno Latour, « Piccola filosofia dell'enonciazione », in Pierluigi Basso e Lucia Corrain (ed.), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri*, Milan, Costa & Nolan 1998.

³ Sur le conflit entre instances énonciatives, voir le travail d'Eric Landowski « Diana *in vivo* », où le sémioticien montre l'écartèlement de la monarchie britannique qui était obligée de gérer une communication impossible lors du décès de la princesse Diana de Galles partagée entre un sujet « institutionnel » dépourvu d'états d'âme et un sujet « sensible », entre un sujet *débrayé*, la monarchie », et un sujet *embrayé* et ému, Elisabeth Windsor. (Landowski, « Diana *in vivo* », 2004: 215).

⁴ Carl von Clausewitz, cité par Alain Joxe (1990: 127).

⁵ Voir à ce sujet les pages sur « la décision interdépendante » dans l'ouvrage de Thomas C. Schelling (1986: 111-151).

⁶ La « stratégie du fou » a été théorisée par le président des Etats Unis Richard Nixon et par son Secrétaire d'Etat Henry Kissinger au début des années 1970 afin de changer la donne dans la guerre qui les opposait aux Vietnam du Nord. Il s'agissait de faire croire aux nord-vietnamiens que les américains avaient atteint le point où ils pourraient faire n'importe quoi, comme utiliser la bombe atomique, pour arrêter la guerre.

⁷ Voir sur ces formes de vie de l'« inutile » la très belle autobiographie de l'alpiniste Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, Chamonix, Guérin 1999.

Bibliografia

-
- Adorno, Theodor W.
1964 *L'industrie culturelle*, "Communications", 3: 12-18.
- Agamben, Giorgio
2006 *Che cos'è un dispositivo?*, Milano, Nottetempo.
- Agnello, Marialaura
2018 *Semiótica dei colori*, Roma, Carocci.
- Agüi, Sebastián Herreros
2006 *Semiótica de las Brigadas Internacionales*, Barcelona, Associació Catalana de Vexil·lologia.
- Allende, Salvador
1973 Dernier discours (11 septembre). https://www.youtube.com/watch?v=g1QJ-y_xUddmk.
- Alonso Aldama, Juan
2018a *Régimes véridictoriaux et simulacres du politique*, "Nouveaux Actes Sémiotiques", n. 21, <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5990>.
- 2018b *Quand l'expression fait le contenu politique*, communication orale, "Journée d'Etudes" *Image et politique : formes sémiotiques de l'expression politique*, mars 2018, Université Paris Descartes.
- Amossy, Ruth
2013 *Apologie de la polémique*, Paris, PUF.
- Angenot, Marc
2003 *Anarchistes et socialistes 1880-1914, trente-cinq ans de dialogue de sourds*, Montréal, Discours social, Nouvelle série, Volume XIV.
- 2008 *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Fayard/ Mille et une nuits. Edition du Kindle.
- Archivo G. Pinelli
2002 *Bollettino* 19, luglio 2002, Milano, Eleuthera.
- Arendt, Hannah
1961 *Condition de l'homme moderne*, "Agora", Paris, Calmann-Lévy.
- 1989 *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard.
- 1991 *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard.
- Aristotele
1965 *Ethique de Nicomaque*, Paris, Garnier-Flammarion.
- 2014 "Poétique", dans *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion.
- 2014 "De l'âme", dans *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion.
- 2014 "Les Politiques", dans *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion.
- Austin, John Langshaw
1975 *How to Do Things With Words*, a cura di J. O. Urmson e Marina Sbisa, Cambridge, Harvard University Press.
-

- Bachimont, Bruno
 2010 *Le Sens de la technique : le numérique et le calcul*, Paris, Encres Marines et Les Belles Lettres.
 2014 *Availability and the transformation of objects into heritage: digital technology and the passing of time*, “Heritage and Digital Humanities : how should training practices evolve ?», Berlin, Ed. Dufrené, Bernadette, LIT: 49-70.
 2017 *Patrimoine et numérique : Technique et politique de la mémoire*, Bry sur Marne, Ina-Éditions.
- Bahari, Mustazah & Haniff Hassan, Muhammad
 2014 *The Black Flag Myth: An Analysis from Hadith Studies*, “Counter Terrorist Trends and Analysis”, Volume 6, Issue 8, S. Rajaratnam School of International Studies.
- Balestrini, Nanni
 1994 *I Furiosi*, Bompiani, Milano.
- Baricco, Alessandro,
 2018 *The Game*, Torino, Einaudi.
- Bartezzaghi, Stefano
 2019 *Banalità*, Milano, Bompiani.
- Barthes Roland
 1970 *L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire*, in “Recherches rhétoriques”, “Communications”, 16, Paris, Seuil.
- Benjamin, Walter
 2000 *Kitsch onirique*, repris dans *Œuvres*, Paris, Gallimard: 7-10.
 2000 “Un marginal sort de l'ombre. À propos des *Employés* de S. Kracauer”, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard: 179-188.
 2014 “Panorama impérial”, dans *Enfance berlinoise vers 1900*, Paris, Hermann: 27-29.
- Ben Lakhdar, Christian, Cautrès, Bruno & Winock, Michel
 2018 *La fin du clivage gauche-droite ?*, “Cahiers français”, 404.
- Bentivegna, Sara
 2015 *A colpi di Tweet: La politica in prima persona*, Bologna, Il Mulino.
- Bernardelli, Andrea
 2016 *Cattivi seriali. Personaggi atipici nelle produzioni televisive contemporanee*, Roma, Carocci.
- Bertrand, Denis
 1993 *L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convention, usage*, “Protée”, vol. 21, n° 1: 25-32.
 1993 *La justesse*, in “RSSI, Association canadienne de sémiotique”, vol. 13, N° 1-2: 37-51.
 2000 *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.
 2006 “L'expression rhétorique des matières”, in Alonso J., Bertrand D., Costantini M., Dambrine S., *La transversalité du sens. Parcours sémiotiques*, “Essais et Savoirs”, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes: 59-72.
 2009 *Kitsch et dérision*, “Actes sémiotiques”, 28 avril 2009, *Kitsch et avant-garde*, URL: <http://epublications.unilim.fr/revues/as/3252>.
 2014 *Entretien*, dans Amir Biglari (éd.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas: 33-57.
 2016 “L'énonciation : cheville ouvrière ou point aveugle d'une théorie du sens ?”, in M. Colas-Blaise, L. Perrin et G. M. Tore (dir.), *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas: chap. 25.
- Bianchi, Leonardo
 2017 *La gente. Viaggio nell'Italia del risentimento*, Roma, Minimum Fax.
- Boccia Artieri, Giovanni
 2015 *Gli effetti social del web*, Milano, Franco Angeli.
- Bordignon, Fabio & Ceccarini, Luigino
 2013 *Five stars and a cricket. Beppe Grillo shakes Italian Politics*, “South European Society and Politics”, 18, 4: 427-449.
- Bordron, Jean-François
 2011 *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, “Formes sémiotiques”, Paris, PUF.
- Borsetto, Giulia & Cobianchi, Vittorio
 2018 *Settanta politici, tre mesi: 15.000 tweet: un'analisi lessicale*, “Comunicazione Politica”, 2: 277-286.
- Bouchardon, Serge
 2014 *La valeur heuristique de la littérature numérique*, Paris, Hermann.
- Bourdieu, Pierre
 1979 *La Distinction*, Paris, Minuit.
- Brack, Nathalie & Weinblum, Sharon

- 2011a *Oppositions Politiques et Politiques d'opposition : une introduction*, "Revue internationale de politique comparée", vol. 18, no. 2: 7-12.
- 2011b *Pour une approche renouvelée de l'opposition politique*, "Revue internationale de politique comparée", vol. 18, no. 2: 13-27.
- Broc, Hermann
- 2016 *Quelques remarques à propos du kitsch*, Paris, Allia.
- Brum, Eliane
- 2019 *O homem mediano assume o poder*. "El País", https://brasil.elpais.com/brasil/2019/01/02/opinion/1546450311_448043.html (11.04.2019).
- Bruun Vaage, Margrethe
- 2013 *Fictional Reliefs and Reality Checks*, "Screen", n. 54/2: 218-37.
- Buonaccorsi, Biagio
- 1999 *Diario dell'anno 1498 all'anno 1512 e altri scritti*, a cura di E. Niccolini, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medio Evo.
- Burke, Keneth
- 1984 "The rhetoric of Hitler "Battle", in *Language and politics*, a cura di Shapiro, Michael, B. Blackwell, Oxford.
- Carpinello, Sergio
- 2014 *Il ciclostile, strumento novecentesco del conflitto dal basso*, "Hermes. Journal of Communication", University of Salento.
- Caruso, Loris
- 2017 *Digital Capitalism and the end of politics: the case of the Italian Five Star Movement*, "Politics and Society", 45, 4: 585-609.
- Cassiani, Chiara & Figorelli, Maria Cristina (eds)
- 2014 *Festina lente. Il tempo della scrittura nella letteratura del Cinquecento*, Roma, Edizioni di storia e letteratura.
- Centro Studi Pietro Gobetti & Istituto Storico della Resistenza in Piemonte
- 1980 *Un'altra Italia nelle bandiere dei lavoratori*, Torino.
- Certeau, Michel de
- 1990 *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Chabod, Federico
- 1964 "Il Segretario Fiorentino", in *Scritti su Machiavelli*, Torino: 241-368.
- Chellas, Brian F.
- 1980 *Modal Logic, an Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Chinnici, Gianluca & Gli Iconoclasti
- 2008 *A-Cerchiata*, Milano, Eleuthera.
- Cicéron
- 1973 *Brutus, ou Dialogues des orateurs illustres*, XIV, éd. J. Martha, Paris, Société d'édition des Belles lettres.
- Codeluppi, Vanni
- 2015 *Mi metto in vetrina. Selfie, Facebook, Apple, Hello Kitty, Renzi e altre vetrinizzazioni*, Milano, Mimesis editore.
- Cosenza, Giovanna
- 2012 *Semiotica della comunicazione politica*, Urbino, Carocci.
- 2012 *SpotPolitik. Perché la casta non sa comunicare?*, Roma, Laterza.
- 2014 *Introduzione alla semiotica dei nuovi media*, Roma, Laterza.
- 2014 *Salvini Desnudo: obiettivi, destinatari, significati*, "Il fatto quotidiano", <https://www.ilmfattoquotidiano.it/2014/12/09/salvini-desnudo-obiettivi-destinatari-significati/1258996/> (07.04.2019).
- 2018 *Semiotica e comunicazione politica*, Bari-Roma, Laterza.
- Couldry, Nick & Hepp, Andreas
- 2017 *The mediated construction of reality*, Cambridge, Polity Press.
- Citton, Yves
- 2018 *Contre-courants politiques*, Paris, Fayard. Édition du Kindle.
- Dahl, Robert Alan (dir.)
- 1966 *Political Oppositions in Western Democracies*, New Haven, CT, Yale University Press.
- Dal Lago, Alessandro
- 2017 *Populismo digitale. La crisi, la rete e la nuova destra*, Milano, Raffaello Cortina Editore.
- D'Angelo, Valerio
- 2014 *Violecia contra violencia. Un análisis de la táctica 'Black Bloc'*, Madrid, "Revista Española de Ciencia Política" Núm. 36.

- Del Marco, Vincenza
2016 “Sincretismi in rete. *Enunciazioni visive*” in Ferraro, Guido & Lorusso, Anna Maria, *Nuove forme d'interazione dal web al mobile*, Tricase, Libellula: 53-66.
- Demaria, Cristina
2015 *Political Dramas e drammi della politica in tempi di crisi*. House of Cards e dintorni, “Between”, n. 10, <http://www.Between-journal.it/>.
- Demaria, Cristina e Mascio, Antonella
2006 “*Kill Bill vol.1: migrazioni interculturali e propagazioni extratestuali*”, in Dusi, Nicola & Spaziant, Lucio (a cura di), *Remix-Remake: pratiche di replicabilità*, Roma, Meltemi.
- De Mauro, Tullio
2006 *Le parole per ferire*, “Internazionale”, <https://www.internazionale.it/opinione/tullio-de-mauro/2016/09/27/razzismo-parole-ferire> (data di consultazione 04.04.2019).
- Demuru, Paolo
2018 *Como a pós-verdade segundo Bolsonaro é produzida nas redes*, “Nexo”, <https://www.nexojornal.com.br/ensaio/2018/Como-a-p%C3%B3s-verdade-segundo-Bolsonaro-%C3%A9-produzida-nas-redes> (04.05.2019).
- Deleuze, Gilles & Guattari, Felix
1980 *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les éditions de Minuit (trad. it. *Mille piani. Capitalismo e schizofrenia*. Roma, Castelvecchi, Roma 2003)
- Descombes, Vincent
1996 *Les institutions du sens*, Paris, Minuit.
- Desideri, Paola
2006 “La comunicazione politica: dinamiche linguistiche e processi discorsivi,” in Gensini, Stefano, *Fare comunicazione*, Roma, Carocci: 165-192.
- Diamanti, Ilvo
2012 *Gramsci, Manzoni e mia suocera. Quando gli esperti sbagliano le previsioni politiche*, Bologna, Il Mulino.
- Djaïz, David
2019 *Slow démocratie. Comment maîtriser la mondialisation et reprendre notre destin en main*, Paris, Allary Editions.
- Dolar, Mladen
2006 *A voice and nothing more*, Massachusetts, Massachusetts Institute of Technology.
- Donaghey, Jim
2010 *Bakunin Brand Vodka. An Exploration into Anarchist-punk and Punk-anarchism*, Peterborough, Ontario Trent University, Anarchist Developments in Cultural Studies.
- Dorra, Raúl
1997 *Entre la voz y la letra*, Mexique, Plaza y Valdés, Universidad Autónoma de Puebla.
2005 *La casa y el caracol. Para una semiótica del cuerpo*, México, Plaza y Valdés, Universidad Autónoma de Puebla.
- Dostoïevski, Fedor M.
1955 *Les Démons [Les Possédés]* (1871), Deuxième partie, “La Nuit”, Paris, Gallimard: II.
- Eco, Umberto
1975 *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
1984 *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi.
1990 *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani.
2003 *Dire quasi la stessa cosa*, Bompiani, Milano.
2018 *Simbolo*, introd. di Fabbri, Paolo, Roma, Sossella.
- Ehrlich, Howard J.
1996 *Reinventing anarchy, again*, Edinburgh, AK Press.
- Enckell, Marianne
1981 *La Federazione del Giura*, Carrara, Edizioni La Baronata.
- Estay Stange Verónica
2014 *Sens et musicalité*, Paris, Classiques Garnier.
- Eugeni, Ruggero
2010 *Semiotica dei media. Le forme dell'esperienza*, Roma, Carocci.
2015 *La condizione postmediale. Media, linguaggi e narrazioni*, Milano, La Scuola.
2017 “Che cosa sarà un dispositivo. Archeologia e prospettive di uno strumento per pensare i media”, in Baudry, Jean-Louis, *Il dispositivo. Cinema, media, soggettività*, Milano, La Scuola: 5-43.
- Enzensberger, Hans Magnus
1970 *Baukasten zu einer Theorie der Medien*, “Kursbuch”, n°20, 1970: 159.

- Fabbri, Paolo & Marcarino, Aurelia
 1985 *Il discorso politico*, "Carte Semiotiche", n. 1, Firenze, La casa Usher.
- Fabbri, Paolo & Montanari, Federico
 2004 *Per una semiotica della comunicazione strategica*», "ElC", http://www.associazionesemiotica.it/ec/contributi/fabbri_montanari_30_07_04.html.
- Fachard, Denis
 1988, 1993 et 2002 *Consulte e Pratiche della repubblica fiorentina (1494-1512)*, Genève, Droz.
- Fadda, Emanuele
 2018 *Troppo lontani, troppo vicini. Elementi di prossemica virtuale*, Macerata, Quodlibet.
- Farinelli, Franco
 2009 *La crisi della ragione cartografica*, Torino, Einaudi.
- Farocki, Harun
 2002 *Risquer sa vie. Images de Holger Meins*, dans *Reconnaître et Poursuivre*, "Théâtre Typographique": 20-30.
- Fechine, Yvana
 2018 *Pour une sémiotique de la propagation : invention et imitation sur les réseaux sociaux*, "Actes Sémiotiques", 121, <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5953>. (03.05.2019).
- Fillieule, Olivier & Tartakowski, Danielle
 2012 *La manifestation*, Paris, Presses de Sciences Po, Contester.
- Finn, Ed
 2017 *What algorithms wants : imagination in the age of computing*, Cambridge, MIT (tr. it. *Che cosa vogliono gli algoritmi. L'immaginazione nell'era dei computer*, Torino, Einaudi 2018).
- Firth, Raymond,
 1975 *Symbols: public and private*, Cornell univ. press, Cap. 10 "Symbolism of flags"
- Fo, Dario, Casaleggio, Gianroberto & Grillo, Beppe
 2013 *Il grillo canta sempre al tramonto*, Milano, Chiarelettere.
- Fontana, Alessandro
 1994 *Les ambassadeurs après 1494 : la diplomatie et la politique nouvelles*, "Cahiers de la Renaissance Italiennes", n°3, Adelin-Charles Fiorato éd.: 143-178.
- Fontanille, Jacques
 1993 *Le schéma des passions*, "Protée", n. 21/1 (trad. it., "Lo schema passionale canonico", in Fabbri, Paolo e Marrone, Gianfranco a cura di, *Semiotica in nuce*, vol. II, Meltemi, Roma 2001: 250-263.
- 1995 *Le devenir*, Limoges, Pulim.
 1999 *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
 2008 *Pratiques Sémiotiques*, Paris, PUF.
 2015 *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- Foucault, Michel
 1975 *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Fournel, Jean-Louis
 2006 *Retorica della guerra, retorica dell'emergenza nella Firenze repubblicana*, "Giornale critico della Filosofia italiana", anno LXXXV, fasc. III, settembre-dicembre 2006: 389-411.
- Fournel, Jean-Louis & Grossi, Paolo
 2007 *Governare a Firenze. Savonarola, Machiavelli, Guicciardini*, Paris, Istituto Italiano di Cultura.
- Fournel, Jean-Louis & Fontaine, Marie-Madeleine
 2015 *Les mots de la guerre dans l'Europe de la Renaissance*, Genève, Droz.
- Fournel Jean-Louis & Zancarini, Jean-Claude
 2008 *La Grammaire de la république. Langages de la politique chez Francesco Guicciardini*, Genève, Droz.
 2020 *Machiavel. Une vie en guerres*, Paris, Passés composés/Humensis,
- Gaden, Georgia & Dumitrica, Delia
 2015 *The "real deal". Strategic authenticity, politics and social media*, "First Monday", 20, 1-5. <https://firstmonday.org/ojs/index.php/fm/article/view/4985/4197> (01.05.2019).
- Gallino, Luciano
 2004 *Dizionario di sociologia*, Torino, UTET.
- García, Víctor
 2013 *Museibushugi: el anarquismo japonés*, Madrid, La Neurosis o Las Barricadas Ed.
- Genin, Christophe
 2010 *Kitsch dans l'âme* Paris, Vrin.

- Gilbert, Felix
 1964 *Machiavelli e il suo tempo*, Bologna, Il Mulino.
- Gilbert, Patrick
 2002 *Réflexions sur l'utilisation du contrôle interne à des fins de contrôle externe*, "Revue Politique et Management Public".
- Ginsborg, Paul
 2004 *Il tempo di cambiare. Politica e potere della vita quotidiana*, Torino, Einaudi.
 2006 *La democrazia che non c'è*, Torino, Einaudi.
- Giovannini, Fabio
 2001 *Bloc Book. Cosa pensano le tute nere*, Roma, Stampa Alternativa.
- Goonan, Casey
 2017 "Anarchist Organizing Across Prison Walls: A Conversation with Chicago Anarchist Black Cross", in *Propter Nos Volume 2: Issue I*, Chicago, True Leap Press.
- Grasso, Aldo & Penati, Cecilia
 2016 *La nuova fabbrica dei sogni. Miti e riti delle serie tv americane*, Milano, Il Saggiatore.
- Greimas, Algirdas Julien
 1976 *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil (trad. it. *Semiotica e Scienze Sociali*, Centro Scientifico Editore, Torino 1991).
 1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette (trad. it., *Semiotica. Dizionario Ragionato della teoria del linguaggio*, Firenze, La casa Usher 1986).
 1983 *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil (trad. it., *Del senso 2. Narrativa, modalità, passioni*, Milano, Bompiani 1985).
- Greimas Algirdas Julien, Courtés Joseph
 1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, « Université ».
- Greimas, Algirdas Julien e Fontanille, Jacques
 1991 *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Seuil, Paris (trad.it., *Semiotica delle passioni*, Bompiani, Milano 1996).
- Guidi, Andrea
 2009 *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel Cancelliere Machiavelli*, Bologna, Il Mulino.
- Hagège Claude
 1985 *L'Homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard.
- Hamers, Jeremy
 2015 "Paris et la guérilla urbaine de la RAF. Notes pour un montage entre cinéma, photographie et architecture", dans B. Denis & P. Popovic, *La ville dans les arts et la littérature en France de 1958 à 1981*, Montréal, Nota Bene: 167-187.
- Han, Byung-Chul
 2013 *Nello Sciume. Visioni del digitale*, Milano, Nottetempo.
- Hariman, Robert
 1995 *Political Style: The Artistry of Power*, Chicago, University of Chicago Press.
- Hearn, Alison & Shoenhoff, Stephanie
 2016 "From celebrity to influencer: tracing the diffusion of celebrity value across the data stream", in Marshall, David & Redmonds, Sean, *A Companion to Celebrity*, London, John Wiley & Sons: 194-211.
- Heinich, Nathalie
 2012 *De la Visibilité: Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard.
- Helms, Ludger
 2008 *Studying Parliamentary Opposition in Old and New Democracies: Issues and Perspectives*, "The Journal of Legislative Studies", vol. 14, n°1: 6-19.
- Hjelmlev, Louis
 1943 *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, København (tr. it. *I fondamenti della teoria del linguaggio*, Einaudi, Torino 1968).
- Ibáñez, Tomás
 2014 *Anarchismo in movimento*, Milano, Eleuthera.
- Ionescu, Ghita & de Madariaga, Isabel
 1968 *Opposition-Past and Present of a Political Institution*, London, The New Thinker Library.
- Jenkins, Henry
 2011 "Transmedia 202: Further Reflections", in Jenkins, Henry, *Confessions of an Aca-Fan: The Official Weblog of Henry Jenkins*. http://henryjenkins.org/2011/08/defining_transmedia_further_re.html.
- Joxe, Alain
 1990 *Le cycle de la dissuasion, 1945-1990*, Paris, Fondation pour les études de la défense nationale.

- Jullien, François
1996 *Traité de l'efficacité*, Paris, Grasset 1996.
- Juris, Jeffrey S.
2005 "Violence Performed and Imagined. Militant Action, the Black Bloc and the Mass Media in Genoa", in *Critique of Anthropology*, SAGE Publications, London, Thousand Oaks, CA and New Delhi.
- Jesi, Furio
1979 *Cultura di destra*, Milano, Aldo Garzanti Editore.
2000 *Spartakus. Simbologia della rivolta*, Torino, Bollati Boringhieri.
- Jonas, Hans
2013 *Essais philosophiques: Du credo ancien à l'homme technologique*, Paris, Vrin.
- Judet de la Combe, Pierre & Heinz Wismann
2004 *L'avenir des langues Repenser les Humanités*, Passages, Wismann, Heinz, Paris, Cerf.
- Kafka, Franz
1938 *Le Château*, Paris, Gallimard.
- Kant, Emmanuel
1986 *Critique de la Raison Pratique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Kerbat-Orecchioni, Catherine, Gelas, Nadine & altri
1980 *Le discours polémique*, Lyon, PUL.
- Klein, Francesca
2013 *Scrittura e governo dello stato a Firenze nel Rinascimento: cancellieri, ufficiali, archive*, Firenze, Edifir edizioni Firenze.
- Klemperer, Victor
2003 *La langue du IIIe Reich, Carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, Agora Pocket.
- Kracauer, Siegfried
2016 *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Paris, Les Belles Lettres.
- Krause, Tilman
2005 *Wo leben wir eigentlich? Terror und Trauer oder Kitsch und Klippschule: Ein Streit über Christoph Heins neuen Roman - Contra*, "Die Welt", 29/01/2005: 4.
- Krieg-Planque, Alice
2011 *Les "petites phrases": un objet pour l'analyse des discours politiques et médiatiques*, "Communication & langages", vol. 168, no. 2: 23-41.
- Kripke, Saul
1971 "Semantical Considerations on Modal Logic". Reference and Modality. Ed. Linsky, Leonard, Oxford Readings in Philosophy, Oxford University Press: 63-72.
- Laclau, Ernesto
2005 *On populist reason*, Londra, Verso.
- Landowski, Eric
1989 *La société réfléchie*, Seuil, Paris (trad. it., *La società riflessa*, Meltemi, Roma 1999).
1997 "Régimes de présence et formes de la popularité", in Landowski, Eric *Présence de l'autre. Essai de sociosémiotique II*, Paris, PUF.
2004 *Passions sans nom*, Paris, PUF.
2006 *Les interactions risquées*, "Nouveaux Actes Sémiotiques", n° 101-103, Limoges, PULIM.
2009 *La politique-spectacle revisitée: manipuler par contagion*, "VS. Quaderni di studi semiotici", 107/108: 13-38.
2018 *Populisme et esthésie*. "Actes Sémiotiques", 121. <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6021> (20.04.2019).
- Latour, Bruno
1998 "Piccola filosofia dell'enonciazione", in Basso Pierluigi e Corrain Lucia, *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri*, Milan, Costa & Nolan: pp.71-94.
2004 *La fabrique du droit*, Paris, La Découverte.
2018 *Tracciare la rotta. Come orientarsi in politica*, Milano, R. Cortina.
- Lenclud, Gérard
1987 *Parler bois. A propos d'un ouvrage de Françoise Thom*, "Études rurales", n°107-108.
- Lévi-Strauss, Claude
1949 *L'efficacité symbolique*, in "Revue de l'histoire des religions", tome 135, n°1: 5-27.
- Lorusso, Anna Maria
2009 *Il PD e la forma-partito: ritorno al futuro?*, "VS. Quaderni di studi semiotici", 107/108: 155-176.
2018 *Postverità. Fra reality TV, social media e fake news*, Roma-Bari, Laterza.
- Lotman, Jurij M.

- 1985 *La semiosfera. L'asimmetria e il dialogo nelle strutture pensanti*, Venezia, Marsilio.
- Lotman, Jurij M. & Uspenskij, Boris A.
- 1975 *Tipologia della cultura*, Milano, Bompiani.
- Macchiavelli, Niccolò
- 1991 (ed. or. 1532), *Il principe*, BUR, Milano.
- 2000 *Le Prince/De principatibus*, Fournel Jean-Louis & Zancarini, Jean-Claude (eds), Paris, PUF.
- 2002-8 *Legazioni commissarie e scritti di governo*, J.J. Mzrchand & alii (eds), Roma, Salerno, 7 vol.
- 2005 *Opere politiche 2/3, Discorsi sulla prima deca di Tito Livio*, F. Bausi, Roma, Salerno Editrice.
- Magli, Patrizia
- 2004 *Semiotica*, Venezia, Marsilio.
- Maingueneau, Dominique
- 1984 *Genèse du discours*, Bruxelles, Mardaga.
- Mallett, Michael et Shaw, Christine
- 2012 *Italian Wars 1494-1559*, Pearson.
- Marchand, Jean-Jacques
- 2006 *Machiavelli senza i Medici. Scrittura del potere - Potere della scrittura (1498-1512)*, J.-J. Marchand, Roma, Salerno.
- 2013 *Studi machiavelliani*, Firenze, Polistampa.
- Mondini, Marco & Rospocher, Massimo
- 2013 *Narrating Wars*, Duncker & Il Mulino, Berlin/Bologna.
- Marin, Louis
- 1994 "Mise en signification de l'espace social: manifestation, cortège, procession, défilé. (Notes sémiotiques)", in *De la représentation*, EHESS, Paris.
- 2005 *Politiques de la représentation*, Paris, Kimé.
- Marino, Gabriele & Thibault, Mattia
- 2016 *Viralità-Virality*, "Lexia", 25-26, Torino, Aracne.
- Marrone, Gianfranco
- 2001 *Corpi Sociali*, Torino, Einaudi.
- 2017 *Social Media e comunione fática: verso una tipologia delle pratiche in rete*, "Versus", 125, luglio-dicembre.
- Marshall, P. David & Redmond, Sean
- 2016 *A Companion to Celebrity*, London, John Wiley & Sons.
- May, Tod
- 1998 *Anarchismo e post-strutturalismo*, Milano, Eleuthèra.
- Mazzucchelli, Francesco
- 2016 "Flamewar, shitstorm e altre catastrofi. Litigare ai tempi del social web", in Ferraro, Guido & Lorusso, Anna Maria, *Nuove forme d'interazione: dal web al mobile*, Tricase, Libellula: 117-147.
- Michel, Louise
- 1886 *Mémoires de Louise Michel écrits par elle-même*, France, Bibebook.
- Minkmar, Nils
- 2006 *Couscous für die Terroristen. Bettina Röhl hat ein kluges und kitschfreies Buch über ihre Eltern Ulrike Meinhof und Klaus Rainer Röhl geschrieben*, "Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung", 19/03/2006: 28.
- Mitchell, W.J.T.
- 1994 "The Pictorial Turn", in *Picture Theory*, London, The University of Chicago Press.
- Moles, Abraham
- 1971 *Le Kitsch. L'art du bonheur*, Paris, Mame.
- Mondini, Marco & Rospocher, Massimo
- 2013 *Narrating Wars*, Duncker & Il Mulino, Berlin/Bologna.
- Monteiro, Tânia
- 2019 *Bolsonaro divulga texto que cita país "ingovernável"*, "O Estado de São Paulo". <https://politica.estadao.com.br/noticias/geral,bolsonaro-compartilha-texto-de-autor-desconhecido-que-falae-estadao-pressoes-para-governar,70002832941> (10.05.2019)
- Morin, Edgar
- 2008 *L'Esprit du temps*, Paris, Armand Colin.
- Mosna-Savoie, Géraldine
- 2019 *Faut-il en finir avec l'indignation ?*, "Le journal de la philosophie". <https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-philosofaut-il-en-finir-avec-lindignation> (consulté le 3.04.2019)
- Mouffe, Chantal
- 2005 *The democratic paradox*, Londres, Verso.

- 2010 *Politique et agonisme*, “Rue Descartes”, vol. 67, no. 1: 18-24.
- Natale, Paolo
- 2018a *Un nuovo stile di leadership*, “Comunicazione Politica”, 1: 137-140.
- 2018b *Salvini e la Lega, sempre più vicini alla maggioranza degli Italiani*, “Comunicazione Politica”, 3: 439-442.
- Newman, Saul
- 2013 *Fantasie rivoluzionarie e spazi autonomi*, Milano, Eleuthera.
- Nichols, Tom
- 2017 *The Death of Expertise. The Campaign Against Established Knowledge and Why it Matters*, Oxford, Oxford University Press.
- Oggi
- 2014 *Matteo Salvini nudo su Oggi*. <http://www.oggi.it/attualita/notizie/2014/12/02/matteo-salvini-lancia-la-sfida-costruire-unalternativa-a-renzi-e-correro-alle-primarie-del-centrodestra-anche-contro-berlusconi-esclusivo/> (15.04.2019)
- Parret, Herman
- 2002 *La voix et son temps*, Belgique, De Boeck.
- Pastoreau, Michel
- 2016 *Nero. Storia di un colore*, Milano, Ponte alle Grazie.
- Paolucci, Claudio
- 2009 *Modelli di analisi non testuale di una semiotica interpretativa delle culture. Il caso del Partito Democratico*, “VS. Quaderni di studi semiotici”, 107/108: 73-100.
- 2010 *Strutturalismo e interpretazione*, Milano, Bompiani.
- 2017 *Umberto Eco*, Milano, Feltrinelli.
- Pescatore, Guglielmo (a cura di)
- 2018 *Ecosistemi narrativi. Dal fumetto alla serie tv*, Roma, Carocci.
- Peters (Butz)
- 2005 *Korrekturen, “Zeitgeschichte”*. [https://zeitgeschichte-online.de/geschichtskultur/korrekturen\(30/04/19\)](https://zeitgeschichte-online.de/geschichtskultur/korrekturen(30/04/19)).
- Pinochet, Augusto
- 1973 *Première intervention de la Junte Militaire (11 septembre)*. <https://www.youtube.com/watch?v=Sqs1r-gTik0>.
- 1973 *Premier discours en tant que dictateur (octobre)*. https://es.wikisource.org/wiki/Discurso_de_Augusto_Pinochet_a_un_mes_de_la_constitución_de_la_junta_de_gobierno.
- 1999 *Dernier discours en tant que dictateur (10 mars)*. https://www.youtube.com/watch?v=Yw36Fh_4.
- Platone
- 1985 *Opere complete*, Bari-Roma, Laterza.
- Polidoro, Piero
- 2010 *Che cos'è la semiotica visiva*, Urbino, Carocci.
- Portwood-Stacer, Laura
- 2013 *Lifestyle Politics and Radical Activism*, New York, Bloomsbury.
- Postman Neil
- 2010 *Se distraire à en mourir* (1985), préface de Michel Rocard, Paris, Arthème Fayard, Nova Editions.
- Pozzato, Maria Pia
- 2004 *Semiotica del testo*, Urbino, Carocci.
- Pozzi, Enrico
- 1992 *Il carisma malato*, Napoli, Liguori.
- Provenzano, François
- 2017 “Du kitsch en théorie : une lecture de Walter Benjamin”, dans M. Vallespir & Fr. Johansson, *Le Kitsch : définitions, poétiques, valeurs*, à paraître.
- Rahat, Gideon & Kenig, Ofer
- 2018 *From Party Politics to Personalized Politics? Party Change and Political Personalization in Democracies*, Oxford, Oxford University Press.
- RAF
- 1997 “Das Konzept Stadtguerilla”, dans *Rote Armee Fraktion, Texte und Materialien zur Geschichte der RAF*, Berlin, ID-Verlag.
- Rastier, François
- 1987 *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1989 *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- 1994 “La macrosémantique”, in Rastier, François, Cavazza, Marc & Abeillé, Anne, *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*, Paris, Masson: 167-200.

- Raynaud, Philippe
 2009 *Les Trois révolutions de la liberté. Angleterre, Amérique, France*, Léviathan, Paris, Presses universitaires de France.
- 2013 *La politesse des Lumières: Les lois, les mœurs, les manières*, L'esprit de la cité, Paris, Gallimard.
- Revelli, Marco
 2017 *Populismo 2.0*, Torino, Einaudi.
- Ricœur, Paul
 1990 *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Rousseau, Jean-Jacques
 1762 *Du contract social; ou, Principes du droit politique*, Amsterdam, Marc Michel Rey (tr. it. *Il contratto sociale*, Torino, Einaudi 1966).
- Roxo, Sérgio
 2019 *Governo Bolsonaro: Récuos coincidem com rejeição a temas nas redes sociais*, "O Globo". <https://oglobo.globo.com/brasil/governo-bolsonaro-recuos-coincidem-com-rejeicao-temas-nas-redes-sociais-1-23495533> (20.04.2019)
- Rouvroy, Antoinette & Berns, Thomas
 2013 *Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation?*, "Réseaux", 177, n. 1: 163-196.
- Rubinstein, Nicolai
 1956 *The Beginnings of Niccolò Machiavelli's Career in the Florentine Chancery*, "Italian Studies", XI: 72-91.
- 1968 *Florentine studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, Londres, Faber and Faber.
- Saleri, Sara & Spinelli, Sara
 2009 *Grillo, chi era costui? Costruzione di un'identità politica, tra pratiche argomentative e intersezione di spazi*, "VS. Quaderni di studi semiotici", 107/108: 177-195.
- Sasso, Gennaro & Inglese, Giorgio
 2014 *Enciclopedia Machiavelli*, Roma, Treccani, vol. 3.
- Scribano, Emanuela.
 2002 *L'existence de Dieu: Histoire de la preuve ontologique de Descartes à Kant*, Trans. Barone, Charles, Points Essais, Paris, Seuil.
- Schelling, Thomas C.
 1985 *The Strategy of conflict*, Cambridge, Harvard University Press.
- Schopenhauer, Arthur
 1999 *L'art d'avoir toujours raison*, Paris, Essais, Circé.
- Schröder, Christoph
 2005 *Revolution des Kitsches. Romantisches Spritzinstrument. Erin Cosgroves "Baader-Meinbof-Affäre"*, "Frankfurter Rundschau", 16/03/2005: 23.
- Sedda, Franciscu
 2016 *La fatica della fatica : interazioni mediali, questioni semiopolitiche*, "Intexto", 37. <https://seer.ufrgs.br/intexto/article/download/67801/39620> (15.05.2019)
- 2018a *Salvini, o della provocazione*, "Doppiozero". <https://www.doppiozero.com/materiali/salvini-o-della-provocazione> (04.05.2019)
- 2018b *Il tempo del populismo*, "Doppiozero". <https://www.doppiozero.com/materiali/il-tempo-del-populismo> (05.05.2019)
- Sedda, Franciscu & Demuru, Paolo
 2018 *Da cosa si riconosce il populismo*, "Actes Sémiotiques", 121. <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5963> (29.04.2019)
- Serra, Marcello & Gonzalez, Rayco
 2018 *Ciudadanos. The myth of neutrality*, "Semiotica", 225. <https://www.degruyter.com/view/j/semi.2018.2018.issue-225/sem-2017-0020/sem-2017-0020.xml> (01.05.2019)
- Shubin, Alexander V.
 2012 *Nestor Machno: bandiera nera sull'Ucraina*, Milano, Eleuthera.
- Tarchi, Marco
 2015 *L'Italia populista. Dal qualunqueismo a Beppe Grillo*, Bologna, Il Mulino.
- Terray, Lionel
 1999 *Les conquérants de l'inutile*, Chamonix, Guérin.
- Thibault, Mattia
 2015 *Do not talk about anonymous. Censura, autocensura e anonimato nelle periferie del Web*, "Lexia", 21-22: 237-254.

- Tocqueville, Alexis de
1993 *L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Garnier-Flammarion.
- Vaccaro, Salvo
2014 *Agire altrimenti*, Milano, Eleuthera.
- Valenzuela, Rubén Adrián
2013 *La lucha por la verdad histórica: Rubén Adrian Valenzuela y las últimas palabras de Salvador Allende*. <https://www.facebook.com/notes/ruben-adrian-valenzuela/la-lucha-por-la-verdad-hist%25C3%25B3rica-rub%25C3%25A9n-adrian-valenzuela-y-las-%25C3%25BAltimas-palabras-/10151586196039395/>
- Valle, Andrea
2003 *Le due facce del senso. Note su espressione e contenuto*, "Semiotiche", 1: 13-43.
- Varas, José Miguel
2008 *La verdadera historia del rescate del último discurso de Salvador Allende*, Centro de Información Periódica (CIPER-Chile). <https://ciperchile.cl/2008/06/26/la-verdadera-historia-del-rescate-del-ultimo-discurso-de-salvador-allende/> (16.05.2019)
- Ventura, Sofia
2019 *I leader e le loro storie. Narrazione, comunicazione politica e crisi della democrazia*, Bologna, Il Mulino.
- Vivanti, Corrado
2007 *Machiavel ou les temps de la politique*, Paris, Desjonquères.
- Woodcock, George
1973 *L'anarchia*, Milano, Feltrinelli.
- Zilberberg, Claude
1985 *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins B.V., "Pragmatics & Beyond", II: 8.
2006 *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, "Nouveaux Actes sémiotiques".
2015 *Note sur la portée du tempo*, "Actes Sémiotiques", n° 118. <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5506>.
- Zucker, Renée
2005 *Wiedersehen mit dem Stadtguerillakitsch. Als der Terrorismus der RAF noch für Jugend und Kritik stand: Astrid Proll hat eine erweiterte Neuauflage ihres Fotobandes "Hans und Grete" herausgebracht*, "Die Tageszeitung", 29/01/2005: VII.

Altri riferimenti sitografici

"Quelle est l'utilité de l'opposition dans une démocratie ?", *Vie Publique*, <https://www.vie-publique.fr/decouverte-institutions/citoyen/participation/voter/election/quelle-est-utilite-opposition-democratique.html> (consulté le 15.04.2019).

Grand débat: l'opposition étrille la lettre de Macron, "L'Obs avec AFP", 14 janvier 2019. <https://www.nouvelobs.com/politique/20190114.OBS8407/grand-debat-l-opposition-etrille-la-lettre-de-macron.html> (consulté le 02.03.2019).

<https://www.iww.org/history/icons>.

<https://not.neroeditions.com/post-anarchismo-saul-newman>.

<http://www.arivista.org/riviste/Arivista/321/33.htm>.

Abstracts

La folla e i simboli

Paolo Fabbri Intervista con Juan Alonso Aldama

Keywords: methodologie, political demonstration, Black Bloc, expression

Abstract:

Means” and methodologies change our perception of the world and thus transform it. So to change the world, which is difficult, it is easier to change the “means”. Political “demonstrations” are expressive “manifestants” of a content and its different forms of expression construct diverse political content.

The most important form of current political expression is the “Black Bloc’s”, which disturb both the police and traditional political actors (trade unions, political parties...) by reducing political content to simple and pure conflict without any other content; they claim nothing.

One of the incessant characteristics of politics is to always start again from scratch, taking up the same forms and proposing new interpretations. Political action is never conclusive because all forms and actions are resumed: new problems are treated with old forms of expression and content.

« El metal tranquilo de mi voz » : le matériau sonore du politique

Verónica Estay Stange (Institut d'Etudes Politiques/Sciences Po-Paris)

Keywords: voice, expression, sound material, memory, speech

Abstract:

In his last speech, broadcast at the last minute from the Moneda Palace just before its bombardment, Chilean President Salvador Allende outlined in a few sentences a short theory of the signifier of political discourse, in its relationship to historical memory: “It is certain that Radio Magallanes will be silenced and that the quiet metal of my voice will not reach you. Anyway, you’ll keep hearing it.”

What makes these words engraved in the minds of a large number of Chileans, across generations? What comes up when we think about them? Surely not the whole speech (unless we have memorized it); a few sentences undoubtedly, a few words perhaps, but certainly his particular “music”. Even when we have forgotten most of the content, it is the sound, a kind of ghost returning from the speech, that we continue to hear: the timbre of the voice (its “metal”), the scansion of the speech, its intonation, as well as the grain of the device in charge broadcasting it and the noises of the planes that, flying over the area, announce the bombardment. Sound in all its dimensions condenses here a large part of the meaning: calm in the face of the storm, confidence in spite of the disaster, violence that ends up imposing itself. It carries an ethos, a *pathos* and even a logo (a real “reasoning”).

Based on the analysis of this speech, as opposed to Pinochet’s ones, this article explores, upstream of semantic investments, the properties of the sound material of discourse as a fundamental political instrument, aimed at sharing or manipulation, as well as the conditions for its effectiveness and its inclusion in individual and collective memory.

Nero anarchico. Appunti sull'uso del colore nero presso il movimento anarchico
di Matteo Modena (Università di Bologna)

Keywords : black, colors, symbol, anarchist movement

Abstract:

From the first black flag of Louise Michel, historical socialism has an essential connection with the use of black. That 'black' was a parallel path and in competition with the 'red' incorporated in the first half of the last century by the Marxist discourse, reconciled later by the anarcho-syndicalist choices (just bear in mind the black-and-red flag of the CNT-AIT) and from the growth of anti-fascist movements. Finally, black has been accompanied by many other colors becoming the common denominator in anarchist politics.

Our analysis proceeds from the birth of the anarchist movement to the present day, without demanding completeness and with the only intention of opening a field of investigation dedicated to the semiotics of color in politics and a contribution of reflection within the post-anarchist analysis. In the concluding paragraph some comparisons are introduced between the studied elements, inserted within the more generic history of the black color.

Du kitsch comme politique de l'expression. Benjamin, Kracauer et la RAF

Jeremy Hamers (Université de Liège) e François Provenzano (Université de Liège)

Keywords: kitsch, political category, political action, semio-political theory

Abstract:

This paper aims to question the political function of the conceptual category of *kitsch*, which is usually considered as an esthetic category. The political function of kitsch is a critical standpoint towards the world-as-it-goes, and an ability to reload forms of expression whose contents have been previously devalued. This hypothesis relies on a twofold inquiry: on the one hand, we consider the political thought, the concrete actions and the media representations of the *RAF* (Red Army Fraction) first generation; on the other hand, we highlight a semio-political theory of kitsch in Benjamin's and Kracauer's writings.

Le tempo de la politique : écrire vite, écrire juste dans la Florence de Machiavel

Jean-Louis Fournel (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis)

Keywords: Machiavelli, *tempo*, efficiency, scansion, suspension

Abstract:

Machiavelli is not only a writer, an *author* of some important books of European political thought but, first of all, he was someone who worked "writing" during 14 years as secretary. Before being an author and thinking of himself as such Machiavelli was a scribe, a secretary of the Chancery, the Secretary by antonomase, one of whose main functions was to write letters quickly and well, each day, without wasting time, in an efficient and fast language. The safeguarding of the republic in war required a drafting which had to combine univocity and speed since it was a question of transmitting information, instructions and orders. It was from this singular practice and functional writing that a language of politics and a political language was born. A language that astonished his contemporaries as much and more than could be said in his texts about the relations between morality and politics. The contribution will present this language through two of its major characteristics: on the one hand, the particular tempo of a fast, direct and immediate writing; on the other, the suspension and the scansion introduced by the dialogical practices of an author who must convince to transform his words into action.

La strategia della partecipazione. Il caso italiano del Movimento 5 Stelle

Edoardo Maria Bianchi (Università di Bologna)

Keywords: competence, strategy of participation, multiplication, political enunciation

Abstract:

After a brief survey of the peculiar semiotic conception of expression and content, I analyse in this paper the case of Five Stars Movement: a non-party founded by a comedian and a computer entrepreneur which, in the context of the more general collapse of the left *vs* right opposition in the

political domain, has become in less than ten years one of the main political forces in Italy. I define its political strategy a strategy of participation, as opposed to a strategy that stresses, on the contrary, the role of competence (in a professional but also in a semiotic narrative sense). Participation, in fact, is not only the main value expressed by the statements of Five Stars Movement, but is the most distinctive feature of its enunciation itself. All its objects and practices, from the annual conventions to the “operating system” *Rousseau*, aim at distributing and multiplying the places, the time and the actors of political enunciation. In this way, the political model of representation and proxy which came out of the French Revolution is challenged in its own “cartographical” foundations.

Tempo et politique

Denis Bertrand (Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis)

Keywords : tempo, tensive semiotics, strategy, enunciation, subject, expression/content

Abstract:

The article includes *tempo* in the Hjelmslevian definition of “substance and form of expression”, and hypothesizes an inherent meaning of this “expression” in the political field. Tempo, involving doing (action) and saying (speech), is responsible for the subject’s modulations (persuasive rulers and interpretative citizens). To base this hypothesis, we first report on the tempo approach in tensive semiotics (Cl. Zilberberg), emphasizing its analytical challenges. A concrete study of the two “acts” of the contemporary French government (Macron 2017) is then undertaken, with the strategic alternation of a lively tempo and a slow tempo. A model of the significant properties of these two measures of tempo is then proposed, focusing on their subjective effects and on what can be called tempo-induced behavioral politics. To illustrate this strategic dimension, we conclude with the concept of “tempo de bois”.

Usure du polémique dans l’expression de l’opposition politique

Pauline Hachette (Paris 8 - Université Vincennes-Saint-Denis)

Keywords: political opposition, paralysis, dissensus, pragmatic effects

Abstract:

This article starts from a question about what can make the expression of political opposition audible and effective in a democratic space whose polarities would be sources of tension and not of paralysis. To this end, it attempts to explain how, on the contrary, the polemisation of the opposition discourse, based on the accentuation and fixation of dichotomies, serves positioning strategies that eliminate the object of the dissensus and the forces that run through it. Initially exploring the enunciative possibilities of the opposition, the article then looks at the forms taken by this sort of polemical speech before questioning its pragmatic effects and in particular the phenomenon of saturation and deafening of citizens.

Social-ismo. Forme dell’espressione politica nell’era del populismo digitale

Franciscu Sedda (Università di Cagliari) e Paolo Demuru (Universidade Paulista di san Paolo)

Keywords : populism, social networks, bodies, anonymities

Abstract:

This article reflects on the ways in which digital media have modified political communication. Our hypothesis is that political discourse is being transformed today into a real “social-ism”, i.e. a discourse grounded on the forms of expression that characterize the language of social networks. In particular, we focus on two specific and intimately related forms of expression, which clearly show the link between the web discourse and contemporary populism: (i) the use and the abuse of narrative-discursive strategies aimed at direct contact and camouflage with the common people, hinging, above all, on the representation of bodies, looks and episodes of the ordinary everyday life; (ii) the formation of an idea in which people are understood as a cohesive and indistinct integral whole, which comes to life through anonymous reticular statements, inextricably linked to the algorithmic reading of online trends. All this, with the aim of producing a deep attachment and co-mimicry between the individual body of the leader and the collective body.

Enunciazioni “politiche” e social web: il caso italiano tra contratto di governo e patto fiduciario Giusy Gallo (Università della Calabria)

Keywords : enunciative strategies, connectivity, phatic communication

Abstract:

During and after the last electoral campaign for the general election in Italy, the national and foreign media have pointed their attention towards the communication strategies adopted by the Five Star Movement, the League and the Democratic Party. The unexpected government contract between the Five Star Movement and the League has dealt with new goals and relationships between the government, citizens and political opponents. The essay draws on the enunciative strategies adopted by Matteo Salvini and Luigi Di Maio, since they serve as leaders of the parties that came to power, soon after the general elections and before the European elections. Particularly, the semiotic analysis focuses on the discourses and languages of the leadership, introducing the issue of the continuous political crisis and the relevance of the government contract.

La politesse du numérique : entre normes et désajustements

Bruno Bachimont (Sorbonne université, Costech, université de technologie de Compiègne)

Keywords: politeness, normative systems, digital systems, conflict, adjustment et desadjustment

Abstract:

Politeness is here defined as the supplement that is necessary for normative systems in order for them to be used in effective context. Since every normative system implies some rules that may be incompatible with other normative systems, there is a need for adjustments and compromise between them. Rather than rethinking them or modifying them, it is more convenient that, through their effective use, some politeness is introduced to make cohabitation between those different systems possible. This paper introduces this understanding of the concept of politeness and proposes to consider it in the context for technical systems, especially digital systems. Technical systems are in fact normative systems as they predefine and program how to use them. As a consequence, technical systems have a direct impact on social behaviors and norms that may conflict with them. For example, digital systems create new social spaces (e.g. social networks) where usual norms of communication are no longer imposed nor followed. Some problems arise from these deregulated context that call for a specific politeness to be designed.

Aspetti della manipolazione strategica in *House of Cards*

Nicola Dusi (Università di Modena e Reggio Emilia)

Keywords: political drama, strategic manipulation, intermediality, transmedia

Abstract:

We analyse the TV series *House of Cards* (Netflix 2013 – on air) to check how the power relations are represented in a hybrid TV fiction genre called “political drama” (Grasso, Penati 2016). In semiotic terms, we deal with forms of “strategic manipulation” and forms of “adjustment” of the flexible management of the power lead by the main characters (Landowski 2005). In our perspective, *House of Cards* presents “manipulation” and “adjustment” strategies that are not only intersubjective but also intermedial and transmedia practices.

Praxis politique, efficacité, efficience

Juan Alonso Aldama (Université Paris Descartes/Université de Paris)

Keywords: political practices, effectiveness, efficiency, political expression

Abstract:

In this article we explore politics as a form of action based upon the analysis of ways of acting and modes of political action. We study certain forms that seem to exist only as political practices and that seem to fall within the expressive dimension of politics, where it would only exist as management. The question raised concerns how these practices affect and transform politics and, from the point of view of political semiotics, how these ways of doing politics affect political identity and ideology and content. Finally, we study the notion of operationalizing political practices by analyzing the difference between the concepts of effectiveness and efficiency, from which we propose a typology of political praxis regimes.

Biografie degli autori

Juan Alonso Aldama

Juan Alonso Aldama est maître de conférences en sémiotique au Département de Sciences du Langage de l'Université Paris Descartes/ Université de Paris où il dirige le Master « Expertise en Sémiologie et Communication ». Il travaille principalement sur la sémiotique du social et du politique. Quelques publications : un ouvrage personnel *Le discours de l'ETA* (Lambert-Lucas, 2005), plusieurs co-directions d'ouvrages (dont *La transversalité du sens*, 2007, Presses Universitaires de Vincennes, avec D. Bertrand, M. Costantini et S. Dambrine) et de nombreux articles, dont « L'appropriation idéologique : sémiotique de l'amalgame et de l'analogie politiques », « Sémiotique, politique : narrativité et transformation », « Figures et formes de la normalité », « Humor y estrategias sociales. Gramática de las situaciones embarazosas », « Tristes stratégies de communication politique : de l'adversité et de la normalité », « Desencuentros, malentendidos e incompreensões ».

Bruno Bachimont

Ingénieur civil des Mines, Bruno Bachimont a une double culture scientifique et philosophique acquise par un doctorat en informatique (Université Pierre et Marie Curie) et en épistémologie (Ecole Polytechnique). Son questionnement porte sur les effets du numérique sur notre connaissance, notre mémoire et il s'intéresse en priorité à la mémoire et la préservation numérique, à la connaissance et au calcul. Il est actuellement directeur de la recherche et valorisation de la faculté des sciences de Sorbonne Université, après avoir été directeur de la recherche de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) et de l'Université de technologie de Compiègne (UTC). Il a publié « Le sens de la technique » en 2010 (Les belles lettres), et « Patrimoine et numérique » en 2017 (Ina-Editions).

Denis Bertrand

Denis Bertrand est professeur émérite à l'université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis et au Nouveau Collège d'Études Politiques (Paris 8-Paris X, Comue Paris Lumières). Ancien président de l'Association

Française de Sémiotique et co-directeur Séminaire de sémiotique de Paris. Ses travaux, dans le champ sémiotique, portent sur la théorie de la littérature, l'analyse du discours social, médiatique et politique, ainsi que sur la sémiotique visuelle. Il intervient régulièrement dans les médias (Public Sénat, France 5). Il a publié plusieurs ouvrages (dont *L'espace et le sens*, Hadès-Benjamins, 1993, *Parler pour convaincre. Rhétorique et discours*, Gallimard, 1999, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, 2000, *Parler Pour gagner. Sémiotique des discours de la Présidentielle 2007*, Presses de Sciences Po, 2007), co-dirigé plusieurs livres collectifs (dont *Régimes sémiotiques de la temporalité*, PUF, 2006, *La transversalité du sens*, Presses Universitaires de Vincennes., 2007, *Croyance, crédit, créance. Autour de l'œuvre de Jean-Michel Rey*, Hermann, 2012, *La négation, le négatif, la négativité*, Actes sémiotiques (en ligne, 2014), *Sens et médiation*, Actes du congrès de l'AFS 2013, 2015, 2017, en ligne), et écrit plus de 150 articles.

Edoardo Maria Bianchi

Laureato in Studi Interculturali a Firenze e in Semiotica a Bologna, diplomato in pianoforte, Edoardo Maria Bianchi è attualmente dottorando in Philosophy, Science, Cognition, and Semiotics (PSCS) presso l'Università di Bologna. Il suo progetto di ricerca, approfondito durante un periodo di visiting presso il Center for Cognitive Studies della Tufts University diretto da Daniel C. Dennett, affronta il tema della coscienza in chiave semiotica. Ha pubblicato articoli e recensioni su "Versus. Quaderni di studi semiotici" e sulla "Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio", e partecipato a convegni nazionali e internazionali. Si occupa principalmente, oltre che di semiotica generale, di teorie della cognizione, semantica e semiotica della cultura.

Paolo Demuru

Paolo Demuru è professore titolare nel Programa de Pós-Graduação em Comunicação della Universidade Paulista di San Paolo, dove insegna Semiotica Generale e Semiotica della Comunicazione Politica. È autore di *Essere in gioco: calcio e cultura tra Brasile e Italia* (BUP, 2014) e di diverse pubblicazioni internazionali sui temi della

comunicazione politica, della relazione tra calcio e identità nazionali e della semiotica della città. Con Franciscu Sedda porta avanti un progetto di ricerca sulle forme della politica contemporanea.

Nicola Dusi

Nicola Dusi è professore associato (settore Cinema, Fotografia, Televisione) e insegna Linguaggi Intermediali e Analisi critica del cinema e della televisione presso l'Università di Modena e Reggio Emilia, Dipartimento di Comunicazione ed Economia. Si occupa di teoria e analisi del cinema, di serialità televisiva, di media digitali, e in particolare delle relazioni traduttive tra arti e media. Tra le sue pubblicazioni, il volume *Il cinema come traduzione. Da un medium all'altro: letteratura, cinema e pittura* (UTET, 2003); *Dal cinema ai media digitali. Logiche del sensibile tra corpi, oggetti, passioni* (Mimesis, 2014); *Contromisure. Trasposizioni e intermedialità* (Mimesis, 2015). È redattore di "Segnocinema", "E/C", "Ocula", e scrive per "Doppiozero". Ha curato numeri monografici di riviste internazionali dedicati alla traduzione intersemiotica ("Versus", 2000); all'adattamento cinematografico ("Iris", 2004); alle performance urbane ("E/C", 2008); alla intermedialità della danza ("Degrés", 2010). Tra i volumi a sua curatela: *Remix-Remake. Pratiche di replicabilità* (con L. Spaziant, 2006); *Narrazione ed esperienza. Intorno a una semiotica della vita quotidiana* (con G. Marrone e G. Lo Feudo, 2007); *Destini del sacro. Discorso religioso e semiotica della cultura* (con G. Marrone, 2008); *Matthew Barney. Polimorfismo, multimodalità, neobarocco* (con C. G. Saba, 2012); *Luomo che vende un occhio. Un soggetto per il film Il Boom di Vittorio De Sica* (con L. Di Francesco, ETS, 2017); *Bellissima tra scrittura e metacinema* (con L. Di Francesco, Diabasis, 2017). E i più recenti: *Confini di genere. Sociosemiotica delle serie tv* (Morlacchi, 2019), e *David Lynch. Mondi intermediali* (con C. Bianchi, Franco Angeli, 2019).

Verónica Estay Stange

Verónica Estay Stange est docteure en langue et littérature françaises. Entre histoire de l'art et sémiotique, le premier volet de sa recherche porte sur la transversalité des arts, autour du concept de « musicalité ». Le deuxième volet est consacré aux rapports entre art et politique, dans le cadre de la mémoire des traumatismes collectifs. Chargée de cours à Sciences Po Paris, au Nouveau Collège d'Études Politiques et à Paris 8, elle est auteure des livres *Sens et musicalité. Les voix secrètes du symbolisme et La musique hors d'elle-même. Le paradigme musical et l'art contemporain* (Classiques Garnier, 2014 et 2018), ainsi que d'une trentaine d'articles.

Jean-Louis Fournel

Jean-Louis Fournel est professeur à l'Université Paris 8. Ancien membre senior de l'Institut universitaire de France (IUF), il enseigne l'histoire politique et culturelle de l'Italie (XIV^e-XVII^e siècles). Il est aussi le responsable du Nouveau Collège d'Études Politiques (NCEP ; Communauté d'universités et d'établissements Universités Paris-Lumières) dans lequel il dirige notamment le parcours « Langues, figures et catégories du politique ».

Avec Jean-Claude Zancarini, il a traduit, édité et commenté différents ouvrages majeurs de la pensée politique républicaine florentine de la Renaissance (Savonarole, Guicciardini, Machiavel) notamment *Le Prince* (PUF, 2000 et 2014) et publié les essais suivants avec J.-C. Zancarini : *Les guerres d'Italie. Des batailles pour l'Europe* (Gallimard, 2003), *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin* (Edizioni dell'Orso, 2003) et *La Grammaire de la République. Langages de la politique chez Francesco Guicciardini* (Droz, 2009). Il est aussi l'auteur de *La cité du soleil et les territoires des hommes. Le savoir du monde chez Tommaso Campanella* (Albin Michel, 2012, prix G. Marcel de l'Académie française 2013). Il a également co-dirigé plusieurs ouvrages collectifs - notamment *Idées d'Empire en Italie et en Espagne (XIV^e-XVIII^e siècles)* (avec Française Crémoux, PURH, 2010), *Les mots de la guerre dans l'Europe de la Renaissance* (avec Marie-Madeleine Fontaine, Droz, 2015) et, *François 1^{er} et les territoires italiens. Etats, domaines, seigneuries* (avec Juan Carlos D'Amico, Presses de l'École Française de Rome, 2018).

Paolo Fabbri

Paolo Fabbri insegna Semiotica presso la Facoltà di Scienze Politiche della LUISS a Roma. Ha insegnato a Firenze, Urbino, Palermo, Bologna, Roma Due, Venezia, Parigi (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales; Paris V, Sorbonne; Collège International de Philosophie), in USA (UC San Diego, UC Los Angeles) e Canada (University of Toronto). Ha fondato il Centro di Semiotica e Linguistica dell'Università di Urbino nel 1970 e ne è oggi direttore. Ha diretto dal 1992 al 1996 l'Istituto Italiano di Cultura a Parigi. Consigliere Scientifico del Prix Italia RAI-TV dal 1999 al 2001, presidente del Festival dei Popoli di Firenze dal 2001 al 2004 e de l'Institut de la Pensée Contemporaine all'Université Paris VII dal 2004 al 2006, è dottore honoris causa dell'Università di Limoges. Tra le sue pubblicazioni: *Tattica de los signos* (Barcelona 1996); *La Svolta Semiotica* (Roma 1998); *Elogio di Babele* (Roma 2000); *Fellinier. Incursioni semiotiche nell'immaginario di Federico Fellini* (Rimini 2011). Ha curato l'antologia in due volumi *Semiotica in nuce* con G. Marrone (Roma

2000 e 2001) e i volumi: R. Thom, *Morfologia del semiotico* (Roma 2006); A.J. Greimas-J. Courtès, *Semiotica. Dizionario ragionato di teoria del linguaggio* (Milano 2007); J.-C. Coquet, *Le istanze enuncianti* (Milano 2008).

Giusy Gallo

Giusy Gallo, dottore di ricerca in Filosofia e Teoria dei Linguaggi, è professoressa a contratto presso il Dipartimento di Studi Umanistici dell'Università della Calabria. Ha conseguito l'Abilitazione Scientifica Nazionale alle funzioni di professore di Seconda Fascia nel settore concorsuale 11/C4 – S.S.D.: M-FIL/05. Dal 2009 è caporedattrice della Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio. Il suo principale interesse di ricerca verte sulla nozione di pratica, articolata inizialmente tra la pratica della ricerca scientifica e la pratica linguistica in chiave semiologica, e poi declinata in relazione ai social network, alla creatività e al design.

Pauline Hachette

Pauline Hachette est professeur agrégée de Lettres modernes et docteur en Littérature et langue françaises (mention sémiotique) à l'Université Paris 8. Sa thèse, *Sous le signe de la colère. Étude d'une passion ostentatoire* (H. Michaux, L.-F. Céline) s'attache à rendre compte d'une histoire culturelle et conceptuelle de la colère avant d'analyser deux modes d'écriture littéraire de cette passion. Elle enseigne actuellement en tant que PRAG en Culture, Expression et Communication à l'IUT de Sceaux (Université Paris Sud). Elle a publié plusieurs articles, notamment sur les approches rhétorique et sémiotique des passions.

Jeremy Hamers

Jeremy Hamers est chercheur en études médiatiques à l'Université de Liège. La plupart de ses articles portent sur la représentation non fictionnelle de la violence politique, sur le Nouveau Cinéma allemand, ainsi que sur les théories médiatiques issues de la Théorie critique (Theodor W. Adorno, Hans Magnus Enzensberger, Oskar Negt, Alexander Kluge e.a.), et sont parus dans des ouvrages collectifs et des périodiques tels que les *Cahiers Louis-Lumière*, *Rethinking History*, *French Forum*, *Germanica* et *Les Temps Modernes*. Avec Geoffrey Guens il a dirigé le numéro 84 (2014) de *Quaderni* : « La radicalité ouvrière en Europe. Acteurs, pratiques, discours ». Avec Grégory Cormann, et Céline Letawe, il a dirigé le numéro 69 (2015) des *Cahiers d'Etudes Germaniques* : « Lecteurs/spectateurs d'Alexander Kluge ». Avec Céline Letawe, il prépare actuellement une édition critique du « Kit de construction pour une théorie des médias » (1970) de Hans Magnus Enzensberger à paraître aux Presses du Réel en 2019.

Matteo Modena

Matteo Modena si è laureato in sociologia a Trento con una tesi sulla comunicazione simbolica neofascista. Conseguì poi la magistrale in semiotica presso l'Università di Bologna con una tesi dal titolo *Mito e mito. Semiotiche del mito e applicazioni nell'ambito di un discorso politico*. Durante il 12° Congresso Mondiale di Semiotica, ha discusso una ricerca etnosemiotica sulla questione migrante a Lesbo e cura, per il LISaV, il progetto di informazione Semazon. Prosegue la sua indagine sul discorso politico mentre lavora e amplia la sua formazione nell'ambito dell'educazione alla sostenibilità.

François Provenzano

François Provenzano est enseignant-chercheur en Sciences du langage et rhétorique à l'Université de Liège. Il a publié notamment *Vies et mort de la francophonie, une politique française de la langue et de la littérature* (Les Impressions nouvelles, 2011). Il est secrétaire générale de la revue *Signata – Annales des sémiotiques* et membre du groupe de travail « Presse magazine : source et objet d'histoire » (LCP-CNRS), avec qui il a publié un *Manuel d'analyse de la presse magazine*. Ses recherches actuelles portent sur la critique rhétorique du discours, la circulation sociale du discours théorique et, avec le collectif Ltr13, l'histoire des idées linguistiques. Avec d'autres collègues de Liège, il porte un projet de recherche collective intitulé « Genèse et actualité des Humanités critiques. France-Allemagne (1945-1980) ». Il a récemment co-dirigé un dossier sur « Les Rhétoriques du peuple » (revue *Exercices de rhétorique*, avec Emilie Goin), un collectif sur *Pratiques émergentes et pensée du médium* (chez Academia, avec Sémir Badir) et un collectif sur les *Usages du peuple (savoirs, discours, politiques)* (aux Presses universitaires de Liège, avec Emilie Goin).

Franciscu Sedda

Franciscu Sedda è professore associato presso l'Università di Cagliari dove insegna Semiotica generale e Semiotica culturale. È stato vicepresidente dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici ed è attualmente segretario della Società di Filosofia del Linguaggio. Fra i suoi lavori: *Glocal. Sul presente a venire* (2005, a cura), *Imperfette traduzioni. Semiopolitica delle culture* (2012), *Tradurre la tradizione. Sardegna: su ballu, i corpi, la cultura* (nuova edizione 2019), *Roma. Piccola storia simbolica* (con Paolo Sorrentino, 2019). Con Paolo Demuru porta avanti un progetto di ricerca sulle forme della politica contemporanea.

*Finito di stampare nel mese di gennaio 2020
da Cartografica Toscana - Pescia (PT)*
